


Ruphy
L

Table

BRUNEHAUT,

OU

LES SUCCESSEURS DE CLOVIS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

SUIVIE

DE NOTES HISTORIQUES;

PAR M. AIGNAN.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 24 février 1810.

Τὴν δὲ γυναῖκα
Εὗρον, ὅσην τ' ὄρεος κορυφὴν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.

Et ils virent une femme haute comme le sommet d'une montagne, et ils en eurent horreur.

HOMÈRE, Odyssée, liv. X.

A PARIS,

CHEZ VENTE, LIBRAIRE, Boulevard des Italiens, N.° 7, près la rue Favart.

M. DCCC. XI.

AVERTISSEMENT.

Les représentations de cette Tragédie ont été interrompues pendant un an, d'abord par une longue maladie de M.lle Raucourt, dont le grand talent a si bien fait valoir le rôle difficile de *Brunehaut*, et ensuite par un enchaînement d'obstacles que se figurent assez aisément ceux à qui l'intérieur des théâtres est connu. Elle vient de reparaître avec des corrections importantes qui en ont retardé jusqu'à présent l'impression. Vivement applaudie sur la scène, vivement critiquée par les journaux, cette pièce se présente au jugement calme et impartial du cabinet, dépouillée du prestige de la représentation. *Thierry* et mes autres principaux personnages sont privés ici de leurs brillans interprètes, et le seul moyen qui me reste de capter la faveur de mes juges, est d'appeler leur réflexion sur l'extrême difficulté d'avoir tiré une tragédie de caractère, des temps les plus barbares et les plus reculés de notre monarchie.

PERSONNAGES.

BRUNEHAUT, veuve de Sigebert, roi d'Austrasie.	M.lle Raucourt.
THIERRY II, roi d'Orléans et de Bourgogne, petit-fils de Brunehaut.	M. Lafond.
CLOTAIRE II, roi de Neustrie, oncle de Thierry.	M. Baptiste aîné.
AUDOVERE, fille de Théodebert II, roi d'Austrasie, autre petit-fils de Brunehaut.	M.lle Volnais.
CLODOMIR, grand-référendaire de Bourgogne.	M. Saint-Prix.
ALBOEME, comte du palais.	M. Després.
VANACAIRE, comte de l'étable.	M. Lacave.
ALMERIC, officier de Thierry.	M. Barbier.
OLSINDE, dame de la suite d'Audovère.	M.lle Gros.

La Scène est à Auxerre, dans le palais de Thierry.

BRUNEHAUT,

OU

LES SUCCESSEURS DE CLOVIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLODOMIR, ALBOEME.

CLODOMIR.

Quoi! le ciel prend pitié de nos longues misères,
Et la paix réunit les deux augustes frères!

ALBOEME.

Oui, Clodomir; Thierry, dans Auxerre attendu,
Avec Théodebert à nos vœux est rendu;
L'un et l'autre m'envoie, en son impatience,
A sa puissante aïeule annoncer sa présence:
Je la quitte.

CLODOMIR.

O bienfait, que ma tremblante voix
De la bonté céleste implora tant de fois!

Je vois dans quel dessein la reine, à l'instant même,
Appelle ici les grands : elle veut, Alboëme,
Montrer ses fils, marchant sous un seul étendard.
Mais daignez satisfaire aux desirs d'un vieillard
Qui, dans l'éclat des cours, ou dans l'ombre des villes,
A pleuré trop long-tems les discordes civiles,
Et qui dans le tombeau descendra sans regrets,
Si ses regards mourans ont vu fleurir la paix;
Quel pouvoir a des rois calmé la frénésie?

ALBOEME.

La superbe Bourgogne et l'ardente Austrasie
S'avançaient au combat; et de sa propre main,
La France allait encor se déchirer le sein.
Les deux camps murmuraient : « Nous attisons la flamme;
» Pourquoi? pour assouvir les fureurs d'une femme!
» Pour venger Brunehaut, que, des remparts de Metz,
» Son petit-fils chassa, las de ses longs forfaits!
» A la cour de Bourgogne elle a porté sa rage,
» Et le sang, à grands flots, coule pour son outrage!
» Théodebert fit bien, quand il l'osa bannir;
» Nous devons l'imiter, et non pas le punir. »
Thierry même, Thierry, gémissait en silence;
Mais de la reine enfin la sinistre influence
Triomphait dans un cœur vainement fatigué
Du fatal ascendant dont il est subjugué.
Déjà la charge sonne; un féroce courage
Allait livrer la plaine aux horreurs du carnage,
Quand de feux éclatans l'horizon silloné
D'un noir rideau se couvre, et la foudre a tonné.
Un saint effroi retient et le glaive et la lance (1);
Soudain entre les rois Audovère s'élance :
« Mon père, et vous, Thierry, dit-elle, arrêtez-vous,

» Et ne défiez pas le céleste courroux. »
Cette imposante voix, l'aspect de tant de charmes,
Des mains du roi mon maître ont fait tomber les armes;
Dans l'immobilité d'un doux étonnement,
Il regarde Audovère avec enchantement.
Sûre de son triomphe : « O Thierry, poursuit-elle,
» Que votre main s'unisse à la main fraternelle. »
Elle parlait encore, et déjà les deux rois
Dans leurs bras désarmés se pressent à la fois.
Le soldat, cependant, qui pleure et les contemple,
Imite avec transport un si touchant exemple;
Les deux camps sont mêlés, et le plus doux accord
Réunit ces guerriers qui s'apportaient la mort.

CLODOMIR.

Par un prodige, ô Dieu! tes bienfaits secourables
Adoucissent l'horreur de ces tems déplorables!
Mes yeux ne verront plus les fils de Childebert
De nos champs ravagés faire un vaste désert;
Un doux rayon de paix luit enfin sur la France.

ALBOEME.

Je voudrais partager la commune espérance;
Mais Brunehaut (je lis ses sentimens secrets)
Gouverne par la guerre et ne veut point la paix.
Régner, régner sans cesse est toute sa pensée.
Ce desir l'agitait, lorsqu'un fils l'a chassée,
Et l'agitait encor, quand nos sanglans débats
Aux plaines d'Austrasie ont porté les combats.
La paix vient menacer sa funeste puissance,
Confondre son orgueil et trahir sa vengeance;
C'est assez: même au prix des plus cruels excès,
Sa sombre ambition saura troubler la paix.

CLODOMIR.

La grandeur d'une femme et son mâle génie
N'auraient-ils point contr'elle armé la calomnie (2),
Seigneur? Mon cœur, instruit dès l'enfance à l'aimer,
A d'autres sentimens ne peut s'accoutumer.
Il me souvient encor de ces jours d'allégresse
Où, brillante d'attraits, de grâces, de jeunesse,
Cette fille des rois parut en nos climats.
Tous les cœurs s'élançaient au-devant de ses pas,
Alors qu'à Sigebert joignant ses destinées,
Elle abjura l'erreur de ses jeunes années (3),
Et des peuples nouveaux réunis sous sa loi,
Ainsi que la fortune elle adopta la foi.
Ce couple offrait aux yeux l'alliance céleste
De la vertu brillante à la vertu modeste;
Brunehaut bienfaisante et Sigebert vainqueur
Des peuples enchantés se partageaient le cœur.
Sigebert expira par un crime exécrable (4),
Laissant l'état en proie à son sort misérable,
Et, pour plier les grands sous le joug du devoir,
Une femme, un enfant, sans force et sans pouvoir.
Les maires du palais jetant, dans le silence,
Les fondemens profonds de leur sourde puissance,
Des enfans de Clovis les scandaleux discords,
Les troubles au-dedans, les guerres au-dehors,
Un peuple encor féroce, une cour infidèle,
Le fer des assassins levé cent fois sur elle;
Contre tous ces périls notre reine a lutté,
Et, par son seul génie, elle a tout surmonté.
C'est peu; par elle, au sein des horreurs de la guerre,
Les présens de la paix ont consolé la terre.
Il n'est pas un seul lieu qui n'atteste à-la-fois,

L'ardeur de ses travaux, l'équité de ses lois;
Et les grands monumens dont la France est semée,
Feront vivre à jamais sa vaste renommée (5).
Si des fautes, seigneur, ont terni ces beaux faits,
Si de ses ennemis les coupables excès
Ont souvent de la reine irrité la vengeance,
Et d'une humeur altière aigri la violence,
Nous devons accuser de ses torts éclatans
L'horrible Frédégonde et le malheur des tems.
Vous étiez au berceau, dans ces jours de misère
Que le ciel a marqués du sceau de sa colère,
Lorsqu'une reine impie et son époux pervers,
Du bruit de leurs forfaits effrayaient l'univers.
Quand ce fléau cessa de désoler la France,
Brunehaut adoucit l'orgueil de sa puissance;
De la sécurité naquirent les bienfaits.
L'Austrasie eût long-temps ressenti leurs effets;
Mais de Théodebert l'emportement sauvage
Qu'irritaient les flatteurs et la fougue de l'âge,
Aux travaux maternels a, pour indigne prix,
Réservé l'abandon, l'insulte et le mépris.
Si Thierry s'est armé pour punir cette offense,
Lui-même l'a voulu; sa fougueuse vaillance,
Ardente à s'illustrer par de brillans exploits,
D'une mère outragée a défendu les droits.
Ce prince vertueux, reconnaissant, fidèle,
Autant qu'il la révère, est honoré par elle,
Et la reine en ses mains aspire à déposer
Un pouvoir dont le faix commence à lui peser.

ALBOEME.

Voilà par quels discours Brunehaut vous abuse;
Vous la justifiez, quand l'univers l'accuse.

Pour moi, dont l'œil sur elle est constamment ouvert,
Je frémis pour mon prince et pour Théodebert.
J'ignore quels malheurs ce jour fatal prépare ;
Mais je connais la reine et son courroux barbare.
Le passé m'avertit ; trop souvent ce palais
A prêté son enceinte aux ténébreux forfaits ;
Trop souvent le poison, sourd instrument des crimes,
Dans un silence affreux dévora ses victimes.
Par de secrets agens avec art préparé,
Il n'éclate jamais qu'au moment desiré ;
Vif ou lent, toujours sûr, et d'autant plus terrible,
Que la main qui l'offrit sait rester invisible.

CLODOMIR.

Seigneur, que dites-vous ? Craignez de confirmer
De vains bruits, que la haine est ardente à semer,
Que l'ignorance accroît, que l'erreur défigure
D'un vulgaire jaloux la grossière pâture.
Croyez-moi ; montrons-nous, dans les jours du danger,
Prompts à servir nos rois et lents à les juger.
Si la reine m'abuse, ah ! gardez, Alboëme,
Gardez de dissiper l'illusion que j'aime.
Je tiens à ses destins par les nœuds du serment.
Sachez que Sigebert, à son dernier moment,
De ma fidélité réclama la promesse
De servir Brunehaut, de la servir sans cesse ;
J'ai juré, devant Dieu, de partager son sort ;
Un serment si sacré n'est rompu qu'à la mort.

ALBOEME.

Quoi ! si de ses excès l'audace criminelle ?...

CLODOMIR.

Je gémirais, seigneur, et lui serais fidèle.
Ombre de Sigebert, grande ombre, appaise-toi !

Je ne trahirai point ton espoir et ma foi.
Mais les grands, dont la reine appelle la présence,
Remplissent le palais; elle-même s'avance.

SCENE II.

BRUNEHAUT, CLODOMIR, ALBOEME, VANACAIRE, Seigneurs.

BRUNEHAUT.

Mes vœux sont exaucés; le ciel que je bénis,
Va rendre à mon amour mes deux enfans unis.
Le peuple a trop souffert du désordre des armes;
Il est tems que la paix, dissipant nos alarmes,
De l'état épuisé ranime les ressorts.
Quand le retour du prince excite nos transports,
Vous, grands de son royaume, aidez à ma prudence
A ramener chez lui le calme et l'abondance.
Que les impôts, levés sur ces obscurs Gaulois,
Restes épars d'un peuple asservi sous nos lois,
Récompensent le sang versé pour la patrie;
Et si de ces tributs la source était tarie,
Que l'épargne royale, en de pareils besoins,
S'ouvre, pour satisfaire au premier de nos soins (6).
Gardons-nous toutefois d'épuiser ses richesses;
L'église appelle aussi mes nombreuses largesses.
Frein sacré des sujets, auguste appui des rois,
A ma reconnaissance elle a de justes droits.
Qu'on élève à grands frais ces superbes portiques
Où du Dieu de Clovis sont chantés les cantiques.
Des cénobites saints, transfuges des cités,

Que les cloîtres pieux soient richement dotés;
Leur main défrichera, laborieuse et pure,
Ces landes, ces déserts, qui dorment sans culture;
Leur soc va transformer en fertiles guérets,
Des Druides sanglans les profondes forêts;
Par eux enfin, par eux, dans la France éclairée,
Brillera des beaux arts la lumière sacrée (7);
Ils poliront nos mœurs; et, lorsqu'aux jours lointains,
Nos neveux, appelés à de meilleurs destins,
Jouiront des bienfaits de leurs aïeux modestes,
Près des noms révérés de ces mortels célestes,
Peut-être (un tel espoir fut souvent mon soutien),
Avec reconnaissance ils placeront le mien.

(*A Clodomir.*)

Vous, ministre des lois, que votre prévoyance
Sur leur dépôt sacré veille dans le silence;
Abolissez sur-tout ce tarif insensé
Qui paye à prix d'argent l'honneur, le sang versé (8);
Que nul ne soit admis à venger ses offenses.
La loi seule, instrument des publiques vengeances,
Doit frapper le coupable et doit les frapper tous.
Et pourtant, si l'un d'eux, pour éviter ses coups,
Embrassait des autels la majesté tranquille,
Ne l'y poursuivez point; respectez son asile (9):
L'arracher du lieu saint, ce serait profaner
La demeure d'un Dieu qui veut tout pardonner.
Tels sont les intérêts commis à votre zèle.

(*Montrant Alboëme.*)

Si je dois, cependant, croire un guerrier fidèle,
Les rois vont à nos yeux s'offrir dans peu d'instans;

(*A part.*)

Volez à leur rencontre...... et moi, je les attends.

CLODOMIR, *bas à Alboëme.*

La douceur de la reine....

ALBOEME.

Ajoute à mes alarmes.

BRUNEHAUT.

Allez.

(*à Vanacaire.*)

Vous, demeurez.

SCENE III.

BRUNEHAUT, VANACAIRE.

VANACAIRE.

Ils déposent les armes!

BRUNEHAUT.

Je le savais déja.

VANACAIRE.

Renversant votre espoir,

Ce jour fatal....

BRUNEHAUT.

Ce jour affermit mon pouvoir.
Ils s'unissent! Je sais que ma perte s'apprête;
Je vois l'épais nuage amassé sur ma tête!
Il se noircit, s'étend!... C'est peu de le chasser;
Sur le fils que je hais je veux le repousser.
Ici, vers la frontière, un tel dessein m'attire.
Vous que dans mes secrets en tout tems j'ai fait lire,
Sachez quel vaste plan je viens de méditer,
Et que votre secours m'aide à l'exécuter.
De l'aîné de mes fils la prompte indépendance
Trop tard me révéla ma fatale imprudence:

J'avais ouvert ses yeux sur les devoirs d'un roi;
De mes propres leçons il s'arma contre moi.
Sur mes vrais intérêts ma chûte enfin m'éclaire;
Asservissons Thierry par un moyen contraire;
Faisons-le criminel pour mieux me l'attacher,
Et que Théodebert tremble de m'approcher.

VANACAIRE.

Sur la perte d'un fils arrêtant sa pensée,
Sa mère, sans effroi, pourrait....

BRUNEHAUT.

Il m'a chassée.

VANACAIRE.

Mais ce jeune Thierry....

BRUNEHAUT.

Va frémir, et soudain,
Tendre à ses premiers fers une servile main.

VANACAIRE.

Cependant à régner il s'enhardit, madame;
La dépendance, enfin, semble irriter son ame;
De toutes les vertus qui forment les grands rois,
Le germe est dans son cœur (10); s'il recouvrait ses droits,
S'il osait....

BRUNEHAUT.

Lui !...

VANACAIRE.

Je crains quelques nouveaux orages.

BRUNEHAUT.

Eh bien! les grands périls plaisent aux grands courages.
Quatre ans j'aurais lutté contre un fils odieux,
Pour orner son triomphe et rougir à ses yeux!
Ce fils, ses vils flatteurs, cette jeune Audovère,
Pourraient humilier une reine! une mère!

« La voilà, diraient-ils, nous l'avons fait tomber. »
Et moi, sous tant d'affronts il faudrait me courber !
Vanacaire, il faudrait, dans un honteux silence,
Du plus juste courroux cacher la violence.
Ah ! de sanglans mépris lâchement s'abreuver,
C'est mériter la mort !... souvent c'est la trouver.
Thierry, s'il ne craint plus, sera bientôt à craindre ;
Ne lui révélons pas que son bras peut m'atteindre.
Si sa mère, une fois, recule devant lui,
D'un pouvoir emprunté le vain fantôme a fui.
Mais si, par un grand coup, ma puissance l'étonne,
L'esclave à ma puissance, en tremblant, s'abandonne.
L'audace est un rempart, et rarement le sort
A qui ne la craint point fait rencontrer la mort.
Que dis-je ? et quel moment pour braver ma colère !
En quel tems à Thierry fus-je autant nécessaire ?
A peine il reparaît au sein de ses états,
Qu'un soin nouveau l'appelle à de nouveaux combats.
Un puissant ennemi menace sa couronne ;
Des plaines de Soissons aux rives de l'Yonne,
La vengeance à la main, contre lui, contre nous,
Marche à grands pas Clotaire.

VANACAIRE.

O ciel ! que dites-vous ?
Ce fils de Frédégonde, astucieux, barbare !

BRUNEHAUT.

Oui ; la seule frontière à présent nous sépare ;
Ces murs sont menacés ; j'ai des avis certains.
Maintenant, jusqu'au bout, connaissez mes desseins :
Dans ses chaînes Thierry ne peut plus se débattre,
Ou s'il l'osait, je tiens un moyen de l'abattre,
De l'effrayer du moins, et de me soutenir.

VANACAIRE.

Lequel?

BRUNEHAUT.

Au Neustrien je veux me réunir.

VANACAIRE.

Vous réunir à lui? N'est-ce plus ce Clotaire
Qui, féroce héritier des haines de sa mère,
D'une aveugle fureur contre vous animé,
Pour l'assouvir enfin, tant de fois s'est armé?

BRUNEHAUT.

C'est lui; sous ce prétexte à nos yeux il colore
La sombre ambition dont l'ardeur le dévore.
Si je pénètre bien ses avides projets,
Il brûle d'envahir tout l'empire français;
Et, fût-il tourmenté d'une haine effrénée,
Son ame va changer avec sa destinée.
Quel nœud par l'intérêt n'est tissu, n'est brisé?
Clotaire, en attaquant un pouvoir divisé,
D'un triomphe rapide a flatté son audace;
Mais déja sa fortune a bien changé de face.
A peine il apprendrait qu'avec Théodebert,
Thierry, pour l'écraser, peut marcher de concert,
Que, prévenant des rois la fatale poursuite,
Vous le verriez chercher son salut dans la fuite.
Je veux le retenir, et, s'il faut faire plus,
Renouer ses desseins que le sort a rompus.
Si la nécessité, ce tyran de la terre,
A nos propres enfans nous fait livrer la guerre,
Elle peut (à ses jeux ce caprice est permis)
Changer en alliés les plus grands ennemis.
Vanacaire, sur vous tout mon espoir se fonde.
Partez, allez trouver le fils de Frédégonde.

Il sait qu'en votre sein reposent mes secrets;
Proposez en mon nom d'unir nos intérêts.
Ecoutez bien : « Soumise à mes braves cohortes,
» Cette ville à Clotaire ouvre aujourd'hui ses portes.
» Audovère et Thierry sont remis en ses mains (11);
» J'aurai sur l'autre prince achevé mes desseins.
» Sous Clotaire bientôt la Bourgogne est rangée;
» Mais, à mon tour par lui, je veux être vengée.
» Qu'au sein de l'Austrasie il guide mon retour;
» J'y règne, et mon trépas l'y fait régner un jour. »
Périsse ainsi la loi, née avec cet empire,
Qui ne veut pas qu'au trône un sexe faible aspire,
Comme si, condamnée aux serviles travaux,
Cette main ne savait tenir que des fuseaux.
Offrez cette alliance au vengeur que j'appelle;
J'apprendrai de Thierry si j'y serai fidèle.
Allez; je vous attends.

VANACAIRE.

Vous connaissez ma foi.

BRUNEHAUT.

Je sais que, si je meurs, vous tombez avec moi.

SCENE IV.

BRUNEHAUT, *seule.*

Sans perdre un seul instant, commençons mon ouvrage;
Thierry veut m'échapper; que la lutte s'engage.
Dans le chemin tracé par les ambitieux,
Sans reculer d'un pas, sans détourner les yeux,
Attachant sur le but ma pensée intrépide,
Marchons.... et de mon sort que l'avenir décide.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AUDOVERE, OLSINDE.

OLSINDE.

Quel funeste nuage, au sein de ce palais,
S'est tout-à-coup, madame, étendu sur vos traits?
Vous marchiez, triomphante, au milieu des deux frères;
L'espoir vous enflammait; quels sentimens contraires,
Par un brusque passage, ont fait, dans votre cœur,
A la sécurité succéder la terreur?

AUDOVERE.

Je ne puis expliquer le trouble qui m'agite.
Au calme le plus doux, en ces murs, tout m'invite.
Mon père, devant moi, par un pieux retour,
Prodigue à Brunéhaut ses soins et son amour.
La reine, lui rendant ses premières tendresses,
Le presse entre ses bras, l'accable de caresses;
Le fils qui l'honora par un respect constant
Est moins cher à ses yeux que le fils repentant;
Et, parmi ces transports, inquiète, glacée,
Dans de vagues soupçons j'égare ma pensée.

OLSINDE.

Contre un fils sa vengeance arma son autre fils,
Et ce crime toujours obsède vos esprits.

Mais, au milieu des champs ravagés par la guerre,
Quand la paix, grace à vous, a rassuré la terre,
Jouissez-en, madame, et ne permettez pas
Que les inimitiés survivent aux combats.

AUDOVERE.

Je n'ai jamais connu le tourment de la haine;
Non, chère Olsinde, non, je ne hais point la reine.
Je fais plus; je m'efforce en secret à l'aimer;
Mais près d'elle je sens mon cœur se comprimer;
De sinistres pensers s'emparent de mon ame.

OLSINDE.

Dans vos regards distraits si j'ai bien lu, madame,
Vous semblez craindre moins la présence du roi?

AUDOVERE.

Du roi, dis-tu? Thierry n'inspire point l'effroi.

SCENE II.

AUDOVERE, THIERRY.

THIERRY.

La paix de deux états est votre noble ouvrage,
Jeune et belle Audovère, et, sur votre passage,
Vous avez recueilli, pour prix de vos bienfaits,
Les vœux et les transports de mes heureux sujets.
Qu'ils étaient de leur prince un fidèle interprète!
Que leurs cris répondaient à mon ardeur muette!
Je vous dois leur bonheur, j'aime à le répéter;
Mais le soin qui vous reste est de le cimenter.
Ils ont besoin de vous, et, pour ne vous rien taire,
A moi, comme à l'état, vous êtes nécessaire.
Oui, j'attache, enivré du charme de vous voir,

A vos douces vertus mes vœux et mon espoir.
Votre présence à peine eut enchanté ma vue,
Qu'une voix s'éleva dans mon ame éperdue :
« Voilà le digne objet que ton œil incertain,
» Cherchait depuis long-tems pour changer ton destin;
» Sur-tout pour assurer, par sa noble influence,
» De ton règne agrandi la gloire et la puissance. »
De mes braves Français voulez-vous le bonheur,
Fille auguste des rois, répondez?

AUDOVERE.

Oui, seigneur;
J'embrasse avidement cette douce espérance;
Je veux avec transport le bonheur de la France;
Et, s'il faut dévoiler tout ce cœur attendri,
Je veux, n'en doutez point, le bonheur de Thierry;
Mais mon sort et mes vœux soumis aux lois d'un père....

THIERRY.

Théodebert approuve un hymen tutélaire,
Qui, sur notre amitié rassurant nos sujets,
Sera le monument d'une éternelle paix.

AUDOVERE.

Thierry!... Mais un obstacle à jamais nous sépare;
Les nœuds étroits du sang....

THIERRY.

Quel effroi vous égare?

AUDOVERE.

C'est Dieu qui me l'inspire, et je crains son courroux.

THIERRY.

Qui, vous, du ciel vengeur vous redoutez les coups!...

AUDOVERE.

Seigneur, ne souillez point votre saint diadême.
Ne vous souvient-il plus de ces tems d'anathême

Où d'un pontife altier le zèle impétueux
Fit trembler sur le trône un couple incestueux (13)?
Qui pourrait, sans frémir, en retracer l'image?
De l'empire éploré Dieu repoussait l'hommage;
On a vu, dans ces jours abhorrés et maudits,
De l'église, aux mourans, les secours interdits;
Les morts, déshérités de la terre sacrée
Qui du ciel à nos vœux peut seule ouvrir l'entrée,
Et les pieux objets à notre culte offerts,
Sur la cendre couchés dans les temples déserts.
Retranchés cependant du reste de la terre,
Deux criminels époux, sous le dais adultère,
Condamnés à l'éclat d'un pompeux déshonneur,
Goûtaient avec effroi leur horrible bonheur.
Un serviteur, un seul, dans la fuite commune,
Enchaînant ses destins à leur triste fortune,
Apprêtait le repas du couple délaissé,
Vers ses maîtres proscrits marchait le front baissé,
Jetait des mets grossiers sur leur table indigente,
Se retirait, frappé d'une sainte épouvante,
Et de tout aliment par leurs mains profané,
Abandonnait aux chiens le reste empoisonné.

THIERRY.

Dissipez vos terreurs, vertueuse Audovère;
Didier, ce saint prélat que la France révère,
Sur nos nœuds consulté, bien loin de les punir,
De ses pieuses mains s'apprête à les bénir.
Quand les peuples, lassés des guerres intestines,
Veulent d'un vaste état réparer les ruines,
Un pontife de paix seconde leur espoir;
Dans l'intérêt de tous il a lu son devoir.

AUDOVERE.

Quoi! Didier?...

THIERRY.

N'arme point du fer de la vengeance
Une religion d'amour et d'indulgence;
Il aime à consacrer, par de plus nobles droits,
Le repos de l'empire et l'union des rois.

AUDOVERE.

Ainsi, l'autorité d'un pontife et d'un père,
Parle en faveur des nœuds que votre cœur espère;
A joindre nos destins je vois tout conspirer,
Prince.... et ce n'est pas moi qui veux les séparer.
Que Thierry, cependant, pardonne à ma faiblesse;
Vainement je combats la terreur qui me presse.
Cette enceinte, féconde en noirs événemens,
Fait naître en mon esprit d'affreux pressentimens.
Jadis en ce palais, le jeune Mérovée,
A Frédégonde, hélas! victime réservée,
S'unit à Brunehaut par de funestes nœuds (14).
Sous un meilleur auspice, ô ciel! reçois nos vœux!
Vois ce jeune héros, notre unique espérance;
C'est la sécurité, c'est l'orgueil de la France;
Tes dons les plus heureux décorent ce guerrier;
Détourne de son cœur le fer du meurtrier!

THIERRY.

Frédégonde n'est plus.

AUDOVERE.

Et si notre alliance
D'une autre Frédégonde alarmait la puissance;
Qui vous affirmera que le ciel, par ses mains,
Ne voudrait pas encore effrayer les humains?

THIERRY.

Qu'avez-vous dit?... grand dieu! qui! Brunehaut, ma mère !...

AUDOVERE.

Seigneur....

THIERRY.

Je vous entends, et ce seul mot m'éclaire;
Déja plus d'un murmure élevé dans mon sein
Tourmentait mon esprit de quelque grand dessein.
Dans la profonde nuit qui couvrait ma paupière,
Avec avidité je cherchais la lumière....
O pouvoir enchanteur d'un vertueux amour!
Mes yeux, long-tems fermés, enfin s'ouvrent au jour.
Votre empire affermit, il épure mon ame;
J'étais l'ombre d'un roi; je serai roi, madame.
Sous une femme altière ai-je bien pu fléchir?
Oui, de ses fers pesans je me veux affranchir.
Libre du long fardeau d'une indigne tutelle,
Je vais montrer son prince au Français qui m'appelle;
Je vais tenir de vous, par un céleste don,
Et l'amour de mon peuple et l'éclat de mon nom.

AUDOVERE.

Combien vous me charmez par ce noble langage!
J'y consens, aimez-moi; mais tant que mon image,
Dans de hauts sentimens constante à vous nourrir,
Vous fera des Français admirer et chérir;
Et cessez de m'aimer, si mon pouvoir coupable
Faisait de vous un roi funeste ou méprisable.
Le jour qu'il blesserait la gloire ou la vertu,
Que ce pouvoir fatal soit par vous abattu;
A vos brillans destins mon destin s'abandonne.

THIERRY.

Il n'est plus à présent de fureur qui m'étonne,

Et contre Brunehaut je saurai protéger....

AUDOVERE.

La fille de Clovis ne craint pas le danger.

SCENE III.

THIERRY, *seul.*

Point de danger pour vous, vertueuse princesse:
O combien je rougis de ma longue faiblesse!
Dans le passé, grand Dieu! si j'ose regarder,
Que verrai-je? Une femme habile à m'obséder,
Qui, craignant d'un saint nœud l'influence honorable,
M'a fait de ses excès l'instrument déplorable (15).
Audovère! jamais par de plus doux accens
La céleste vertu n'a maîtrisé nos sens;
Non, jamais dans mon cœur... mais on vient; c'est ma mère!
Montrons enfin d'un roi le noble caractère.

SCENE IV.

THIERRY, BRUNEHAUT.

BRUNEHAUT.

Pour de grands intérêts je venais vous chercher;
Tout mon cœur dans le vôtre aspire à s'épancher.
Ce jour, où mes projets vont se faire connaître,
Réglera mes destins.... et les vôtres peut-être;
Ce jour va décider si vous serez un roi.

THIERRY.

Ce jour l'a décidé.

BRUNEHAUT.

Mon fils !... écoutez-moi.

(*Ils s'asseyent.*)

Lorsque les peuples Francs, sous des chefs intrépides,
Du fond de leurs forêts, comme des flots rapides,
De la Gaule jadis inondèrent les champs,
La Meuse sur ses bords les arrêta long-tems.
Clodion vers la Somme étendit sa puissance.
Des Romains, le premier, cultivant l'alliance,
Mérovée, après lui, grace à de longs travaux,
Sur la Seine, en vainqueur, vit flotter ses drapeaux;
Mais tous ces faibles rois pouvaient plutôt se dire
Chefs de quelques tribus que maîtres d'un empire;
Enfin Clovis parut : le ciel, dont les décrets
Attachaient à son nom la gloire des Français,
Offrit à sa jeunesse un appui tutélaire,
Un guide prévoyant; ce guide fut sa mère.
Il la crut et régna. Par de sévères lois
Il conserva le fruit de ses vastes exploits.
Le commerce, les arts enrichirent la France;
Paris, que de son prince animait la présence,
Voyait l'or affluer dans son sein florissant;
La mître était soumise et le sceptre puissant.
A l'empire français tout, depuis trente années,
Présageait à l'envi de hautes destinées;
Clovis meurt, et l'Etat, privé de son appui,
Semble dans le tombeau s'abymer avec lui.
Entre ses quatre fils, un funeste partage
Dévasta de ce roi le superbe héritage,
Et, de destructions, de deuil environné,
Déchira par lambeaux l'empire consterné.
Veut-on de ce grand corps relever la fortune?
Que de sa triple tête on n'en conserve qu'une;
Ces projets sont hardis, et, pour les consommer,
Contre un prince odieux j'avais su vous armer;

Vos terreurs, ou plutôt un adroit artifice,
Ont de mes soins prudens renversé l'édifice.
Vous embrassez un frère, et vous ne voyez pas
Quel précipice affreux est creusé sous vos pas.
Des remparts de Soissons sur vous marche Clotaire,
Votre oncle, ce tyran si digne de sa mère.
Vainement les traités font des murs de Paris
L'apanage commun des enfans de Clovis (16);
Il a dans Paris même introduit son armée,
Et menacé soudain la Bourgogne alarmée.

THIERRY.

Je vole à sa rencontre; ardent à le punir,
Aux efforts de mon bras mon frère va s'unir.

BRUNEHAUT.

Lui, mon fils! pensez-vous qu'un rival téméraire,
Au moment où la paix vous joint à votre frère,
Osât vous attaquer sans un secret appui?
Un pacte sacrilège unit ce prince et lui.
Tandis qu'en vos Etats il entre à force ouverte,
Théodebert dans l'ombre a juré votre perte,
Et, frappant tous les siens par de perfides coups,
Détruira, vous d'abord, et Clotaire après vous.
Il faut le prévenir.

THIERRY.

Théodebert, madame,
N'ourdit point contre moi de criminelle trame;
Son cœur, les droits du sang, la foi d'un saint traité,
Tout parle, et me répond de sa fidélité;
Il ne me trahit point.

BRUNEHAUT.

Il vous trahit, vous dis-je.
Ma prudence à regret vous trouble et vous afflige.

Son cœur ! les droits du sang ! par de cruels combats
Vous avez envahi, ravagé ses états,
Vous, son frère !... Ah ! mon fils, croyez-moi, cette injure
Etouffe dans son cœur la voix de la nature.
Les outrages sanglans qu'un ingrat nous a faits,
On peut les dévorer... les pardonner, jamais.
La foi d'un saint traité ! des traités respectables
N'avaient-ils pas uni tous ces parens coupables,
Qui, depuis soixante ans, émules d'attentats,
Ont régné par le meurtre et les assassinats ?
L'épée a fait ces maux ; il faut que par l'épée
Leur profonde racine à jamais soit coupée.
Il faut que cet empire accablé de langueur,
Sous un seul maître enfin recouvre sa vigueur.
Les tems sont arrivés ; laissez à Vanacaire
Le soin de renverser le pouvoir de Clotaire ;
Et, pour Théodebert.... livrez-le à mon courroux,
Un seul mot me suffit.

THIERRY.

Ciel ! et que ferez-vous?

BRUNEHAUT *se levant.*

Un souverain puissant.

THIERRY *se levant aussi.*

Mais puissant par le crime.

BRUNEHAUT.

Qui craint d'en être auteur, en est bientôt victime.

THIERRY.

Si d'un forfait nouveau ce palais voit l'horreur,
J'en puis être victime et n'en puis être auteur ;
Supprimez des conseils qu'il m'est affreux d'entendre.

BRUNEHAUT *à part.*

(Haut.)

Quel changement!... Cœur faible, ainsi tu veux attendre,
Lorsqu'un rival perfide en tes mains s'est livré,
Qu'il consomme à loisir son projet abhorré;
Qu'un glaive criminel tranche ta destinée;
Ou, si par la pitié ta vie est épargnée,
Que le ciseau d'un prêtre, en dépouillant ton front,
T'imprime aux yeux du peuple un éternel affront;
Que ton manteau royal se transforme en cilice,
Et que d'un cloître obscur l'ombre t'ensevelisse (17)!
Va, tu te connais bien; c'est à lui d'être roi;
Thierry, descends du trône, il n'est pas fait pour toi.

THIERRY.

Je suis fait pour régner, du moins j'ose le croire,
Madame, je chéris la justice et la gloire.
D'autres se sont frayé des sentiers différens;
Moi, je n'aspire point au bonheur des tyrans.
Le fer d'un assassin peut sans doute m'atteindre;
Si je suis regretté, mon sort n'est pas à plaindre.
Théodebert, hélas! tu pouvais me haïr;
Quand tu m'as pardonné, voudrais-tu me trahir?
Que veux-tu? m'arracher ma vie et ma couronne?
Tu le peux, à ta foi tout mon cœur s'abandonne;
Mais on ne verra point, en son impiété,
Violant la nature et l'hospitalité,
Thierry tremper ses mains dans le sang de son frère.
Et de quel frère, ô ciel! apprenez tout, ma mère.
Condamnez envers lui votre injuste soupçon.
Lorsque vous l'accusez de lâche trahison,
Il m'accorde sa fille, et par cette alliance
Veut des malheurs publics étouffer la semence.

BRUNEHAUT *à part.*

(*Haut.*)

Sa fille, juste ciel!... Ce mot m'en dit assez.
Poursuis, et punis-moi de mes bienfaits passés.
En effet, c'était peu qu'une paix qui m'offense
Vînt priver mes affronts de leur juste vengeance;
A me déshonorer mon fils ingénieux
Par cet horrible hymen veut me confondre mieux.
Sa trahison proclame à moi-même, à l'empire,
Qu'au fruit de mes travaux c'est en vain que j'aspire,
Et qu'un mépris ingrat du pouvoir maternel
Des enfans de Clovis est le crime éternel.

THIERRY.

Mon respect et mes soins....

BRUNEHAUT.

Ton respect m'importune;
Laisse à ma prévoyance à régler ta fortune:
Thierry, tout autre hommage à mes yeux est suspect:
Je veux l'obéissance, et non le vain respect.

THIERRY.

Ainsi l'ambition sans détour se révèle!
Si je brise mes fers, je deviens infidèle,
Par la soif du pouvoir votre cœur irrité...

BRUNEHAUT.

Je ne m'en défends pas, j'aime l'autorité.
J'aime l'autorité, non comme un cœur vulgaire,
Qui, dans un fol orgueil ardent à se complaire,
Au gré de son caprice aspire à dominer,
Mais comme un esprit ferme et fait pour gouverner.
Tant que de Sigebert la force et la prudence
Etendirent par-tout la sage obéissance,
M'a-t-on vue, affectant un dangereux pouvoir,

Méconnaître jamais mon modeste devoir?
J'étais, dans mes destins me renfermant sans peine,
Epouse d'un grand prince et non point souveraine.
Sa mort laissant l'Etat sans pilote éprouvé,
Je pris le gouvernail.... et l'Etat fut sauvé.
Le faible Childebert, dans son règne éphémère,
A de l'indépendance abjuré la chimère.
L'état n'en souffrit point, je pense; et ses deux fils
Fléchissant sous le poids du sceptre de Clovis,
Osent se révolter, quand ma main secourable
Leur aide à soutenir le faix qui les accable!
Certes, tout esprit sage a droit de s'indigner
Que l'on veuille être roi sans apprendre à régner.
Je ne dis plus qu'un mot, la pitié me l'inspire.
Repousse un nœud coupable et laisse-moi l'empire.
Tes rivaux tomberont; je mettrai sous tes lois
Tous les vastes pays, dépouilles des Gaulois;
J'illustrerai ton nom; j'étendrai ta puissance;
Crois-moi, mon amitié vaut mieux que ma vengeance;
Que cet instant décide entre ta mère et toi;
Choisis pour ennemi Théodebert ou moi (18).

THIERRY.

Madame, je choisis l'amitié de mon frère;
Je choisis les vertus de la noble Audovère.
Clotaire, pourras-tu résister à mes coups?
Tremble, je vais partir et partir son époux.

BRUNEHAUT.

Ainsi par cet ingrat ma haine est préférée!
Ressouviens-toi du moins que tu l'as desirée.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

THIERRY, ALMERIC.

ALMERIC.

SEIGNEUR, un envoyé du puissant Neustrien
Pour son roi vous demande un secret entretien ;
Seul en votre palais Clotaire veut se rendre.

THIERRY.

Seul !

ALMERIC.

Votre loyauté suffit pour le défendre.
Tel est de la vertu le suprême ascendant
Qu'en se livrant à vous, il n'est pas imprudent.

THIERRY.

Qu'il vienne ; ma parole est le plus sûr des gages;
Toutefois, donnons-lui de précieux ôtages ,
Et ne négligeons rien pour sa sécurité.
Mais que l'armée approche avec célérité ;
Qu'elle vienne aujourd'hui couvrir de sa vaillance
Ces remparts, d'où l'éloigne une faible distance.
Moi-même, pour guider ses nobles étendards,
Avant la fin du jour, brave Alméric, je pars.
Ce soin rempli, sachons ce que me veut Clotaire ;
Embrassons un parent, ou, s'il est nécessaire,
Repoussons un rival : la bravoure et la foi
Sont les devoirs sacrés d'un Français et d'un roi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLOTAIRE, VANACAIRE.

CLOTAIRE.

VANACAIRE, un traité d'une telle importance
De la reine elle-même exige la présence,
Et des médiateurs sauraient mal discuter
Les intérêts puissans que je veux cimenter.
Tel est, en ce palais, le dessein qui m'amène.
Je saisirai l'instant d'entretenir la reine;
Mais aux soupçons du roi pour cacher notre accord,
Sous un prétexte, ici, je veux le voir d'abord.
Soit que Thierry résiste ou cède à ma prière,
Ce jour accomplira les projets de Clotaire.
Hâtez-vous toutefois de sortir de ces lieux;
Que notre intelligence échappe à tous les yeux.
Allez; que par vos soins, je puisse, en cette enceinte,
De sa mère bientôt me rapprocher sans crainte.

VANACAIRE.

Ah! n'appréhendez pas que le prince jamais
Soupçonne entr'elle et vous quelques traités secrets:
Non; trop d'inimitié, dans son erreur profonde,
Sépare Brunehaut du fils de Frédégonde.

CLOTAIRE.

Il vient. Le sort enfin met la discorde entr'eux,
Et voilà ce moment qu'ont imploré mes vœux.
(*Vanacaire sort.*)

SCENE II.

CLOTAIRE, THIERRY.

THIERRY.

Clotaire en mon palais se décide à paraître!
Et quel est son dessein?

CLOTAIRE.

Thierry va le connaître :
Un combat se prépare et va fixer ton sort;
Mais je voudrais enfin, par un heureux accord,
Quand la terre, de sang n'est point encor trempée,
Dérober ton pays aux fureurs de l'épée.
Soyons unis.

THIERRY.

Unis! qui nous a divisés?
Si ton père et le mien, de vengeance embrasés,
Déchirèrent l'état par leurs débats funestes,
Devons-nous, de la France exterminant les restes,
Recueillir l'un et l'autre, en nos fougueux excès,
Un héritage affreux de sang et de forfaits?
Que me reproches-tu? T'ai-je fait quelque outrage?
Ai-je porté chez toi le deuil et le ravage?
Par quels emportemens t'ai-je pu provoquer,
Et pourquoi ta fureur me vient-elle attaquer?
Qui m'a fait d'un parent l'ennemi?

CLOTAIRE.

Ta faiblesse.
Brunehaut t'asservit sous un joug qui me blesse;
Tu t'es fait son esclave, et moi, je ne veux pas
Qu'un jour elle t'entraîne au sein de mes Etats.
(*Thierry veut parler.*)
Thierry, jusqu'à la fin, permets que je m'explique.
Ton intérêt s'accorde avec ma politique.
Souffre qu'à tes regards un moment retracé,
Dans toutes ses horreurs revive le passé.
Je ne rappelle point cette lutte fatale,
Que contre Frédégonde engagea sa rivale;
Je sentirais moi-même, à ces affreux récits,
La rougeur quelquefois couvrir le front d'un fils;
Mais je veux, il est tems que la vérité brille,
Te montrer Brunehaut dans sa propre famille.
Que le malheur des tiens t'instruise enfin, Thierry.
Du nom de *Fainéant* vois ton père flétri
Aux mains d'une marâtre abandonner l'empire (19);
Et, lorsque de sa honte en secret il soupire,
Lorsque, pour l'effacer, il fait un noble effort,
Le jour de son réveil est celui de sa mort.
Ton frère.... mais, vengeant l'honneur du rang suprême,
Il a brisé ses fers et ceint le diadême.
Quoi! leur exemple parle, et parle vainement!
Brunehaut règne encor par ton aveuglement!
Comment s'est signalé son pouvoir exécrable?...
Elle a contre ton frère armé ta main coupable,
Et, s'il eût succombé, c'était sur mes Etats
Qu'allait se diriger la fureur des combats.
Je n'ai point oublié que jadis cette femme,
Des champs austrasiens, porta chez moi la flamme,

Et mon fils au berceau, par son ordre immolé,
Se fait toujours entendre à mon cœur désolé.
Notre intérêt commun, je te le dis encore,
Est d'abattre un pouvoir que tout l'empire abhorre.
Du passé qui t'éclaire écoutant les leçons,
Exile, auprès de moi, Brunehaut dans Soissons;
Qu'elle y vive.... honorée, et non toute-puissante.
Pour mes droits, pour les tiens, sa force m'épouvante;
Satisfais à ma crainte, et ne prolonge plus
Le triomphe du crime et l'affront d'un refus.

THIERRY.

Clotaire, sois mon juge, et que ton cœur décide
Si je suis, en effet, un monarque timide.
Sous un pouvoir fatal, oui, mon front s'est courbé;
Un voile m'aveuglait, mais le voile est tombé.
Celle que tu poursuis d'une ardente colère,
Se montre à moi perfide, impie et sanguinaire;
J'ai tout à redouter de ses noirs attentats....

CLOTAIRE.

Eh! bien?

THIERRY.

A ta fureur je ne la livre pas.
Elle, honorée aux lieux où commande Clotaire!
Combien triompherait ta haine héréditaire,
Si je la remettais en ton cruel pouvoir?
De te la refuser tout me fait un devoir:
Tout la protège ici; la pitié, la nature,
Les saints nœuds des sermens, l'opprobre du parjure,
Et les touchantes lois de l'hospitalité.... (20)
Et l'orgueil de ton camp menaçant ma cité.
Quoi! jusqu'en mon palais, ta fierté téméraire
Vient, le glaive à la main, me demander ma mère!

Je ne la livre point; je veux à ses excès
Faire grace ou justice, au gré de mes souhaits.
Hâte-toi cependant de prévenir ta perte;
A ton armée encor la retraite est ouverte.
Pars aujourd'hui; mon peuple et son prince irrité
Demain te puniraient de ta témérité.

CLOTAIRE.

A son aveuglement, Thierry joint la menace!
C'est moi qui vais confondre un tel excès d'audace.

(*Revenant sur ses pas.*)

Mais, si de Brunehaut les horribles forfaits
Étaient dévoilés tous.... souscrirais-tu?...

THIERRY.

Jamais.

CLOTAIRE.

C'en est trop; la pitié fait place à la colère.
C'est la foudre à la main qu'il faut que je t'éclaire.
Il est, je le vois bien, de ces cœurs obstinés,
Par un sort déplorable à leur perte entraînés.
Thierry, tu veux la guerre, et je te la déclare.
Trop tard tu gémiras de l'erreur qui t'égare;
Tu connaîtras enfin qui tu veux ménager;
Tu connaîtras sur-tout qui tu viens d'outrager.

(*Il sort.*)

SCENE III.

THIERRY, *seul.*

Quels que soient mes périls, sous l'orgueil qui m'offense
Je n'abaisserai point mon sceptre et ma vaillance.
Mais, pour marcher au temple, Audovère m'attend;
Courons, ne perdons pas un précieux instant.
Voici la reine.... Dieu! le trouble est dans son ame.

SCENE IV.

THIERRY, BRUNEHAUT *arrivant avec désordre.*

THIERRY.

Le temple vous appelle ; y viendrez-vous, madame,
Ou de tous vos enfans trahirez-vous l'espoir ?

BRUNEHAUT.

Tu m'y verras, Thierry.

(Il sort.)

SCENE V.

BRUNEHAUT, *seule.*

Mais tremble de m'y voir.
C'en est fait ; dans son sein, Théodebert recèle
Le juste châtiment de sa fureur rebelle.
De l'hymen, à présent, allumez le flambeau ;
Vous le célébrerez, traîtres ! sur un tombeau.
Si l'univers jadis, au bruit de mon offense,
A frémi, qu'il frémisse au bruit de ma vengeance !
Et cependant Clotaire, introduit en ces lieux,
Avant de les quitter, va paraître à mes yeux.
De nos inimitiés puisse un oubli sincère
Cimenter l'alliance à tous deux nécessaire !

SCENE VI.

BRUNEHAUT, CLODOMIR.

CLODOMIR.

Reine, quand le péril l'appelle au sein des camps,

L'impatient Thierry dévore les instans.
Les autels sont parés; le pontife en prières
S'apprête à célébrer les augustes mystères.
Venez; le peuple en foule, inondant les parvis,
Implore l'Eternel pour le sang de Clovis.
Tous les yeux sont fixés sur la jeune Audovère;
Cette fille des rois, conduite par son père,
S'avance vers l'autel, et ces nobles époux,
Pour unir leurs destins, n'attendent plus que vous.

BRUNEHAUT.

Allons donc satisfaire à leur impatience....
Mais non, je dois encor différer ma présence.
Demeurons; le moment pour mes desseins fixé,
Sans en troubler l'effet ne peut être avancé.

CLODOMIR.

Quels desseins?...

BRUNEHAUT.

Dites-moi; dans la publique ivresse,
Théodebert sent-il une vive allégresse?
Cet hymen....

CLODOMIR.

Cet hymen va combler tous ses vœux;
De l'amitié d'un frère il resserre les nœuds.
D'une mère sur-tout la tendresse passée....

BRUNEHAUT.

Vous souvient-il du jour où ce fils m'a chassée?

CLODOMIR.

Dieu! mais votre courroux, madame, est étouffé;
Dans le cœur maternel l'amour a triomphé.

BRUNEHAUT.

Je vois, je vois toujours ce tyran sacrilège,
Des titres les plus saints bravant le privilège,

Me bannir du palais où jadis un grand roi,
Sigebert, son aïeul, avait reçu ma foi;
Où dans mon sang lui-même a puisé la naissance,
Et dont l'éclat encore atteste ma puissance.

CLODOMIR.

Quel démon vous retrace un affreux souvenir!
N'irritez point ce cœur, il ne veut pas punir.
En faveur du remords il fait grace au coupable;
Un pardon généreux, sincère, irrévocable....

BRUNEHAUT.

Je dépouillai, cédant à mon destin nouveau,
Cette pourpre des rois qui couvrit mon berceau.
De modestes habits revêtant ma misère,
J'errai dans mes états, fugitive, étrangère,
Sans secours, sans abri, sous un ciel en courroux,
Je n'avais qu'un seul guide.... et ce guide était vous.
De la terre et des cieux j'essuyai les outrages,
Et, tandis que mon front défiait les orages,
Vous demandiez du pain, d'une timide voix,
Pour la fille, et la mère, et la veuve des rois.

CLODOMIR.

Madame!...

BRUNEHAUT.

Un pâtre obscur, dont ma reconnaissance
Récompensa depuis la noble bienfaisance,
Nous offrit sous le chaume un indigent abri,
Et dirigea nos pas à la cour de Thierry.... (21)
O combien de vengeance, en mon cœur amassée,
Depuis ce jour fatal assiège ma pensée!
Que de fois, dans les bras d'un sommeil agité,
Théodebert se montre à mon œil irrité!
Dans ma main vengeresse un poignard étincelle;

Je m'avance en criant : « Fils ingrat et rebelle,
» Tiens ; voilà pour punir ton forfait odieux. »
Je frappe, et je m'éveille, et tout fuit à mes yeux.
Mais ce jour va finir le tourment qui me ronge,
Et ma vengeance, enfin, ne sera plus un songe.
Allons.....

CLODOMIR.

Votre vengeance !...

BRUNEHAUT.

Oui ; déja, Clodomir,
Tout mon cœur s'en repaît !

CLODOMIR.

Vous me faites frémir !
Est-ce vous que j'entends ?... Vous !... Cet instant, madame,
A mes yeux éclairés dévoile enfin votre ame.
Ah ! craignez du pouvoir le dangereux orgueil ;
Souvent dans son excès il rencontre un écueil ;
Sa faiblesse à la fin naît de sa violence,
Et la chûte des rois se prépare en silence.
Par les mânes sacrés de votre auguste époux,
A qui j'ai fait serment de m'attacher à vous :
Que dis-je ? par vous-même, oui, je vous en conjure,
Daignez en votre sein rappeler la nature.
Celle qui fit jadis, en leur calamité,
Admirer des Français sa magnanimité,
Qui, lorsque Frédégonde attentait à sa vie,
Par d'affreux assassins en secret poursuivie,
Repoussant noblement leur glaive meurtrier,
Sans daigner les punir voulut les renvoyer (22),
Contre son propre sang aujourd'hui déchaînée,
Aspire à l'épuiser dans sa rage effrénée !
Non ; la vertu sur vous va reprendre ses droits ;

Ou je vais vous trahir pour la première fois.
Les révélations d'une haine égarée
Vont troubler des autels la majesté sacrée ;
Je vais, en m'élançant au-devant de vos pas,
Crier : « Théodebert, frémis ! n'approche pas !
» Fuis les embrassemens d'une mère barbare ;
» C'est la mort ! c'est la mort ! que sa main te prépare ! »

BRUNEHAUT, *froidement.*

(*A elle-même.*)

Gardes, qu'on le retienne.... Il est temps.

SCENE VII.

CLODOMIR, *seul.*

O TERREUR !
Elle enchaîne mes pas en ce séjour d'horreur !

(*Aux Gardes.*)

Si l'amour de vos rois brûle encor dans votre ame,
Laissez-moi les sauver d'une perfide trame ;
Contre un ordre inhumain révoltez-vous, soldats !
Cessez de retenir.... Ils ne m'écoutent pas !
Dieu juste et tout-puissant, protecteur de la France,
Pour le sang de Clovis j'implore ta clémence !
Vois, depuis le trépas de ce roi valeureux,
Nos maîtres forcenés se déchirer entr'eux ;
Vois les frères sanglans armés contre les frères,
Les enfans massacrés au signal de leurs pères,
Les époux immolés par le fer, le poison,
Armes de l'adultère et de la trahison ;
Que de tes châtimens la rigueur s'adoucisse,
Ou que ma mort, grand Dieu ! suffise à ta justice !
Mais quels cris redoublés ?... O comble de l'effroi !...

SCENE VIII.

CLODOMIR, ALBOEME.

CLODOMIR.

ALBOEME !....

ALBOEME.

Venez, ministre de la loi;
Venez, auprès de lui le prince vous appelle.

CLODOMIR.

Ah ! je frémis...

ALBOEME.

Il veut que votre main fidèle
Déchirant le bandeau dont le crime est couvert;
D'un lâche assassinat venge Théodebert.
Le ciel avait reçu le serment d'Audovère;
Au pied des saints autels le roi conduit son frère;
D'une voix imposante on l'entend s'écrier :
« Soyons couverts tous deux du même bouclier;
» D'un même javelot que l'airain nous protège,
» Et que la main de Dieu frappe le sacrilège! » (25)
Sur les livres sacrés, Théodebert soudain
Se dispose à jurer en avançant la main;
Mais sa parole expire et sa main s'est glacée.
Pâle, sans mouvement, la tête renversée,
Il tombe....sur ses yeux un voile est étendu.
La terreur a saisi tout le peuple éperdu.
Des mystères pieux la pompe est arrêtée;
On entoure le roi; sa fille épouvantée
Avec des cris perçans se jette sur son corps,
Et pour le ranimer s'épuise en vains efforts;

Thierry troublé s'agite, et Brunehaut tranquille
Dans ce désordre affreux reste seule immobile.
Cruels pressentimens, vous ne me trompiez pas.
Dieu! Brunehaut vers nous a dirigé ses pas.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BRUNEHAUT, PEUPLE.

BRUNEHAUT.

FRANCAIS qui m'entourez, un spectacle funeste
Vient de manifester la colère céleste.
L'impie Austrasien croyait impunément
Nous jurer alliance et trahir son serment;
Des Etats fraternels Théodebert avide,
A Clotaire en secret tendait sa main perfide,
L'attirait vers ces murs, et bientôt sa fureur
Par le meurtre du roi... Vous frémissez d'horreur!
Rassurez-vous; le Dieu qui veille sur la France
Renverse des méchans la coupable espérance.

ALBOEME.

Peuple, la vérité fera parler ses droits.

BRUNEHAUT.

Peuples, retirez-vous et priez pour vos rois.

ALBOEME *à Clodomir.*

Le prince vous attend; cet horrible mystère....
Venez.

BRUNEHAUT.

Fais ton devoir, vieillard.

(*Clodomir sort avec Alboëme.*)

SCENE X.

BRUNEHAUT, et ensuite CLOTAIRE *conduit mystérieusement par* VANACAIRE, *qui se tient dans le fond du théâtre.*

BRUNEHAUT.

Pourquoi Clotaire
Tarde-t-il si long-tems ?... Ah ! je m'alarme en vain ;
L'intérêt qui le presse est un garant certain.
Mais fallût-il du sort affrontant la menace,
N'appuyer mes projets que sur ma seule audace,
Je saurais me suffire en cette extrémité....
Je l'aperçois.... Hé bien ?

CLOTAIRE.

J'accepte le traité.

BRUNEHAUT.

J'ai l'appui d'un grand roi !... Simulacres de princes,
Je brise, avec vos noms, les noms de vos provinces ;
Que la poudre les couvre, et que l'âge éloigné
Demande s'il est vrai que vous avez régné.
Avec quel froid mépris tous deux m'ont outragée !
J'ai juré la vengeance... et suis déja vengée.
Après que la nuit sombre aura couvert ces murs,
Vanacaire et les siens, par des détours obscurs,
A nos braves soldats en ouvriront l'enceinte.
Cependant, par mes soins, le désordre et la crainte
Troublent, dans ce palais, un hymen insensé ;
Clotaire, un tel bienfait...

CLOTAIRE.

Sera récompensé.

BRUNEHAUT.

J'y compte. Et toutefois mon attente se fonde
Sur la fidélité du fils de Frédégonde.

CLOTAIRE.

Madame!...

BRUNEHAUT.

Epargnez-vous d'inutiles sermens
De la crédulité trompeurs amusemens.
Contre deux fils ingrats un courroux légitime
M'entraîne... je ne sais... peut-être dans l'abyme.
S'il me perd, si tels sont les célestes décrets,
Qu'il me venge d'abord et qu'il me perde après. (24)

CLOTAIRE.

Puisque vous repoussez les sermens de Clotaire,
Les effets prouveront si son cœur est sincère.

BRUNEHAUT.

Oui... Mais séparons-nous; leurs yeux ouverts sur moi...

CLOTAIRE.

Adieu; soyez fidèle et comptez sur ma foi.

(*Ils se donnent la main et se séparent.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUDOVERE, OLSINDE.

AUDOVERE.

Où suis-je, et quel secours me rappelle à la vie ?
Par des songes cruels sans cesse poursuivie,
J'ai peine à recueillir mes esprits agités ;
Un fantôme m'obsède et marche à mes côtés.
Que vois-je ? il tient en main la coupe empoisonnée ;
Tu la reçois, mon père.....

OLSINDE.

O reine infortunée !
Calmez vos sens émus.

AUDOVERE.

Reine, as-tu dit ! qui ! moi !
Moi, reine !

OLSINDE.

Le monarque a reçu votre foi ;
A Thierry pour jamais un saint nœud vous engage.

AUDOVERE.

Thierry ! ce nom si doux ranime mon courage.
Oui, cher prince, Audovère est à toi pour toujours.
Peut-être de son frère a-t-il sauvé les jours ;
En lui seul est ma force, en lui ma confiance.
Mais courons vers mon père; un rayon d'espérance

Brille à travers l'effroi qui retarde mes pas.....
Olsinde, et cependant Thierry ne revient pas.

SCENE II.

AUDOVERE, OLSINDE, THIERRY.

AUDOVERE.

C'est lui !.... Venez, cher prince, et près de votre frère
Guidez les pas tremblans de la triste Audovère.
Vous gardez le silence, et mes cris superflus.....
Vous détournez les yeux..... mon père ne vit plus.

THIERRY.

C'en est fait ; Brunehaut a consommé son crime,
Et j'ai vu dans mes bras expirer la victime.
Tandis que sur vos yeux un voile était jeté,
Près de Théodebert mon effroi s'est porté.
Spectacle déchirant pour mon ame éperdue !
La pâleur de la mort sur ses traits répandue,
Déja couvrait mon frère, et tout son corps glacé
Sous un poids douloureux frissonnait oppressé.
Je jette un cri perçant ; à ce cri, sa paupière
Par un pénible effort se rouvre à la lumière.
Je m'élance vers lui, pâle, tendant les bras.....
Il me repousse.

AUDOVERE.

Vous !

THIERRY.

Moi, qui voudrais, hélas !
Pour ranimer ses jours, sacrifier ma vie.
D'un doute injurieux ma tendresse est flétrie ;
Théodebert en moi voit un lâche assassin ;

Jamais égal tourment ne déchira mon sein.
Je m'écrie : « Adoucis l'horreur qui m'environne ;
» Et tu meurs, ô mon frère, et ton cœur me soupçonne ! »
Tremblant, désespéré, je tombe à ses genoux ;
Je rappelle à son cœur les souvenirs si doux
De ces tems fortunés où croissait notre enfance
Dans l'amitié, la paix et la sainte innocence ;
Il est sourd à ma voix, sourd à mon désespoir,
Et ses yeux détournés refusent de me voir.
Par un si noir soupçon ma douleur outragée
En un bouillant courroux à la fin s'est changée ;
Mon indignation, dans ces affreux momens,
N'exhalait plus des cris, mais des rugissemens.

AUDOVERE.

Ah ! grand Dieu !

THIERRY.

Je me lève égaré.... mon épée
Dans les flots de mon sang allait être trempée ;
Ce mouvement féroce, et cette vérité
Dont le rapide accent ne peut être imité,
Ont de sa défiance éclairci le nuage ;
Quelque sérénité renaît sur son visage ;
Il cherche à me sourire, et par un lent effort,
Pour presser cette main, lutte contre la mort ;
Et prononçant les noms de Thierry, d'Audovère :
« Sois heureux, m'a-t-il dit, et venge-moi, mon frère. »
Il expire à ces mots.

AUDOVERE.

Dans cet affreux palais
C'est moi qui l'ai conduit ; pressentimens secrets,
Voix puissante du ciel, je devais vous entendre.
Aux coups qui l'ont frappé, mon cœur devait s'attendre,

Et peut-être la main si prompte à les porter
Dans ses noires fureurs ne doit pas s'arrêter.

THIERRY.

Oui, tu seras vengée, ô victime innocente;
Oui, calme ton courroux; le deuil et l'épouvante
Sont entrés dans ma cour.... Ils n'en sortiront pas.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ALMERIC.

ALMERIC.

Vos ordres sont remplis; votre armée à grands pas
Pour combattre Clotaire auprès de nous s'avance;
Mais, seigneur, de son roi les soins et la présence
Redoubleraient son zèle, et si votre départ
Est encor différé.... vous partirez trop tard.

THIERRY.

Mon départ différé lorsque l'honneur m'appelle !
Je vous suis; rassemblez mon escorte fidèle.

(*Alméric sort.*)

SCENE IV.

THIERRY, AUDOVERE.

THIERRY.

Ah ! mon retour bientôt....

AUDOVERE.

Quoi ! seigneur, vous partez,
Et Brunehaut commande en ces murs détestés !
Vous partez, et laissez sous son obéissance
Des lieux pleins de son crime et pleins de sa puissance !

De mes propres dangers je ne vous parle pas;
Si je connais l'effroi, c'est pour vous seul, hélas!
Que ne peut point oser contre votre couronne
Celle que nul péril, que nul forfait n'étonne,
Et qui, semant par-tout l'épouvante et l'horreur,
A fait connaître aux siens ce que peut sa fureur.

THIERRY.

Par quels contraires soins mon ame est déchirée!
Mais sur le plus pressant vous l'avez éclairée.
Oui, quand je me prépare à sortir de ces lieux,
Nul objet abhorré n'y doit blesser mes yeux.
Des preuves à la main Clodomir va paraître;
D'un affreux attentat l'auteur doit se connaître,
Alors....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CLODOMIR.

THIERRY.

Confirmez-vous un horrible soupçon?

CLODOMIR.

Je sais quel parricide a versé le poison.
J'allais, en déployant l'appareil des supplices,
De sa bouche arracher l'aveu de ses complices,
Quand la reine a paru; ses soldats furieux
Ont frappé le coupable; il expire à mes yeux;
Plus d'un secret terrible échappe avec sa vie.

AUDOVERE.

Et par la trahison la vôtre est poursuivie,
Cher prince! qui pourra vous sauver de ses coups?

THIERRY.

Amenez Brunehaut.

CLODOMIR.

Ciel! que méditez-vous,
Seigneur? Dans vos regards quelle sombre colère!
Songez bien qu'elle est reine et qu'elle est votre mère.

THIERRY.

Ne me rappelez point ma honte et mon tourment;
Nous, ses enfans, madame!

AUDOVERE.

Hélas!

THIERRY.

Affreux moment!...
Mais puisque le destin, par un cruel caprice,
Quand je cherche à saisir la sévère justice,
Ne veut, pour m'écraser sous le poids des douleurs,
Présenter à mon choix que crimes et malheurs,
Pourquoi le châtiment d'une femme barbare....

CLODOMIR.

Seigneur, c'est votre mère.

THIERRY.

Ah! ma raison s'égare.
(*A Audovère.*)
Eh bien! que veut de moi l'inflexible équité?
Parlez; soyez mon guide en cette extrémité.

AUDOVERE.

Je crains de prononcer, de peur d'être coupable.

THIERRY.

Quoi! vous m'abandonnez à l'horreur qui m'accable?
Deux devoirs opposés me pressent à-la-fois....
(*Vivement et après un moment de silence.*)
Le ciel me parle enfin; je vais remplir ses lois.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BRUNEHAUT, *Gardes portant des flambeaux.*

BRUNEHAUT.

Rebelle, devant toi qui me conduit?

THIERRY.

Vos crimes.

BRUNEHAUT.

Vois-je mes ennemis?

THIERRY.

Vous voyez vos victimes.

BRUNEHAUT.

Que me veux-tu? Pourquoi d'un obscur délateur
Susciter contre moi le discours imposteur?
J'ai puni son audace en vengeant une reine....

THIERRY.

D'un vain déguisement épargnez-vous la peine;
Ne vous abaissez plus jusqu'à feindre et trembler.

BRUNEHAUT.

Moi, trembler!... En effet, c'est trop dissimuler.
D'un fils dénaturé je me suis fait justice;
Voudrais-tu m'en punir? Que son sort t'avertisse
Qu'un roi, lorsqu'il abat un puissant ennemi,
Doit se garder sur-tout de l'abattre à demi.
Point de remords timide; un choix te reste à faire;
Tu n'as qu'un instant.... Frappe, ou fais régner ta mère.

THIERRY.

Vous ne régnerez point et vous ne mourrez pas.
Fuyez; bien loin de nous allez porter vos pas;

Traînez et vos fureurs et votre ignominie.

BRUNEHAUT.

Prends garde ; un autre roi jadis m'avait bannie ;
Va voir quel châtiment a vengé cet affront.

THIERRY.

Ciel ! aucun attentat ne fait rougir son front.
L'excès de son opprobre irrite son audace ;
Le juge s'épouvante et l'accusé menace !
Je pourrais oublier, dans mon juste courroux,
Que vous fûtes ma mère.... Allez, éloignez-vous.

BRUNEHAUT.

J'aime à voir par quels maux mon injure s'expie ;
Traîtres, goûtez les fruits de votre hymen impie.

THIERRY.

Ah ! c'est trop me braver ; un si cruel transport
Aurait-il vainement sollicité la mort ?
Soldats !.... Mais non, Thierry n'est pas né pour le crime ;
C'est au ciel à frapper sa coupable victime.
Mon frère malheureux, vous chassant de chez lui,
Vous laissait quelque part un asile, un appui ;
Pour vous, dans l'univers, plus d'appui, plus d'asile ;
Usez, dans l'abandon, votre rage inutile ;
Je vous livre au tourment, affreux à supporter,
De concevoir le mal sans pouvoir l'enfanter.
De contrée en contrée, errante, solitaire,
Allez chercher au loin la table hospitalière ;
Implorez les secours dûs aux infortunés ;
Mais cachez votre nom pour qu'ils vous soient donnés :
Sortez de mon palais ; sortez à l'instant même.

BRUNEHAUT.

Et voilà donc l'arrêt de mon juge suprême !
Soumettons-nous ; cédons au sort qui me poursuit ;

Une femme, une reine, au milieu de la nuit. . . !

THIERRY.

De la nuit! Ah! priez que le ciel favorable
Etende autour de vous une ombre impénétrable!
Fuyez; de votre aspect purgez enfin ce lieu.

BRUNEHAUT.

Brunehaut, en fuyant, sera présente. . . . Adieu.

(Elle s'éloigne à pas lents; Clodomir marche derrière elle.)

THIERRY.

Vieillard, que faites-vous?

CLODOMIR.

Je la suis.

BRUNEHAUT (*se retournant.*)

Toi me suivre!

CLODOMIR.

Par-tout où vous vivez, mon serment est de vivre.

BRUNEHAUT.

Quoi! tu veux dans l'exil partager mes malheurs?

CLODOMIR.

J'ai dans le sein des cours partagé vos grandeurs.

BRUNEHAUT.

Demeure, ô du devoir généreuse victime!
Que ferait près de moi ton dévouement sublime?

CLODOMIR.

Je mendîrai du pain une seconde fois
Pour la fille et la mère et la veuve des rois.

THIERRY.

Non; tel ne sera point le destin de ma mère!
Où portez-vous vos pas?

BRUNEHAUT.

Dans le camp de Clotaire.

(Elle sort avec Clodomir.)

SCENE VII.

THIERRY, AUDOVERE.

AUDOVERE.

De Clotaire, Seigneur, vous n'avez point frémi!

THIERRY.

Son désespoir la jette aux mains d'un ennemi.

AUDOVERE.

Cependant....

THIERRY.

Qu'elle coure où sa fureur l'entraîne;
Craignons son amitié, ne craignons point sa haine.
On ne me verra pas, quel que soit mon destin,
Sur ma mère porter ma sacrilège main.

AUDOVERE.

Ses complots contre vous peuvent tout entreprendre.

THIERRY.

Par de nobles moyens je saurai me défendre.
Contre les ennemis qui m'osent menacer
Mes secours sont puissans; j'ai, pour les repousser,
(*Alméric et un groupe de soldats paraissent.*)
Le ciel et mon épée.... et mes guerriers fidèles.
(*S'armant.*)
Le Neustrien farouche et ses hordes cruelles,
Comme de vils troupeaux fuiront devant mes pas.
Adieu, Madame.... et vous, venez, braves soldats;
De vos bras généreux si l'ardeur me seconde,
Ce jour sera fatal au fils de Frédégonde.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

(Il fait jour.)

SCENE PREMIERE.

AUDOVERE, OLSINDE.

AUDOVERE.

Olsinde, que dis-tu? Tes rapports sont-ils vrais?
Clotaire et Brunehaut, dans ce même palais,
Se sont parlé, couverts des voiles du mystère!

OLSINDE.

Oui, madame.

AUDOVERE.

Et bientôt, vers le camp de Clotaire,
La reine avec audace a dirigé ses pas!...
Un complot infernal unit leurs attentats;
Thierry va succomber sous quelque perfidie;
Thierry devait connaître une femme hardie,
Sans remords, sans effroi, dont le cœur dominé
Par l'indomptable soif d'un pouvoir effréné,
Fait jouer tout ressort avec indifférence,
Et, comme sa tendresse, immole sa vengeance.
D'une ennemie altière et mise entre ses mains,
Il eût pu renverser les criminels desseins;

Son grand cœur l'a trahi ; sa valeur téméraire,
D'une femme a bravé la fougueuse colère,
Et n'a voulu devoir son salut qu'à son bras ;
Son bras à tant de coups ne résistera pas.

OLSINDE.

D'un triomphe nouveau ses exploits sont le gage.

AUDOVERE.

Que peuvent les exploits, et que peut le courage,
Lorsque la trahison vient menacer ses jours ?
Par pitié, chère Olsinde, informe-toi, va, cours ;
Ne m'abandonne pas à mes justes alarmes.
Ah ! je vois se rouvrir la source de mes larmes,
Et je crains qu'un seul jour, épuisant tous les coups,
Ne m'enlève à-la-fois mon père et mon époux.

OLSINDE.

Madame, on vient à nous.... C'est votre époux lui-même.

SCENE II.

Les précédens, THIERRY, ALMERIC *l'épée à la main.*

AUDOVERE.

Quel désordre, grand Dieu !... Quelle pâleur extrême !...
La fortune infidèle abandonne le roi ?

THIERRY.

Les instans sont comptés, princesse, écoutez-moi.
Tandis que l'ennemi, renversé dans la plaine,
Me cédait la victoire un moment incertaine,
Parmi mes combattans soudain circule un bruit,
Qu'il est, par Vanacaire, en ces murs introduit.

Des vainqueurs dispersés le désordre s'empare;
Moi-même, à cet aspect, dans l'effroi qui m'égare,
Je balance, incertain de rallier mes rangs,
Ou d'accourir ici vers des périls plus grands.
Sous ces remparts enfin presque seul je m'avance;
Mais ils cessaient déjà d'être sous ma puissance.
Un seul poste restait vaillamment défendu.

(*Montrant Alméric.*)

Avec ce noble ami j'y pénètre éperdu.
Bravant, pour vous sauver, et le fer et la flamme,
J'accours.... Eloignez-vous; fuyez, fuyez, madame!
Vers les champs d'Austrasie, au sein de vos états,

(*Montrant Alméric.*)

Par des chemins secrets il va guider vos pas.

AUDOVERE.

Moi, le suivre! et Thierry partage-t-il ma fuite?

THIERRY.

Ici des Neustriens j'attendrai la poursuite.
Périr avec son peuple est le devoir d'un roi.

AUDOVERE.

Et le mien est, Thierry, de périr avec toi.

THIERRY.

Vous déployez, hélas! un courage stérile.
Eh! quoi! voulez-vous voir, en sa fureur tranquille,
Une femme barbare, insensible à vos cris,
Fouler d'un pied sanglant le corps de ses deux fils?

AUDOVERE.

Oui, je veux insulter au triomphe du crime,
Et mériter aussi d'expirer sa victime.
Ou d'un roi malheureux le ciel sera l'appui,
Ou, s'il doit succomber, je succombe avec lui.

THIERRY.

Succomber !... Non; ce fer, à leur noire furie,
Ne cède pas encore Audovère et la vie;
Le glaive peut beaucoup dans la main d'un soldat
Qui défend sa couronne, et sa femme, et l'état.
Pour les princes trahis n'est-il point de prodige ?
Il en est, je le sens; espère encor, te dis-je.

AUDOVERE.

Voici notre ennemie; ô spectacle d'horreur !...

SCENE III.

Les précédens, BRUNEHAUT, CLOTAIRE, Soldats. (*Les soldats se tiennent dans l'enfoncement.*)

BRUNEHAUT.

C'est moi; reconnais-tu l'objet de ta fureur,
Thierry ?

THIERRY.

Je reconnais l'assassin de mon frère.

BRUNEHAUT.

Comme lui tu devrais assouvir ma colère;
Ses crimes sont les tiens; mais je veux épargner
Les jours d'un ennemi que je puis dédaigner.
(*S'approchant de Thierry et d'Audovère.*)
Oui; malgré le forfait d'un couple sacrilège,
Sa faiblesse impuissante à mes yeux le protège.
Vivez, je le permets, et pour moi c'est assez
Que du livre des rois vos noms soient effacés.
Sans pudeur, sans pitié, vous qui m'avez bannie,
A votre tour fuyez; que votre ignominie

Dans quelque asile obscur se cache, et que mes yeux
Ne soient plus fatigués d'un aspect odieux.

THIERRY.

Juste ciel! tu l'entends, toi dont la providence
Permet que la fureur écrase l'innocence,
Révèle-toi; prononce entre le crime et nous,
(*A Brunehaut.*)
Qu'un mépris insultant n'enchaîne plus vos coups.
Puisque mon bras est faible et mon cœur si timide,
Que de vos attentats le protecteur perfide
Ose donc s'avancer...: Clotaire, attaque-moi;
Mais attaque-moi seul, ou tu n'es pas un roi.

CLOTAIRE.

Hier, tu t'en souviens, je t'ai dit, ici même,
Quels périls menaçaient tes jours, ton diadême,
Si tu ne livrais pas en mes sévères mains
Celle qui vint troubler nos paisibles destins;
Le fléau des Français, la reine sanguinaire,
Que ma haine a promise aux mânes de ma mère:
Vois quel prix a payé tes imprudens refus.

THIERRY.

Attaque-moi, Clotaire, et ne menace plus.

CLOTAIRE, *s'avançant entre Thierry et Brunehaut.*

Non; c'est trop prolonger l'erreur qui vous abuse;
C'est trop souffrir qu'ici l'apparence m'accuse.
Connais-moi: dans leur piège attirer les pervers,
Est l'exemple que j'offre aux yeux de l'univers.
(*A Brunehaut.*)
Je l'offrirai terrible.... Il n'est plus de refuge;
Répondez et tremblez, Clotaire est votre juge.
(*Les soldats s'approchent et entourent Brunehaut.*)

Il fallait un vengeur au céleste courroux;
Le ciel m'a désigné pour diriger ses coups.
Et vous, des trahisons ô victimes fatales,
De vos sanglans tombeaux, sortez, ombres royales!
Formez avec Clotaire un tribunal puissant;
Que le sang répandu s'appaise par le sang.
Dites....

BRUNEHAUT.

C'en est assez; je pourrais te confondre;
J'épargne à ma fierté l'opprobre de répondre.
J'ai pu croire à ta foi; j'ai mérité la mort.
Avec calme et dédain j'obéis à mon sort.
Mon supplice est affreux, puisqu'il est ton ouvrage;
Mais l'avenir vengeur affermit mon courage.
Je dévoue aux forfaits tout le sang de Clovis;
Le glaive immolera les pères par les fils;
Sur vos débris sanglans une race étrangère
Elèvera bientôt son trône héréditaire;
Et la destruction que j'appelle sur vous,
Fera taire les cris de mon ombre en courroux.

(*Elle sort, suivie de quelques soldats, auxquels Clotaire fait un signe.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ BRUNEHAUT.

THIERRY.

Que tout ce que je vois m'interdit et m'étonne!

CLOTAIRE.

Ainsi du ciel vengeur la justice l'ordonne.
Moi, m'unir avec elle! As-tu pu le penser?
A servir ses desseins j'ai paru m'abaisser,

Tout me le prescrivait ; le bonheur de la France ;
Le salut de mon peuple, enfin ta délivrance.
Mais, par la trahison te ravir tes états !
A tant de lâcheté je ne descendrai pas.
Si jamais ta puissance éveille mes alarmes,
Ces bords me reverront, j'y porterai mes armes ;
Et, soit que la victoire illustre mes drapeaux,
Soit que mon bras s'épuise en stériles travaux,
Je saurai te combattre en rival magnanime,
Et tomber sans opprobre ou triompher sans crime.

THIERRY.

Quelle grande leçon pour les forfaits heureux !
Mais, Clotaire, à demi ne sois pas généreux ;
Suspends le châtiment que lui garde ta haine !
Malgré ses attentats, elle est femme, elle est reine ;
Elle est ma mère !... Oppose à sa férocité
Du cœur d'un souverain le calme et la bonté ;
D'un reproche éternel affranchis ta mémoire,
Et que le sang versé ne souille point ta gloire.

CLOTAIRE.

Au moment où je parle elle a vécu.

THIERRY.

Grand Dieu !

CLOTAIRE.

A peine elle a quitté ce redoutable lieu,
Ce lieu qu'ensanglanta sa fureur criminelle,
Que mille bras vengeurs se sont levés sur elle.
Son sort est consommé, je pars ; mais souviens-toi,
Qu'un roi sans fermeté n'est pas long-tems un roi.
En vain ton cœur est noble et ton bras intrépide ;
Tu perds ton peuple et toi, si ton ame est timide.
Dans les murs de Soissons Clotaire satisfait

Peut reparaître, il vient d'accomplir son projet.
L'ombre de Frédégonde a reçu sa vengeance,
Et le jour de la paix luit enfin sur la France.
Adieu.

(*Il sort avec les siens.*)

SCENE V.

THIERRY, AUDOVERE, ALMERIC.

THIERRY.

Dans quel effroi son départ m'a jeté,
Je crains sa haine,... hélas ! et sa férocité ;
Au-delà de nos vœux s'il nous venge, Audovère ?

AUDOVERE.

Dieu sans doute a permis qu'un exemple sévère,
A la terre annonçant ses redoutables lois,
Fût la terreur du crime et la leçon des rois.

SCENE VI et dernière.

Les précédens, CLODOMIR.

THIERRY.

Que vois-je?

CLODOMIR.

Pardonnez à ma douleur fidèle ;
Mon cœur, en accusant une reine cruelle,
De ses bienfaits passés gardait le sentiment;
Et qui la peut haïr après son châtiment?

THIERRY.

Après son châtiment !... Clodomir, je frissonne.

CLODOMIR.

O mon prince !

THIERRY.

Comblez l'horreur qui m'environne ;
Parlez.

CLODOMIR.

Qui, moi ! seigneur ! de ce qu'ont vu mes yeux,
Qui pourrait retracer les tableaux odieux ?
Qui pourrait exprimer par quel excès d'outrage
Une horde effrénée a signalé sa rage ?
Peindrais-je des bourreaux les bras appesantis
Sur ces augustes flancs d'où nos rois sont sortis ;
Le peuple qui caresse et brise la puissance,
Vengeant par mille affronts sa longue obéissance ;
Et les plus vils mortels outrageant à leur gré
Le pouvoir qu'en tremblant ils avaient adoré ?...
Je dois....

THIERRY *l'interrompant.*

C'est trop d'opprobre et c'est trop de souffrance.
(*A Audovère.*)
Nos cœurs n'acceptent pas cette horrible vengeance.
(*A Clodomir.*)
Avant que l'étranger s'éloigne de ces bords,
Allez de Brunehaut redemander le corps ;
Qu'aux prières d'un fils sa pitié l'abandonne,
Et qu'au tombeau des rois... Théodebert, pardonne ;
Souffre qu'à tes côtés elle repose en paix ;
Et puisse un règne heureux consoler les Français !

FIN.

NOTES HISTORIQUES.

ACTE PREMIER, SCENE PREMIERE.

(1) Déjà la charge sonne ; un féroce courage
Allait livrer la plaine aux horreurs du carnage,
Quand de feux éclatans l'horizon sillonné
D'un noir rideau se couvre et la foudre a tonné ;
Un saint effroi retient et le glaive et la lance.

Cet évènement appartient à l'histoire des premiers successeurs de Clovis. Childebert I, roi de Paris, était au moment d'attaquer le camp de Clotaire I, son frère, roi de Soissons, lorsqu'il s'éleva un violent orage qui frappa d'une terreur pieuse l'esprit des deux frères et les réconcilia.

Dans l'enfance des peuples, l'imagination est fortement frappée des grands phénomènes de la nature ; ainsi Christophe Colomb sut profiter habilement d'une éclipse pour désarmer et soumettre les sauvages de l'Amérique ; mais lorsqu'une longue civilisation a détruit la puissance des prodiges, la fureur humaine s'accroît du désordre des élémens. Silius Italicus, au 5ᵉ livre de la guerre punique, décrit en assez beaux vers la fameuse bataille du lac de Thrasymène, entre Flaminius et Annibal. Dans le plus fort de la mêlée un tremblement de terre se manifeste.

Colles et summa cacumina totis
Intremuêre jugis : natant in vertice sylvæ
Pinifero, fractæque ruunt super agmina rupes.
Immugit penitus convulsis ima cavernis
Dissiliens tellus, nec parvos rumpit hiatus,

Atque umbras latè stygias immensa vorago
Faucibus ostendit patulis, manesque profundi
Antiquum expavêre diem. . . . .
. . . .
Pugnabat tamen, heu! belli vecordia, miles
Jactatus titubante solo, tremebundaque tela
Subducta tellure ruens, torquebat in hostem, etc.

J'ai essayé de traduire ainsi ce morceau :

Des monts on voit frémir et s'ébranler les cimes ;
Les rocs sur les guerriers roulent en s'écroulant ;
La terre qui mugit au fond de ses abymes
Rompt ses liens, s'entrouvre, et son gouffre brûlant,
Laissant le jour percer sur les rivages sombres,
D'un rayon de lumière épouvante les ombres.
. . . .
Mais rien n'a pu de Mars éteindre la fureur ;
Joyeux de ce désordre, il en accroît l'horreur.
Le soldat, balancé sur la sanglante arène,
Lance d'un bras tremblant une flèche incertaine ;
Et l'homme porte à l'homme un douloureux trépas,
Pour disputer ce sol qui manque sous ses pas.

Id. . . . *Id.* . . . .

(2) La grandeur d'une femme et son mâle génie
N'auraient-ils pas contr'elle armé la calomnie?

On sait que la réputation de Brunehaut a été mise en problême. Quelques historiens, Cordemoy, Velly, etc., ont embrassé sa défense ; Montesquieu paraît se rapprocher d'eux, et assigne pour cause du supplice de Brunehaut l'abus qu'elle faisait de la disposition des fiefs ; conjecture qui ne semble pas appuyée sur des preuves

assez solides. M. Gaillard, dans l'introduction de l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne (pag. 47), a dégagé la question des nuages qui l'obscurcissent et l'a présentée, ce me semble, sous son véritable jour : « De tous les auteurs, dit-il, qui peuvent passer pour des sources relativement à l'histoire de cette princesse, et par lesquels cette histoire est connue, il n'y en a pas un qui n'accuse Brunehaut d'incontinence, d'avidité, d'ambition, de cruauté, de violence contre son sang. » Il faut en excepter S. Grégoire-le-Grand, qui, dans ses lettres à cette princesse, loue sa piété, et la sagesse de son gouvernement. Mais on ne peut rien conclure de ces éloges vagues, dictés souvent par le desir d'assurer la paix de l'église, et que le même pape n'a pas fait difficulté d'appliquer à l'usurpateur Phocas, meurtrier de l'empereur Maurice. M. Gaillard continue ainsi :

« Plus de sept siècles s'étaient écoulés depuis 613, époque de la mort de Brunehaut, sans que personne eût élevé le moindre doute sur l'équité du jugement prononcé contre elle, lorsque Bocace, né en 1313, mort en 1375, Bocace célèbre par ses contes, mais qui ne paraissait pas fait pour devenir chef de secte dans le genre historique, imagina, par simple jeu d'esprit, de justifier Brunehaut dans son ouvrage intitulé : *De claris Mulieribus*. Ce nouveau conte renverse tous les fondemens de l'histoire. Brunehaut est fille, non d'Athanagilde, mais d'un je ne sais quel Lemichildon ; elle dit qu'on l'a crue mariée avec Tilpert ou Tilcepert, nom dont on n'a jamais entendu parler ; elle est mère, enfin, de ce même Clotaire qui la fait mourir, parce que le conteur a jugé qu'opprimée par son propre fils, elle en serait plus intéressante. Tels sont les premiers efforts qu'on ait tentés en faveur de Brunehaut. Deux autres siècles après, un autre Italien, Paul Emile, a jugé à propos d'applaudir à l'idée de Bocace. Vers le même temps,

Jean du Tillet, évêque de Meaux, frère du célèbre greffier, mort ainsi que lui en 1570, est le premier Français qui ait montré quelque doute sur la justice du jugement prononcé contre Brunehaut. Ce n'était du moins qu'un doute; mais sur la fin du même siècle (en 1592), temps où la rivalité très-animée entre la France et l'Espagne, disposait naturellement un Espagnol à insulter les Français, le jésuite espagnol Mariani se déclara certain de l'innocence de Brunehaut, de sa vertu et de l'injustice des Français à son égard. Depuis ce temps, les auteurs se partagent; les amateurs du paradoxe se font apologistes de Brunehaut, parce que cette opinion étant contraire à toute autorité, en est d'autant plus brillante; et quand on leur oppose le témoignage de tous les historiens qui peuvent être regardés comme sources, ces historiens, disent-ils, étaient pour la plupart, des moines, vivant des libéralités des successeurs de Clotaire, et obligés d'adopter toutes les calomnies que Clotaire avait inventées contre Brunehaut. On voit qu'une pareille conjecture proposée au hasard, et qui n'est appuyée sur aucun fait, tend directement au pyrrhonisme historique; un seul mot suffit pour la détruire: connaissez-vous Brunehaut par une autre voie que par le récit de ces historiens qu'il vous plaît de tenir pour suspects? Ecririez-vous son histoire sans leur secours? En ce cas, peignez-la comme il vous plaira; mais puisque vous ne la connaissez que par eux, connaissez-la donc telle qu'ils vous l'ont fait connaître; tenez-vous-en à la disposition de vos seuls témoins. »

J'ai suivi cette règle comme la seule qui m'ait paru conforme à la sévérité de la tragédie historique; il faut laisser les fables aux romans. Seulement la dissidence des historiens m'a fait naître l'idée du personnage de Clodomir que j'ai créé comme ressort dramatique et comme type, en quelque sorte, du parti de l'opposition.

Idem. . . . . . *Idem*. . . .

(3) Elle abjura l'erreur de ses jeunes années.

L'Arianisme, dont les querelles sorties du Bas-Empire ensanglantèrent un moment l'Europe et fournirent un prétexte favorable à l'ambition de Clovis.

Idem. . . . . *Idem* . . . .

(4) Sigebert expira par un crime exécrable.

Ce prince, qui a laissé la réputation d'un monarque habile et juste et d'un grand guerrier, fut assassiné dans sa tente par les émissaires de Frédégonde, au moment où elle-même et son époux Chilpéric allaient tomber entre les mains de ce vainqueur irrité. Frédégonde était la terreur des rois. Le timide Gontran, craignant le sort de Sigebert et de Chilpéric, se leva un jour à la messe, au moment où le diacre imposait silence pour fixer l'attention sur les saints mystères, et se tournant vers le peuple, il s'écria : « Je vous supplie au nom de Dieu de ne me pas assassiner comme mes frères. Laissez-moi seulement trois ou quatre ans de vie, pour élever mes deux pupilles, afin qu'il y en ait au moins un capable de gouverner la France. »

Cette ridicule apostrophe peut donner une idée des excès auxquels étaient portés alors la fureur des guerres civiles et les désordres de l'Etat.

Idem. . . . . *Idem*. . . . .

(5) Et les grands monumens dont la France est semée,
Feront vivre à jamais sa vaste renommée.

Sans parler d'un grand nombre d'hôpitaux et d'églises fondés par Brunehaut, tout le monde connaît les *chaussées* qui portent son nom.

Idem. . . . SCENE II.

Que les impôts levés sur ces obscurs Gaulois,
Restes épars d'un peuple asservi sous nos lois,
Récompensent le sang versé pour la patrie;
Et si de ces tributs la source était tarie,
Que l'épargne royale, en de pareils besoins,
S'ouvre, pour satisfaire au premier de nos soins.

La nation ne payait alors aucun subside. Ceux auxquels étaient assujettis les Gaulois, doivent être considérés comme un reste du droit de conquête, et ceux des églises comme une indemnité de la dépense de leur fondation. Les revenus de la couronne se composaient du produit de ses domaines, des amendes, de quelques droits, notamment de la *régale*, ou perception des fruits de chaque évêché vacant, et de quelques présens d'usage. Aussi l'entretien des troupes était-il à la charge, non point du roi, mais des seigneurs.

Idem. . . . *Idem*. . . . . .

(7) Par eux enfin, par eux dans la France éclairée
Brillera des beaux arts la lumière sacrée.

L'empire Romain subsistait encore, et, malgré sa dégénération, jetait, par intervalles, un éclat qui se répandait sur le reste de l'Europe. Le sixième siècle, plus éclairé que les suivans, a produit un assez grand nombre d'hommes distingués dans les sciences; Alcime, S. Anthelme, S. Benoît, Boëce, Cassiodore, Denis-le-Petit, Ennode, S. Epiphanes, Fortunat, Fulgence, le pape S. Grégoire de Tours, Jornandès, Marius d'Avenches, Procope, S. Remi, Symmaque, Zozime, ne sont pas des noms obscurs.

Idem. . . . . . *Idem.* . . . .

Abolissez sur-tout ce tarif insensé
Qui paye à prix d'argent l'honneur, le sang versé.

Sous la première race de nos rois, tous les crimes étaient rachetables. On savait ce qu'il en coûtait pour injurier, tuer ou blesser un esclave, un serf, un ingénu, un prêtre, un évêque; pour insulter une femme esclave ou libre, fille ou mariée, ou quelle était, à défaut de rachat, la peine corporelle que le coupable devait subir, et dont l'exécution était confiée à la famille de l'offensé.

Childebert I essaya vainement d'abolir cette absurde législation qui paraît avoir été commune à l'enfance de presque tous les peuples. Homère, dans la description du bouclier d'Achille, au dix-huitième livre de l'Iliade, représente une foule attroupée autour de deux hommes qui se disputent pour la rançon d'un meurtre.

Idem. . . . *Idem.* . . . .

(9) La loi seule, instrument des publiques vengeances,
Doit frapper le coupable et doit les frapper tous.
Et pourtant si l'un d'eux, pour éviter ses coups,
Embrassait des autels la majesté tranquille,
Ne l'y poursuivez point, respectez son asile.

L'abus du droit d'asile était une suite des superstitions du temps. Le concile assemblé à Orléans en 511, par Clovis, ordonne que les malfaiteurs, les adultères et les esclaves qui se seront réfugiés dans l'église ou dans la maison de l'évêque, ne soient livrés que sous le serment de ne leur faire aucun mal.

Idem. . . . . *Idem.* . . . . .

(10) De toutes les vertus qui forment les grands rois
Le germe est dans son cœur. . . . .

Les historiens s'accordent à dire que Thierry, mort à l'âge de vingt-six ans, était un prince de grande espérance.

Idem. . . . . *Idem.* . . . .

(11) Cette ville à Clotaire ouvre aujourd'hui ses portes;
Audovère et Thierry sont remis en ses mains.

Ce sont, d'après l'histoire, les quatre enfans de Thierry, que Brunehaut a livrés à Clotaire, pour acquérir des droits à la reconnaissance de ce prince, en détruisant le seul obstacle qui l'empêchât de réunir la France entière sous sa domination.

Idem. . . . . *Idem.* . . . .

(12) Périsse ainsi la loi née avec cet empire,
Qui ne veut pas qu'au trône un sexe faible aspire.

« Clovis rédigea la loi salique, ainsi appelée du nom des Saliens, les plus illustres des Francs. Elle fixait la peine des crimes, et plusieurs points de police. C'est un préjugé de croire, que le droit de succession à la couronne y fût expressément réglé. Elle porte seulement, que, *par rapport à la terre Salique, les femmes n'ont nulle part à l'héritage*. Ce qui ne regarde point la maison royale en particulier, car on appelait généralement terres *Saliques* toutes celles qu'on tenait du droit de conquête. Il est facile de concevoir qu'un peuple de soldats, dont le roi était le général, ne voulait pas obéir à une femme. Un long usage, soutenu par la nation, se changea en peu de temps en loi du royaume. » (Millot, histoire de France, tom. I,

p. 33.) Le premier exemple de l'exclusion des filles du trône en exécution de la loi Salique, eut lieu à la mort de Caribert, qui ne laissait que des filles, et dont la succession accrut les royaumes de ses frères.

ACTE II, SCENE II.

(13) Ne vous souvient-il plus de ces tems d'anathême,
Où d'un pontife altier le zèle impétueux
Fit trembler sur le trône un couple incestueux?

Childebert Ier, fils de Clovis, fut excommunié par S. Germain, évêque de Paris, pour avoir épousé une de ses parentes; mais les circonstances affreuses de l'interdit, telles que je les ai décrites, appartiennent à l'excommunication lancée par le pape Grégoire V, à la fin du dixième siècle, contre le roi Robert, à cause de son mariage avec Berthe, sa parente au quatrième degré.

Idem. . . . . . *Idem.* . . . . . .

(14) Jadis en ce palais le jeune Mérovée,
A Frédégonde, hélas! victime réservée,
S'unit à Brunehaut par de funestes nœuds.

C'est à Rouen que Brunehaut, âgée alors de vingt-huit ans, et veuve de Sigebert, séduisit par ses charmes son neveu Mérovée, fils de Chilpéric, dont elle était prisonnière, et l'épousa. Chilpéric irrité de ce mariage, et sur-tout excité par Frédégonde, belle-mère de Mérovée, accourut pour s'emparer des deux époux, les tira par de fausses promesses de l'asile où ils s'étaient réfugiés, fit raser et enfermer le jeune prince, qui peu de tems après fut assassiné par ordre de sa marâtre, et presque sous les yeux de son père. Prétextat, évêque de Rouen, qui avait eu l'imprudence de bénir le mariage de Mérovée, fut enveloppé dans la même vengeance.

(15) Dans le passé, grand Dieu ! si j'ose regarder,
Que verrai-je ? une femme habile à m'obséder,
Qui, craignant d'un saint nœud l'influence honorable,
M'a fait de ses excès l'instrument déplorable.

Brunehaut, pour s'attacher plus étroitement Thierry, l'éloignait du mariage et lui fournissait des concubines. Alors les enfans naturels étaient habiles à succéder à la couronne, et traités à-peu-près à l'égal des enfans légitimes.

Idem. . . . . Idem. . . . . .

(18) Vainement les traités font des murs de Paris
L'apanage commun des enfans de Clovis.

Lors du partage de la succession de Caribert entre Sigebert, Gontran et Chilpéric, ces princes, après de longs débats qui furent plus d'une fois ensanglantés par les armes, convinrent enfin de leurs limites, mais il ne purent s'accorder sur la possession de Paris, que chacun voulait s'attribuer exclusivement. Aucun d'eux ne voulant céder à l'autre cette ville, qui s'annonçait déja comme la capitale de l'empire, ils s'engagèrent sous serment à n'en jouir qu'en commun, et convinrent expressément que si l'un des trois frères y entrait sans la permission des autres, il perdrait, non-seulement tout droit à la souveraineté de Paris, mais encore toute sa part dans l'héritage de Caribert. Ce traité fut maintenu par leurs enfans et petits-enfans, jusqu'à ce que la monarchie entière fût réunie sous Clotaire II.

Idem. . . . . Idem. . . . . .

(17) Cœur faible, ainsi tu veux attendre,
Lorsqu'un rival perfide en tes mains s'est livré,
Qu'il consomme à loisir son projet abhorré,

Qu'un glaive criminel tranche ta destinée ;
Ou si par la pitié ta vie est épargnée,
Que le ciseau d'un prêtre en dépouillant ton front,
T'imprime aux yeux du peuple un éternel affront ;
Que ton manteau royal se transforme en cilice,
Et que d'un cloître obscur l'ombre t'ensevelisse?

La longue chevelure était chez les Francs l'attribut de la puissance ; de là l'usage de raser les rois qu'on voulait déposer. Cette opération faite, on les revêtait d'un cilice, et on les enfermait dans un monastère. L'exemple le plus éclatant d'une semblable déposition est celui de Louis-le-Débonnaire, que l'ingrat Clotaire son fils, élevé à l'empire par lui-même, fit comparaître, en sa présence, devant des évêques et des moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Il le força de lire à haute voix une confession publique, de détacher son épée et de la jeter au pied de l'autel en signe d'abdication. On le dépouilla ensuite de ses ornemens impériaux, et on l'étendit sur un cilice, la face contre terre. Après cette humiliante cérémonie, il fut enfermé dans le palais d'Aix-la-Chapelle.

Idem. . . . . . . Idem. . . . . .

(18) Choisis pour ennemi Théodebert ou moi.

Brunehaut, pour armer Thierry contre son frère, lui persuada que ce prince était un enfant supposé.

J'avais d'abord mis en jeu ce ressort donné par l'histoire. Après ces vers :

Mais on ne verra point, dans son impiété,
Thierry tremper ses mains dans le sang de son frère.

La scène continuait ainsi :

BRUNEHAUT.

Et... s'il ne l'était pas !... Qu'ai-je dit ?

THtERRY.

Quel mystère ?

BRUNEHAUT.

Seigneur, n'insistez point.

THIERRY.

Madame, il faut parler.

BRUNEHAUT.

Vous l'exigez, mon fils ! je vais tout révéler.
Childebert languissait, et les vœux de la France
D'un fils, soutien du trône, imploraient la naissance;
En naissant, il mourut : dans ce malheur, j'osai
Revêtir de la pourpre un enfant supposé;
C'était Théodebert. Cependant votre père
A travers les douleurs prolongeant sa carrière,
Vous naquîtes, mon fils, cher et touchant objet
D'un maternel amour et d'un trop vain regret.
Pouvais-je proclamer ma pieuse imposture ?
Il fallut se soumettre; il fallut, sans murmure,
Voir un vil étranger, ravisseur de vos droits,
Vêtir sa nudité du manteau de nos rois.
Que mon orgueil souffrit ! qu'il lui jura de haine !
Et quand l'usurpateur bannit sa souveraine,
Que mon cœur se brisa pour ne point dévoiler
Ce que mon propre honneur m'ordonnait de celer !
Votre péril, Thierry, l'intérêt qui vous touche,
Seuls m'ont fait violence et m'ont ouvert la bouche;
Je ne m'en repens pas; armé d'un tel secret,
Livrez-vous à mes soins sans trouble et sans regret.
Par moi vous recouvrez un héritage immense,
Dont vous a dépouillé mon aveugle prudence;
Le cri menteur du sang cesse de vous tromper,
Et d'enchaîner un bras qui doit vaincre et frapper.

THIERRY.

Quelle preuve à mes yeux confirme un tel mystère ?

BRUNEHAUT.

Du secret de l'Etat seule dépositaire,
Votre mère n'est plus; mais si quelques soupçons
Jetaient dans votre esprit leurs funestes poisons,
Si mon serment sacré, si mon rang, si mon âge
Présentaient à mon fils un faible témoignage,
Pour le convaincre enfin de ma sincérité,
Devant l'auguste croix du Dieu de vérité,
Je suis prête à subir d'un front inaltérable,
Ou des feux ou des eaux l'épreuve redoutable.

THIERRY.

Ma mère, c'en est trop, je vous crois... Qu'ai-je dit?
Votre prompte allégresse éclate et vous trahit.
La haine qui déja croit saisir sa victime,
Me couvrait d'un bandeau pour me pousser au crime;
Je l'arrache, etc.

La réflexion m'a fait supprimer ce moyen qui, détruit aussitôt que créé, ne devenait plus qu'un hors-d'œuvre, et qui d'un autre côté m'a paru trop romanesque et trop peu digne de la grave simplicité de la tragédie, pour que j'en fisse le nœud de mon ouvrage.

ACTE III, SCENE II.

(19) Du nom de fainéant vois ton père flétri,
Aux mains d'une marâtre abandonner l'empire.

La période des rois *fainéans* ne commence, à proprement parler, qu'à Clovis II, successeur de Dagobert; mais cette dénomination peut sans injustice être donnée à Childebert.

Idem. . . . . . . *Idem*. . . . .

(20) Et les touchantes lois de l'hospitalité.

L'hospitalité était une vertu commune aux Francs et aux

Gaulois. Ils s'empressaient à recevoir les étrangers, à leur donner des fêtes, à leur rendre toute sorte de services. Toutes les maisons leur étaient onvertes, leur personne était inviolable, et le meurtre d'un étranger était plus sévèrement puni que celui d'un Gaulois ou d'un Franc.

Idem..... SCENE VI.

(21) Un pâtre obscur, dont ma reconnaissance
Récompensa depuis la noble bienfaisance,
Nous offrit sous le chaume un indigent abri
Et dirigea nos pas à la cour de Thierry.

L'histoire dit que ce fut un bûcheron. Brunehaut le combla de richesses et d'honneurs.

Idem....... *Idem*.........

(22) Celle qui fit jadis, en leur calamité,
Admirer des Français sa magnanimité,
Qui, lorsque Frédégonde attentait à sa vie,
Par d'affreux assassins en secret poursuivie,
Repoussant noblement leur glaive meurtrier
Sans daigner les punir, voulut les renvoyer :

Fait historique.

Idem...... SCENE VIII.

(23) Soyons couverts tous deux du même bouclier;
D'un même javelot que l'airain nous protège,
Et que la main de Dieu frappe le sacrilège !

Les Français juraient sur l'évangile et sur les drapeaux.

Gontran s'étant déclaré protecteur de son neveu Childebert, le fit asseoir à côté de lui sur son trône : Soyons,

lui dit-il, couverts d'un même bouclier, et qu'un même javelot nous défende.

Cette alliance était considérée comme sacrée.

Idem. .... SCENE X.

(24) Qu'il me venge d'abord et qu'il me perde après.

Cette ardeur de se venger n'était pas particulière à Brunehaut; elle formait le caractère national, qui, sous ce rapport, a heureusement dégénéré. La vengeance alors était une des plus chères affections des Français; ils se la transmettaient de père en fils.

ACTE IV, SCENE VI.

(25) Ah! c'est trop me braver; un si cruel transport
Aurait-il vainement sollicité la mort?
Soldats!... mais non; Thierry n'est pas né pour le crime.

L'histoire dit que Thierry, indigné des mauvais exemples et des conseils perfides de Brunehaut, s'emporta jusqu'à tirer contr'elle son épée, et qu'il l'aurait frappée si les assistans ne se fussent jetés entr'eux. J'ai beaucoup adouci cette violence, par respect pour les bienséances théâtrales. Il était déja très-hardi de présenter sur la scène une aïeule chassée par son petit-fils. Il a fallu, pour faire tolérer cette situation, que l'indignation contre Brunehaut fût portée au dernier degré. Tous les spectateurs, en effet, partagent les mouvemens du jeune prince; ils sentent qu'il serait aussi généreux que Ninias envers Sémiramis, ou Hamlet envers sa mère, s'il était dans une position semblable, c'est-à-dire, s'il n'avait à punir qu'un crime ancien et affaibli par le repentir du coupable; et comme il s'agit ici d'une de ces impressions

sur lesquelles les hommes rassemblés ne se trompent jamais, je crois que la faveur avec laquelle le rôle de Thierry est reçu du public, répond victorieusement à des critiques de cabinet.

ACTE V, SCENE III.

(26) Sur vous débris sanglans, une race étrangère
Elèvera bientôt son trône héréditaire.

Ce n'est point ici l'une de ces prédictions qu'il est si facile aux poëtes de faire après coup ; Brunehaut, avant de mourir, a pu tenir ce langage et prophétiser la chûte de la faible dynastie des Mérovingiens ; déja sous la minorité de Clotaire, de Théodebert et de Thierry, avait commencé la toute-puissance des maires du palais qui s'étaient rendus presque indépendaus des rois, en se faisant élire par le peuple. Brunehaut pouvait prévoir aisément qu'ils allaient être dégagés par sa mort du seul frein qui gênât leur autorité.

FIN DES NOTES HISTORIQUES.

IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU DRAGON, N.° 20.

MAHOMET II

TRAGÉDIE.

Se trouve aussi

Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois;
Vente, libraire, boulevard italien, n° 7;
Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

MAHOMET II

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. BAOUR DE LORMIAN.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS,
SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI.
LE 9 MARS 1811,

ET LE 12 DU MÊME MOIS, AU PALAIS DES TUILERIES,
DEVANT LL. MM. II. ET RR.

A PARIS,

CHEZ LATOUR, LIBRAIRE, GRANDE COUR
DU PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCCXI.

AVIS.

J'ai déja informé le public, par la voie des journaux, du motif qui m'avait déterminé à retirer ma tragédie du théâtre, au milieu d'un cours de représentations qui pouvait encore se prolonger assez pour constater un succès. Ce motif, je vais l'exprimer de nouveau.

J'ai senti la nécessité de faire des changemens à mon ouvrage. J'ai aperçu la possibilité d'y en faire d'avantageux ; et par là j'ai conçu l'espoir de le rendre un jour plus digne des bontés du public.

Le parti que je prends aujourd'hui de le faire imprimer n'a rien qui ne se concilie avec mon projet ; il doit même en favoriser l'exécution. Ma tragédie, soumise à l'examen d'un plus grand nombre de juges, et devant être censurée, d'ailleurs, avec plus de calme et de loisir par des critiques de profession, qu'elle n'a pu l'être d'après les impressions rapides de la

scène, provoquera sans doute de nouvelles observations qui acheveront de m'éclairer sur mes fautes, et me fourniront peut-être les moyens de les réparer. J'aurais trop craint d'exposer Mahomet II au grand jour de l'impression, si du côté de l'exécution il paraissait mériter autant de reproches qu'il s'en est attiré sous le rapport de la conduite ou plutôt du sujet; mais j'ai pu être rassuré par les éloges qu'en général on a bien voulu donner au style: il me reste à souhaiter que la lecture les confirme, au lieu de les démentir.

Je dois profiter de cette circonstance pour repousser l'accusation étrange qu'a dirigée contre moi le plus obstiné de mes censeurs, lorsqu'il a prétendu que j'avais pris le sujet, la marche, les incidens, et jusqu'aux noms des personnages de Mahomet II, dans un opéra du même titre, représenté sans succès il y a quelques années. L'assertion du critique est grave et assez offensante. Mais je déclare que j'ai appris par lui-même l'existence de l'ouvrage dont il m'accuse d'avoir fait mon profit. Les rapports qui peuvent exister entre la tragédie et l'opéra sont très faciles à

expliquer. J'ai pris mon sujet et quelques unes de ses circonstances dans un ouvrage intitulé, *Histoire des amours du fameux empereur des Turcs, Mahomet II, et de la princesse grecque Eronime.* Il fait partie d'un recueil de nouvelles assez rares; mais on en trouve un extrait étendu dans le second volume du mois d'octobre 1776, de la Bibliothèque des Romans.

L'auteur de l'opéra a puisé, ainsi que moi, dans cette source commune, en vertu du droit que nous en avions l'un et l'autre : de là ces ressemblances que le critique a si soigneusement remarquées. J'en suis aussi humilié qu'il voulait que je le fusse; mais c'est par un motif que je tairai, pour ne point affliger l'auteur auquel il paraît avoir voulu me sacrifier.

PERSONNAGES.

MAHOMET.	M. Talma.
ZULIMA, Sultane-Reine.	Mlle Duchesnois.
ERONIME, captive de Mahomet.	Mlle Volnais.
SOLIMAN, Visir et favori de Mahomet.	M. Damas.
ZULMÉ, odalisque du sérail.	Mlle Patrat.
FATIME, confidente de Zulima.	Mlle Gros.
MORAD, officier du palais.	M. Després.
GARDES.	
MUETS.	

La scène est à Byzance, dans le palais de Mahomet.

MAHOMET II,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIMA, FATIME.

ZULIMA.

Avec ma haine enfin le ciel d'intelligence
Fait luire à mes regards le jour de la vengeance.
Mahomet, que poursuit mon fier ressentiment,
Apprendra si c'est moi qu'on brave impunément.

FATIME.

Votre beauté sur lui reprendra son empire.

ZULIMA.

Fatime, ce n'est pas le triomphe où j'aspire.
Je brûle seulement de réparer l'affront
Que l'ingrat Mahomet fait peser sur mon front.
Ainsi donc je verrais sa flamme criminelle

Elever jusqu'au trône une esclave infidelle;
Je le verrais, Fatime, et je n'oserais pas
Contre lui m'appuyer de ses propres soldats!
Omar, leur digne chef, embrasse ma défense,
Et son cœur m'est soumis par la reconnaissance.
Jadis de son trépas l'arrêt fut prononcé;
Et mes soins, appaisant Mahomet offensé,
Ont conservé les jours de ce guerrier farouche.
Dès long-temps il s'unit au projet qui me touche;
Et, comme de nos lois l'inflexible rigueur
De s'offrir à mes yeux lui refuse l'honneur,
Des messages secrets entre nous s'établissent:
Mais devant les guerriers que ses discours aigrissent
Il couvre sa révolte et sa témérité
D'un voile de respect et de fidélité;
Et, tandis qu'en effet il ne sert que moi-même,
Il feint de soutenir l'autorité suprême.
Tu connais ces guerriers sous les armes blanchis.
Du pouvoir des sultans quelquefois affranchis,
Ils savent se venger des affronts qu'ils endurent,
Et le trône chancelle à l'instant qu'ils murmurent.
Mahomet, à son tour, quel que soit son orgueil,
Craindra de se briser contre un semblable écueil.
Tu le verras bientôt baisser un front timide:
Ce n'est pas tout encor, je veux que le perfide,
Trahi dans son amour, avili dans son rang,
Avant que de partir verse des pleurs de sang.
Mais pour un tel succès, où mon espoir se fonde,

C'est trop peu que d'Omar le zèle me seconde,
Il faut que Soliman me prête son secours.

FATIME.

Soliman !

ZULIMA.

A son bras ma haine aura recours.

FATIME.

Quoi ! ce visir fameux et si cher à son maître,
Qui seul devant vos yeux a le droit de paraître,
Dont les rares vertus... !

ZULIMA.

Oui, Fatime, je veux.
J'ai le droit d'exiger qu'il réponde à mes vœux.
S'il osait contre moi protéger ma rivale,
Il ignore à quel point je lui serais fatale !
Mais son propre intérêt m'assure de sa foi.
Fatime, quel beau jour, quel triomphe pour moi !
Soliman va servir le dessein qui m'anime,
Et se perdre lui-même en perdant Eronime.

FATIME.

Comment donc ce héros a-t-il pu mériter
La fureur qu'envers lui vous faites éclater ?

ZULIMA.

Ecoute : je veux bien t'éclaircir ce mystère.
Auprès de mon époux sa faveur m'est contraire.
Avant que Mahomet, épris de ma beauté,
M'eût au trône d'Othman assise à son côté,
Zoraïme à ses feux avait donné pour gage

Amurat, qu'aujourd'hui veut proscrire ma rage.
Tu ne l'ignores pas; mais tu ne peux savoir ...
Qu'Amurat de son père en secret est l'espoir.
A mon fils Bajazet son amour le préfère :
Soliman, de son maître esclave mercenaire,
Flatte tous ses penchans, applaudit à son choix.
Amurat à mon fils dispenserait des lois!
L'empire du Croissant serait son apanage,
Et Bajazet, captif à la fleur de son âge,
Traînerait des destins à son frère soumis!
Non : je le vengerai de tous ses ennemis.

FATIME.

Madame, ouvrez les yeux; le danger est extrême.

ZULIMA.

Crois-tu qu'ingénieuse à me tromper moi-même,
D'un trop crédule espoir mon cœur soit animé?
Autant qu'il est haï, Mahomet est aimé.
Sans frein dans les transports où son ame s'égare,
Ingrat et généreux, magnanime et barbare,
Aveugle en sa clémence, aveugle en sa fureur,
Tout ensemble du monde et l'amour et l'horreur,
On le voit chaque jour, fidèle à ses caprices,
Prodigue de bienfaits autant que de supplices.
Mais jusqu'autour de lui semant la trahison,
De ma haine en secret j'ai soufflé le poison.
S'il pouvait soupçonner....

SCENE II.

ZULIMA, FATIME, MORAD.

MORAD.

Notre invincible maître,
Mahomet, en ces lieux, madame, va paraître:
Il desire être seul.

ZULIMA.

Puis-je m'en étonner?
Mes plaintes en effet doivent l'importuner.
L'ingrat depuis long-tems évite ma présence;
Il me fuit... c'est à moi de gémir en silence.

SCENE III.

MAHOMET, MORAD, GARDES.

MAHOMET.

A-t-on à Soliman ordonné de venir?

MORAD.

Oui, seigneur.

MAHOMET.

Il suffit.

(*Morad et les guerriers sortent.*)

SCENE IV.

MAHOMET.

Je veux l'entretenir.
Mon cœur de ses chagrins lui doit la confidence.
J'honore ses vertus, je connais sa prudence,
Et me souviens toujours qu'au tems de mes exploits
Du glaive meurtrier il me sauva deux fois.

SCENE V.

MAHOMET, SOLIMAN.

MAHOMET.

Approche, Soliman ; on m'instruit que l'armée,
Par des séditieux en secret animée,
Non loin de ce palais murmure sourdement ;
Serait-il vrai ?

SOLIMAN.

Seigneur, ce n'est qu'en ce moment
Qu'un fidèle rapport m'en donne l'assurance.

MAHOMET.

De ces vils factieux que prétend l'arrogance ?
Qu'osent-ils demander ? ne me déguise rien ;
Mérite la faveur d'un pareil entretien.

SOLIMAN.

Puisque vous l'exigez, votre esclave fidèle
Vous donnera, seigneur, des preuves de son zèle.
Peut-être vos guerriers, je ne le cache pas,
Gémissent de vous voir renoncer aux combats;
Peut-être, se livrant au feu qui les dévore,
Dans leur cœur belliqueux ils se flattent encore
De ranger sous vos lois des peuples ennemis,
Et le reste du monde à vos armes promis.

MAHOMET.

Est-ce tout? dis.

SOLIMAN.

Seigneur...

MAHOMET.

Parle, je te l'ordonne.
A ta sincérité d'avance je pardonne.

SOLIMAN.

Eh bien donc, tout le camp se plaint avec chaleur
Du repos où languit cette noble valeur:
« Eh quoi! de l'univers retardant la conquête,
« Disent-ils, ce vainqueur dans sa gloire s'arrête;
« Retenu par l'amour, il perd le souvenir
« Des états qu'à son trône il devait réunir;
« Dans l'ombre du serrail, entouré de captives,
« Il nous laisse vieillir sous nos tentes oisives.
« Ah! qu'il nous rende enfin notre premier appui,
« Qu'il dise un mot! nos bras et nos cœurs sont à lui. »

MAHOMET, *avec une ironie amère.*

Dans ces vœux inquiets ainsi donc mon armée
Plus que moi-même ici songe à ma renommée!
Oui, je dois en effet excuser ce transport,
Et rougir du sommeil où ma valeur s'endort.
Les forces du Croissant à ma voix prodiguées,
La Grèce dans mes fers, ses isles subjuguées;
Onze siècles de gloire en six mois éclipsés,
Les Sarmates vaincus, les Thraces dispersés,
Les princes d'Occident environnés d'alarmes,
Et de loin pâlissant au seul bruit de mes armes,
Tant de trésors conquis, de rois obéissans...
Tous ces faibles travaux ne m'ont pas, je le sens,
Acquis le droit heureux que donne la victoire,
Le droit de reposer quelques instans ma gloire.
Eh bien! puisqu'il le faut, illustrons mes destins;
Commençons par verser tout le sang des mutins.

SOLIMAN.

S'ils osent murmurer, jusques à les entendre
Mahomet un moment daignera-t-il descendre?
Qu'avez-vous de commun avec ces faibles rois
Que le sceptre ottoman accablait de son poids?
Esclaves couronnés des mains des janissaires,
Ils devaient s'effrayer de plaintes téméraires;
Elles ne peuvent pas arriver jusqu'à vous.

MAHOMET.

Tu veux que Mahomet retienne son courroux!...

J'y consens; aussi-bien dans mon ame oppressée,
Visir, en ce moment règne une autre pensée.
Connais enfin, connais le trouble où je me vois;
La moitié de la terre obéit à ma voix,
Et jusque dans ces murs une simple captive
Repousse ma tendresse à lui plaire attentive.
Nièce de Constantin, par mon bras détrôné,
C'est moi qu'en vil esclave elle tient enchaîné.
En vain pour la fléchir ma bonté tutélaire
Aux lois de l'Orient a daigné la soustraire.
J'accorde à ses desirs toute la liberté
Que des mœurs du serrail permet l'austérité.
Prières, vœux, bienfaits, trésors, rien ne la touche,
Rien ne peut appaiser cette rigueur farouche.
Transporté, hors de moi, je fais parler en vain
Et les droits du vainqueur et ceux du souverain.
Toi qui de mes transports connais la violence,
Qui sais comme mon bras réprime l'insolence,
Tu t'étonnes de voir que ton maître outragé
Dans un sang qui le hait ne se soit pas plongé!...
Soliman, qu'elle est belle, et que même ses larmes,
Son trouble, sa pâleur, ajoutent à ses charmes!
Et tel est mon destin, qu'il ne m'est plus permis
De lui ravir un cœur qu'elle seule a soumis :
Loin d'elle quelquefois, indigné de ma chaîne,
Ma fureur lui promet le sort fatal d'Irène,
D'Irène qui m'aimait, et dont jadis mon bras
Répandit tout le sang aux yeux de mes soldats;

Alors, n'écoutant plus que mon cruel délire,
Je veux... mais je la vois, et ma vengeance expire.
Ainsi, de vains projets tour-à-tour combattu,
Je flotte et je frémis, sous le joug abattu.
Je m'en rapporte à toi; parle, que faut-il faire?

SOLIMAN.

Vous aimez Eronime, et ne pouvez lui plaire!

MAHOMET.

Elle me hait.

SOLIMAN.

Eh bien, rendez-lui ses mépris.
Puisque de votre cœur elle ignore le prix,
Vous saurez sur vous-même obtenir la victoire.
Qu'ils reviennent ces jours d'éternelle mémoire!
Ces jours où Mahomet, au-dessus des revers,
Commandait à l'amour ainsi qu'à l'univers!
Oubliez...

MAHOMET.

Quel est donc cet obstacle invincible
Qui rend à tous mes soins Eronime insensible?
Avant que des combats le destin rigoureux
L'eût mise dans mes fers, d'un rival plus heureux
Aurait-elle accueilli l'hommage téméraire?
Quel que soit le rival que son cœur me préfère,
S'il est vivant...

SOLIMAN.

Seigneur, calmez ce vain effroi;

Sans doute de l'amour elle ignore la loi.
Depuis qu'en ce palais vous l'avez fait conduire,
Quel mortel auprès d'elle eût osé s'introduire?
La foule des muets, veillant de toutes parts,
Dérobe sa présence aux profanes regards.

MAHOMET, *avec réflexion.*

Sa naissance en effet, un orgueil légitime,
Contre un vulgaire amour tout défend Eronime.
De quel autre les vœux seraient-ils écoutés,
Lorsque de Mahomet les soins sont rejetés?
Si de tant de bassesse Eronime capable...
Mon sort est de l'aimer innocente ou coupable.

(*avec explosion.*)

Je rougis devant toi de mon égarement,
Mais d'un cruel amour tel est l'aveuglement:
Je languis à sa vue, et je languis loin d'elle;
Je retourne à ses pieds; et toi, visir fidèle,
Ouvre un œil vigilant sur ces lâches complots
Qui soulèvent mon camp fatigué du repos;
Sois digne d'obéir à mon ordre suprême;
Et si je puis enfin redevenir moi-même,
Si d'un lien fatal je puis me dégager,
Que tout, à mon réveil, soit prêt pour me venger.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

SOLIMAN.

Aux vœux de Mahomet Eronime est rebelle...
Et c'est à moi, grands Dieux, à moi qu'il le révèle!
Belle Eronime, eh quoi! tu gardes ton serment!
Tu te souviens encor d'un malheureux amant!
O de tous mes destins souveraine maîtresse!
C'est toi que Mahomet ravit à ma tendresse.
Lui, pour qui tant de fois j'ai répandu mon sang:
Non, non, ce n'était point la splendeur de son rang,
Ni l'espoir des bienfaits de sa toute-puissance,
Qui retenaient mon cœur sous son obéissance;
J'idolâtrais sa gloire; et mes yeux enchantés,
Le suivant au milieu de ses prospérités,
Eblouis des exploits amassés sur sa tête,
Reconnaissaient en lui l'héritier du prophête.
Un seul de ses regards disposait de mon sort:
Heureux sous ses drapeaux de mériter la mort,
Tous mes vœux se bornaient à gagner son estime....!
Juste ciel, et c'est lui qui m'enlève Eronime!
Hélas! dois-je prétendre à la revoir jamais?
La terreur et la mort veillent dans ce palais.
Si près d'elle, et ma voix ne peut s'en faire entendre!
Faut-il donc qu'insensible à l'amour le plus tendre,
Un devoir odieux... insensé, que dis-tu?

Par un dernier effort rappelle ta vertu.
Aux soins de Soliman Mahomet se confie!
Allons, à son repos que je me sacrifie!
En dépit du destin dont je suis opprimé,
Lui seul est malheureux, puisqu'il n'est point aimé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRONIME, ZULMÉ.

ZULMÉ.

Quoi, madame! tandis que le fier Mahomet,
Votre maître et le mien, à vos lois se soumet,
Que son amour vous aide à franchir l'intervalle
Qu'entre le trône et vous place votre rivale,
Verrai-je, hélas! vos yeux de pleurs toujours baignés?
Le sceptre vous attend, et vous le dédaignez?...

ÉRONIME.

A ces lâches conseils crois-tu que je me livre?
Avant de m'avilir je dois cesser de vivre.
Ne te souvient-il plus qu'un vainqueur odieux
Commande à cet empire où régnaient mes aïeux?
Ne te souvient-il plus qu'une trop chère image..?

ZULMÉ.

Si du fier Mahomet vous repoussez l'hommage,
Comment oubliez-vous, dans vos longues douleurs,

Que Soliman lui-même a causé vos malheurs,
Et que jadis son bras... ?

ÉRONIME.

O vengeance céleste!
Cruelle, qu'as-tu dit? Va, ce Dieu que j'atteste
Connaît seul les tourmens qui déchirent mon sein.
Tu m'oses accuser! il faut parler enfin;
De ce profane amour apprends donc la naissance,
Et quel est le pouvoir de la reconnaissance.

Je ne veux pas ici te peindre de nouveau
Ni les derniers momens d'un empire si beau,
Ni tous nos défenseurs privés de la lumière,
Ni le vaste cercueil de ma famille entière.
Seule je survivais à son funeste sort,
Et je n'attendais plus que l'opprobre ou la mort;
Quand un jeune héros, à travers le carnage,
Auprès de moi s'élance, et me tient ce langage:
« Rassurez-vous, princesse, et souffrez aujourd'hui
« Que l'heureux Soliman vous prête son appui.
« Mettez enfin un terme à vos justes alarmes.
« Visir de Mahomet, compagnon de ses armes,
« C'est à moi d'adoucir la rigueur des combats. »
Il dit, et d'un seul mot éloigne ses soldats.
Cependant j'écoutais, et l'humanité sainte,
Que sur ce front guerrier le ciel avait empreinte,
Et ces regards si doux, et ces nobles accens,
Malgré moi ramenaient le calme dans mes sens.

Bientôt même, levant une paupière humide,
Je contemple ses traits, et déja, moins timide,
J'ose lui demander, pour dernière faveur,
De soustraire Eronime aux regards du vainqueur.
Il m'exauce : lui-même accompagne ma fuite,
Et la fille des rois se livre à sa conduite.
Dans un azile obscur, du palais écarté,
Mes pleurs du moins, mes pleurs coulaient en liberté
Je voyais Soliman, et chaque jour plus tendre,
Son cœur, hélas! au mien se faisait trop entendre.
Instruit que Mahomet, aveugle en son courroux,
Cherchait une victime échappée à ses coups,
Et que sa barbarie, à tous les miens funeste,
D'une triste famille avait proscrit le reste,
Soliman le premier, immolant son amour,
Me pressa de quitter ce dangereux séjour.
Un prince de mon sang régnait dans l'Albanie;
Il m'offrait un secours contre la tyrannie;
Je partis; et bientôt sa touchante bonté
Mêla quelques douceurs à mon adversité.
Cependant, de butin et de carnage avide,
Mahomet, conduisant une armée homicide,
Entra dans l'Albanie, et rangea sous sa loi
Un peuple que son nom avait glacé d'effroi.
Hélas! qui désormais aurait pu me défendre!
Aux ordres de son maître empressé de se rendre,
Soliman combattait en de lointains climats;
Le palais se remplit de farouches soldats.

L'un d'eux osa sur moi lever sa main sanglante,
Et sourd à mes douleurs me traîner expirante
Aux pieds de Mahomet, dont le front irrité
S'adoucit à l'aspect de ma faible beauté.
Depuis que dans Bysance, à sa suite amenée,
Il condamne aux affronts ma vie infortunée,
Le croirais-tu jamais? graces aux soins d'Osman,
Une fois en secret j'ai revu Soliman.

ZULMÉ.

De trouble et de pitié que mon ame est saisie!
Craignez de Mahomet la noire jalousie.
Les regards des muets sur vos pas sont ouverts,
Madame; et si jamais vos feux sont découverts,
Tremblez pour Soliman, et tremblez pour vous-même.

ÉRONIME.

Eh! voilà le sujet de ma douleur extrême!
Que m'importent mes jours? dans l'état où je suis,
La mort est le seul terme à mes profonds ennuis.
Je ne l'ignore pas, tout s'oppose à ma flamme.
Que me sert de nourrir dans le fond de mon ame
Un sacrilége amour par le ciel condamné?
Du Dieu de Constantin le temple est profané:
On blasphême son nom... et je pourrais encore,
Infidelle à ce Dieu que le chrétien adore,
Vivre d'intelligence avec ses ennemis!
Brûler pour Soliman! malheureuse, frémis!

ZULMÉ.

Mahomet vient à nous.

SCENE II.

MAHOMET, ÉRONIME, ZULMÉ.

MAHOMET.

Ma fatale tendresse,
Madame, près de vous me ramène sans cesse.
Je m'étonne moi-même, et ne puis concevoir
Quel suprême ascendant me force à vous revoir.
Mais quand je viens à vous, quand ma gloire avilie
A vos pieds malgré moi se tait et s'humilie,
Ne dois-je dans vos yeux rencontrer que des pleurs?

ÉRONIME.

Avez-vous donc sitôt oublié mes malheurs?
Dans ce même palais où je suis sans défense,
Le sage Constantin éleva mon enfance.
C'est ici qu'il périt : ô souvenir affreux!
Ces murs fument encor de son sang généreux.
Ma famille n'est plus : vos pas foulent sa cendre,
Barbare, et c'est à moi que vous osez prétendre!

MAHOMET.

Oui, j'ai causé ces maux reprochés tant de fois.
La Grèce toute entière a passé sous mes lois.
Mais enfin m'a-t-on vu, cruelle que vous êtes,
Abuser de ma gloire et du droit des conquêtes?
De funèbres honneurs n'ont-ils pas consolé
Ce fameux Constantin par le glaive immolé?

N'ai-je pas de ce peuple adouci les misères?
Vos temples sont debout, et le Dieu de vos pères,
Ce Dieu qu'ont protégé mes ordres tout puissans,
Sur ces autels encor reçoit le même encens.
Pour ramener les cœurs j'ai tout fait; et l'empire
D'un long déchirement, grace à mes soins, respire.
Vous seule, quand mon sceptre au loin se fait bénir,
Du malheur des combats gardez le souvenir!
Ah! j'ai trop expié le succès de mes armes!
Ce n'est plus un vainqueur qui brûle pour vos charmes.
Mon courage incertain, et captif dans vos fers,
Laisse depuis long-tems respirer l'univers:
Je détourne mes pas du sentier de la gloire,
Et de moi-même enfin j'ai perdu la mémoire.
Je borne mes destins: à vous seule livré,
Je fais taire l'espoir dont j'étais enivré.
Maître de l'Orient par le droit de la guerre,
Je pouvais disposer du reste de la terre;
Eh bien! je le refuse aux vœux de mes soldats.
Ils osent murmurer... leur sang ne coule pas!
Je ne sais plus enfin, dans mon désordre extrême,
Ni vaincre, ni punir... jugez si je vous aime!

ÉRONIME.

Une simple captive a-t-elle donc, seigneur,
Le droit de retenir votre fougueuse ardeur?
Remplissez votre attente, et votre destinée;
Allez couvrir de deuil la terre infortunée;
Mais souffrez que, durant le cours de vos exploits,

Je pleure, sans témoins, les maux que je vous dois.

MAHOMET.

Si je pars en effet, si ma fierté s'abaisse
Jusqu'à répondre aux vœux que tout le camp m'adresse
Pensez-vous qu'en partant, prompt à vous oublier,
Mon amour au serrail ose vous confier?
Vous me suivrez, madame.

ÉRONIME.

Eternelle justice!
Quoi! de tous vos forfaits Eronime complice,
Du sang de Constantin souillant la pureté,
Irait montrer ses fers au monde épouvanté!
Moi, vous suivre, grands Dieux!

MAHOMET.

Oui, désormais je cède
Au tyrannique amour dont le charme m'obsède;
Vivre éloigné de toi n'est plus en mon pouvoir.
Tes larmes, ton orgueil, même ton désespoir,
Tout allume des feux que je voudrais éteindre.
Cet indomtable cœur est las de se contraindre.
Sais-tu bien qui je suis? Est-ce à toi d'ignorer
Les noirs emportemens où je puis me livrer?
Va, je te punirai de ma propre faiblesse.
Il en est tems encor, partage mon ivresse;
Dis un mot, et ce jour t'élève jusqu'à moi.
Je te pardonne tout; je t'engage ma foi.
S'il est une beauté captive en cette enceinte,
Qui dans ce cœur si fier puisse éveiller la crainte,

Tous ses droits à l'instant te sont sacrifiés :
Demande-moi sa tête, elle tombe à tes pieds.

ÉRONIME.

Ah ! barbare !

MAHOMET.

Réponds.

ÉRONIME.

Je doute si je veille.
Dieu, quels accens de mort ont frappé mon oreille!
Va, je m'étais contrainte, et mon inimitié
Trop long-tems devant toi n'a paru qu'à moitié.
Renonce au vain espoir qui t'égare et t'abuse.
Porte à d'autres beautés un cœur que je refuse.
Moi, recevoir ta main! qu'oses-tu proposer?
De mon sort malheureux, va, tu peux disposer,
Tu me verras toujours rebelle, inexorable:
Je te jure, tyran, une haine implacable.
Tu n'hésiteras pas pour un crime de plus;
Frappe donc, tu le dois.

MAHOMET, *avec un sourire affreux.*

Tes vœux sont superflus.
Tu vivras pour fléchir sous mes lois souveraines,
Pour sécher dans le deuil, pour languir dans les chaînes;
Indigne de l'honneur que tu dus recevoir,
Rampe au pied de ce trône où je daignais t'asseoir.
Sors, esclave.

ÉRONIME.

O destin!

MAHOMET.

Obéis à ton maître :

(*Eronime sort.*)

Soyons digne du trône où le ciel me fit naître.
L'ingrate! dans ses vœux Mahomet absolu
Ne connaît point d'obstacle alors qu'il a voulu.
L'aspect de ce palais, témoin de son enfance,
Enhardit trop long-tems cet excès d'insolence.

SCENE III.

MAHOMET, SOLIMAN.

MAHOMET.

A-t-on exécuté mes ordres souverains ?

SOLIMAN.

Jaloux d'approfondir tous ces bruits incertains,
Je n'ai voulu, Seigneur, en croire que moi-même.
De quelques chefs obscurs l'emportement extrême,
Sous mes yeux en effet n'a pas craint d'éclater :
Je viens secrètement de les faire arrêter.
Mais vous pouvez compter sur la foi de l'armée,
J'ose le croire au moins. D'un beau zèle animée,
Sans murmure elle attend que votre auguste voix
Daigne lui commander de vaincre sous vos lois.

MAHOMET.

Elle se tait... Eh bien, j'écoute la clémence ;
Que dis-je ? Sa secrète et juste impatience
Déchire le bandeau sur mes yeux étendu ;

Je sors d'un long sommeil, et le jour m'est rendu.
Je partirai.

SOLIMAN.

Qu'entends-je? ô bonheur!

MAHOMET.

Mon courage
S'affranchit à la fin d'un honteux esclavage :
Monarque d'un serrail, dans un muet oubli,
Dois-je laisser encor mon nom enseveli?
Je partirai : demain je ressaisis mes armes.
Dans l'appareil des camps, au milieu des alarmes,
Un prince tel que moi, digne de ses lauriers,
Mêle un instant d'amour à ses travaux guerriers;
Mais on ne le voit point au sein de la mollesse
Consumer les beaux jours que la gloire lui laisse.
Pourtant je ne veux pas qu'à mon prochain départ
L'orgueil des révoltés se flatte d'avoir part ;
Si j'excuse tous ceux dont un zèle perfide
A séduit la jeunesse et le cœur intrépide,
Je retiens dans les fers leurs chefs séditieux;
Ils n'auront pas l'honneur de mourir sous mes yeux.

SOLIMAN.

Dans vos nobles projets que rien ne vous arrête;
Rendez à vos soldats l'étendard du prophête.
Pardonnez si ma voix vous presse d'accomplir
Les augustes devoirs qu'il vous reste à remplir,
Et si je représente à votre ame enflammée
Ce que de vous encore attend la renommée.

L'Europe vous regarde, et déja les destins
Semblent vous préparer des triomphes certains.
Les peuples de l'Oder et ceux de l'Illyrie,
L'un contre l'autre armés, déchirent leur patrie ;
A travers tant d'états aux factions vendus,
Coulent des flots de sang pour la gloire perdus.
Victime des partis qu'un fol espoir entraîne,
Tout l'Occident n'est plus qu'un homicide arène,
Où des rois d'un moment se disputent entre eux
Un sceptre imaginaire et des lauriers affreux.
Terminez, il est tems, des luttes inégales;
Eteignez le flambeau de ces haines fatales.
Scanderberg, de son joug dès long-tems fatigué,
Et tant de fois vaincu sans être subjugué,
Du fond de ses rochers se lève et vous menace;
Sa révolte s'étend jusqu'aux monts de la Thrace.
Du bord Adriatique insultant vos vaisseaux,
Venise se confie aux remparts de ses eaux.
Rhode est debout encore après tant de batailles;
La gloire vous appelle au pied de ses murailles :
Les fameux chevaliers qui soutiennent ses droits
S'apprêtent à combattre une seconde fois :
Allez, et foudroyez, malgré leur résistance,
De l'empire Chrétien la dernière espérance.

MAHOMET.

D'un succès plus prochain Mahomet est jaloux ;
L'empire d'Orient est tombé sous mes coups,
Mais il faut plus encor : cet orgueilleux Comnène,

Tranquille en ses états, m'importune et me gêne.
Au dernier Constantin par le sang allié,
Son repos confiant m'a trop humilié.
J'irai, n'en doute pas, lui ravir Trébizonde,
Et de ce même bras que la guerre seconde,
Aux regards de l'Asie et du monde étonné,
Renverser du Persan le trône efféminé.
Puis, traînant sur mes pas des peuples tributaires,
Je reviens châtier ces princes téméraires
Que liguent contre moi les pontifes romains,
Et qu'avaient trop long-tems épargnés mes dédains.
Rempli de ces projets, penses-tu qu'une femme
Des soins de ma grandeur ait détourné mon ame?
J'assemble le divan: je dévoile à ses yeux
De mes travaux futurs le tissu glorieux,
Et suivi d'Eronime, au retour de l'aurore,
Je quitte ce palais, où je me déshonore.

SCENE IV.

SOLIMAN.

Oh! de quel trait affreux il déchire mon cœur!
Quoi! lorsque mes conseils excitent sa valeur,
Que moi-même, échauffant le transport qui l'anime,
J'aspire à l'éloigner des regards d'Eronime,
Avec elle, grand Dieu, le cruel veut partir!
Et du sort qui l'attend je ne puis l'avertir!

Un obstacle éternel loin de ses yeux m'enchaîne :
C'en est fait... plus d'espoir... Ciel ! la Sultane reine !
Evitons ses regards.

SCENE V.

ZULIMA, SOLIMAN.

ZULIMA.

Soliman, demeurez.

SOLIMAN.

Qu'attendez-vous de moi ?

ZULIMA.

Bientôt vous le saurez.
Mahomet m'abandonne, il m'outrage.

SOLIMAN.

Madame.

ZULIMA.

Ne m'interrompez pas. D'une honteuse flamme
Il est tems d'arrêter le cours injurieux,
Visir, et c'est sur vous que j'ai jeté les yeux.

SOLIMAN.

O ciel !

ZULIMA.

A me servir quand ma voix vous excite,
J'ai le droit d'ordonner ce que je sollicite.

SOLIMAN.

Je ne sais...

ZULIMA.

Vengez-moi.

SOLIMAN.

Vous venger ! et comment?

ZULIMA.

Votre intérêt s'unit à mon ressentiment;
Vous aimez Eronime.

SOLIMAN.

Hélas ! qu'osez-vous dire ?
Qui, moi, je l'aime ?

ZULIMA.

Vous.

SOLIMAN, (*à part.*)

A peine je respire.

ZULIMA.

Cet unique entretien que vous eûtes tous deux,
A qui le devez-vous? à moi seule.

SOLIMAN.

Grands dieux?

ZULIMA.

Osman feignit par vous de se laisser séduire;
Mais, craignant Mahomet, c'est moi qu'il vint instruire.
Je sus gagner Osman : par ses soins, une nuit,
Aux jardins du serrail vous fûtes introduit;
Je me rendis moi-même en ce lieu solitaire,
Et de vos noirs chagrins j'appris tout le mystère.
Livrez-vous à l'espoir; enfin, c'est aujourd'hui
Que ma pitié vous prête un favorable appui.

Eronime est à vous : sans obstacle, sans crainte,
Pénétrez du serrail la redoutable enceinte.
J'ai tout prévu ; bientôt par des chemins obscurs
De ce vaste palais vous gagnerez les murs.
Des esclaves soumis à mes ordres suprêmes
A travers ces détours vous guideront eux-mêmes :
Un rapide vaisseau, déja tout préparé,
Doit vous offrir alors un refuge assuré.
Fuyez un prince ingrat dont l'ardeur vous outrage,
Et voguez sans péril vers un lointain rivage.

SOLIMAN.

Moi fuir, ciel !

ZULIMA.

Ecoutez, je fais votre bonheur,
Mais remplissez mes vœux au gré de ma fureur,
Ou tremblez : votre sort entre mes mains repose ;
Du secret de vos feux ma vengeance dispose ;
C'est vous en dire assez ; encore un seul remords
J'éclaire le Sultan, et vous livre à la mort.
Je vous connois, je sais qu'un guerrier invincible
Peut à de tels périls se montrer insensible.
Vous méprisez le jour, mais vous ne voulez pas
Vous-même d'Eronime ordonner le trépas.
Vous savez à quel point Mahomet est barbare.

SOLIMAN.

Eronime !

ZULIMA.

Elle meurt.

SOLIMAN.

Je frémis et m'égare.

ZULIMA.

Elle meurt.

SOLIMAN.

Je l'adore.

ZULIMA.

Hé bien, que tardez-vous?

SOLIMAN.

Ah! pour favoriser votre dépit jaloux,
Dois-je faire à mon maître une mortelle injure,
Profaner le serrail, me souiller d'un parjure,
Et par mon lâche cœur, plus que par vous séduit,
De ma fidélité perdre en un jour le fruit?
Laissez-moi triompher de mon incertitude,
Ou préparer mon ame à tant d'ingratitude.

ZULIMA.

Déja la nuit sur nous étend son voile épais,
Suivez-moi.

SOLIMAN.

Je ne puis.

ZULIMA.

Il le faut.

SOLIMAN.

Non, jamais.

ZULIMA.

Pour la dernière fois, obéissez.

SOLIMAN.

Cruelle!

ZULIMA.

Ce n'est point à mes vœux qu'on se montre rebelle;
Cédez, ou de ce pas votre amour déclaré...

SOLIMAN.

Un moment.

ZULIMA.

Non.

SOLIMAN.

Eh bien, je vous obéirai.
Je n'examine pas, en mon désordre extrême,
Si c'est vous que je sers encor plus que moi-même.
Je dérobe Eronime au destin qui l'attend;
Eronime vivra; déterminez l'instant
Où je dois l'arracher de ce palais funeste;
Mais que tombe sur moi la colère céleste,
Si, me souillant d'un crime encor plus odieux,
Au mépris de ma foi, j'abandonne ces lieux!

ZULIMA.

Quoi! mes soins du serrail vous ménagent l'entrée,
Je remets en vos bras une amante adorée,
Et lorsque tous vos vœux enfin sont exaucés,
Un lâche et vain effroi...

SOLIMAN.

N'est-ce donc pas assez
Que par un attentat ma vertu se flétrisse?
Qu'à vos ressentimens malgré moi je m'unisse?
Je me rends criminel... mais trahir lâchement
Un maître généreux qui daigne en ce moment

Se reposer sur moi des soins de son empire!
Le quitter à l'instant où la haine conspire;
Où peut-être en secret ses jours sont menacés!!...
Ah! de tant de respects, tant de vœux empressés,
Mon cœur n'a pas sitôt étouffé la mémoire.
Disposez de ma vie, et non pas de ma gloire.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ZULIMA.

Il se refuse en vain à remplir mon espoir;
Puisqu'il aime Eronime, il voudra la revoir.
Il ne soupçonne pas l'abîme où je l'entraîne:
Suivons ses pas, qu'il cède, et sa perte est certaine.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERONIME, ZULMÉ.

ZULMÉ.

Tout dort dans le serrail, et vous seule effrayée,
La pâleur sur le front, et de larmes noyée,
Aux douceurs du sommeil vous refusez vos sens !
Au nom de la pitié que pour vous je ressens,
Parlez... quel désespoir de votre ame s'empare ?

ERONIME.

As-tu donc oublié le sort qu'on me prépare ?
Je crois le voir par-tout ce tyran abhorré.
Je veille, et cependant mon esprit égaré
Aperçoit à travers un funèbre nuage
De mille objets de deuil le confus assemblage ;
Mais quel spectacle horrible à mes yeux s'est offert ?
Soliman !... Je le vois... pâle, de sang couvert,

Prêt à fermer au jour sa mourante paupière...
Que cette nuit est lente à finir sa carrière!

ZULMÉ.

Un silence profond environne ces lieux;
Les muets sont debout, et jamais à vos yeux,
Mahomet, dont l'aspect toujours vous épouvante,
A cette heure de calme ici ne se présente;
Que craignez-vous encor?

ÉRONIME.

Je ne sais; et pourtant
L'effroi qui me saisit redouble à chaque instant.
Vous, qui ne voyez pas les maux où je succombe,
Qui dormez maintenant du sommeil de la tombe,
Que la mort a sauvés de l'opprobre et des fers,
O mes aïeux! pour vous il n'est plus de revers,
Plus d'affronts à subir, de larmes à répandre;
Une éternelle paix entoure votre cendre,
Et votre fille, hélas! captive, sans secours,
De ses tourmens affreux voit prolonger le cours.
Ne pouvez-vous, touchés du destin qui m'accable,
M'ouvrir de vos tombeaux l'asile inviolable?...
Je ne crains pas du moins, en mon sort rigoureux,
Qu'un tyran m'asservisse à ses horribles vœux;
Il me reste un moyen de tromper sa tendresse...
(*A Zulmé, avec terreur.*)
N'entends-tu pas du bruit?

ZULMÉ.

Rassurez-vous, princesse;

Des gardes du serrail vous entendez les pas.

ÉRONIME.

Ecoute.

ZULMÉ.

Quel effroi !

ÉRONIME.

Je ne m'abuse pas.

ZULMÉ.

Il est vrai.

ÉRONIME.

Juge enfin si mes terreurs sont vaines.
Juste Dieu ! tout mon sang s'arrête dans mes veines.

SCENE II.

ERONIME, ZULMÉ, SOLIMAN.

ZULMÉ.

Quel profane en ces lieux...?

SOLIMAN.

Hélas ! qu'ai-je promis ?
O remords trop tardif !... avançons...

ÉRONIME.

Je frémis...

SOLIMAN.

Eronime !

ÉRONIME.

Est-ce un songe ?... une vaine apparence ?..

Soliman! se peut-il? Cher Soliman!

SOLIMAN.

Silence.

ÉRONIME.

Quoi! c'est vous?

SOLIMAN.

O bonheur qu'à peine je conçois!
Objet de tant d'amour, enfin je vous revois!
Vous, l'unique trésor de mon ame ravie,
Dont l'aspect me console et me rend à la vie,
Après ce long orage et ces jours de malheur,
Belle Eronime, eh quoi! n'est-ce point une erreur?
Mais non... les dieux enfin ont exaucé mes larmes.

ÉRONIME.

Hélas! dans ce séjour et de deuil et d'alarmes,
Quel pouvoir tutélaire, au milieu de la nuit,
A travers les périls, devant moi vous conduit?

SOLIMAN.

Vous le saurez.

ÉRONIME.

Faut-il que la crainte empoisonne
Un charme où tout mon cœur se livre et s'abandonne!
Fuyez... la mort est là.

SOLIMAN.

N'ayez aucun effroi;
Mais gardons-nous de perdre un instant... suivez-moi.

ÉRONIME.

Moi, vous suivre?

SOLIMAN.

Il le faut.

ÉRONIME.

Ciel !

SOLIMAN.

M'aimez-vous encore

ÉRONIME.

Si je vous aime? moi !

SOLIMAN.

Je te perds, et t'adore :
Mais je viens terminer ton destin rigoureux.

ÉRONIME.

Qu'entends-je ?

SOLIMAN.

Tout est prêt, et tu quittes ces lieux.

ÉRONIME.

Quoi ! je m'affranchirais d'un honteux esclavage ?

SOLIMAN.

Oui, le calme t'attend sur un autre rivage.

ÉRONIME.

Le cruel Mahomet...

SOLIMAN.

Désormais ne peut rien.
Un autre nous protége, et nous sert de soutien.

ÉRONIME.

Bonheur inespéré !

SOLIMAN.

La cour de Germanie,

A celle de Byzance autrefois tant unie,
T'offre contre l'orage un abri protecteur.
Une seconde fois suis ton libérateur !
O toi ! l'unique objet de ma flamme constante,
Tremble qu'un vain retard ne trompe mon attente.

ÉRONIME.

Et tu fuis à ton tour ce tyran odieux !

SOLIMAN.

Eronime, reçois mes éternels adieux.

ÉRONIME.

Je ne te verrai plus !

SOLIMAN.

Juge de mon supplice.
Non, tu ne connais pas ce cruel sacrifice,
Imposé par l'honneur, par la foi des sermens.
Tu dois haïr mon maître, il causa tes tourmens;
Je t'enlève à sa flamme, et te rends à toi-même;
C'est tout ce que je puis dans mon désordre extrême:
Je termine tes maux.

ÉRONIME.

Tu viens les redoubler.
Ah! de quel poids affreux je me sens accabler!
Pourquoi réveilles-tu dans mon ame égarée
Les sacriléges feux dont elle est dévorée?
Qui t'amène vers moi? Ne sais-tu pas, cruel,
Que j'arme en t'écoutant les vengeances du Ciel;
Que je brave ses lois, et que de sa colère
Il élève entre nous l'invincible barrière?

Si je fuis avec toi, je trahis mon devoir;
Si je reste en ces lieux, la mort est mon espoir...
Je ne partirai pas.

SOLIMAN.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Eronime, sais-tu ce que j'ose entreprendre?
Que j'outrage à la fois et mon maître et les cieux?
Garde-toi d'abuser de l'excès de mes feux!

(On entend du bruit.)

Oh! ne m'enlève pas un reste de constance;
Au nom de notre amour, abandonne Byzance!
Pars, je ne puis te suivre; et mon cœur combattu...
Ne peut...

(Le bruit redouble.)

SCENE III.

MAHOMET, ERONIME, SOLIMAN, ZULMÉ, MORAD, MUETS PORTANT DES FLAMBEAUX, GARDES.

SOLIMAN.

Ciel! Mahomet!

ÉRONIME.

Dieu!

MAHOMET, *à Soliman.*

Me reconnais-tu?
Te flattais-tu de voir tant d'audace impunie?

SOLIMAN, *éperdu.*

Eronime!

MAHOMET.

A ton sort elle doit être unie.
Et ma juste fureur jusque dans les tourmens
Ne veut pas séparer de si tendres amans.

SOLIMAN.

Mes remords ont déja commencé mon supplice;
Je connais mon forfait: que mon sort s'accomplisse.
Mais Eronime, hélas!...

MAHOMET.

Tu l'aimes, c'est assez.
Ne te souvient-il plus, quand mes vœux repoussés
D'un rival inconnu soupçonnaient l'existence,
Quel prix à son amour je réservais d'avance?
Ne te souvient-il plus que dans son cœur fumant,
Je te jurai...?

ÉRONIME.

Seigneur...

MAHOMET.

J'acquitte mon serment.

ÉRONIME, *saisissant le bras de Mahomet, qui veut tirer son poignard.*

Arrête, Mahomet, que ta jalouse rage
Punisse seulement l'ingrate qui t'outrage.

MAHOMET.

Ciel! par quel charme affreux suis-je donc retenu?

Quel est ce vil effroi qui m'était inconnu?
Le crime est sous mes yeux, et ma main délibère...
Ainsi donc vainement la sultane m'éclaire;
M'apprend...

SOLIMAN.

Quoi! Zulima... la perfide! seigneur,
Sachez...

MAHOMET.

Qu'on les entraîne: il faut à ma fureur
Le tems de prononcer sur le juste supplice
Que méritent l'audace ensemble et l'artifice.

SCENE IV.

MAHOMET, MORAD.

MAHOMET.

Et mon bras dans leur sein n'a donc pu se plonger!
Pour la première fois je tarde à me venger.
Je ne le cache pas: l'excès même du crime
A suspendu l'effet du courroux qui m'anime.
Combien ils frémiront de m'avoir un moment
Réduit à différer leur juste châtiment!
Quelle mort assez lente à leur forfait est due?
Je suis impatient d'en repaître ma vue.
L'infâme! tout son sang, goutte à goutte versé,
Pourra-t-il satisfaire à mon cœur offensé?
Quoi! je me plains à lui des rigueurs de l'ingrate;

Sans contrainte à ses yeux mon désespoir éclate;
Je lui conte mes maux, mon amour dédaigné,
Les mouvemens confus de mon cœur indigné;
Et lui, certain de plaire à celle qui me brave,
Il m'insulte en secret, lui, misérable esclave!...
Mais, dis-moi, cher Morad, n'as-tu pas entendu
Soliman, tout-à-l'heure, incertain, éperdu,
Appeler mes soupçons sur un autre coupable?
Qui dois-je envelopper dans ma rage implacable?
Tu connais Zulima... je ne sais... mais enfin
Un doute affreux commence à naître dans mon sein:
Il le faut éclaircir... revoyons la sultane:
Malheur à tout mortel que mon soupçon condamne.
Allons, et dans ces murs où va régner l'effroi,
Que tout ce qui m'offense expire autour de moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIMA, FATIME.

ZULIMA, *en désordre.*

Ciel! devais-je m'attendre à ce dernier malheur?

FATIME.

Calmez-vous.

ZULIMA.

Où porter mon trouble et ma douleur?
Quoi! je rends Mahomet témoin de son outrage;
Il ne peut en douter et commande à sa rage!
C'est à moi de frémir.

FATIME.

Ces perfides amans
Vont expirer bientôt dans l'horreur des tourmens.
Mahomet les dévoue à toute sa colère.

ZULIMA.

Fatime, que dis-tu? Mahomet délibère,

Il ne m'abuse pas; un reste d'amitié
Pour Soliman tout bas éveille sa pitié.
Il se souvient toujours que son bras tutélaire
Lui conserva le trône et ce jour qui l'éclaire;
Il peut l'interroger; et sur moi seule alors
De son ressentiment éclatent les transports:
Car tu ne peux douter que le Visir lui-même
Ne dévoile au Sultan mon fatal stratagême.

FATIME.

Et qu'opposerez-vous à ces dangers pressans,
Madame?

ZULIMA.

Quand j'ai vu Mahomet en suspens,
Des périls que je cours un message fidèle
A l'intrépide Omar a porté la nouvelle.
Il m'écrit à l'instant qu'il arme les soldats;
Que jusqu'en ce palais précipitant leurs pas
Nous les verrons bientôt, d'une voix unanime,
Demander au Sultan la tête d'Eronime,
Et celle d'un sujet dont la témérité
Profana du serrail l'asile redouté.
Mais aura-t-il le tems de m'être favorable?
Ce n'était point assez d'un doute qui m'accable.
Sais-tu que Mahomet va paraître à mes yeux;
Qu'il me fait ordonner de l'attendre en ces lieux?
Il prétend me parler... et que va-t-il me dire?
S'il soupçonne un moment le piége où je l'attire,
Rien ne peut me sauver de son juste courroux,

Et ce n'est pas pour moi qu'il retiendra ses coups.
O toi dont la fortune à mes vœux est si chère,
Mon fils, si tu perdais ta malheureuse mère,
Hélas! qui désormais veillerait sur tes jours,
Et contre un père ingrat t'offrirait son secours?
Juste Ciel, le voici!

SCENE II.

MAHOMET, ZULIMA, FATIME.

MAHOMET.

D'une importune idée,
D'un étrange soupçon mon ame est obsédée:
Vous savez quel complot je cherche à pénétrer,
Madame, et vous pouvez peut-être m'éclairer.

ZULIMA.

Moi, seigneur!

MAHOMET.

Répondez: de ce fatal mystère
Vous n'étiez pas ici seule dépositaire;
Par quel heureux secours dévoilant ce forfait
Avez-vous du Visir...?

ZULIMA.

Le hasard a tout fait.
Aux jardins du serrail deux esclaves fidèles
Ont vu se préparer ces trames criminelles.
Ils m'ont appris, seigneur, qu'en ce lieu retiré,

Dans la nuit, le Visir souvent s'était montré.
Mes ordres à tous deux ont prescrit le silence;
Et mon or prodigué payant leur vigilance,
Des pas de Soliman invisibles témoins,
A dévoiler son crime ils ont mis tous leurs soins,
Et cette nuit enfin ils sont venus m'instruire
Que le traître au serrail cherchait à s'introduire...
Seigneur, vous savez tout.

MAHOMET.

Pourquoi donc si long-tems
Avez-vous différé ces aveux importans?

ZULIMA.

Seigneur, pour le Visir on connaît votre estime;
Vous ne l'auriez jamais soupçonné d'un tel crime;
Et d'ailleurs Mahomet, prévenu contre moi,
A mon rapport sincère eût-il ajouté foi?
Je n'avais point de preuve: il me fallait attendre
Que l'ingrat Soliman osât tout entreprendre;
Et ce n'est qu'au moment où, séduit par l'amour,
Il osait pénétrer jusque dans ce séjour...

MAHOMET.

Vous avez attendu que sa flamme enhardie
A ce dernier excès poussât la perfidie!
Vous avez pu me voir jusques à ce moment
Dans ma sécurité m'endormir follement!
N'avez-vous pas tous deux mérité ma vengeance,
Lui par son attentat, vous par ce long silence?
Du poids d'un tel secret vous n'avez pas tremblé!

Sans doute votre cœur lâche et dissimulé
S'applaudissait tout bas de ma tendresse vaine!
Mon avilissement plaisait à votre haine!
Que dis-je? Soliman à cette indignité
De lui-même jamais ne se serait porté?
Et, sans quelque motif que je ne puis comprendre,
D'un infâme complot il eût su se défendre;
Enfin, est-il le seul que je doive punir?
Nul autre à son forfait n'a-t-il osé s'unir?
Surpris dans le serrail, et tremblant à ma vue,
Tous ses sens ont frémi d'une horreur imprévue,
Lorsque j'ai devant lui prononcé votre nom.

ZULIMA.

Un excès de terreur aveuglait sa raison.
Me faut-il repousser encor votre injustice?
De mon propre bonheur je fais le sacrifice;
Je conserve Eronime à votre ardent amour,
Et vous me soupçonnez d'un coupable détour!
S'il était vrai, seigneur, si mon ame offensée,
Et de votre abandon profondément blessée,
Eût conçu le projet d'éloigner de ces lieux
L'orgueilleuse beauté qui plaît tant à vos yeux;
Peut-être j'aurais su, d'un tel secret instruite,
De ces lâches amans favoriser la fuite.
Mais non; auprès de vous mon zèle me conduit;
Je vous les fais surprendre au milieu de la nuit;
Je les offre à vos coups; et quand votre colère
Pour la première fois craint de se satisfaire,

Que vous n'osez encor prononcer leur trépas,
C'est moi que vos soupçons... vous ne le croyez pas.

MAHOMET.

Il se peut: mais avant que le traître périsse,
Madame, je prétends démêler l'artifice.
Il faut que devant vous je l'interroge ici.
Vous vous troublez?

ZULIMA.

Eh quoi! vous m'outragez ainsi,
Et d'une juste horreur je pourrais me défendre...

SCENE III.

MAHOMET, ZULIMA, FATIME, MORAD.

MORAD.

Seigneur, en ce palais, on songe à vous surprendre;
Votre camp se soulève. On voit de toutes parts
De la rebellion flotter les étendards.
De vils séditieux répandus dans Byzance,
Eux-mêmes se chargeant du soin de votre offense
Du Visir, d'Eronime, exigent le trépas;
A demander leur tête ils ne se bornent pas,
Ils réclament ces chefs que Soliman lui-même
Tantôt a fait saisir par votre ordre suprême.

MAHOMET.

Il suffit: à ces chefs que l'on donne la mort.

ZULIMA.

Ah! seigneur, retenez ce funeste transport;
Et puisque vos soldats, par un excès de zèle,
N'aspirent qu'à venger votre injure cruelle,
Livrez ce couple ingrat, et par un peu de sang
Epargnez des affronts à votre auguste rang.

MAHOMET.

Seul, je dois repousser un orgueil qui me brave;
Seul, je dois disposer du sort de mon esclave;
Son supplice était prêt: on menace ses jours!
Ma volonté suprême en prolonge le cours.

ZULIMA.

Eh quoi donc! exposant votre tête et l'Empire,
Seigneur...

MAHOMET.

Elle vivra, ce mot doit te suffire.
Ne suis-je environné que de séditieux?
Tous ne sont pas absens, il en est sous mes yeux.

MORAD.

Oui, seigneur, connaissez leurs desseins téméraires,
On entend dans les rangs des fougueux janissaires
Le nom de la Sultane, à grand bruit répété.

MAHOMET, *à Zulima.*

On s'arme en ta faveur! tant de témérité...

MORAD.

On vient!

ZULIMA, *à part.*

Serait-ce Omar, dont l'appui secourable...?

SCENE IV.

MAHOMET, ZULIMA, SOLIMAN, FATIME,
GARDES.

ZULIMA.

Que vois-je? Soliman!... ô rage!

MAHOMET.

Misérable!
Viens-tu lever sur moi ta sacrilége main?

SOLIMAN.

Vous ne me croyez pas cet horrible dessein.
Je viens vous éclairer sur des trames perfides;
On égare, seigneur, vos guerriers intrépides;
Jusque dans ma prison leurs cris sont parvenus.
Vos plus grands ennemis ne vous sont pas connus:
Le plus lâche de tous en ce palais respire;
Contre vous, en secret, dès long-tems il conspire.
J'ai vu de quels périls vous étiez menacé;
J'ai senti mon devoir, et n'ai point balancé.
Prêt à subir la mort, je tremblais pour mon maître:
A ma crainte, à mes vœux, trop sensibles peut-être,
Ces généreux soldats, que je vis tant de fois
Des palmes de l'honneur se couvrir à ma voix,
Par mes pleurs attendris, ont fait tomber ma chaîne;
Ils sont dignes de vous, et je vous les amène.

Mais sur les pas d'Omar de vils séditieux
Oseront s'approcher peut-être de ces lieux :
Souffrez alors, souffrez que mon bras les arrête ;
Et puis à vos genoux je rapporte ma tête.

MAHOMET.

Quoi ! le glaive à la main ?

SOLIMAN.

Ah ! loin d'en abuser,
A vos pieds en tremblant je viens le déposer ;
Et si vous me jugez digne de vous défendre,
Ce n'est que de vous seul que je puis le reprendre.

MAHOMET.

Tu m'oses implorer, et tu n'en frémis pas?
Cette mort que l'on trouve au milieu des combats
Est le prix du guerrier à son maître fidèle ;
Tu ne mérites plus une mort aussi belle.
Sors, et dans ce palais, qu'on ose menacer,
Attends que sur tes jours je daigne prononcer.

SOLIMAN.

Plutôt que d'avilir la fin de ma carrière,
Ordonnez qu'à l'instant je perde la lumière.
J'ai trahi mes sermens sans doute ; mais enfin,
Pour prix de ces remords qui déchirent mon sein,
Oh ! laissez-moi du trône embrasser la défense.
Tout mon sang...

MAHOMET.

Il suffit de ma seule présence.
Sors.

SOLIMAN.

Témoin des dangers que vous allez courir,
Je vous obéirai... ; c'est bien plus que mourir.

(*Il sort.*)

SCENE V.

MAHOMET, ZULIMA, GARDES.

MAHOMET, *à Zulima.*

Le ciel a donc trompé ta sacrilége audace!
Après tant de forfaits espères-tu ta grâce?

ZULIMA.

Ah! je prévois mon sort : mais connais mes fureurs.
J'ai voulu t'abreuver de honte et de malheurs :
J'abhorrais Soliman à l'égal d'Eronime;
Il protége Amurat, c'est t'apprendre son crime.
Enfin, n'en doute plus, c'est moi dont les efforts
Ont su de ton visir subjuguer les remords.
J'ai tout fait pour un fils proscrit dès sa naissance.
Si le ciel a trompé ma plus chère espérance,
Il me laisse du moins, en cet instant d'horreur,
Jouir du trouble affreux qui déchire ton cœur.
Eronime, insensible au feu qui te dévore,
Brûle pour un esclave; et c'est toi qu'elle abhorre.
Elle seule me venge; et je cours sans effroi
Au devant d'une mort qui m'affranchit de toi.

(*Elle va pour sortir.*)

MAHOMET.

Arrête ; et puisqu'enfin ta secrète puissance
A rangé mes guerriers sous ton obéissance ;
Puisqu'au gré de tes vœux tu sais en disposer,
C'est toi seule aujourd'hui qui dois les appaiser ;
Et, pour les ramener à mon pouvoir suprême,
Je vais aux factieux te présenter moi-même.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN.

Malheureux que je suis ! où porter mon effroi ?
Dans le commun désordre on m'abandonne à moi.
Contre les révoltés dont l'orgueil le menace,
Mahomet pour appui n'a que sa seule audace.
Ah! si les factieux, par le sort protégés,
Pénètrent dans ces murs qu'ils tiennent assiégés,
Comment à leurs fureurs arracher Eronime?
Sachons leur disputer cette noble victime.
Courons au-devant d'eux prévenir leurs forfaits;
Peut-être de mon sang ils seront satisfaits.

SCENE II.

SOLIMAN, MORAD.

SOLIMAN.

C'est toi, Morad? Eh bien, hâte-toi de m'instruire.
Mahomet...?

MORAD.

Il triomphe, et la révolte expire.
Le Sultan, à nos yeux déguisant sa fureur,
Entraîne Zulima que glace la terreur,
Et soudain du palais faisant ouvrir les portes,
Il s'adresse en ces mots aux farouches cohortes :
« La voilà, la voilà, celle dont les avis
« Par de vils factieux sont lâchement suivis. »
Il dit; et, la frappant d'une main irritée,
Il jette dans les rangs sa tête ensanglantée.
Mais, voyant de terreur les soldats pénétrés,
Il poursuit. « De mon sang êtes-vous altérés?
« Je ne m'abaisse pas jusques à le défendre.
« Qui de vous le premier osera le répandre?
« Approchez... Mais plutôt, redoutez mon courroux,
« Et devant Mahomet, traîtres, prosternez vous. »
A ces mots, tout-à-coup la révolte s'arrête;
O surprise! on croirait que notre saint Prophête
Du Sultan outragé vient soutenir les droits,
Le couvre de lumière, et tonne par sa voix.
Ces féroces guerriers, pâles, saisis d'alarmes,
De leurs tremblantes mains laissent tomber les armes;
Leurs chefs au même instant à la mort sont livrés,
Et du Sultan vainqueur les droits sont assurés.

SOLIMAN.

Je vole à ses genoux.

MORAD.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

Tremblez de l'approcher, il frémit, il soupire;
Et si l'on s'en rapporte à son égarement,
Quelque fatal projet l'occupe en ce moment.
Avant que de braver la fureur qui le presse,
Souffrez qu'un peu de calme en son esprit renaisse:
De vos jours maintenant je ne répondrais pas;
Pour vous en prévenir j'ai marché sur vos pas.

SOLIMAN.

Que puis-je craindre encor? j'ai mérité sa haine,
Morad, et mon serment à ses pieds me ramène.

MORAD.

Je l'entends qui s'avance, ah! craignez ses fureurs,
Eloignez-vous.

SOLIMAN.

Grands dieux, est-ce assez de malheurs?
Condamné sans retour par le courroux suprême,
En horreur à mon maître, en horreur à moi-même;
Et dans ce séjour sanglant, au désespoir réduit,
Seul, ne puis-je obtenir une mort qui me fuit?

(*Il sort en désordre.*)

SCENE III.

MAHOMET, MORAD.

MAHOMET.

Tout est soumis; mes mains ont ressaisi l'empire;
Omar, le traître Omar, dans les tourments expire :
Zulima sous mon glaive a terminé son sort :
Le serrail s'est voilé des ombres de la mort.
Je triomphe, et pourtant je ne sais quel orage
Gronde au fond de mon cœur fatigué de carnage.
Morad, lis dans ce cœur qu'agitent tour-à-tour,
Que déchirent ensemble et la rage et l'amour.

MORAD.

Eh! quel nouveau chagrin peut vous troubler encore ?
A l'aspect du héros que l'univers implore,
L'orgueil de ces mutins s'arrête confondu,
Et ce n'est qu'à vous seul que ce triomphe est dû.

MAHOMET.

Va, ce n'est point assez : il est d'autres coupables
Que n'épargneront pas mes fureurs implacables.
Soliman, un guerrier si long-temps généreux,
Si fidèle, a-t-il pu trahir...? le malheureux!...
Que je le punirai de sa lâche entreprise!
Ne crois pas cependant que mon ame indécise
Regrette encor l'objet qui m'avait trop charmé :
Non, non, je n'aime plus... je n'ai jamais aimé...

Pour mon orgueil du moins il m'est doux de le croire.
Qui, moi, je céderais une indigne victoire?...
Qu'ils viennent !

SCENE IV.

MAHOMET.

Juste ciel ! quel est donc mon dessein?
Quels horribles combats s'élèvent dans mon sein?
J'ai fait pâlir la haine à ma perte animée;
Un seul de mes regards a vaincu mon armée,
Et quand de mes succès je dois goûter le prix,
Une femme, un esclave, obsèdent mes esprits.
De quelle honte, ô ciel! mon ame est oppressée!
Ma grandeur à ce point s'étoit donc abaissée.
Quoi! de tous mes travaux perdant le souvenir,
Je sacrifiais tout, jusqu'à mon avenir!
Et je ne saurais pas, en ce moment funeste,
Briser des nœuds cruels que ma gloire déteste!
Et je ne saurais pas, plus digne enfin de moi,
Quand tout se tait, fléchit, ou tremble sous ma loi,
A l'horreur du forfait égaler le salaire!
Décidons de leur sort.

SCENE V.

MAHOMET, SOLIMAN, GARDES.

MAHOMET.

Te voilà, téméraire!
Ainsi donc oubliant tes services passés,
Ton dessein criminel les a tous effacés !
D'un traître dont l'audace, outrageant ma puissance,
Foule à ses pieds l'honneur et la reconnaissance,
D'un esclave insolent quel doit être le sort?
Je t'en laisse l'arbitre.

SOLIMAN.

Il mérite la mort.
Votre courroux, Seigneur, n'est que trop légitime ;
Je ne me défends pas; prenez votre victime :
Je ne tenterai point d'affaiblir à vos yeux
L'énormité d'un crime à moi-même odieux.
Employant tour à tour la menace et l'adresse,
La perfide Sultane a séduit ma faiblesse :
J'aurais dû, je le sens, vous conserver ma foi...
Un invincible amour a triomphé de moi ;
Frappez donc.

MAHOMET.

Malheureux!

SOLIMAN.

Qui vous arrête encore?

La mort est le seul bien que ma douleur implore.
Prévenez mon délire et mes nouveaux forfaits :
J'idolâtre Eronime, hélas! plus que jamais;
A vos lois, à vos feux, j'ai voulu la soustraire;
Je n'abjurerais pas ce dessein téméraire...
Mais que vois-je, grands dieux ?

SCENE VI.

MAHOMET, ERONIME, SOLIMAN, ZULMÉ, MORAD, GARDES.

ÉRONIME.

Où conduit-on mes pas?

MORAD.

Auprès de Mahomet.

ÉRONIME.

Qu'espere-t-il, hélas?

SOLIMAN.

Au nom de vos fureurs, qu'en ce moment j'atteste,
Seigneur, arrachez-moi ce jour que je déteste;
Hâtez-vous de remplir mon sort infortuné.
Et toi, dans ce palais que j'avais profané,
Digne du rang auguste où le ciel te vit naître,
Fais le bonheur du monde et celui de mon maître.

MAHOMET.

A quel excès d'opprobre, ô ciel! tu me réduis!
Il ne me restait plus, dans le trouble où je suis,

Qu'à voir un vil esclave, à l'instant du supplice,
M'offrir de son amour l'insolent sacrifice.
Couple ingrat et parjure !... Ah ! mon juste courrou
Trop long-temps incertain, a suspendu ses coups !
Dans votre infame sang ma fureur assouvie...

(*Il lève le poignard sur eux.*)

C'en est fait... malheureux... je vous laisse la vie ;
Mais partez à l'instant. Si, prêt à vous punir,
Une seconde fois j'ai pu me contenir,
Tremblez encor, partez, c'est moi qui vous en presse
Je ne répondrais pas d'un reste de faiblesse,
Ni que de tant d'attraits le pouvoir dangereux
Ne me fît repentir d'un effort généreux.

SOLIMAN, *égaré par la joie.*

O mon maître, Seigneur, voyez couler mes larmes !
N'est-ce point une erreur ? ô moment plein de charme

ÉRONIME.

Hélas !

SOLIMAN.

Quand tous nos vœux à la fin sont comblés,
De quel nuage encor tes yeux sont-ils voilés ?
A tes sombres douleurs peux-tu rester en proie,
Lorsque le ciel... ?

ÉRONIME.

Arrête, et frémis de ta joie ;
Le ciel nous séparait.

MAHOMET.

Expliquez-vous enfin.

SOLIMAN.

Eronime, réponds.

ÉRONIME.

La mort est dans mon sein.

SOLIMAN.

La mort !

MAHOMET.

Ciel !

SOLIMAN.

O douleur !

ÉRONIME, *à Mahomet.*

Tantôt, en ma présence,
Vous aviez du Visir prononcé la sentence,
Et, dans le désespoir qui troublait ma raison,
J'ai versé dans mon sein un funeste poison :
Je le sens qui déja me glace et me dévore ;
Mais mon coupable amour dans mon sein brûle encore,
Et quand le ciel vengeur va s'armer contre moi,
J'emporte le regret de n'être pas à toi.

SOLIMAN.

Et je ne puis me joindre à ton destin funeste !
Et lorsque je te perds... !

MAHOMET.

Mon amitié te reste.
Pour cet ingrat objet tu m'avais outragé ;
Il n'est plus, et sa mort ne m'a que trop vengé.
Dans ce jour effroyable es-tu le seul à plaindre ?

Regarde Mahomet, et sache te contraindre :
Une longue douleur sied mal à des guerriers...
La victoire à nos vœux offre encor des lauriers :
Viens; et, cédant enfin aux desirs de l'armée,
Ne vivons désormais que pour la renommée.

FIN.

LETTRES

CHAMPENOISES.

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR QUELQUES TRAGÉDIES ET COMÉDIES MODERNES.



A PARIS,

Chez COLNET, Libraire, quai Voltaire, au coin de la rue du Bacq;

Et chez Delaunay, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

1809.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous ne croyons pas nécessaire de rendre compte au public des circonstances qui ont fait tomber ces Lettres entre nos mains. Les uns regarderaient tout ce que nous pourrions dire à ce sujet, comme un lieu commun et comme un moyen usé que nous employons pour leur faire prendre le change sur des lettres supposées; d'autres diraient, avec plus de raison, que ces détails ne font rien à l'affaire, et que le point capital n'est pas de savoir comment ni pourquoi nous nous trouvons possesseurs de cette correspondance, mais de savoir si elle est de quelqu'intérêt. De là naîtraient sur l'accessoire une infinité de chicanes qui pourraient bien rejaillir sur le principal, c'est-à-dire, sur les Lettres dont nous nous proposons d'offrir le recueil au public. Pour éviter cet inconvénient, nous nous abstiendrons de donner à nos lecteurs une notice qui aurait pu être fort intéressante, sur M.me de ***, dont l'esprit et la bonne table ont fait,

pendant plusieurs années, les délices de l'une des principales villes de la Champagne. Nous nous bornerons, pour l'acquit de notre conscience, à déclarer que nous avons obtenu, des héritiers de cette dame, la permission de publier ces Lettres. Nous aurions désiré avoir également l'aveu de celui qui les a écrites, mais cela nous a été impossible. Tous les renseignemens qui nous sont parvenus d'Arcis-sur-Aube, ne nous ont appris autre chose, sinon que l'auteur demeure à Paris; et comme son nom y est absolument inconnu dans la littérature et dans la belle société, nous avons fait de vaines démarches pour le découvrir. Si cette brochure tombe entre ses mains, nous espérons qu'il ne nous en voudra pas de la publicité que nous nous sommes permis de donner à ses Lettres sans son consentement. Nous ne faisons d'ailleurs paraître que les deux premières du Recueil, et s'il croit avoir quelques réclamations à faire, nous le prions de nous les adresser le plutôt possible, attendu que la seconde livraison sera publiée incessamment.

LETTRES CHAMPENOISES.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, ... 1805.

Depuis mon départ d'Arcis-sur-Aube, Madame, vous n'avez encore reçu de moi que la lettre qui vous annonce mon arrivée à Paris. Il y a, de cela, plus d'un grand mois; et sans doute mon silence vous étonne, vous irrite. Vous m'accusez de paresse, d'ineptie, que sais-je? Peut-être me donnez-vous les noms les plus odieux! Je suis un homme sans foi, sans délicatesse, et j'ai oublié, selon vous, toutes les promesses que je vous ai faites. Non, Madame, je n'ai rien oublié; mais il fallait que je me misse en état de tenir ce que j'avais promis. Comment vous dire mon sentiment sur les mille et un volumes que chaque jour voit éclore à Paris, sur les pièces nouvelles qui se succèdent avec une incroyable rapidité aux vingt théâtres de cette ville, sans avoir vu les unes et sans avoir lu les autres? Il faudrait avoir cent yeux, cent oreilles et un corps de fer, pour suffire à voir

et à lire tout ce qui paraît de nouveau dans cette capitale du monde littéraire : aussi, la moitié des ouvrages brochés que mon libraire m'a apportés sont-ils encore sur ma table, et suis-je arriéré de plus de huit mélodrames à la porte Saint-Martin. Cependant, Madame, dans la crainte de vous irriter sérieusement par un plus long retard, je m'empresse de vous entretenir, tant bien que mal, de quelques nouveautés; et je commencerai, si vous voulez bien le permettre, par les ouvrages dramatiques. Les spectacles sont ce qui attire principalement l'attention des nouveaux débarqués à Paris, et ce sont eux qui ont été l'objet des premières observations que j'ai recueillies dans l'intention d'acquitter mes engagemens envers vous. J'espère, Madame, que cette explication préliminaire et le paquet que j'ai l'honneur de vous adresser, calmeront votre courroux si vous pouvez en avoir contre moi, et me rétabliront dans vos bonnes grâces si j'avais eu le malheur de les perdre.

La pièce nouvelle qui a le plus de vogue aujourd'hui, c'est la tragédie des *Templiers*, par M. Raynouard : ce sera donc le premier ouvrage dont je vous entretiendrai. J'ai vu représenter deux fois cette tragédie, je l'ai lue avec l'attention la plus scrupuleuse, et je vous avoue, Madame, que je n'en puis encore comprendre le succès : c'est un problème que j'ai inutilement tâché de résoudre.

Je le livre à votre sagacité : et si vous parvenez à en trouver la solution, vous pourrez tirer vanité de cette découverte; car ce n'est pas une chose facile que d'expliquer comment une pièce, qui pèche contre tous les principes de l'art, et qui, pardessus tout cela, est écrite d'un style tantôt diffus et traînant, tantôt plein d'emphase et de bouffissure, a pu obtenir un tel succès.

Je me borne à vous envoyer les notes que j'ai crayonnées, à mesure que les défauts de cette tragédie m'ont frappé à la lecture. J'ai donné des titres à ces diverses notes pour qu'elles eussent une certaine apparence d'ordre. Je sais bien que vous ne serez pas dupe de ce procédé, qui sert merveilleusement ma paresse. Mais que voulez-vous ? mon intention n'a pas été de faire un livre. J'aurais été obligé de me ronger les ongles pour lier ensemble toutes ces parties détachées, de manière à n'en faire qu'un seul et même corps; et en vérité c'eût été une besogne au-dessus de mes forces. J'ai présumé que vous me pardonneriez la forme que j'emploierais, pourvu que le fonds vous satisfît, et j'ai choisi la plus commode pour moi.

Défaut d'action dans la tragédie des Templiers.

Je suis loin de partager l'opinion de ceux qui ont fait un reproche à M. Raynouard d'avoir dé-

naturé l'histoire en représentant les Templiers comme des victimes de l'avarice et de l'intrigue. L'histoire n'a point porté de jugement dans ce fameux procès, et il suffit qu'elle ait laissé les choses indécises, pour qu'un auteur ait le droit d'adopter l'opinion qu'il croit la plus probable, et qui peut d'ailleurs lui fournir le sujet d'un drame intéressant. Je ne blâme donc pas M. Raynouard de s'être prononcé en faveur des Templiers, je le félicite d'avoir au contraire, le premier, découvert tout ce que ce sujet historique présente de vraiment pathétique et de propré à la scène; ce dont je me plains, c'est qu'après avoir jugé avec beaucoup de sagacité tout le parti qu'on pouvait tirer d'un tel sujet, il ait si mal réussi dans l'arrangement de sa fable; c'est qu'après avoir conçu l'heureuse idée du caractère de Jacques Molay, qui est comme la pierre angulaire de tout son édifice, il n'ait bâti là-dessus qu'une tragédie défectueuse dans presque toutes ses parties.

Le principal vice de construction que vous pouvez y remarquer, Madame, c'est le défaut d'action. Un morceau d'histoire, quelqu'habilement versifié qu'on le suppose, ne constitue pas un poëme épique; de même, un fait dialogué, et représenté dans sa simplicité originelle, ne saurait constituer une action dramatique. Pour qu'il y ait action

au théâtre, il faut que la cause agissante éprouve une résistance à peu près égale à son action, jusqu'à ce qu'une circonstance particulière emporte la balance et décide le dénoûment. Il ne peut y avoir de dénoûment que là où il y a un nœud ; et sous ce point de vue, l'on peut dire que la pièce des *Templiers* se termine, mais non pas qu'elle se dénoue.

Qu'Agamemnon ait résolu de sacrifier sa fille au salut de la Grèce, et qu'il la conduise à l'autel pour l'immoler, voilà un fait : mettez-le sur la scène purement et simplement, il n'y a pas d'action dramatique ; mais, dans ce fait, introduisez Achille jurant que le projet d'Agamemnon ne s'accomplira pas, dès-lors il y a action ; le nœud se forme, et l'on est en suspends sur l'issue de la catastrophe. Aristote (pardon, Madame, si j'ose vous citer ce nom barbare) Aristote veut que toute action dramatique ait un commencement, un milieu et une fin ; en d'autres termes, une exposition, un nœud et un dénoûment : ainsi, dans Iphigénie, le projet formé par Agamemnon d'immoler sa fille, est le commencement ou l'exposition de la pièce ; l'opposition d'Achille en est le milieu ou le nœud ; et la mort d'Ériphile, sacrifiée à la place d'Iphigénie, en est la fin ou le dénoûment. En jugeant la tragédie des Templiers d'après cette règle d'Aristote, je vois bien un commencement et une fin,

mais je ne vois pas de milieu. Le sort des Templiers est décidé dès l'exposition : de là à leur exécution, qui a lieu au cinquième acte, il n'y a point d'opposition à leur arrêt de mort ; il n'y a donc point de nœud. A coup sûr on ne viendra pas me dire que les sollicitations de la reine et du connétable forment une réaction ou un nœud, ce serait une plaisanterie : des prières ne sont pas une résistance, un obstacle. Pour qu'il y ait réaction, il faut que les moyens de défense soient, par eux-mêmes, indépendans et de nature à balancer les moyens d'attaque : sans cela on ne fera que retarder l'événement prévu, mais on ne produira pas d'obstacle réel ; c'est ce qui arrive dans les *Templiers*. Les démarches de la Reine et du Connétable ne sont que du remplissage, et personne ne se fait illusion sur ce qui en résultera. L'esprit des spectateurs n'est pas une minute en suspens, et l'on n'a pas le moindre espoir que les Templiers se sauveront : il n'y a donc pas d'action dramatique dans cette tragédie, c'est un fait mis en scène.

Il résulte de ce défaut d'action, que les personnages, n'ayant pas d'intrigue à dénouer, ne sont employés qu'à des causeries au lieu de l'être à agir. De là des répétitions sans nombre, des divagations et des excursions hors du sujet ; ici c'est un acteur qui vous fait des contes de ce qui s'est passé en

Palestiue, en Aragon ou dans la Navarre; là, c'est un autre personnage qui met l'histoire de France en distiques; et puis viennent des sermons, des sentences, et tout l'attirail qui accompagnent les scènes de mélodrames.

Un moyen immanquable de reconnaître ce qui est inutile dans une tragédie, c'est de supprimer en idée tout ce qui vous paraît être dans ce cas. Si la marche du poëme n'a rien perdu de sa clarté, si vous avez la même facilité à suivre les fils de l'intrigue, à coup sûr ce que vous avez supprimé n'était pas nécessaire; et dès lors la pièce, loin d'avoir rien perdu, aura gagné à cette opération. C'est ainsi que l'on a utilement retranché, non-seulement des scènes, mais des rôles entiers dans le Cid et dans Cinna

On pourrait également supprimer dans les *Templiers* l'épisode de Marigni fils, retrancher les rôles du Chancelier et du Connétable, qui ne sont que des doublures, l'un de Marigny père, et l'autre de la reine; bien plus, on pourrait réduire cette pièce au premier et au cinquième actes, et l'on n'aurait perdu que deux belles scènes: quant au fait principal, il serait toujours dans son intégrité.

Mais n'est-ce donc rien que deux belles scènes, me direz-vous? Et cet épisode de Marigni, que vous regardez comme un hors-d'œuvre dans les *Templiers*, vous seriez bien fâché de ne l'y plus trouver?

A cette objection, Madame, je répondrai d'une manière que je crois péremptoire. Une tragédie n'est pas un recueil de scènes décousues; mais c'est la représentation d'un tout dont les parties doivent avoir entr'elles une liaison et un rapport immédiats. Chaque scène doit être la conséquence de celle qui précède, et en même temps elle doit avoir une influence directe sur tout ce qui suivra. Les scènes d'un drame sont les rouages d'une grande machine. Tout rouage inutile tend à ralentir le mouvement de la machine au lieu de l'accélérer. Ainsi, quelqu'intéressante que soit une situation, je ne craindrai point de la supprimer si elle est hors de place dans le lieu où elle se trouve. Cent belles scènes décousues et mises à la suite l'une de l'autre, ne feront jamais une bonne tragédie. Il semble que M. Raynouard, après avoir imaginé quelques situations pathétiques, se soit dit : Tâchons de coudre ces morceaux à un sujet, et qu'en conséquence il ait disposé son plan pour les scènes déjà faites, au lieu de faire les scènes d'après un plan sagement combiné.

Que s'en est-il suivi? c'est que M. Raynouard, obligé de fournir une carrière de cinq actes, et les deux ou trois situations qu'il avait conçues ne lui suffisant pas pour atteindre le but, il s'est vu forcé d'avoir recours à des scènes de remplissage. Vous pouvez remarquer que la plupart de ces scè-

nes ne sont que des répétitions; que les personnages ressassent ce qu'ils ont déjà débité, et qu'ils tournent autour d'un même cercle d'idées.

Je vous indiquerai, Madame, entr'autres exemples de ce défaut, les scènes où Philippe-le-Bel paraît, dans le premier et le second actes; il est impossible de se répéter d'une manière plus sensible qu'il ne le fait. Vous allez en juger par les citations suivantes :

ACTE I.er

LE ROI, *au Chancelier* :

. . . . . . Parlez-moi du Grand-Maître :
Souscrit-il à son sort?

ACTE II.

LE ROI, *s'adressant, pour changer, à Marigni père :*

Eh bien ! des Templiers l'indomptable fierté
Fléchira-t-elle enfin devant ma volonté ?

Le Chancelier répond dans le premier acte :

. . . . Sire, je suis confus
D'avoir subi pour vous l'orgueil de ses refus

Au second acte, Marigni père, après avoir répondu au Roi qu'il a convoqué les Templiers pour leur intimer ses ordres, ajoute :

Je ne vous parle point, Sire, de leurs réponses,
Ni des discours hautains qu'ils ont osé tenir.

Le Roi, dans le premier acte, fait un récit chronologique des événemens de son règne; au second acte, c'est l'histoire de Ferdinand d'Aragon qu'il raconte.

Vous apercevrez facilement, à la lecture, les autres exemples de semblables répétitions qui se rencontrent dans la tragédie nouvelle : ce sont d'autres termes, mais c'est la même idée vêtue différemment. Je terminerai cet article en vous signalant, comme une preuve de maladresse, ou plutôt comme une suite nécessaire du défaut d'action dans cette tragédie, la manière dont le Roi quitte la scène à chaque fois qu'il y paraît, dans les quatre premiers actes.

ACTE I.er

Qu'une dernière fois le conseil se rassemble.

ACTE II.

L'Inquisiteur m'attend et demande à me voir.

ACTE IV.

Voyons l'Inquisiteur, je veux l'interroger.

Remarquez-vous cette uniformité? *Je vais au conseil : je vais voir l'Inquisiteur : je vais interroger l'Inquisiteur*. N'annonce-t-elle pas un homme qui ne sait plus que dire, et qui donne un prétexte pour s'en aller? Cela est si vrai, que le

conseil ne s'assemble pas, du moins rien n'annonce par la suite qu'il se soit assemblé; on reste également dans l'ignorance de ce qui est résulté des conférences du Roi avec l'Inquisiteur.

Des invraisemblances.

Une chose qui me paraît inconcevable, Madame, c'est que personne n'ait remarqué que cette tragédie des *Templiers* repose sur une invraisemblance qui tient de l'absurdité. Les Templiers sont arrêtés le matin, et ils sont exécutés le soir du même jour; c'est-à-dire que, dans l'espace de douze heures, ils ont été emprisonnés, interrogés, mis à la question, confrontés à un nombre considérable de témoins; qu'ils ont fait un plaidoyer assez long; qu'en un mot, un si grand procès qui, dans l'histoire, dure plusieurs années, a été instruit et jugé du lever au coucher du soleil.

Je sais bien qu'il ne faut pas pousser à la rigueur les conséquences de l'unité de temps; je sais que ce serait détruire plusieurs belles tragédies qui existent, que d'examiner si l'action qu'elles représentent a pu se passer dans le court espace de vingt-quatre heures; mais il ne faut pas non plus tomber dans l'excès contraire, et renfermer dans la moitié d'une journée des faits qui n'ont pu évidemment se passer que dans l'espace de plusieurs jours. Mon esprit se prête facilement à rapprocher les

intervalles qui séparent certaines circonstances, à grouper ces circonstances autour du fait principal; j'abrége en idée les lenteurs inséparables de telles ou telles formalités; en un mot, je cours de toutes mes forces au dénoûment, à condition toutefois que l'auteur aura l'adresse de me faire assez d'illusion pour que je croie vrai ce qui est tout au plus possible; mais lorsqu'un auteur vient maladroitement me présenter un fait incroyable, avec la prétention que je serai dupe de son effronterie, alors mon esprit se révolte et je ne puis m'empêcher de crier à l'invraisemblance. Il était facile à M. Raynouard d'éviter cette faute impardonnable, en supposant les Templiers arrêtés depuis plusieurs jours et leur procès entamé lorsque sa tragédie commence. Qu'aurait-il perdu à cela? une scène qui ne vaut pas la peine d'être regrettée. Je dis plus, c'est qu'il serait à désirer que cette scène n'existât pas, parce qu'elle est mauvaise sous tous les rapports : c'est celle où le Grand-Maître se présente pour la première fois, et où le Chancelier lui annonce que l'ordre n'existe plus. Jacques Molay montre dans cette scène une arrogance qui contraste avec la noble fierté qu'il fait paraître dans la suite. Tout ce qu'il dit est sans raison, plein de jactance et de morgue; ce n'est pas là le Jacques Molay des actes suivans, ce n'est qu'un fanfaron et un sophiste. Y a-t-il,

Madame, quelqu'identité entre celui qui, dans le troisième acte, dit à ses Templiers :

Supportons noblement cette cruelle injure ;
Je vous défends à tous jusqu'au moindre murmure ;
Et vous obéirez. . . . .
. . . . La vertu souffre et ne conspire pas.
Est-ce à nous d'attaquer un pouvoir légitime ?

et celui qui, dans le premier acte, s'annonce de manière à faire craindre une révolte de la part de ses chevaliers ? Le Chancelier lui dit :

Obéissez au prince, il l'espère, il l'ordonne.

Jacques Molay n'est pas aussi disposé à obéir que dans le troisième acte, car il répond fièrement :

Mais en a-t-il le droit ? quel titre le lui donne ?
Mes chevaliers et moi, quand nous avons juré
D'assurer la victoire à l'étendard sacré,
De vouer notre vie et notre saint exemple
A conquérir, défendre et protéger le temple,
Avons-nous à des rois soumis notre serment ?
Non, Dieu préside seul à cet engagement.
Le roi l'ignore-t-il ? c'est à vous de l'instruire.
Le seul pouvoir qui crée a le droit de détruire.

Il ajoute un peu plus loin :

Le roi peut contre nous s'armer de sa puissance,
Nous joindrons à nos droits ceux de notre innocence.
Quels que soient les projets qu'on forme contre nous,
Il importe au monarque, et, le dirai-je ? à vous,

A vous qui disposez de son pouvoir auguste,
Qu'on cesse à notre égard un traitement injuste!
Ce n'est pas que le roi nous puisse humilier;
Mais que ses serviteurs se gardent d'oublier
Qu'en ce palais encor ils parlent au Grand-Maitre;
Oui, je le suis toujours, *je saurai toujours l'être.*

Lorsqu'il est parti, le Chancelier dit avec raison :

Sa haine et sa fureur cessent de se contraindre;
S'ils ne périssent pas, nous avons tout à craindre.

Et en effet, après avoir entendu Jacques Molay se vanter qu'il saurait toujours être Grand-Maître, on doit s'attendre à une vigoureuse résistance de sa part; mais toutes ses bravades n'ont pas de suite.

Vous voyez, Madame, qu'en suivant le plan que je propose, M. Raynouard n'aurait pas perdu beaucoup à la suppression de cette scène, qui met le Grand-Maître en contradiction avec lui-même; et que, d'un autre côté, il aurait montré quelque respect pour la vraisemblance dont les auteurs font si peu de cas aujourd'hui.

Une autre invraisemblance, qui vaut bien celle que je viens de noter, c'est l'arrivée, sur la scène, des Templiers, au cinquième acte. Pourriez-vous, Madame, m'expliquer comment des gens qui sortent de dessus la sellette, qu'on a reconduits en prison, et dont on prononce dans le même moment le jugement à mort, viennent cependant se prome-

ner librement dans le lieu le plus fréquenté du palais, et causer ensemble sans que personne les en empêche? Vous m'avouerez, Madame, que celui-là est un peu fort, et que c'est pousser trop loin la licence poétique. Peut-être croiriez-vous, Madame, qu'on ne les a pas mis en prison? vous vous tromperiez. Non-seulement, on est venu les arrêter sur la scène dans le troisième acte; mais le Roi nous apprend encore, à la fin du quatrième acte, qu'ils sont bien et dûment au cachot, et même dans des cachots séparés; car il se dit à lui-même:

Quel est donc ce pouvoir terrible et dangereux?
Du fond de sa prison leur chef règne sur eux.

Donc ils sont en prison. Mais ce n'est pas tout, il faut aussi que je vous prouve qu'on les y a reconduits après qu'ils ont comparu devant l'Inquisiteur, et que ce n'est que par un miracle que vous les voyez libres, tandis qu'ils devraient être entre quatre murailles. Voici un raisonnement bien simple: ils étaient en prison au commencement du quatrième acte, ils ont paru devant le juge vers la fin, et Marigni fils, en racontant ce qui s'est passé au tribunal, dit à ses camarades, dans la première scène du cinquième acte:

On vous reconduisait: de tous les prisonniers,
Le Grand-Maître et moi seul nous restions les derniers.

Or, n'est-ce pas en prison qu'on les recondui-

sait, puisque c'était là qu'on les avait pris pour les conduire devant le juge? D'ailleurs, ces mots *de tous les prisonniers* ne prouvent-ils pas qu'ils étaient et qu'ils devaient être en prison?

Je demande donc que l'on m'explique comment ils se trouvent libres au moment où ils devraient être le plus étroitement gardés, ou je soutiendrai qu'il y a un miracle dans cette circonstance.

Encore une petite invraisemblance, Madame, moins forte que celle dont je viens de vous entretenir, mais dans laquelle ne serait pas tombé un auteur qui aurait su se rendre maître de son sujet, et en combiner toutes les parties de manière à produire l'illusion la plus complète.

A la fin de la sixième scène du cinquième acte, les Templiers sortent pour aller au supplice, la Reine et le Roi restent seuls. La Reine supplie son mari de différer la mort des chevaliers; après quelques répliques, le Roi ordonne que l'on coure suspendre le supplice. A peine l'officier est-il parti pour exécuter l'ordre du Roi, que le Connétable vient annoncer la mort des Templiers avec des circonstances qui annoncent l'invraisemblance du fait.

En effet, il y a un assez long chemin du Temple au Pont-Neuf. Les Templiers allaient à pied et lentement, ils ne devaient pas avoir fait plus de cinquante pas hors du Temple, lorsque le Roi

ordonna de retarder leur supplice ; sans doute l'officier s'est dépêché, et il a dû arriver avant eux au lieu où l'échafaud était dressé : cependant, d'après M. Raynouard, il a nécessairement fallu qu'ils eussent été brûlés avant même que le Roi eût accordé le délai demandé par la Reine ; ainsi, les Templiers sont allés à pied du Temple au Pont-Neuf; on a eu le temps de les lier à l'échafaud ; le Grand-Maître a fait un discours ; ses chevaliers ont entonné des cantiques jusqu'à extinction ; après cela, le Connétable a encore eu le temps de revenir au Temple, et tout cela dans l'espace d'une scène composée de dix à douze répliques, c'est-à-dire, pendant le temps nécessaire pour réciter trente-cinq vers.

« Ce sont-là de vraies chicanes, allez-vous me » dire. Vous montrez ici de la partialité et de la » mauvaise foi. La vraisemblance est-elle mieux » observée dans le dénoûment de Phèdre, et pen- » sez-vous me faire accroire qu'entre le départ » d'Hyppolite, au commencement du cinquième » acte, et le récit de Théramène, la catastrophe a » pu raisonnablement avoir lieu avec toutes les cir- » constances que rapporte le gouverneur d'Hyp- » polite ?

Oui, Madame, j'espère vous prouver que cette catastrophe a pu avoir lieu, et je n'aurai pas même

grand mérite à vous persuader, parce que cela ne me sera pas difficile.

Lorsque le poëte a eu assez d'adresse pour nous empêcher, par quelque forte émotion, de comparer la progression réelle de quelques heures avec la progression d'un jour imaginaire, il n'est pas surprenant que nous regardions, comme déjà loin de nous, le fait qui vient de se passer il n'y a que quelques minutes; mais il faut nécessairement qu'entre ce fait et la circonstance qui nous en rappelle l'idée, il soit intervenu des choses qui aient contribué à nous dérober la marche du temps, de sorte qu'au moment où l'on vient nous retracer le souvenir de ce fait, nous n'ayons qu'une idée confuse de l'instant où il s'est passé. Voyez avec quel art Racine a su nous tromper sur la durée du temps qui s'est écoulé depuis le départ d'Hyppolite jusqu'à l'arrivée de Théramène. D'abord, il y a quatre scènes d'intervalle, ce qui prête déjà beaucoup par soi-même à l'illusion; mais ensuite, comme cet intervalle est rempli! Quelle émotion ne fait pas naître en vous l'explication entre Thésée et Aricie; et ce monologue, où Thésée annonce les craintes qu'il commence à concevoir, et l'anxiété à laquelle il est livré quand on vient lui annoncer qu'Œnone s'est précipitée dans les flots et que Phèdre est au désespoir!

Lorsque Thésée s'écrie :

O ciel ! OEnone est morte, et Phèdre veut mourir !
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre !
Qu'il vienne me parler ! je suis prêt à l'entendre.
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune ; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins trop fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah ! de quel désespoir mes vœux seraient suivis !

Le moment où vous avez vu partir Hyppolite n'est-il pas déjà bien loin de vous ? et n'avez-vous pas été trop émue pour calculer froidement la progression du temps ?

C'est à ces coups d'habileté que l'on reconnaît les maîtres. Tandis que leurs écoliers ne jugent pas que nous valions la peine qu'ils s'assujétissent pour nous aux règles de l'art, qui ne sont fondées que sur la raison, ces grands génies ne croyaient pas déroger en méditant longuement leurs plans et en se livrant aux plus savantes combinaisons pour se rendre dignes de plaire à leurs auditeurs. Heureux parterre, à qui Racine n'osait, qu'en tremblant, présenter ses chefs-d'œuvres !

Soyez, à votre tour, de bonne foi, Madame, et dites-moi s'il y a quelque comparaison à faire entre l'art avec lequel Racine a préparé le récit de Théramène, et la manière brusque dont le récit du Connétable est amené dans la tragédie de

M. Raynouard. Dans Phèdre, l'illusion est complète; dans les *Templiers,* l'invraisemblance saute aux yeux et affecte désagréablement l'esprit.

Des Caractères.

M. Raynouard a tout sacrifié au personnage de Jacques Molay. Le caractère de ce grand-maître est en effet très-beau; c'est un composé de Polyeucte et de Bajazet, mais M. Raynouard a très-habilement fondu les nuances qui séparent ces deux caractères créés par Corneille et Racine, et son Jacques Molay a tous les honneurs de l'originalité. Aussi, je suis persuadé que dès l'instant où M. Raynouard eut conçu ce caractère, il s'est dit: Ma tragédie est faite; je n'ai plus besoin de m'occuper à tracer un plan raisonnable, à imaginer une action où l'intérêt soit progressif; que chaque scène soit ou ne soit pas liée à celle qui précède et à celle qui suit; qu'il y ait des actes entiers dont l'inutilité soit palpable, peu m'importe : toutes les fois que mon Jacques Molay paraîtra, il emportera les applaudissemens, et il fascinera les yeux des spectateurs, de manière à leur faire illusion sur les défauts essentiels de ma tragédie. Si M. Raynouard a raisonné de la sorte, il a bien jugé son parterre, et il a prédit ce qui est arrivé, tant est puissant sur l'esprit de la multitude l'ascendant des sentences et de l'emphase sophisti-

que! Car, de ce que j'avoue la beauté du personnage de Jacques Molay, je n'avoue pas, Madame, que l'auteur le fasse toujours parler avec cette noble simplicité qui distingue la véritable éloquence de l'art du rhéteur; malheureusement, le Grand-Maître ne saurait pour la plupart du temps se contenir dans de justes bornes, et quand il a trouvé une bonne idée, il ne se contente pas de l'exprimer avec une élégante précision, il l'amplifie, la délaye dans un tel déluge de mots que ce n'est plus qu'une déclamation; mais ce n'est pas ici le lieu de parler de ce défaut.

M. Raynouard nous prouve d'une manière frappante que c'est peu, dans les beaux arts, d'avoir conçu l'idée première d'un ouvrage; qu'il faut aussi que toutes les parties accessoires répondent à cette idée première, et soient en harmonie avec elle, sans quoi l'on n'aura produit qu'un de ces monstres dont parle Horace dans les premiers vers de son Art Poétique. Que diriez-vous, Madame, si Michel-Ange, après avoir tracé le dessin de ce dôme de Saint-Pierre, qui est un des plus beaux morceaux de l'architecture moderne, avait, lors de l'exécution, placé ce dôme sur quelque misérable monument d'une architecture gothique, dans la construction duquel il n'aurait employé que les matériaux les plus vils et les moins solides, tels que le plâtre ou l'argile? Vous diriez, sans

doute, que Michel-Ange avait été heureusement inspiré dans la conception de son dôme; mais que son génie épuisé a succombé lorsqu'il s'est agi de mettre ce chef-d'œuvre à sa place, et de l'environner des accessoires convenables pour en faire ressortir la majesté.

Ce que vous diriez de Michel-Ange, Madame, vous pouvez l'appliquer à M. Raynouard. Son Jacques Molay est hors de toute proportion avec les autres personnages. Autant l'un est grand et élevé, autant les autres sont petits et mesquins. Et, par exemple, on embarrasserait bien M. Raynouard si on le priait de définir le caractère de Philippe-le-Bel, dans sa tragédie. Je doute qu'il pût répondre à cette question d'une manière satisfaisante : cependant ce personnage étant le plus important après celui de Jacques Molay, et étant principalement destiné à lui servir de contre-poids dans l'action, devait être dessiné avec quelque vigueur.

Dans la première scène du premier acte, le Chancelier dit à Marigni :

La mort avait frappé le pontife romain;
L'intrigue, retardant un choix trop incertain,
Alarmait à la fois Rome et l'Europe entière, etc.
Un prêtre fut élu : vous ignorez vous-même
Qu'au crédit de Philippe il dut ce rang suprême.
Philippe, loin de nous, l'appelant en secret,
De ses soins tout-puissans lui promet le bienfait,

L'éblouit de l'éclat de la triple couronne.
Le prêtre ambitieux s'attendrit et s'étonne;
Futur pontife, il tombe aux genoux de son roi.
On apporte aussitôt le livre de la foi :
Qu'on abuse aisément des choses les plus saintes!
Politique profond, le roi montre des craintes,
Exige des sermens; l'autre jure soudain;
Des Templiers alors on règle le destin, etc.

A coup sûr, cette tirade indique bien un projet formé depuis long-temps par Philippe-le-Bel de perdre les Templiers. S'ils avaient été réellement ennemis de l'autel et du trône, à quoi bon toutes ces précautions? Quel est le pape qui aurait refusé de dissoudre un ordre dont le but aurait été le renversement de la religion? Tout ce mystère de Philippe annonçait le dessein conçu par un politique profond, comme dit le Chancelier, pour se défaire des Templiers *per fas et nefas*, et pour s'emparer de leurs trésors.

D'après cette exposition, je croyais que j'allais voir Philippe-le-Bel déployer ce caractère de despotisme et d'avarice que lui donne l'histoire; faire jouer tous les ressorts que l'hypocrisie, appuyée de la puissance, peuvent lui fournir, afin de donner une apparence de justice au coup d'autorité qu'il médite; je m'attendais à le voir dissimulé en public, mais sincère dans l'intimité de son cabinet, diriger avec ses confidens tous les fils de cette

trame. Je croyais enfin que l'auteur, en mettant aux prises la politique astucieuse de Philippe et la franche loyauté du Grand-Maître, produirait de ces contrastes de situation qui font tout le charme des représentations dramatiques.

J'ai été bien trompé, Madame; je vois Philippe parler et agir dans tout le cours de la pièce comme un homme persuadé que les Templiers sont coupables, et ne répondre que par des niaiseries aux choses les plus raisonnables qu'on lui dit en leur faveur. Il n'y a personne dans toute la cour, pas même les ennemis des Templiers, qui ajoute foi aux accusations intentées contr'eux; Philippe seul croit à ces absurdités, et sur quel fondement? sur les assertions les plus folles, les moins fondées en raison. Mais les larmes de la Reine, les supplications du Connétable, les déclarations de Marigni fils, la rétractation de Laigneville, et enfin la franchise du Grand-Maître, rien de tout cela ne l'émeut; il attend que les Templiers soient brûlés pour s'écrier:

Étaient-ils innocens ? .... Ce doute fait horreur.
Grand Dieu ! si j'ai commis une funeste erreur,
Je ne demande pas que ta bonté pardonne:
Frappe-moi ! mais épargne et mon peuple et le trône.

Que pensez-vous, Madame, d'un tel caractère? pour moi, je crois que c'est celui d'un sot entêté;

et il faut avouer qu'il est cruel de voir une catastrophe aussi terrible être le produit de l'imbécillité et de l'entêtement. Si les Templiers étaient victimes de la politique de Philippe, sans cesser de les plaindre, on expliquerait au moins les causes de leur mort; mais dans la tragédie de M. Raynouard, cette mort affecte l'âme d'autant plus péniblement qu'elle est sans motif.

Vous parlerai-je, Madame, des autres personnages de cette tragédie? Eh! qu'en dirai-je? Le caractère de Marigni père est bien celui d'un vrai courtisan, il est bien dans la nature; mais c'est une nature basse, et il n'a pas cette énergie, cette élévation de vues qu'on exige au théâtre, même dans un méchant. Marigni fils est un diminutif de Jacques Molay: c'est son acolyte, son thuriféraire; et lorsque Jacques Molay n'est pas là, c'est lui qui est chargé du soin de le représenter sur la scène et de préparer les applaudissemens. Le Chancelier est la doublure de Marigni père; lorsque celui-ci dit: *Tue,* l'autre crie: *Assomme;* il est impossible de se ressembler plus complètement que ces deux hommes-là; il n'y a pas la plus petite nuance qui les distingue. La Reine et le Connétable sont aussi deux espèces de Ménechmes; ils jouent en faveur des Templiers le même rôle que Marigni père et le Chancelier jouent contr'eux. Ces quatre personnages font une partie carrée on ne peut plus ridi-

cule, et qui suffirait seule pour démontrer combien le plan de cette tragédie est défectueux, puisque l'auteur est obligé de suppléer au vide de l'action par le nombre des acteurs.

Du Dialogue.

Les écarts du dialogue, dit Marmontel, viennent communément de la stérilité du fonds de la scène et d'un vice de constitution dans le sujet. Marmontel vous indique, Madame, la raison pour laquelle le dialogue est si mal traité dans la tragédie des *Templiers*. Cette raison, c'est la stérilité du fonds de la plupart des scènes et la mauvaise disposition du sujet. On sait qu'en général la beauté du dialogue naît du contraste des caractères, des sentimens qui se combattent ou des intérêts qui se balancent. Ce n'est pas qu'une tragédie puisse continuellement offrir à l'auteur des moyens de déployer à chaque scène ces beautés qui ne peuvent résulter que de certaines situations. Il y a des scènes d'exposition, de confidence, de raisonnement, de délibération, qui ne permettent pas les grands mouvemens de l'éloquence; c'est principalement dans ces scènes que se montre le génie de l'auteur, parce qu'il n'y a pas d'occasion qui réclame plus d'art, plus de talens que celle où il faut cacher la froideur d'une situation, soit par les charmes de la poésie, soit par le naturel et la franchise des

sentimens. Quelques difficultés que le dialogue présente dans des scènes semblables, un auteur habile se tirera toujours d'affaire, s'il a su donner à chacun de ses personnages un caractère distinctif et des sentimens particuliers. Chacun d'eux, parlant suivant sa manière d'envisager les choses, il ne peut qu'en résulter un choc d'opinions quelconques, et conséquemment un dialogue naturel et vrai. Si, au lieu de cela, un auteur met en scène deux personnages qui ont absolument les mêmes idées sur un même sujet, que voulez-vous que ces gens-là disent entr'eux ? Il faudra que tandis que l'un parle, l'autre se borne à dire oui, ou bien, si vous les faites parler l'un après l'autre, ils ne feront que se répéter alternativement. Si cet auteur a donné à l'un des principaux personnages de sa pièce un caractère équivoque, qui penche même vers l'imbécillité, quel dialogue voulez-vous qu'il résulte entre ce personnage et ceux avec lesquels il s'entretiendra, si ce n'est un dialogue faux et à bâtons rompus?

C'est aussi ce qui arrive dans la plupart des scènes de la tragédie des *Templiers*. Voici, Madame, un exemple peut-être unique dans les fastes dramatiques, d'une scène qui est dialoguée de manière qu'en ôtant les noms des deux interlocuteurs, l'un d'eux peut être sensé avoir seul parlé tandis que l'autre écoutait. Cette scène est

la première de la tragédie des *Templiers*, entre le Chancelier et le Ministre (Marigni père).

Illustre Chancelier, le roi, que je devance,
Veut que dans ce palais j'annonce sa présence.
Vous savez son dessein : avant la fin du jour,
Un grand événement étonnera la cour.
Ministres l'un et l'autre, il faut que notre zèle
De Philippe outragé défende la querelle.
Ces fameux chevaliers, qui, s'égalant aux rois,
Remplissaient l'Orient du bruit de leurs exploits;
Qui dans toute l'Europe, et surtout dans la France,
Étalaient leur orgueil, leur faste, leur puissance,
Les Templiers enfin ne peuvent échapper
Aux coups dont le monarque est prêt à les frapper;
S'il faut les accuser, je l'oserai moi-même:
L'intérêt de l'état sera ma loi suprême.
Leur pouvoir, de grands noms, de perfides bienfaits,
Attachent à leur sort la plupart des Français;
De nombreux courtisans, même le Connétable,
Forment aux Templiers un parti redoutable.
Plus d'une fois la Reine a prodigué pour eux
Un crédit tout-puissant, des soins trop généreux;
Sans doute elle voudra protéger le Grand-Maître;
Oui, les plus grands dangers nous menacent peut-être;
Mais vous me connaissez, comptez toujours sur moi
Contre ces ennemis de l'état et du Roi.
Quoi ! leur coupable audace est encore impunie !
Ils vivent étrangers dans leur propre patrie :
Ils se sont affranchis des tributs solennels
Que partout les chrétiens acquittent aux autels.
Riches de nos bienfaits, mais possesseurs avides,

Ils repoussent loin d'eux le fardeau des subsides.
Dangereux ennemis et perfides sujets,
Sans cesse ces guerriers formaient d'affreux projets;
Et s'ils ont quelquefois combattu pour la France,
Ils voulaient par leur gloire affermir leur puissance.
Le Roi depuis long-temps est irrité contre eux,
Ses soupçons surveillaient leurs complots ténébreux.
Nous avons découvert qu'un pacte affreux, impie,
A remplacé les lois de la chevalerie;
Dans leurs rites secrets blasphémant l'Éternel;
Pour renverser le trône ils attaquaient l'autel.
La vengeance du roi serait terrible et prompte.....
Mais ce sont des Français, il veut cacher leur honte;
Il se borne à détruire un ordre dangereux :
Qu'ils se montrent soumis, il sera généreux.

Je vous laisse à deviner, Madame, les points d'intersection de ce discours pour en faire un dialogue; cette énigme vaut bien celles du Mercure, et elle pourra vous amuser pendant une soirée.

Je vais vous citer encore quelques fragmens de scènes dans le même genre; j'y mettrai les noms des interlocuteurs que vous pourrez supprimer ou transposer à votre gré.

LE MINISTRE.

Non, plus de Templiers ! tous ont cessé de l'être,
Alors, que sous le joug d'un vainqueur et d'un maître,
Leurs revers éclatans ont pour jamais livré
Et Solyme, et le temple et le tombeau sacré !

LE CHANCELIER.

Le Roi veut une entière et prompte obéissance;
Il exerce les droits de sa toute-puissance:
Malheur à ces guerriers s'ils osent résister!

Croyez-vous, Madame, qu'il ne serait pas possible de mettre le nom du Chancelier à la place de celui du Ministre et celui du Ministre au lieu de celui du Chancelier, ou bien de supprimer tout-à-fait celui du Chancelier? Quel inconvénient y aurait-il à cela? Mais poursuivons nos citations:

LE CHANCELIER.

De tous les chevaliers la haine redoutable
Chaque jour contre nous devient plus implacable.

LE MINISTRE.

Jaloux de mon pouvoir, rivaux de mon crédit,
Si le Roi m'encourage ou la cour m'applaudit,
De leur haine soudain éclate le murmure:
Chacun de mes succès leur paraît une injure;
Et moi, des Templiers ennemi sans retour,
J'osai les accuser, les poursuivre à mon tour:
De leurs vils attentats votre active prudence
Enfin a préparé la preuve et la vengeance.

LE CHANCELIER.

L'Inquisiteur partout a des agens secrets;
S'il devait seulement venger nos intérêts,
On pourrait suspecter sa promesse et son zèle;
Mais lorsqu'il doit punir croyez qu'il est fidèle.

LE CHANCELIER.

. . . . Sire, je suis confus
D'avoir subi pour vous l'orgueil de ses refus.

LE MINISTRE.

Si les armes pouvaient appuyer sa querelle,
Sans doute nous aurions à combattre un rebelle;
Mais votre garde entoure et remplit ce palais,
Et d'une vaine audace arrête les projets.

Il me semble qu'il était assez inutile d'ôter, dans cet endroit, la parole au Chancelier pour la donner au ministre; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut, Madame, lorsque l'un de ces deux personnages crie : *Tue*, l'autre ajoute aussitôt : *Assomme*.

LE CHANCELIER.

La thiare insultait au sceptre de nos rois;
Comment ces chevaliers vengèrent-ils vos droits?
Le dirai-je? en public, le faste de leur zèle
Par des discours pompeux servait notre querelle;
En secret leurs trésors, leur crédit rédouté,
Du pontife romain excitaient la fierté.

LE ROI.

S'ils outrageaient ainsi l'honneur du diadême;
Dans leurs rites secrets, l'audace et le blasphême
Insultant l'éternel, et méprisant ses lois,
Contre lui s'exerçaient à détrôner les rois. . . .

Pourquoi mettre ici dans la bouche du roi ce qui allait si bien dans celle du Chancelier; il

avait déjà dit dans la scène première du premier acte :

Dans leurs rites secrets blasphémant l'Éternel,
Pour renverser le trône, ils attaquaient l'autel.

La répétition de cette même idée lui appartenait de droit.

Je crains de vous ennuyer, Madame, en multipliant de semblables citations ; je vais cependant vous mettre encore sous les yeux quelques exemples d'un dialogue à bâtons rompus.

LE CHANCELIER *à Jacques Molay.*

. . . . Vous n'êtes plus Grand-Maître.

LE GRAND-MAITRE.

Qui l'a jugé ?

LE CHANCELIER.

Le Roi.

LE GRAND-MAITRE.

Mais l'ordre entier ?....

LE CHANCELIER.

N'est plus.

LE GRAND-MAITRE.

Croirai-je ?.......

LE CHANCELIER.

Épargnez-vous des regrets superflus.

Vous voyez d'abord le vice de ce dialogue, Madame ; c'est du vrai dialogue de mélodrame. Après ces mots : *Mais l'ordre entier*....., le

Chancelier, par un jeu puérile, interrompt niaisement le Grand-Maître pour placer un *n'est plus*. Mais il ne va pas au-devant de la pensée du Grand-Maître et n'y répond pas; la même remarque est à faire sur l'interruption après *croirai-je?*....

Dans la seconde scène du deuxième acte, la Reine prévient le jeune Marigni qu'il est designé pour arrêter les Templiers :

. . . . Votre père a d'avance
Annoncé votre zèle et votre obéissance.

MARIGNI, *fils*.

Mon père vainement s'est engagé pour moi;
Mes refus braveraient et mon père et le Roi.

LA REINE.

Vous livrez ces proscrits à la haine implacable!
Prévoyez donc leur sort!

MARIGNI, *fils*.

Qu'un autre en soit coupable!

Ou j'entends mal la dernière réplique du jeune Marigni, ou il répond tout de travers à la Reine. Elle l'invite à soustraire les Templiers à la haine de leurs ennemis, et il répond : *Qu'un autre en soit coupable*, c'est-à-dire qu'un autre soit coupable de les soustraire au sort qui les menace. Qu'est-ce que cela veut dire?

Marigni fils, au cinquième acte, annonce aux Templiers que la Reine a pris leur défense, et que

leurs accusateurs pâlissent devant elle. Laigneville s'écrie :

Quoi ! nous aurions fléchi ces juges menaçans !
Et nous suffirait-il d'être tous innocens ?

MARIGNI, *fils*.

Vous n'avez plus d'espoir ?..... Vous en auriez peut-être,
Si tantôt vous aviez entendu le Grand-Maître.

Je ne vois pas à propos de quoi cette exclamation : *Vous n'avez plus d'espoir ?* Il me semble qu'elle porte à faux, d'après ce que vient de dire Laigneville : *Quoi ! nous aurions fléchi ces juges menaçans ?* ce qui annonce bien quelqu'espoir. S'il ajoute : *Et nous suffirait-il d'être tous innocens ?* ce n'est qu'un doute qu'il émet là, ce n'est pas une exprèssion de désespoir ; mais M. Raynouard avait besoin d'une transition pour passer au récit que va faire le jeune Marigni, et apparemment qu'il n'en a pas trouvé de plus adroite que celle-là.

Du Style.

C'est ici, Madame, la partie la plus faible de la tragédie des *Templiers*. Cependant, elle a reçu tant d'applaudissemens sous ce rapport, que je crains bien de vous entendre taxer mon opinion de paradoxe. C'est une nécessité pour moi d'insister sur cet article un peu plus que je ne l'ai fait sur les autres, et d'accumuler preuves sur preuves

afin de ne vous laisser aucun doute. J'en mettrai tout à l'heure une assez nombreuse collection sous vos yeux.

Je le dis à regret, M. Raynouard n'est pas né poëte ; il n'est pas même initié dans les mystères de la versification. Son style est plein d'emphase et de déclamation ; c'est un feu roulant de sentences et d'antithèses. Vous n'y trouverez ni ces périodes harmonieuses, ni ces inversions, ni ce choix de mots qui distinguent la poésie de la prose ; il ignore tout à fait l'art de dérober la monotonie qui naît du retour des rimes par la variété des coupes et des repos. Presque tous ses vers tombent un à un ou sont attelés deux à deux, de sorte qu'en les récitant, il semble qu'on chante un *de profundis* en faux bourdon. La plupart de ses épithètes sont oiseuses, et le nombre des chevilles qu'il emploie est incalculable. Je n'ai pu réussir à compter les mots de remplissage, tels que : *toujours, sans cesse, sans doute, peut-être, tout*, et autres de cette espèce, qui, placés sans nécessité, et seulement pour compléter le nombre des syllabes, rendent ses vers durs, diffus et traînans. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'y ait pas un seul beau vers dans la tragédie des *Templiers* ; il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer ; mais ce que je soutiens, c'est que les sept huitièmes des vers qu'elle renferme sont mauvais. A la preuve! m'allez

vous dire, à quoi sert tout ce préambule? J'y consens, Madame, passons aux preuves. Ne croyez pas, cependant, que j'aille vous transcrire tout ce qu'il y a de répréhensible dans cette tragédie sous le rapport du style; ce serait un travail trop pénible que de copier sept à huit cents vers : veuillez bien vous contenter d'un certain nombre d'exemples des différens défauts que je reproche au style de M. Raynouard; et, afin que vous ne m'accusiez pas d'avoir fait un choix qui annonce de la partialité, je vous préviens, Madame, que j'ai particulièrement noté les vers que j'ai entendu exalter avec le plus d'enthousiasme dans quelques sociétés de cette ville.

Pour ne pas me répéter à chaque citation, je prends le parti de les classer et de les ranger sous des titres différens, suivant la nature des défauts dont je les accuse.

Style emphatique, sentencieux, déclamatoire.

Je viens vous annoncer les volontés du Roi.
De ce *vaste* palais les *superbes* portiques
Ont cessé d'étaler vos titres *magnifiques*.

Ces épithètes orgueilleuses, dans une circonstance aussi simple, ne vous rappellent-elles pas, Madame, les adverbes *superbement* et *magnifiquement* de Trissotin?

Mes chevaliers et moi, quand nous avons juré
D'assurer la victoire à l'étendard sacré,
De vouer notre vie et *notre saint exemple*
A conquérir, défendre et protéger le temple,
Avons-nous à des rois soumis notre serment?
Non, Dieu préside seul à cet engagement.
Le Roi l'ignore-t-il? c'est à vous de l'instruire :
Le seul pouvoir qui crée a le droit de détruire.

Ce dernier vers, que j'ai entendu applaudir avec enthousiasme, n'est qu'un sophisme. Je le demande, en effet, à tout homme de bonne foi; une corporation dont les membres se seraient engagés, par la foi des sermens, dans une entreprise nuisible à l'état, serait-elle hors de l'atteinte des lois par cela seul qu'elle aurait fait un serment consacré par une cérémonie religieuse? Le souverain n'aurait-il pas le droit de détruire cette corporation, et celle-ci pourrait-elle appeler du jugement qui la détruirait, sous prétexte qu'elle n'a pas soumis ses sermens au souverain?

En vérité, l'affirmative dans une telle question serait une absurdité monstrueuse. Observez, je vous prie, Madame, que si Jacques Molay raisonnait d'après les mœurs et les usages de son temps, et qu'il invoquât contre Philippe-le-Bel les statuts de son ordre approuvés par les papes, il n'y aurait aucun mal, et son langage aurait cette vérité locale dont un auteur ne doit pas s'écarter lorsqu'il fait parler ses personnages; mais Jacques Molay

s'avise de généraliser ses idées ; il fait des sentences, des maximes absolues, et c'est là ce qui est absurde : aussi, l'illusion cesse pour moi ; lorsqu'il parle, je n'entends plus que M. Raynouard, et je juge son opinion, abstraction faite du personnage qu'il fait parler. C'est sous ce point de vue que j'examine ce vers : *Le seul pouvoir qui crée a le droit de détruire.* Et je dis qu'en thèse générale c'est un sophisme.

Au milieu des périls que j'affronte *avec gloire,*
Je demande la mort et *j'obtiens la victoire.*

Il ne serait permis qu'à Alexandre ou à César de s'exprimer ainsi : c'est n'avoir pas d'idée des convenances théâtrales que de faire parler ainsi un simple chevalier. Le style de la tragédie doit être noble et élevé ; mais il doit en même temps être vrai et conforme à la qualité des personnages que l'on met en scène.

Hélas ! ces chevaliers, pour honorer mon zèle,
Vainement de lauriers couronnent ma valeur ;
La gloire est sur mon front, le deuil est dans mon cœur.

Assurément, si ce jeune Marigni a quelque défaut, ce n'est pas celui d'être trop modeste. Et cette jolie antithèse, *la gloire, etc.*, qu'en ditesvous, Madame, n'est-elle pas là bien placée ?

On sait à quels devoirs les défenseurs du temple
Consacrent saintement leur vie et leur exemple.

Jacques Molay s'était déjà servi de cette expression; il était bien naturel que le jeune Marigni répétât la leçon de son maître.

MONTMORENCY.

Nos parens, nos amis peuvent armer leurs bras :
Osons . . . .

LE GRAND-MAITRE.

La vertu souffre et ne conspire pas.

Il faut avouer que M. Raynouard est bien malheureux avec ses maximes. En voici une très-bonne en thèse générale, et précisément elle est ici d'autant plus mal placée qu'elle met le Grand-Maître en contradiction avec lui-même lorsqu'il dit au moment où on vient l'arrêter :

Nous avons quelque droit de faire résistance ;
Mais, etc.

Si les Templiers ont droit de résister, Montmorency ne dit rien de répréhensible en proposant d'user de ce droit, et la sentence du Grand-Maître porte à faux.

Vous direz donc au roi qui nous charge de fers,
Que loin de résister nous nous sommes *offerts ;*
On peut dans les prisons entraîner l'innocence !
Mais l'homme généreux, armé de sa constance,
Sous le poids de ses fers n'est jamais abattu ;
S'ils pèsent sur le crime, ils parent la vertu.
Où sont nos fers? nos fers !

Les deux premiers vers disent tout ce qui est nécessaire ; mais le sentencieux Molay n'est pas homme à nous tenir quittes à si bon marché. Et cette exclamation : *Où sont nos fers ? nos fers?* connaissez-vous, Madame, quelque chose de plus emphatique et de plus risible? On a bien raison de dire que rien ne ressemble plus au burlesque que le tragique outré.

L'homme a créé l'honneur, Dieu créa la vertu.

Voilà encore une sentence qui excite des cris d'admiration. Ce n'est cependant que du galimathias antithétique. Si Marigni fils parlait de ce faux honneur qui n'est ici-bas l'idole que des sots, il pourrait avoir raison ; mais alors il faudrait qu'il s'expliquât nettement. L'honneur pris dans un sens absolu ne peut être fondé que sur la vertu ; conséquemment Dieu l'a créé quand il a créé la vertu, conséquemment Marigni fils ne sait ce qu'il dit.

Vous livrez ces guerriers à ce juge implacable
Qui force l'*innocent* à s'avouer *coupable ;*
Qui se dit *convaincu* dès qu'il peut *soupçonner,*
Et commence à *punir* avant de *condamner ;*
Le ministre d'un Dieu *de paix et de clémence*
Sur un saint tribunal *fait asseoir la vengeance.*

Toutes ces antithèses de rhéteur, et ces vaines déclamations sont placées à contresens dans la bouche de la Reine pour justifier les Templiers. Il

me semble que son rôle exigeait qu'elle mît plus d'adresse et de circonspection dans ses propos. Son but doit être de toucher le roi pour le faire revenir de ses préventions ; et jamais on ne peut attendrir l'âme avec des injures et des lieux communs.

Mais silence, Madame ; le révérend père Jacques Molay monte en chaire : prêtez une oreille attentive, vous allez entendre un sermon dans toutes les règles.

Remercions le ciel qui nous l'accorde (*le martyre*) à tous.
Que le feu des bûchers s'allume autour de nous,
Que le fer de la mort s'agite sur nos têtes,
Je suis prêt. L'êtes-vous ? oui, je vois que vous l'êtes.
Grand Dieu ! je te bénis ; tu répands dans nos cœurs
Un courage plus grand encor que nos malheurs.
Tu veux que l'Univers reçoive un saint exemple :
Ces soldats de la foi, ces défenseurs du temple,
Justement préférés, sont dignes de l'offrir
A ceux qui, pour ton nom, doivent un jour mourir.
Quel glorieux revers ! quel infortune auguste !
Souvent celui que frappe un jugement injuste,
Sous les coups du malheur tristement abattu,
Te demande la vie, et nous c'est la vertu.
La vertu nous suffit : et puisque notre vie
Ou plus tôt ou plus tard doit nous être ravie,
Bénissons nos périls ; c'est par eux qu'aujourd'hui
Dieu marque le chemin qui nous ramène à lui.
Bravons de nos bourreaux la fureur criminelle :
Que nous enlèvent-ils ? la dépouille mortelle ;

Ils peuvent de nos jours éteindre le flambeau,
La vertu brille encore au-delà du tombeau;
Je sens qu'elle survit à notre heure suprême
Pour l'immortalité, pour le ciel, pour Dieu même.
D'un supplice cruel nous serons glorieux :
Mes amis, l'échafaud nous rapproche des cieux.

Je ne ferai, Madame, aucune réflexion sur ce morceau; les défauts en sont trop évidens pour que je les note. Je me borne à vous recommander le dernier vers comme un jeu de mots ridicule, et je vous prie d'en faire justice. Il vous suffira d'observer que *les cieux* présentent l'idée d'une chose abstraite et *l'échafaud* celle d'une chose matérielle, et qu'en conséquence on ne peut pas les accoler ensemble.

Nous sommes innocens, disait-il, *nous le sommes*;
Nous prenons à témoins, Dieu, les rois et les hommes;
Contre nos oppresseurs nous aurons attesté
Et le siècle présent et la postérité.
Que le fer des bourreaux nous arrache à la vie;
Qu'ils épuisent sur nous toute leur barbarie,
On n'entendra de nous que ces nobles accens :
Nous sommes innocens, nous mourons innocens!
Que le feu des bûchers s'élance et nous dévore,
Au milieu des bûchers, nous le dirons encore :
Et peut-être du fond des tombeaux gémissans
S'élèveront ces cris : Nous étions innocens.

Sans être bons, les quatre premiers vers de

cette tirade sont dans la mesure; tout le reste est l'amplification d'un écolier de rhétorique.

Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.

On a beaucoup loué ces vers; pour moi, je suis de l'avis d'Alceste :

Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Plus la flamme montait n'est que de la prose triviale.

Style décousu.

Mon cœur est innocent, mais ma bouche est coupable.
J'ai fait de faux aveux et j'en suis indigné;
Des pleurs du repentir mon visage est baigné.
Vos regards m'ont instruit de l'excès de mon crime;
Mais aurais-je perdu tout droit à votre estime?
Hélas! je n'ai pas eu la force de souffrir!
Je puis tout réparer, je puis encor mourir.

Concevez-vous, Madame, une telle enfilade de sept vers sans aucune sorte de liaison? Pour que vous en jugiez toute l'absurdité, je vais les transcrire de nouveau en commençant par le dernier et en remontant; vous verrez qu'ils présenteront un sens tout aussi raisonnable que celui qu'ils offrent dans leur ordre primitif.

Je puis tout réparer, je puis encor mourir.
Hélas! je n'ai pas eu la force de souffrir.

Mais aurais-je perdu tout droit à votre estime?
Vos regards m'ont instruit de l'excès de mon crime;
Des pleurs du repentir mon visage est baigné.
J'ai fait de faux aveux, et j'en suis indigné.
Mon cœur est innocent, mais ma bouche est coupable.

Vous pouvez faire, Madame, la même opération sur les deux premières citations qui suivent:

Je retrouve la gloire où je craignais la honte;
J'admire et je bénis ce généreux remords.
Vous pouvez désormais vous offrir à la mort.
O ciel! jusqu'à la fin soutiens notre constance.

...... Ah! mon courroux n'a pu se contenir;
Ils me réduisent donc au malheur de punir.
Avec quelle fureur leur faux zèle s'exprime!
Je reconnais enfin l'esprit qui les anime.

Le roi veut une entière et prompte obéissance;
Il exerce les droits de sa toute-puissance:
Malheur à ces guerriers s'ils osent résister!

J'ai dévoué ma vie au monarque, à la France;
Ta gloire et ton bonheur faisaient ma récompense:
Les honneurs, le pouvoir illustrent ma maison,
Je prépare pour toi la splendeur d'un grand nom;
Et sur un échafaud mon fils perdrait la vie!

Mon père, Adélaïde, ont droit à mes regrets:
Je combats à la fois l'amour et la nature,
Je ne puis de mon cœur étouffer le murmure.
Et toi, mon père, et toi cesse de t'affliger!

J'exerçais envers vous mon droit le plus auguste.
J'étais trop généreux ; c'est l'instant d'être juste.
Je le serai, sans doute ; ingrats , retirez-vous.
— Dieu lit au fond des cœurs, qu'il soit juge entre nous.
Amis , c'est devant lui que nous allons paraître.

Votre fatal secret vous appartient encore :
Il faut qu'Adélaïde elle-même l'ignore ;
Il faut le taire au prince , à votre père , à tous.
Je sais pour quel dessein le roi compte sur vous.

Vous aviez toujours dit qu'ils étaient innocens.
Des ministres cruels, des ennemis puissans.....
Ah ! puisse sur eux retomber l'injustice !

Style diffus.

Leur pouvoir, de grands noms , de perfides bienfaits ,
Attachent à leur sort la plupart des Français.

Dangereux ennemis et *perfides* sujets ,
Sans cesse ces guerriers formaient d'*affreux* projets.

Nous avons découvert qu'un pacte *affreux*, *impie*
A remplacé les lois de la chevalerie.

. . . . Ce palais autrefois,
Gardait *tous* les trésors de l'état *et des rois*.

Je *découvre* aujourd'hui , *j'apprends* que contre moi
Les Templiers , etc.

J'admirai dans les camps *ces braves chevaliers*,
Chrétiens *toujours* soumis , *intrépides guerriers*.

De *tous* les malheureux protecteurs *charitables*,
C'est aux seuls Musulmans qu'ils étaient redoutables.

. . . . *Tous* les Navarrois
Ont *respecté*, *chéri* la fille de leurs rois.
Leur bonheur fait le mien, et je vous le confie;
Conduisez auprès d'eux une épouse *chérie*.

Illustre reine! la France et la cour et l'armée,
Retentiront toujours de votre renommée;
Les Français triomphans, les ennemis vaincus,
Honorent votre gloire, admirent vos vertus.
Le peuple, dont vos soins adoucissent la peine,
Connaît à vos bienfaits que vous êtes sa reine.
Votre sexe, par vous, montre l'art de régner;
Vous savez à la fois combattre et gouverner.

Tout *servait* à la fois et *secondait* mes vœux.
Je vois les Templiers *proscrits* et *malheureux*, etc.

Et je ferai céder, *malgré mon désespoir*,
L'amour à la vertu, le bonheur au devoir.

Si l'arrêt les absout, c'est à votre équité
Qu'ils auront dû *l'honneur, leurs jours, leur liberté*.

Vous savez que la Reine a pris notre défense.
Ses *vertus*, son *crédit*, son *rang*, son *éloquence*,
Tout semble loin de nous écarter le danger.

Des ennemis *nombreux*, *perfides*, *redoutables*,
Dénonçaient ces guerriers; vous les croyiez coupables.

A ces infortunés je promets mon secours;
Je puis, *je dois* pour eux sacrifier mes jours.

Au milieu des dangers j'espère vous offrir
L'exemple, *la vertu*, *la gloire* de souffrir.

Ces ministres sacrés, *dont l'austère franchise*
Devant le souverain parle au nom de l'église,
Ces premiers magistrats, *dont l'éloquente voix*
M'implore au nom du peuple et m'expose ses droits;
Tous mes sujets enfin dénoncent de grands crimes.

On eût dit que sur eux ils entendaient tonner
Les accens éternels, *la colère céleste*.

De *tous* les chevaliers la haine *redoutable*
Chaque jour contre nous devient plus *implacable*.

Et moi, des Templiers ennemi *sans retour*,
J'osai les accuser, les poursuivre *à mon tour*.

. . . . . Je suis surpris, *j'ai quelque droit de l'être*;
Pour la première fois vous louez le Grand-Maître.

J'avais intention, Madame, de faire un chapitre intitulé : *Style prosaïque*; mais après avoir émargé dans mon exemplaire tout ce que j'aurais à transcrire, j'ai été effrayé de la tâche que j'allais m'imposer, et j'y ai renoncé. C'est déjà beaucoup que d'avoir à lire des vers tels que ceux-ci :

Mais, vous me connaissez; comptez toujours sur moi
Contre ces ennemis de l'état et du roi.

Que serait-ce, si l'on était condamné à en copier deux cents de cette espèce? il y aurait de quoi tomber malade de dégoût et d'ennui; j'ai donc supprimé ce chapitre.

Galimathias, Expressions impropres, Naïvetés burlesques.

Accusés de trahir et l'autel et le trône,
Quand on peut vous livrer au glaive de la loi,
C'est vous justifier que d'obéir au roi.

Voilà, Madame, un argument unique dans son genre : *Vous êtes accusés de trahison ; le moyen de prouver votre innocence, c'est de vous soumettre de bonne grâce au châtiment que l'on vous inflige comme si vous étiez coupables.*

Nous joindrons à nos droits ceux de notre innocence.

Quelle différence peut-il y avoir entre les droits des Templiers et les droits de l'innocence des Templiers ?

. . . . J'aurai soin cependant
Que vous ne *hasardiez qu'un courage* prudent.

Hasarder un courage me paraît une expression très-hasardée.

L'Anglais fuit, *et laissant nos rivages déserts*,
Met entre nous et lui la barrière des mers.

On croirait que les Anglais, après avoir ravagé nos rivages, en ont fait des déserts ; cependant M. Raynouard a voulu dire *désertant nos rivages*. Il y a une grande différence entre ce qu'il a dit et ce qu'il a voulu dire.

LE GRAND-MAITRE.

Vous désobéissez aux volontés du roi!

MARIGNI *fils*.

Je cesse d'obéir, c'est un devoir pour moi.

Pour un loyal Templier la distinction est un peu sophistique.

LE GRAND-MAITRE *à Marigni fils*

Chacun des chevaliers vous rend votre secret;
Vivez, portez encore le fardeau de la vie.

Vivez, portez le fardeau de la vie, est un pléonasme; mais ce n'est rien que cela. Le premier vers me choque bien autrement. Il me semble que Jacques Molay déraisonne et que la peur lui trouble le cerveau. Il n'y a pas ici de secret à rendre: Marigni fils est Templier; c'est un serment qu'il a fait, et, suivant le même Jacques Molay, Dieu seul a présidé à cet engagement, et *le seul pouvoir qui crée a le droit de détruire.* Dieu seul ou le pape peuvent donc délier Marigni de ses engagemens; l'ordre entier des Templiers n'a pas le droit de relever un chevalier de ses vœux.

On vous reconduisait: de tous les prisonniers
Le Grand-Maître et *moi seul* nous restions les derniers.

Ne croyez-vous pas, Madame, entendre dire à Jeannot: J'ai dîné *tout seul* avec ma sœur, mon petit frère, mon oncle et ma tante?

MONTMORENCY *au Grand-Maître.*

Nous suivrons votre sort.

LAIGNEVILLE.

Oui, nous l'avons juré.

MARIGNI *fils.*

C'est pour nous un devoir, *et c'est un droit sacré.*

Si vous devinez ce que signifie le second hémistiche du dernier de ces deux vers, je vous prie de m'en faire part, Madame; pour moi je n'y comprends rien.

Ces refus insultans vous expliquent assez
De quels périls affreux nous étions menacés;
Vous n'en avez que trop retardé la vengeance.

Ce qui doit se construire de cette manière: *Vous n'avez que trop long-temps retardé la vengeance des périls affreux dont nous étions menacés.* Je ne crois pas que cette phrase soit française même en prose.

Restez. Le roi l'ordonne, et *lui-même* s'avance.

En lisant ce vers, je n'ai pu m'empêcher de songer à ce bon provincial qui disait, en parlant de Louis XIV: J'ai vu ce grand roi *qui se promenait lui-même.*

Retour trop fréquent de chevilles et de rimes que l'auteur paraît affectionner.

J'apprends, mais en secret, que dans ce jour, *peut-être*,
Tous seront arrêtés, chevaliers et Grand-Maître.

Déjà de votre sort vous vous doutez, *peut-être?*
–Je l'attends sans effroi.–Vous n'êtes plus Grand-Maître.

Sans doute elle voudra protéger le Grand-Maître.
Oui, les plus grands dangers nous attendent *peut-être*.

Frappé de ses vertus, les égalant *peut-être*,
Le sultan proposait d'échanger le Grand-Maître.

Pour la dernière fois vous entendez, *peut-être*,
Celui que devant Dieu vous choisîtes pour Maître.

Saisir les chevaliers, et surtout le Grand-Maître,
C'était sauver l'état et nous-mêmes *peut-être*.

. . . . Tous obtiendront *peut-être*
La gloire de marcher sur les pas du Grand-Maître.

Un Templier caché qui secondant, *peut-être*,
Les intérêts, l'espoir, les desseins du Grand-Maître.

. . . . Les amis du Grand-Maître,
Cachés autour de moi, nous menacent *peut-être*.

Vous n'avez plus d'espoir!... Vous en auriez *peut-être*,
Si tantôt vous aviez entendu le Grand-Maître.

— S'il faut les accuser, je l'*oserai* moi-même.
— . . . . J'*ose* vous le défendre.
— J'*osai* les accuser, les poursuivre à mon tour.
— Je n'*osais* démentir leur noble renommée.
— Je les crois innocens, j'*ose* les protéger.
— J'*oserais* le défendre au prix de tout mon sang.
— . . . . Moi j'*oserai* la dire.
— . . . . Cest en vain que les rois
Osent anéantir nos titres et nos droits.

— Nos parens, nos amis, peuvent armer leurs bras;
Osons. . . . . .
— *Osez* les annoncer, nous saurons les souffrir.
— *Oserai*-je le dire? ils sont mes prisonniers.
— Je ne l'espère pas; et qui l'*oserait*?
— Mais j'*ose* devant lui défendre l'innocence.
— . . . . Aujourd'hui ma prière
Ose te demander une grâce dernière.
— Et toi-même *oserais* t'avouer leur complice!
— Tel les croit innocens qui n'*oserait* les plaindre.
— J'*osai* par mon exemple encourager l'armée.
— Pardonnez à mon zèle. Oui, sire, j'*ose* croire, etc.
— Tous *oseront* s'armer, conspirer contre moi.
— A vos sages avis s'il *ose* résister, etc.
— S'ils hésitent d'absoudre, ils n'*osent* condamner.
— Mais enfin, quel est-il? Vous n'*osez* nous le dire.
— A la bonté du roi n'*osez*-vous recourir?
— Ah! sire, si j'*osais*. — Parlez. Je vous l'ordonne.
— Et j'*ose* t'y citer, ô pontife romain!

Il paraît, Madame, que M. Raynouard a une prédilection pour le verbe *oser*. Cependant, au milieu de tous ces vers que je viens de vous transcrire, il n'est placé que deux ou trois fois à propos; dans tout le reste il fait cheville. Je ne vous dirai rien sur la rime *peut-être*; son retour fréquent vous a convaincue de la difficulté qu'a éprouvée M. Raynouard pour rimer à *Grand-Maître*.

J'aurais pu vous citer beaucoup d'autres exemples de cette difficulté; mais *j'ose* vous affirmer, Madame, que je suis las de copier de mauvais vers,

et qu'il est bien temps que je me repose. Je crains seulement que vous ne m'accusiez d'avoir relevé avec une sévérité trop minutieuse les défauts de la tragédie des *Templiers*, et d'en avoir malignement dissimulé les beautés. Je vous proteste, Madame, que j'ai jugé cet ouvrage d'après ma conscience et la conviction la plus intime. D'ailleurs, j'ai franchement avoué pour beau ce qui m'a paru tel; et c'est ainsi que j'ai rendu au caractère de Jacques Molay la justice que cette conception mérite. J'ai aussi reconnu qu'il serait possible de trouver dans la totalité de cette tragédie, deux scènes où il n'y eût rien à reprendre, et peut-être me suis-je, à cet égard, beaucoup trop avancé. Par exemple, la scène où Marigni fils, chargé d'arrêter les Templiers, refuse de le faire, et déclare qu'il est lui-même chevalier, est belle, j'en conviens; mais c'est une situation qui a été clouée là pour faire effet: elle n'est pas produite par la force du sujet, et elle n'en est pas un résultat nécessaire. Tout autre que Marigni fils aurait pu arrêter les Templiers; et cela est si vrai que, sur son refus, c'est un officier subalterne qui remplit cette commission. En conséquence, il n'était pas nécessaire que ce fût lui qui la remplît, et il est évident qu'il n'en a été chargé que pour produire la situation dont il s'agit. Cette situation est donc postiche, quoiqu'elle soit assez belle, si on la considère isolément et hors du sujet.

Qu'exigez-vous de plus de mon impartialité? Faut-il vous mettre sous les yeux tous les beaux vers de la tragédie des *Templiers*, quoique je ne vous aie cité qu'une partie des plus mauvais? Eh bien! soit, Madame; je vous citerai tout : la tâche ne sera ni longue ni difficile, et je ne serai pas embarrassé sur le choix. Les voici :

On a calomnié ces guerriers vertueux.
—Comment me le prouver? —*En mourant avec eux*.

L'hypocrite ose-t-il affronter le trépas?
Il ment, trompe, séduit; *mais, sire, il ne meurt pas.*

Mais il n'était plus temps..... *les chants avaient cessé.*

Vous voyez, Madame, que tous les beaux vers de la tragédie des *Templiers* se réduisent à trois hémistiches. Vous vous étonnez peut-être que je ne vous cite pas le plus fameux de tous :

La torture interroge, et la douleur répond.

Mais que voulez-vous? chacun a son goût, et moi je n'aime pas les pensées tournées en anthithèses; cela sent trop son rhéteur : je préfère les vers de sentiment. Celui-ci, par exemple, serait beau s'il n'était pas hors de place.

N'avez-vous rien à dire à votre ancien ami?

Il se trouve dans la scène où Philippe, envoyant les Templiers à la mort, rappelle le Grand-Maître,

pour l'entretenir en particulier. Mais qui ne voit pas que ce vers est une parodie déplacée du mot sublime de Henri IV à Biron? Ce qui était le comble de la bonté dans la bouche de Henri, est le comble de la cruauté et de la dérision dans celle de Philippe. Les preuves du crime de Biron étaient matérielles et plus évidentes que le jour; Philippe, au contraire, n'a réellement aucune preuve des crimes attribués aux Templiers. Il se conduit dans tout le cours de la pièce comme un sot qui refuse d'ouvrir les yeux à la lumière; et cette apparence de sensibilité qu'il montre au dernier moment, est hors de toute vraisemblance. La sensibilité dans un roi suppose de l'équité et du bon sens, et Philippe n'a donné de preuve ni de l'un ni de l'autre; son attendrissement *in extremis* est tout à fait ridicule et déplacé.

Vous devez être enfin satisfaite, Madame, je ne vous ai caché aucune des beautés de la tragédie des *Templiers;* je vous ai indiqué tout ce qui est digne d'éloges, et vous êtes sans doute maintenant convaincue qu'il n'y a pas là de quoi crier miracle! S'il faut encore vous dire, pour terminer, mon avis sur les causes du succès incroyable de cette tragédie, je pousserai jusque là l'obéissance, quoiqu'il m'en coûte beaucoup de faire un aveu aussi peu flatteur pour le bon goût des Parisiens, et quoique j'aie eu d'abord le dessein de me taire sur cet article. Je

vous dirai donc que cette tragédie, d'après les observations que j'ai été à portée de faire aux représentations, ne doit son succès qu'aux défauts que je vous y ai fait remarquer, *l'emphase, le pathos* et *les sentences.* On a d'abord été dupe du prestige; ensuite l'amour-propre s'est mêlé de la partie, et les gens qui ont applaudi à la première représentation ne veulent pas convenir aujourd'hui qu'ils ont été trompés; mais le temps amortira cet enthousiasme, et lorsque la raison jugera, il en sera des *Templiers* comme du *Timocrate* de Thomas Corneille, qui a eu quatre-vingts représentations de suite, et qui est tombé dans l'oubli le plus complet.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE II.

Paris, ... 1806.

MONSIEUR Legouvé me fournit, Madame, dans l'*avant-propos* de sa tragédie de Henri IV, une occasion d'entrer en matière sans préambule. *Le meilleur de nos rois*, dit-il, *assassiné au milieu de son peuple, dans le moment où il allait combattre un ennemi national et mettre le comble à la gloire d'un règne heureux et florissant; tel est l'événement que j'ai transporté sur la scène, persuadé que l'intérêt dont il est susceptible m'aiderait à surmonter les difficultés d'un sujet annoncé comme impraticable.*

Il me semble que M. Legouvé s'est trompé lorsqu'il s'est persuadé que l'intérêt dont était susceptible la mort de Henri IV l'aiderait à surmonter les difficultés de ce sujet. Un assassinat n'offre pas un intérêt dramatique, par cela seul qu'il est commis sur un personnage célèbre dans l'histoire par ses vertus ou par ses exploits. Ce sont les circonstances de l'action qui la rendent propre à la scène. La mort de César, par exemple, est susceptible de tout l'intérêt dont la mort de Henri IV est dépourvue : et pourquoi? C'est que toutes les circonstances qui

concourent au dénoûment appellent l'intérêt du spectateur autant que le dénoûment lui-même.

En effet, César, après avoir asservi sa patrie, veut se faire couronner au Capitole. Ce nom de roi que Rome abhorre réveille dans le cœur de quelques républicains le sentiment de l'indépendance : ils se rappellent les beaux jours de la liberté; ces jours pourraient renaître si le tyran n'existait plus. On se réunit, on conspire ; et quels sont les conspirateurs? Les hommes les plus distingués de la république, l'élite du sénat ; à leur tête sont Cassius et Brutus, Brutus le fils bien-aimé de César! Voyez ici, Madame, la vérité de cette assertion, que les circonstances d'un assassinat peuvent seules le rendre digne d'être transporté sur la scène. Sans doute rien n'est plus horrible à montrer à des spectateurs délicats qu'un fils poignardant son père, et cependant Brutus émeut, intéresse; c'est que la passion qui l'entraîne au crime est excusable dans les mœurs du temps où il vivait; c'est que son cœur ne cesse pas d'être sensible et noble jusque dans ses égaremens; c'est qu'on le voit se débattre contre le remords; c'est qu'enfin il croit commettre une action louable. Ce n'est pas à un amour ridicule qu'il immole César, c'est à la liberté de Rome, au salut de la république ; voilà ce qui l'absout aux yeux des spectateurs. Remarquez aussi que les conjurés, tous animés du même esprit, ne vont pas

chercher un assassin dans la classe obscure des gladiateurs. Le moyen serait indigne d'eux; frapper César est un honneur qu'ils ne sauraient céder:

> Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
> Cet immortel honneur et ce pressant danger.
> Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre;
> Là, je le punirai : là, je le veux surprendre .....
> Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
> Mais qu'une telle mort est noble et désirable!
>
> Brutus *dans la mort de César.*

Si les conspirateurs montraient de la lâcheté, et achetaient le bras de quelqu'esclave pour tuer César, dès lors le sujet n'offrirait plus d'intérêt dramatique. Au théâtre, on n'accorde d'intérêt à un conspirateur qu'autant qu'il paie de sa personne; s'il est sans courage, on le méprise et on le siffle avec raison.

Voyons encore un sujet de tragédie qui nous fournira matière à quelques observations qui ne seront pas à l'avantage de la mort de Henri IV; la tragédie d'Agamemnon s'offre d'autant plus à propos qu'il s'agit aussi, dans cette tragédie, comme dans celle de M. Legouvé, d'un mari assassiné par sa femme.

Vous vous rappelez, Madame, avoir vu représenter cette tragédie, il y a quelques années, et vous vous rappelez le succès qu'elle a justement obtenu.

Agamemnon est depuis dix ans occupé au siége de Troie. Clytemnestre est restée seule et livrée à elle-même dans Argos. Le souvenir de son époux ne se présente à elle qu'avec une espèce d'horreur; elle ne peut oublier le sacrifice d'Iphigénie; elle ne peut oublier que sa fille a été arrachée de ses bras et conduite à l'autel par l'ordre du cruel Agamemnon. La fatalité qui poursuit cette épouvantable famille des Atrides, conduit vers Argos un exécuteur des décrets célestes: c'est Egyste, fils de Thieste. Dès la première scène, il expose très-bien les motifs de vengeance qui l'animent et les nouveaux forfaits qui se préparent dans le palais d'Atrée,

Thieste! tu verras Agamemnon puni:
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre! appaise-toi: calmez-vous Euménides!
Vous avez au berceau prescrit les Pélopides.
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périsse, lui, son fils, Electre et tout son sang!.....
Ils mourront sous ce fer que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée;
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thieste à moi-même inconnu,
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!.... Pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiège-t-il mes pas?

Je regrette, Madame, de ne pouvoir copier ce morceau tout entier; vous y reconnaîtriez souvent la

touche mâle et fière de Crébillon; mais une citation plus longue nous éloignerait de notre but. Egyste parvient facilement à séduire une épouse irritée et à lui faire partager ses feux adultères. Clytemnestre est devenue coupable; elle espère ne plus revoir un époux qu'elle hait et qu'elle a outragé, lorsque tout à coup l'on annonce le retour d'Agamemnon. Que peut faire dans une circonstance pareille une femme dont le crime ne saurait être ignoré de son époux ? Elle n'a que deux partis à prendre, celui de se tuer elle-même ou de tuer son mari pour prévenir les effets d'un juste courroux. Implorer un pardon qui peut-être ne serait pas accordé, est un expédient indigne de la fille de Léda ; ce pardon ne saurait d'ailleurs s'étendre à Egyste : ainsi donc, entre les deux moyens extrêmes qui lui restent, il est dans la nature d'un cœur perverti que Clytemnestre suive le conseil qu'un horrible amour lui suggère. Il n'y a rien qui blesse la vraisemblance dans le parti qu'elle se résout à prendre. Egyste, en digne fils de Pélops, fait ce qu'il doit faire en mettant le poignard aux mains de Clytemnestre. S'il tuait lui-même Agamemnon, sa vengeance ne serait pas complète, ce ne serait qu'une vengeance ordinaire; et dans les forfaits qui souillent cette famille, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire par l'atrocité des circonstances. Ce n'est donc pas par lâcheté, mais par

un raffinement de cruauté, qu'Egyste pousse Clytemnestre au meurtre d'Agamemnon.

Vous voyez, Madame, que ce sujet d'*Agamemnon* est éminemment dramatique, parce que les conspirateurs n'agissent pas froidement, sans motifs, sans passion. L'un est le fils de Thieste, c'est tout dire ; l'autre est une épouse adultère, entraînée par un amour criminel. Du jeu de ces différentes passions, à savoir la vengeance, l'amour et la haine, doivent naître des situations propres à émouvoir le spectateur. Si M. Lemercier se fût borné à faire d'Egyste un ambitieux dont le seul désir eût été de monter sur le trône d'Argos ; si sa Clytemnestre n'avait eu d'autre motif de tuer son mari qu'un accès de jalousie contre Cassandre qu'elle croit la maîtresse d'Agamemnon, la tragédie de M. Lemercier n'aurait offert aucun intérêt.

Voilà précisément, Madame, pourquoi *la Mort de Henri IV* ne produit point d'effet sur les spectateurs, et pourquoi la représentation en est d'un froid mortel.

On conspire la mort du meilleur des rois. Quels sont les conspirateurs ? Le premier est un ambassadeur d'Espagne, qui n'a d'autre motif que d'obéir aux ordres de sa cour. Du reste, aucun motif de vengeance personnelle ne l'anime ; c'est un brigand impassible qui assassine pour le plaisir d'assassiner, et qui joint à l'atrocité de l'action, la

poltronnerie la plus révoltante. Vous verrez bientôt que son langage trivial répond à la bassesse de sa conduite.

L'autre conspirateur est le duc d'Épernon, comblé des bienfaits du roi. Ce d'Épernon se bat les flancs pour ennoblir sa trahison. Ce n'est ni pour l'Espagne ni pour la religion qu'il conspire; à l'entendre, ses motifs sont d'un ordre bien plus relevé :

D'Épernon ne serait qu'un servile instrument!
C'est pour un autre prix que ma fierté conspire:
La mort du roi n'est rien si je n'obtiens l'empire.

Mais comme il existe un héritier présomptif de la couronne, il s'aperçoit qu'il vient de dire une sottise, et pour la pallier, il ajoute :

Mais s'il meurt, quand son fils ne peut encor régner,
Médicis, dont j'ai su gagner la confiance,
Régente par mes soins, m'appelle à la puissance.

Ainsi donc voilà le plus grand seigneur du royaume qui conspire la mort d'un roi qui l'aime, pour être le favori d'une régente. Belle chute! et digne de l'exorde! Il a beau faire; tout cet échafaudage d'ambition sur lequel l'auteur l'a élevé ne peut cacher aux yeux du spectateur la petitesse du rôle qu'il joue. Et quels ressorts pensez-vous qu'il fasse mouvoir pour arriver à ses fins? Croyez-vous voir en lui un de ces génies audacieux qui semblent

être nés pour changer le monde ; un de ces hommes entreprenans, courageux, actifs, qui ne laissent rien à la fortune de ce qu'ils peuvent lui enlever par le conseil ou par la prévoyance ; en un mot, un de ces hommes dont la tête, suivant l'expression d'un écrivain moderne, est une puissance. D'Épernon n'est rien de tout cela ; c'est un intrigant vulgaire, dont tout le génie se borne à supposer des lettres, à attiser dans le cœur d'une femme en démence le feu de la jalousie, et dont le courage se réduit à armer d'un poignard la main d'un fanatique.

Le troisième conspirateur, c'est Médicis, c'est l'épouse du roi. Vous ne devineriez jamais, Madame, si je ne vous l'avais laissé entrevoir, quelles sont les raisons qui la portent à consentir à la proposition que d'Épernon lui fait de tuer son mari. Ces raisons ? c'est qu'elle est jalouse. L'auteur a bien senti toute la faiblesse d'un motif semblable à une action aussi odieuse, et pour lui donner un peu de force, voici comme il peint Médicis.

D'ailleurs elle naquit sur ces bords dangereux,
Où, jusques aux forfaits poussant la frénésie,
De poisons, de poignards s'arme la jalousie,
Et, par ce sentiment sans relâche égaré,
Son cœur d'ambition brûle encor dévoré.

On voit que l'auteur a voulu rejeter sur l'influence du climat d'Italie l'atrocité du crime de Médicis.

Les exemples de femmes qui assassinent leur mari par jalousie lui ont paru trop rares en France ; et moi je pense qu'ils sont tout aussi rares en Italie qu'ailleurs. On conçoit le désespoir d'une jeune personne qui, après avoir fait à l'objet de son amour le sacrifice le plus grand qu'une fille puisse faire, voit ses feux trahis et ses transports méprisés ; on conçoit que dans la fureur où la jette l'abandon d'un perfide, elle se porte aux derniers excès, et qu'elle lave sa honte dans le sang de celui qui l'a perdue; mais qu'une femme qui a six enfans, et dont les passions doivent être déjà amorties, consente à faire assassiner son mari, à priver ses enfans d'un père, et tout cela sous un prétexte aussi ridicule que celui d'une infidélité sans conséquence; en vérité, cela n'est pas vraisemblable, et, à cet égard, je m'en rapporte à vous, Madame, j'en appelle à tout votre sexe.

L'auteur, de crainte que les spectateurs ne se contentassent pas de cet expédient du climat, donne, en outre à Médicis, un cœur qui *d'ambition brûle encore dévoré*. Certes! si jamais passion fut exclusive, c'est bien la jalousie; et si elle pouvait s'allier à une autre, ce ne serait pas à l'ambition.

(*S'écrie Médicis.*)

Grand Dieu ! si j'abhorrai Calvin dès mon enfance !
Si je t'offris toujours mes pieux sentimens !
Rends-moi l'époux que j'aime et finis mes tourmens?

Est-ce là le langage d'une femme qui a quelque autre affaire en tête que la jalousie? Il est bien clair, d'après cette invocation pressante, que tout ce qui cause les tourmens de Médicis c'est la crainte de n'être plus aimée de Henri, puisque si son époux lui était rendu tous ses tourmens seraient finis. Il est bien clair, en un mot, que l'ambition n'est dans son caractère qu'un accessoire; cependant, l'auteur voudrait qu'on crût que ces deux passions marchent de front chez elle, et qu'elles se partagent son cœur, comme le vin et la paresse se partagent le cœur de Figaro. Eh bien! soit, je vous accorde la possibilité que ces deux passions se trouvent réunies dans un même individu; mais, en revanche, il faut m'accorder qu'il ne pourra pas les développer contre un même objet; et qu'ainsi une femme jalouse de son mari, si elle a quelqu'un à tuer par ambition, ne tuera pas ce même mari, parce qu'alors il y aurait conflit de juridiction entre la jalousie et l'ambition, l'une tirant de son côté, tandis que l'autre tire de l'autre. En effet, la jalousie qui naît de l'amour, comme celle de Médicis, tend à conserver lorsque l'ambition tend à détruire : d'où je conclus, Madame, que le caractère de Médicis, dans la tragédie de M. Legouvé, est un composé de qualités hétérogènes, un tissu d'absurdités et de contradictions; et voici comme je prouve ma thèse : Marie de Médicis consent à l'as-

sassinat de Henri, le fait est constant. Elle y consent ou par ambition ou par jalousie; si c'est par ambition, M. Legouvé a eu tort de nous la représenter au commencement de sa pièce comme une amante passionnée, qui met toute sa joie à chérir son mari et être payée de retour. Il est impossible qu'une femme qui aime si passionnément son mari le matin, consente le soir à le tuer pour un motif étranger à son amour. Il y a donc contradiction. Si c'est par jalousie, je dis que, dans cette hypothèse, il y a absurdité; et comme c'est à celui qui argumente contre la vraisemblance à prouver, je demande qu'on me cite un exemple, dans la société, d'une femme qui, étant mère de six enfans, a consenti à l'assassinat de son vieux époux, parce-qu'il s'était rendu coupable envers elle d'une infidélité. Jusque-là je suis fondé à soutenir, et je soutiendrai qu'il y a absurdité. Il me semble que M. Legouvé aurait beaucoup mieux fait de laisser à Médicis le caractère que lui donne l'histoire; ambitieuse, opiniâtre et vindicative. C'est à peu près le caractère de Cléopâtre dans Rodogune; mais M. Legouvé a voulu nous donner un caractère de sa façon, et il n'a fait qu'une caricature.

Voilà, Madame, quels sont les trois personnages chargés par M. Legouvé de produire ce grand résultat qui termine son œuvre tragique. C'est sur eux que roule toute l'intrigue de la pièce; Henri IV

et Sully ne sont là que des êtres passifs, et c'est, je crois, un grand vice dans toutes les conceptions dramatiques qui ont pour sujet et pour dénoûment l'assassinat d'un grand personnage, que l'inertie de ce personnage dévoué à la mort dès le commencement de l'action. Sa présence, toutes les fois qu'il paraît sur la scène, excite une pitié mêlée de gêne; on voudrait que, puisqu'il doit succomber, ce fût au moins à son corps défendant; on voudrait voir les conspirateurs éprouver ces alternatives de confiance et de découragement, de hardiesse et de terreur qui laissent le spectateur dans l'incertitude de ce qui doit arriver. Ce défaut que je remarque dans la tragédie de M. Legouvé, me semble exister aussi dans la Mort de César, et c'est ce qui rend la marche de cette pièce froide et pénible. Si, du moins M. Legouvé, comme Voltaire, rachetait les défauts du plan par la beauté de la versification! Mais ..... n'anticipons point, et procédons par ordre.

ACTE PREMIER.

Maintenant que vous connaissez les caractères des principaux personnages de la tragédie de M. Legouvé, nous allons, Madame, entrer dans quelques détails sur l'exécution de cet ouvrage, et je ne doute pas de vous convaincre que jamais édifice littéraire n'a été bâti sur d'aussi frêles fondemens.

Lorsque le rideau se lève, le roi tient conseil

d'état. Des gens rigoristes pourraient trouver le lieu de la scène mal établi ; ils pourraient dire, avec raison, qu'un auteur, lorsque son action se passe dans un palais royal, doit indiquer, dans ce palais, quelque salle qu'on puisse facilement supposer commune à tous ceux qui ont affaire à la cour, et qu'il évite par là l'inconvenance d'introduire dans les appartemens les plus secrets du palais des gens à qui l'entrée doit en être interdite. C'est ainsi du moins que les maîtres de la scène ont eu soin d'agir.

Corneille, dans l'examen de ses pièces, apporte beaucoup d'attention à justifier les motifs qui le portent à placer le lieu de la scène dans tel endroit plutôt que dans tel autre. Racine n'est pas moins scrupuleux que Corneille sur cet article, et lorsqu'il craint que les spectateurs aient quelque doute sur la convenance du lieu où l'action se passe, il a soin de charger un de ses personnages d'expliquer ses raisons au public. Ainsi, dans Bajazet, Racine débute par prévenir le reproche qu'on pourrait lui faire d'introduire des hommes dans le sérail du grand-seigneur. Il fait parler ainsi Osmin :

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

Acomat répond :

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus

Racine emploie les mêmes précautions dans Britannicus et dans Bérénice. Mais je sais qu'aujourd'hui nos auteurs regardent comme indignes d'eux ces petits détails qui prêtent à l'illusion et à la vraisemblance, Je ne chicanerai donc pas M. Legouvé sur ce qu'il a fait de la salle du conseil d'état un vestibule commun, ou sur ce qu'il a fait tenir le conseil d'état dans un vestibule; car c'est l'un des deux, et l'on peut choisir.

Le conseil assemblé, le Roi lui annonce que dès le lendemain il partira, pour faire la guerre à l'Espagne, du côté de la Flandre; que de là il marchera sur Vienne où il plantera ses drapeaux.

Tout ce discours du roi rappelle la belle scène entre Mithridate et ses fils. Il n'y a pas de mal à imiter une situation de Racine; mais la scène de Racine est à sa place, et cette première scène de M. Legouvé, n'étant qu'un colloque de remplissage, est fort déplacée; et comme il faut toujours prouver ce que l'on avance, je vous invite, Madame, à ouvrir votre exemplaire de *la Mort de Henri IV*. Commencez, s'il vous plaît, à lire cette tragédie par la seconde scène, et vous verrez que vous n'aurez rien perdu d'essentiel. Cette seconde scène commence par ces vers du Roi à Sully :

Toi, qui me consacrant, dès ma tendre jeunesse,
Un pur attachement, du mensonge ennemi,
As su prouver qu'un roi peut avoir un ami,

Lorsque d'un camp nombreux l'ardeur me favorise,
As-tu tout préparé pour ma noble entreprise ?

En ajoutant quelques vers sur l'objet de cette noble entreprise, l'auteur se passait de la première scène, qui, d'ailleurs, n'apprend rien au spectateur de ce qu'il a intérêt de savoir; car il n'était pas nécessaire de présenter le spectacle d'un conseil d'état assemblé, pour apprendre au public que le Roi va faire la guerre, et qu'il nomme la Reine régente en son absence. Tout cela pouvait se faire derrière le rideau et s'annoncer en récit.

Dans la deuxième scène dont je viens de vous parler, le Roi fait part à Sully des chagrins qu'il éprouve dans son ménage; il se plaint de l'humeur revêche de la Reine. Sully, en confident honnête et sincère, ne dissimule pas au Roi qu'il y a un peu de sa faute si Médicis lui fait mauvais visage. Il lui reproche de la négliger, et lui fait à cet égard des remontrances, qu'il termine en l'invitant à voir la Reine et à lui dire quelques douceurs. La scène finit là. Vous voyez, Madame, que voilà encore un colloque assez inutile, et que le spectateur qui attend avec impatience une exposition du sujet de la pièce ne sait encore à quoi s'en tenir. J'ai donc eu tort de vous dire qu'il fallait commencer la pièce à la deuxième scène : tout considéré, je crois que vous ferez bien de ne la commencer qu'à la troisième. Nous allons voir si je me trompe.

On annonce l'arrivée de l'Ambassadeur d'Espagne ; le Roi ordonne qu'on le fasse entrer. L'ambassadeur s'avance ; il représente respectueusement au Roi que la guerre qui s'apprête est sans motifs ; que c'est une conduite indigne d'un grand cœur de rompre ainsi la paix et de mettre l'Europe en feu sans une raison suffisante. Le Roi répond qu'il a à se plaindre de l'Espagne, qu'elle ne cesse d'entretenir la discorde et les haines au sein de la France. Réplique de l'Ambassadeur ; Henri s'échauffe, et, pour ne pas compromettre sa dignité, il prend le parti de sortir et de laisser M. l'Ambassadeur seul dans la salle du conseil d'état.

Je m'aperçois, Madame, que je me suis encore trompé lorsque je vous ai engagé à commencer la tragédie de M. Legouvé à la troisième scène du premier acte, voilà que nous avons fini la quatrième et nous n'y avons pas encore trouvé ce que nous cherchons ; mais patience, Madame, nous allons bientôt arriver à la dernière scène de cet acte, et c'est là que la pièce commence réellement.

L'Ambassadeur, resté seul, se dit à lui-même que c'est une sottise de tenter le hasard des combats, et qu'il vaut mieux assassiner Henri IV que de le vaincre en bataille rangée ; qu'il va voir d'Épernon pour s'assurer de son appui dans ce noble projet : sur ce, d'Épernon arrive. Vous allez peut-

être me demander, Madame, quel est le motif qui amène là d'Épernon ? Ce motif, Madame, c'est que l'auteur a besoin de l'introduire pour que la pièce commence enfin, et je pense qu'il en est temps. Mais je vous prie de ne pas me chercher ainsi dispute à chaque entrée et à chaque sortie des personnages, car je serais fort embarrassé de vous répondre pour la plupart du temps. Au reste, Madame, ne vous plaignez pas de l'arrivée de d'Épernon, puisque vous allez enfin savoir quel est le sujet de la tragédie qui nous occupe.

(*Dit l'Ambassadeur.*)

Illustre d'Épernon, le roi part demain même;
Demain il lève un bras prêt à tout foudroyer :
Il faut donc que ce jour pour lui soit le dernier.
Sachons bien profiter des momens qu'il nous laisse.

Voilà qui est précis; nous savons au moins, maintenant, que le sujet de la tragédie est une conspiration contre les jours de Henri IV. L'Ambassadeur continue : il rend compte à d'Épernon de ce qu'il a fait pour disposer les esprits à un soulèvement. L'idée de ce récit est évidemment tirée du récit de Cinna à Émilie. Il n'y a d'autre différence entr'eux que celle qui existe entre un chef-d'œuvre d'éloquence et une enfilade de vers insignifians. Cinna termine son récit par ces vers :

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
Demain, j'attends la haine ou la faveur des hommes,

Le nom de parricide ou de libérateur;
César celui de prince ou d'un usurpateur.

L'Ambassadeur, dans la *Mort de Henri IV*, finit brusquement par ce vers isolé :

Voilà ce qu'a produit ma sourde politique.

Il y a autant de noblesse et de grandeur dans les vers de Cinna, qu'il y a d'impudence et de bassesse dans le vers de l'Ambassadeur d'Espagne.

D'Épernon prend la parole à son tour :

. . . . Non, je ne pense pas,
Quels que soient les discours de l'Espagne et de Rome,
Que je serve la France en frappant un grand homme.

D'Épernon convient que Henri IV est un grand homme, il avoue qu'il ferait le malheur de la France en le frappant; et cependant il consent à assassiner un grand homme pour devenir le favori d'une régente ! Concevez-vous, Madame, un tel excès d'horreur ? Voilà le premier exemple au théâtre de deux misérables sans esprit, sans moyens, sans courage, et qui forment le nœud d'une tragédie dont la catastrophe est si importante. Enfin, d'Épernon déclare à l'Ambassadeur :

Qu'il ne peut s'engager sans avoir vu la Reine.

L'AMBASSADEUR.

La Reine ! dites-vous ? Quoi ! de notre projet . . . . .

D'ÉPERNON.

Oui, Comte, elle apprendra ce terrible secret.

Ainsi, il ne manque plus au succès du complot de ces honnêtes gens, que de savoir si la personne, sans laquelle rien ne se peut faire, voudra s'y engager. Ici l'Ambassadeur montre, pour la première fois, du sens commun, car il témoigne à d'Épernon quelque doute sur le parti que prendra Médicis :

Serez-vous donc certain qu'à l'époux qu'elle adore...?

Il n'achève pas sa phrase; mais on en comprend facilement le sens : c'est-à-dire : *Croyez-vous qu'elle consente au meurtre de l'époux qu'elle adore?*

D'Épernon répond :

. . . . J'ose au moins l'espérer.

Vous voyez, Madame, que les choses ne sont pas très-avancées. Eh bien ! en deux scènes tout sera conclu, arrangé : c'est un maître homme que ce M. d'Épernon, pour aller vite en besogne ! Et savez-vous quel grand moyen il emploîra pour déterminer en trois ou quatre heures une reine, une épouse, une mère enfin, à égorger son prince, son mari, le père de ses enfans ? C'est lui qui va vous l'apprendre :

Oui, grâce à nos récits, dont la malignité
Peut-être a répandu l'exacte vérité,
L'on pense que le Roi, plein d'une ardeur nouvelle,
N'arme que pour chercher, aux remparts de Bruxelle,

Cette belle Condé, qu'un mari soupçonneux
Voulut, en l'y traînant, arracher à ses feux.
J'instruirai Médicis de ce bruit qu'elle ignore :
Voyez-vous sa fureur s'en augmenter encore !

De semblables moyens vous paraissent-ils, Madame, avoir la moindre apparence de succès? et ne hausseriez-vous pas les épaules si vous étiez à la place de l'Ambassadeur ? Ne diriez-vous pas à d'Épernon : En vérité, M. le Duc, vous vous moquez de moi ; et si, pour la réussite de notre projet, vous n'avez d'autre ressource que le consentement de la Reine, il ne faut plus penser à rien. Quoi ! vous vous imaginez que d'ici à ce soir, en supposant même la Reine d'un caractère assez atroce pour ordonner la mort de Henri IV, parce qu'il a un caprice passager pour une jolie femme ; vous vous imaginez, dis-je, que d'ici à ce soir vous allez la faire consentir à un meurtre épouvantable ? Cela n'est pas croyable. Il me semble naturel de penser que la Reine, informée de l'intrigue du Roi, aura une explication avec lui ; et qu'à la suite de cette explication, qui tournera à l'avantage de Henri, nous nous trouverons tous les deux dans un grand embarras.

Mais cet Ambassadeur, qui n'est qu'un méchant et un sot, répond niaisement à d'Épernon :

Je ne puis rien sans vous, je dois donc y souscrire.

Ici se termine le premier acte.

ACTE II.

C'est la Reine qui ouvre le second acte par un monologue, dont voici les premiers vers :

Je l'attendais hier ! je l'attends aujourd'hui !
Je le demande en vain à ces lieux pleins de lui !
Ces lieux ne l'offrent point à ma vue inquiette.

Je ne saurais m'empêcher, Madame, d'interrompre Marie de Médicis, et de lui dire : « Madame, j'ai peine à croire que V. M. parle sérieusement. En effet, si elle avait un désir véritable de voir son auguste époux, au lieu de le demander aux murs de ces lieux, elle n'avait qu'à le demander à un de ses chambellans ; on lui aurait répondu que le Roi sortait de cette salle ; on aurait même pu lui dire le lieu précis où il est. Le palais du Louvre n'est pas grand ; le roi n'est pas sorti ; il est donc à coup sûr dans son appartement, et c'est là qu'il aurait fallu aller le chercher. Les vers que vous récitez aux murs de ce vestibule, sont très-déplacés ; et, sans le respect que je vous dois, je dirais que ce n'est que du verbiage ; j'ajouterais : V. M. ne s'aperçoit pas que le langage qu'elle tient là est celui d'une vierge de vingt ans qui soupire après l'Hymen autant qu'après son bien-aimé. Songez, grande Reine, que vous n'êtes plus de la première jeunesse ; que vous avez plusieurs années de ma-

» riage ; que vos enfans sont grandelets, et que
» l'objet de vos soupirs a déja la barbe grise. En
» conséquence, ce que vous avez de mieux à
» faire, c'est de vivre en bonne mère de famille, et
» de laisser aux jeunes filles de votre cour ces airs
» romanesques qui, à votre âge, vous donnent un
» ridicule aux yeux de toute la France. »

Il se pourrait, Madame, que Médicis eût fait cette réflexion ; car après une tirade de dix-huit vers, plus passionnés les uns que les autres, et dont voici les derniers :

Et pour comble embrasser ce soupçon trop horrible,
Que Henri, froid pour moi, pour une autre est sensible!
Non, je ne puis souffrir ce contraste odieux!
Aucune preuve encor ne vint frapper mes yeux :
Oh! si j'en découvrais, quelle serait ma rage!....

Elle s'arrête tout à coup ; et après une seconde de réflexion, elle reprend :

Du moins, si du pouvoir j'obtenais le partage!
Ce bonheur charmerait la tristesse où je vis.

Cette transition ne vous paraît-elle pas admireble, Madame ? Et ne trouvez-vous pas bien naturel qu'une femme, dont tous les sens sont absorbés par la jalousie et l'amour, passe brusquement et sans préparation à ce désir ambitieux de partager le pouvoir suprême qui lui ferait oublier ses chagrins ? Pour moi, je ne trouve rien, dans la

tragédie de M. Legouvé, d'aussi beau que ces deux vers :

> Oh ! si j'en découvrais, quelle serait ma rage ! . . . . .
> Du moins, si du pouvoir j'obtenais le partage ! . . . .

Ces deux vers, à côté l'un de l'autre et les deux idées disparates qu'ils présentent, font un effet ravissant.

Cependant d'Épernon s'avance. Il vient *instruire Médicis du bruit qu'elle ignore,* et l'engager *à devenir sa complice.* Il lui annonce d'abord que le roi remet l'empire entre ses mains. *A moi!* s'écrie la Reine avec transport. *N'en doutez pas*, reprend d'Épernon. La Reine se réjouit de cet heureux événement; mais d'Épernon, qui ne peut pas avoir le sens commun malgré ses prétentions au génie, ajoute :

> . . . . . . S'il faut dire ce que je pense,
> Je crains de voir tromper votre espérance.

Si telle est votre pensée, pourquoi donc avoir dit à Médicis, qui n'osait se flatter d'un si grand bonheur : *N'en doutez pas;* ce qui signifie la chose est *certaine, vous pouvez-y compter?* et maintenant vous l'engagez à douter ; soyez donc d'accord avec vous-même. Soyez d'accord, est très-facile à dire; si tous les auteurs qui font parler des personnages sur la scène les faisaient parler suivant les règles du bon sens, il n'y aurait pas de

mauvaises pièces. On voit bien, par exemple, que M. Legouvé veut amener insensiblement la Reine à interroger d'Épernon sur les amours du Roi ; mais il paraît que ce n'est pas une chose aisée, car il s'y prend de la manière la plus maladroite.

D'ÉPERNON.

C'est peut-être une erreur : mais.... on sème un bruit....

LA REINE.

Eh ! quel bruit ?

D'ÉPERNON.

Votre amour n'en est donc pas instruit?

Non, sans doute, puisque je vous demande quel est ce bruit ! On voit que l'auteur cherche un détour pour piquer la curiosité de la Reine. Mais comme le moyen qu'il emploie annonce la faiblesse de ses conceptions! Comme cette question de d'Épernon est niaise !

Enfin il instruit Médicis que le Roi brûle pour la jeune de Condé, et qu'il n'entreprend la guerre que pour l'enlever de Bruxelles où son mari l'a confinée. La Reine furieuse demande des preuves ; d'Épernon en promet et il se retire.

Henri remplace le Duc auprès de la Reine. Il lui répète ce qu'il a dit au conseil d'état ; qu'en partant il lui laissait la suprême puissance. Médicis prend un ton goguenard; elle invite Henri à se ménager et à ne pas exposer ses jours.

La guerre (*dit-elle*) a des périls dont je suis alarmée.

Le Roi, qui ne s'aperçoit pas qu'on se moque de lui, répond sérieusement que le poste de la gloire est celui de Henri, et qu'il court triompher ou mourir à la tête de ses soldats.

Alors Médicis n'y tient plus ; et la voilà qui prodigue au bon Henri les noms de traître, de perfide, de parjure, etc. Le Roi stupéfait veut se justifier; mais comme cela finirait la pièce, qui n'est encore qu'au second acte, Médicis, pour traîner les choses en longueur, prend le parti de s'en aller brusquement, et sans vouloir écouter la justification du Roi. Sully arrive heureusement pour apprendre l'incartade de la Reine, consoler le roi, et finir le deuxième acte.

ACTE III.

Je vous épargnerai, Madame, des détails trop fastidieux sur le troisième acte de *la Mort de Henri IV*. Il n'y a de nécessaire à connaître que la scène où Sully opère la réconciliation entre Médicis et son époux. Cette scène commence par un mensonge que Médicis fait à Sully :

Lorsqu'enfin éclatant (*dit-elle*) contre un affreux parjure,
J'en ai développé la douloureuse injure,
Il a gardé, le traître, un silence offensant :
Fût-il resté muet, s'il était innocent ?

Je vous certifie, Madame, que c'est une insigne fausseté. Trois fois Henri a voulu prendre la parole,

et trois fois Médicis l'a interrompu par des injures.

Enfin, elle se laisse fléchir par les raisonnemens de Sully ; elle verse même des larmes d'attendrissement, elle promet de tout oublier et de faire bon ménage.

ACTE IV.

Le quatrième acte commence comme tous les autres par des scènes de remplissage entre le Roi et Sully, entre d'Épernon et l'Ambassadeur. Cet Ambassadeur, je ne saurais le dissimuler, est ma bête noire; toutes les fois que je le vois arriver, je gagerais qu'il va dire quelque sottise. Il ne peut pas aborder d'Épernon sans lui chanter la même chanson : *Tout est prêt : faut-il commencer ? Agirons-nous bientôt ?* Et d'Épernon de répéter le même refrain : *Je ne ferai rien sans le consentement de la Reine.*

Enfin, ce consentement va se donner. Voici la grande scène qui décide du sort de Henri IV.

Je vous ai dit, Madame, que personne n'était plus maladroit que d'Épernon ou que M. Legouvé pour entamer une conversation. Vous allez en voir une nouvelle preuve.

Médicis, comme vous savez, est réconciliée avec son époux; il s'agit de brouiller encore une fois les cartes, et d'obtenir enfin ce consentement

tant désiré à l'assassinat de Henri IV; mais comment trouver un biais pour revenir sur le chapitre de la dame de Bruxelles? Ce n'est pas que d'Épernon, qui a entre les mains de quoi émouvoir les sens de la Reine, ne puisse l'aborder franchement, et lui dire: « Madame, vous m'avez demandé des » preuves de la trahison de votre mari; j'obéis à » Votre Majesté, et je lui en apporte : voici une » lettre qu'il écrit à la belle de Condé ». Mais, Madame, que cette manière de dire les choses est simple, naturelle et commune! Il y a bien plus de délicatesse, de talent à les faire venir de loin, à les amener insensiblement et comme sans y penser; c'est ce que fait M. Legouvé.

La Reine s'avance avec un air chagrin. Remarquez, Madame, qu'il n'y a pas dix minutes qu'elle disait à d'Épernon : *Apprenez un bonheur qui me comble d'ivresse; j'ai l'amour de Henri. Adieu; je cours vers lui, le cœur rempli de joie.* Quoi qu'il en soit, elle est triste en ce moment, parce que cette situation est nécessaire pour donner à d'Épernon un prétexte de lui demander la cause de ses déplaisirs. Mais le motif de sa tristesse ne saurait être la jalousie, attendu que *tout soupçon importun est banni de son âme;* ce sera donc pour cette fois-ci l'ambition, si vous voulez bien le permettre.

LA REINE, *entrant sans voir d'Épernon.*

. . . . Il borne ma puissance !
Un bienfait limité devient presque une offense.
Sur son motif secret mes yeux sont éclaircis :
Le conseil régnera bien plus que Médicis ;
Mais s'il m'aime.... (*voyant D'Épernon*) Ah ! c'est vous!

D'ÉPERNON.

. . . . Quel changement extrême !
Heureuse de penser que votre époux vous aime,
Vous étiez dans la joie, et maintenant ce cœur
Semble de quelque peine éprouver la rigueur.

LA REINE.

Oui, Duc.

D'EPERNON.

La vérité vous est-elle connue ?

N'admirez-vous pas, Madame, l'art avec lequel l'auteur amène cette interrogation : *La vérité vous est-elle connue?* Mais poursuivons.

LA REINE.

Comment ? la vérité ?.... Cache-t-on à ma vue ?....

A ma vue ! Je n'ai pas besoin de vous faire apercevoir que *à ma vue* est là pour rimer avec *connue*.

D'ÉPERNON.

Puisque vous l'ignorez, ne la recherchez pas.
Ce jour du roi vers vous a ramené les pas ;
Eloignez toute idée au bonheur étrangère.

LA REINE.

Non, Duc, expliquez-vous ; révélez ce mystère,

D'ÉPERNON, *avec hésitation.*

Mais dois-je? . . . .

LA REINE.

Je comprends : je vous ai commandé
De savoir s'il brûlait pour la jeune Condé,
Vous avez de ses feux découvert quelque indice.

D'ÉPERNON.

Eh ! Madame, oubliez . . . .

LA REINE.

Le doute est un supplice.
Parlez?

D'ÉPERNON.

Vous l'exigez?

LA REINE.

Je vous l'ordonne..... Eh ! bien?
Il l'aime . . . .

D'ÉPERNON.

Oui, si j'en crois la preuve que je tien.

LA REINE.

Laquelle? du parjure apprenez-moi l'outrage.

D'ÉPERNON, *en lui remettant une lettre qui est sous enveloppe.*

Madame, sachez tout.

LA REINE.

Ciel! une lettre ! . . . . ô rage!
(S'apercevant qu'elle n'a point d'adresse.)
Que vois-je? elle est sans nom !.... Est-ce d'elle ou de lui?

D'ÉPERNON.

Madame, il l'envoyait à Bruxelles aujourd'hui.

LA REINE.

Grand Dieu !.

D'ÉPERNON.

De cette lettre apprenant le mystère,
J'en ai séduit pour vous le vil dépositaire.
J'ignore le secret qu'elle peut contenir;
Mais le mortel obscur, dont j'ai su l'obtenir,
M'a dit que ce message était pour la princesse.

LA REINE.

Une lettre en effet qu'à Bruxelle il adresse!....
Ouvrons; assurons-nous s'il a trahi ma foi.
(*Elle déchire l'enveloppe.*)

D'ÉPERNON.

On ne m'a point trompé? c'est bien la main du roi?

LA REINE.

C'est la sienne..... Lisons.
(*Elle lit.*) « Un obstacle barbare
» De mes bras amoureux vainement te sépare;
» Tu connais quel amant s'engagea sous ta loi :
» Je saurai tout dompter pour t'assurer à moi.
» Tu veux que l'Hyménée aux autels nous enchaîne;
» Je t'en fais le serment : tu seras souveraine!
» Vois en moi ton amant, ton époux..... »
Justes cieux!
Qu'ai-je lu? Son époux ... Me trompez-vous, mes yeux?

Arrêtons-nous, Madame, et examinons avec quelqu'attention la valeur du moyen que d'Épernon emploie ici pour frapper le grand coup sous lequel Henri IV doit tomber. On s'est déjà élevé avec justice contre l'usage, dans la tragédie, de ces lettres sans adresse et à double sens : on peut s'en

servir jusqu'à un certain point dans la comédie d'intrigue, parce qu'à l'égard de ces pièces on n'est pas très-susceptible sur la vraisemblance, et que d'ailleurs l'infériorité des moyens est en raison du peu d'importance du sujet; mais dans la tragédie, où tout doit être noble, élevé, pathétique et dans de justes proportions, c'est un moyen indigne de Melpomène, c'est un artifice ignoble, que la supposition d'une lettre pour opérer une grande catastrophe, surtout lorsque les circonstances qui environnent la supposition de cette lettre n'ont pas l'ombre de vraisemblance.

La lettre que d'Épernon montre à la Reine a été écrite à la belle d'Entragues par Henri IV, long-temps avant son mariage avec Marie de Médicis; elle est sans nom et sans date; c'est une de ces lettres comme Henri IV en écrivait à toutes les jolies filles de sa cour, comme tous les jeunes gens en écrivent aux demoiselles qu'ils veulent tromper. Si Marie de Médicis avait l'ombre du bon sens, elle plaindrait la jeune personne à laquelle cette lettre est adressée au lieu de faire tant de vacarme. Pour bien saisir toute l'absurdité et l'invraisemblance de l'action de d'Épernon, il faudrait, Madame, que vous voulussiez bien prendre, pour un moment la place de Médicis, et jouer son rôle avec le naturel et l'esprit que je vous connais; je me chargerai de faire le d'Épernon, nous parlerons en

prose, c'est, à la rime près, comme cela que parlent les deux personnages de la tragédie; ainsi la différence n'est pas grande.

VOUS, Madame.

« Qu'est-ce que ce paquet cacheté que vous me remettez-là, M. le Duc, et qu'est-ce qu'il prouve?

MOI.

» Il prouve, comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M., la trahison de votre époux. Ce paquet est envoyé par lui à la belle de Condé, à Bruxelles.

VOUS, Madame.

» Mais il n'a pas d'adresse.

MOI.

» Cela est égal, Madame; j'ai su que le Roi avait très-secrètement chargé un *mortel obscur* d'une lettre pour une inconnue, j'ai été trouver ce *vil dépositaire* du secret du Roi; et, sans se faire tirer l'oreille, il m'a remis cette lettre, qu'il m'a dit être chargé de porter à madame la princesse de Condé, à Bruxelles.

VOUS, Madame.

» Il est possible que tout ce que vous me dites-là, M. le Duc, soit vrai; mais du moins cela est très-louche; et moi, qui ne veux pas avoir quelque gaucherie à me reprocher, je vous prie de m'éclaircir certaines choses que je ne comprends pas dans

votre récit ; dites-moi d'abord comment et par qui vous avez su que le Roi avait chargé quelqu'un d'un message secret ; ensuite vous m'irez chercher ce *vil dépositaire*, je veux l'interroger moi-même avant d'ouvrir cette lettre, qui, peut-être, contient quelque secret d'état important, que vous ainsi que moi devons ignorer. Il ne me paraît pas naturel que mon mari emploie des mortels obscurs dans des commissions délicates ; ce sont ordinairement des officiers dont il connaît le dévoûment, et non des hommes qu'il prend au coin de la rue. J'avoue que, dans cette occasion, l'imprudence du Roi, l'infidélité de son messager et votre témérité sont trois choses inconcevables. Je vous ai demandé des preuves, mais je veux qu'elles soient claires ; une femme comme moi ne doit rien donner à la crédulité, et ne doit pas s'en rapporter à des apparences qui peuvent être trompeuses. Je suis jalouse, il est vrai ; mais je ne suis pas en démence ; j'aime mon mari ; et, d'après ce qui vient de se passer entre lui et moi, je dois mettre quelque circonspection dans ma conduite. Du reste, je ne prétends pas nier la vérité de tout ce que vous m'avez dit ; je loue au contraire votre zèle, votre dévoûment à mes intérêts. Seulement je veux, avant de faire une nouvelle esclandre, être bien sûre de monfait : amenez-moi donc l'homme en question ».

Vous concevez très-bien, Madame, qu'après

une telle réponse de votre part, je me trouve dans l'impossibilité de pousser plus loin. Votre bon sens a déjoué tous mes projets, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de décamper et de finir la tragédie. — Oh! mais, Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie; elle ne raisonne pas aussi froidement, et je prétends que Marie de Médicis doit ouvrir la lettre que d'Épernon lui présente sans penser aux suites de cette imprudence. La jalousie ne calcule pas; elle cherche la lumière à quelque prix que ce soit. — Eh bien! puisque vous le voulez, Madame, ouvrons cette lettre. Qu'est-ce qu'elle prouve, en supposant que nous ne fassions aucune attention au défaut de date, d'adresse et de signature? une intrigue galante de Henri, et rien autre chose; il ne faut pas prendre à la lettre tous les sermens qu'elle renferme, et qui ne sont que des lieux communs. — Et vous trouvez que ce n'est rien que cela, Monsieur? Pour moi, si je surprenais une semblable lettre écrite par mon mari, j'irais sur-le-champ trouver l'infidèle, et vingt soufflets, comptés d'avance, signaleraient mon entrée en explication. — Très-bien, Madame, voilà la nature, et vous venez de faire le procès à Marie de Médicis. Je vous accorde les soufflets, mais un assassinat! Je le répète, Madame; une telle résolution pour une faute qui ne

méritait que des soufflets est hors de toute vraisemblance. Revenons à nos moutons.

Lorsque Médicis a lu la lettre en question, d'Épernon lui donne à entendre qu'il se pourrait bien qu'un nouveau divorce fût le résultat de l'amour de Henri pour la princesse de Condé ; et Marie de Médicis, initiée à tous les mystères de la politique, et qui savait l'histoire mieux que personne, a la bêtise de donner dans ce panneau. Elle paraît ignorer que le divorce de Henri et de Marguerite de Valois a été une chose arrangée à l'amiable entre Henri IV et Marguerite ; qu'il n'a eu d'autre motif que la stérilité de cette princesse, et la nécessité de donner un héritier à la couronne, pour arracher la France aux factions qui la déchiraient. Marie de Médicis, mère de six enfans, ne s'aperçoit pas qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre sa situation et celle de Marguerite de Valois ; que Henri IV se serait perdu et aurait replongé la France dans toutes les horreurs des guerres civiles, si, pour satisfaire une passion désordonnée, sans aucun motif, sans nécessité, il avait répudié une reine, arraché au prince de Condé son épouse ; et mis en problème le sort de ses propres enfans. Marie de Médicis ne connaissait-elle pas assez Henri IV et Sully pour ne pas les traiter au moins comme des sots? Il fallait apparemment que cette

reine fût dépourvue de sens et de raison pour que la tragédie de M. Legouvé se dénouât.

D'Épernon ne laisse pas respirer Médicis; il la pousse, la presse; elle ne se défend qu'en reculant, et elle s'écrie :

Ciel ! de tous les côtés j'aperçois un abîme !
Je n'ai plus qu'un moment pour échapper au crime;
Sortons, fuyons . . . .

L'Ambassadeur, qui écoutait à la porte, n'a pas plutôt vu sortir Médicis, qu'il entre et dit :

Eh bien? la Reine?....

D'ÉPERNON.

Elle est au bord du précipice.
Il est temps qu'elle y tombe. Oui, Comte, sans délais,
Courons de mon ouvrage assurer le succès.

L'AMBASSADEUR.

J'ai revu l'assassin.

D'ÉPERNON.

Il est toujours fidèle?

L'AMBASSADEUR.

Toujours, etc.

Après quelques autres propos, l'Ambassadeur et d'Épernon se retirent.

ACTE V.

Si vous voulez, Madame, oublier toutes les absurdités qui précèdent, supposer à Médicis un

motif plausible pour tuer son mari, fermer enfin les yeux sur les défauts des quatre premiers actes de cette tragédie, le cinquième vous fera grand plaisir. Il est parfaitement bien exécuté; l'intérêt y va croissant de scène en scène jusqu'à la catastrophe; les situations en sont pathétiques, le dialogue naturel, toutes les parties en sont disposées avec beaucoup d'art; en un mot, c'est, selon moi, Madame, un des plus beaux actes qui aient paru au Théâtre-Français depuis plusieurs années.

L'Ambassadeur et d'Épernon paraissent d'abord, et leur arrivée, dans cette circonstance, est naturelle. Ils se voient pour la dernière fois; il est juste qu'ils se recordent sur ce qui va se passer, et que le spectateur sache enfin que Médicis a donné son consentement à la mort de Henri. Il est malheureux que cet entretien soit dégoûtant par le fonds, et que ces deux hommes arrangent entr'eux la manière dont on assassinera le Roi. Cette scène ne se passerait pas autrement entre deux brigands de la bande de Cartouche; mais c'est un vice du sujet, et nous sommes convenus de ne plus y penser.

Lorsque d'Épernon et l'Ambassadeur sont demeurés d'accord de leurs faits, l'Ambassadeur va pour sortir; mais le Roi arrive. La vue du comte le trouble, et il lui ordonne de quitter le royaume

à l'instant même. L'Ambassadeur et d'Épernon quittent la scène.

Sully se présente, et il se passe entre Henri IV et lui une scène extrêmement belle et touchante. Je vais, Madame, vous en transcrire une grande partie.

LE ROI, *troublé.*

Voici l'heure où nous devons entendre
Les envoyés secrets des divers souverains
Qui remettent leurs droits et leur cause en mes mains :
Aux murs de l'Arsenal tout est prêt?

SULLY.

Tout. Mais, Sire ;
Quand la France et l'Europe à l'envi vous admire,
Quel est donc le chagrin qui semble vous presser?

LE ROI.

Ce ministre ennemi que je viens de chasser
M'aura peut-être ému...

SULLY.

Non, sur votre visage
D'un trouble plus profond je lis le témoignage ;
Parlez, apprenez-moi quel tourment vous poursuit.

LE ROI.

Nous sommes seuls?

SULLY.

Oui, Sire.

LE ROI.

Eh bien ! sois donc instruit.

SULLY.

J'écoute.

LE ROI.

Il est des jours de sinistre présage,
Où l'homme dans son cœur cherche en vain son courage;
Où d'affreux mouvemens la triste et sombre horreur
Jette dans nos esprits le trouble et la terreur....
Cet état est le mien.

SULLY.

Vous qu'on vit dans la guerre
Montrer une valeur trop souvent téméraire,
Vous de tous les héros....

LE ROI.

Eh bien! dans ce moment
Je frémis!.... Je ne sais quel noir pressentiment,
Glace, agite, remplit mon âme consternée....
Il me semble enfin voir ma dernière journée.

SULLY.

De quel effroi trompeur êtes-vous donc frappé?

LE ROI.

Non, mes pressentimens ne m'ont jamais trompé.
Avant la nuit fatale où des trames sacrées
Du sang des protestans baignèrent ces contrées,
Des plus cruels soupçons la secrète douleur
Vint m'annoncer long-temps l'approche d'un malheur;
La même impression est au fond de mon âme.

SULLY.

La même! se peut-il?

LE ROI.

J'en rougis; je me blâme:
Mais une voix, qu'en vain j'éloigne, je combats....
Non, des murs de Paris je ne sortirai pas.

SULLY.

Dans un cœur magnanime un tel trouble m'étonne.
Sire, soupçonnez-vous un ennemi ?

LE ROI.

Personne.

SULLY.

Quelque indice du moins?

LE ROI.

Nul.... C'est un vague effroi.
Ah ! que ce jour affreux n'est-il passé pour moi !
Sois juste ; à mon trépas l'Espagne intéressée
Peut en avoir conçu la secrète pensée ;
D'ailleurs le fanatisme à me perdre occupé....
Que te dirai-je enfin ? ils m'ont déjà frappé :
Deux fois à leur poignard j'échappai par prodige ;
Ils me tueront.

SULLY.

Cher prince !

LE ROI.

Ils me tueront, te dis-je.

SULLY.

Il faut....

LE ROI.

Je sais mourir.

SULLY.

Eh ! qui peut en douter?
Mais ce présage affreux, qui vient vous tourmenter,
Est peut-être un avis de la bonté céleste ;
Peut-être on a conçu quelque projet funeste :

Il faut le prévenir, et sans plus différer,
De tous ceux qu'on soupçonne à la fois s'assurer.
Je cours en votre nom.....

LE ROI.

Sully, que vas-tu faire?
Qui? moi! pour dissiper un trouble imaginaire,
Dans l'horreur d'un cachot plonger des citoyens!....
Je ne veux pas descendre à de pareils moyens.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que ces pressentimens de Henri font un bel effet, et qu'ils ont quelque chose de la tragédie antique. Indépendamment de ce qu'ils sont bien dans la nature, ils sont encore vraiment théâtrals. Les passions et les faiblesses de l'humanité sont le véritable domaine de la tragédie. Je suis homme, et j'aime à voir un héros se débattre contre les faiblesses auxquelles je suis moi-même assujéti. Soit qu'il en triomphe, soit qu'il y succombe, son exemple m'apprend ce que je dois faire. C'est sous ce rapport seul que la tragédie peut avoir un but moral; mais il faut que la morale soit en action. Je déteste ces pédans tout bouffis de sentences, qui, au lieu d'agir, me débitent Sénèque en quatrains. Eh! messieurs les auteurs, laissez-moi tirer moi-même mes conséquences de ce que je vois, et bornez-vous à me présenter des tableaux fidèles de la nature, je ferai mes sentences à ma guise : si les vôtres vous pa-

raissent admirables, faites comme Pibrac, mettez-les en recueil, mais ne composez point de tragédies.

Cependant Henri IV rougit de ses terreurs, sa fermeté renaît, et il se dispose à se rendre à l'Arsenal, lorsque d'Épernon vient lui annoncer que l'Ambassadeur d'Espagne a repris la route de Madrid; sur ce, Henri et Sully sortent. D'Épernon se félicite des mesures prises pour que Henri ne rentre plus vivant dans le Louvre. La Reine accourt toute échevelée, et témoigne le plus grand effroi; elle demande où est son mari; elle déclare qu'elle veut le sauver du coup qui le menace. D'Épernon, interdit de ce changement imprévu dans les dispositions de Médicis, cherche à la faire revenir de ce moment de faiblesse, et à lui souffler de nouveau toutes ses fureurs; mais elle ne veut rien entendre. Elle se jette aux genoux de d'Épernon pour lui demander la vie de son époux. D'Épernon feint de se rendre et d'aller arrêter le bras de l'assassin; il part. Médicis exprime la crainte où elle est qu'il ne soit trop tard. Un bruit confus se fait entendre; c'est Sully qui arrive fondant en pleurs, et qui s'écrie:

. . . . Tout est perdu, Madame,
Ah! le meilleur des Rois vient d'être assassiné!

Il fait ensuite le récit des circonstances qui ont accompagné cet assassinat, et des transports dou-

loureux qui éclatent de toute part. Médicis ne peut plus résister aux remords qui l'obsèdent ; sa tête s'égare ; dans son délire elle laisse échapper cet aveu de son crime :

O malheureux objet de ma douleur extrême,
Laisse-moi dans ta tombe.... Il la ferme en fureur !
Il craint !.... je le conçois, je dois lui faire horreur !
Où suis-je ?... Autour de moi quelle ombre est répandue ?

SULLY, *à part.*

Quel soupçon !....

LA REINE.

D'Épernon, qui t'amène à ma vue ?
Cruel, quel meurtrier armes-tu devant moi ?
Il court assassiner.... qui ? mon époux ! son roi !

SULLY, *à part.*

Plus de doute.

LA REINE, *revenant de son trouble.*

Sully ! vous là !.... ciel !

SULLY.

Ah ! Madame !

LA REINE.

Un sombre égarement vient de troubler mon âme :
Peut-être ai-je dit ?....

SULLY.

Tout.

LA REINE.

Terre, ouvre-moi ton sein !

SULLY.

Comment ! vous !

LA REINE.

J'ai voulu retenir l'assassin,
Le coup était porté.... Prenez le fer du traître;
Vengez, vengez sur moi l'état et votre maître;
Déchirez....

SULLY.

Du secret je vous donne ma foi.
Adieu.... Bien loin de vous je vais pleurer mon roi:
Vous, Madame, régnez!

LA REINE, *tombant dans son fauteuil.*

Moi, gouverner la France
C'est la mort qu'il me faut et non pas la puissance.

L'émotion est au comble, et le rideau se baisse. Voilà, Madame, de la vraie et de la bonne tragédie. Je suis ému parce que je vois des personnages en proie à une douleur naturelle; je gémis des souffrances de la Reine et de Sully beaucoup plus que de la mort de Henri IV, et si je sens tout ce que cette mort a de douloureux, c'est que j'en juge par les effets qu'elle produit sur ces deux personnages. Quelle émotion voulez-vous que j'éprouve lorsqu'un beau parleur vient m'annoncer une catastrophe invraisemblable? Que m'importe à moi que les Templiers aient chanté des cantiques, et que les chants aient précisément cessé à l'arrivée du courrier de Philippe-le-Bel? Je me moque de tous ces récits comme des contes de ma Mère-l'Oie, parce que les acteurs qui les écoutent n'ont pas

l'air de s'en inquiéter beaucoup. Ne vous est-il pas arrivé, Madame, d'entendre raconter un accident malheureux, et de vous être bornée à dire : C'est bien fâcheux ! Mais si le récit de cet accident vous avait été fait en présence d'une personne intéressée au sort de ceux qui en ont été les victimes, si vous aviez vu les larmes et entendu les gémissemens de cette personne, vous auriez alors éprouvé une émotion réelle, et vous auriez ressenti, comme par une espèce de sympathie, toute la douleur dont vous auriez été témoin. Il en est de même au théâtre, où tout ce qui se passe doit être fondé sur la nature et sur une parfaite connaissance du cœur humain.

Mais je m'aperçois, Madame, que de digressions en digressions, je finirais par faire une poétique. Que Dieu m'en garde! Une poétique! belle découverte vraiment! et bien digne du sot qui le premier s'est avisé d'imaginer des règles. Les règles sont les éteignoirs du génie, a dit un de nos Sophocles modernes; faire bien n'est pas l'essentiel; plaire est tout. Voilà les maximes à la mode, et elles sont aussi bonnes que celles de Jacques Molay. Du reste, il importe peu de considérer à qui l'on a plu; les applaudissemens du vulgaire sont toujours des applaudissemens. J'ai réussi! dit orgueilleusement un auteur, j'ai rempli le but. — Mais vous avez réussi comme un marchand qui, à l'aide

d'un faux jour, m'a vendu de l'oripeau pour de l'or et du stras pour du diamant. — J'ai réussi ! — Mais c'est par surprise : et la postérité ?. . . . — Bah! la postérité ! j'ai réussi ! — Mais vous avez eu affaire, en grande partie, à des gens peu délicats sur le choix de leurs plaisirs, et qui ne font aucune différence entre une bouteille de Suresne et un flacon de Clos-Vougeot. — J'ai réussi ! voilà qui répond à tout. — Vous avez raison, c'est le *sans dot* d'Harpagon ; il n'y a rien à répliquer, et je me tais. . . . .

Je regrette, Madame, de ne pouvoir accorder au style de M. Legouvé les éloges que j'ai donnés au cinquième acte de sa tragédie. Je me rappelle avoir lu de lui des vers beaucoup meilleurs que ceux de *la Mort de Henri IV*. Aussi faut-il remarquer que cette tragédie n'est pas ce qu'il a fait de mieux; et il se pourrait que le sujet eût influé sur la manière dont il a été traité. Quoi qu'il en soit, la plupart des vers de l'ouvrage dont je vous entretiens, sont incorrects, durs et pleins de chevilles. Je vous prie, Madame, de vous contenter des exemples que je vais vous citer ou de lire la pièce, si vous ne vous trouvez pas suffisamment informée pour porter un jugement.

Il est temps d'*écraser* par de nouveaux exploits
Ce colosse orgueilleux qui pèse sur les rois,

Ce *sang* de Charles-Quint qu'en ses projets seconde
Et l'aigle des Césars et l'or du Nouveau-Monde.

Concevez-vous quelque chose à ce galimathias ? *Écraser un sang qui a des projets, et qui est secondé par l'or du Nouveau-Monde !*

La guerre *où* votre voix *au* champ de la victoire
Appelle les Français, etc.

Cet *où* et cet *au* rendent la construction littérale de la phrase impossible à faire.

Suivez donc ce dessein, qui, dicté par l'honneur,
Doit fonder des Français la gloire et le bonheur.
— J'ose plus loin encor porter mon espérance.

Plus loin que le bonheur des Français?

Non, je ne prétends point, en armant ma vaillance,
Joindre un nouvel empire à mes vastes états.....
Oui, si ce bras vainqueur me soumet des provinces,
Je les rends, etc.

La pensée que ces vers expriment commence par un *non* et finit par un *oui*. C'est une incorrection qui dépare le style.

J'élève dans Mayence un tribunal de Rois,
Qui, *pesant de l'Europe et jugeant tous les droits,*
Des trônes *ennemis* préviendra la querelle.

Il n'est pas permis d'écrire des phrases semblables. Y a-t-il un exemple d'une inversion pareille à celle qu'offre le second de ces trois vers? *Pesant*

de l'Europe et jugeant tous les droits, pour dire pesant et jugeant tous les droits de l'Europe. Et puis : *Des trônes ennemis préviendra la querelle*, au lieu de préviendra les querelles qui pourraient s'élever entre les trônes.

Voilà pour quel exploit, *guerrier toujours humain*,
Je cours briser les fers du Belge et du Germain.

Guerrier toujours humain est là pour rimer avec *Germain*. Je crois que Henri IV était trop modeste pour s'exprimer ainsi en parlant de lui-même.

Mais pour rendre, Sully, mon départ plus rapide,
Ce noble but n'est pas le seul soin qui me guide.

Un but qui n'est pas un soin! L'auteur a voulu dire : Ce noble but n'est pas seulement ce qui me porte à précipiter mon départ.

Tourmenté des complots que l'étranger *apprête.*

Voilà je crois la première fois qu'on se sert de cette expression : *Apprêter des complots.*

C'est peu ; de son ardeur, de ses chagrins touché,
J'ai rompu tous les nœuds qui *m'avaient détaché.*

Il me semble qu'il faudrait un régime indirect au verbe *détacher* pour finir cette phrase, et qu'il faudrait dire : *Qui m'en avaient détaché.*

Tout récemment encore, ô rigueur trop cruelle!

Comme toutes ces *rr* rendent ce vers dur.

Soudoya des partis les trames criminelles.

Soudoyer des trames est une métaphore par trop hardie.

La Flandre dont vos mains *méditent le ravage.*

Des mains qui méditent !

Mêlèrent aux lauriers le glaive des bourreaux.

On peut mêler des myrthes aux lauriers ; mais des glaives ! C'est une idée incohérente.

Mais pourquoi ce *grand coup* lui serait-il soumis ?

M. Legouvé a voulu dire : Ce grand projet.

Elle serait bientôt par *eux-même* éclairée.

Il me semble qu'il y a ici une petite faute de grammaire, et qu'il faut *par eux-mêmes* avec une *s*.

Je vole, n'écoutant que la voix qui me guide,
Épier les clartés dont votre âme *est avide.*

Épier des clartés! Une âme *avide* de clartés! Quel français!

Ah ! de sa trahison trouvera-t-il *un gage ?*

Le mot *gage* est pris ici dans une fausse acception. Un gage est une garantie ; or, que voudrait dire une garantie de sa trahison ? C'est *preuve* qu'il faut.

Et ce grand intérêt, qu'aux plus doux je préfère,
Est le premier devoir que j'aime à satisfaire.

Il m'est impossible de rien comprendre à ce galimathias.

Mais j'ai vu que son cœur, par le respect lié,
A mes yeux attentifs ne s'ouvrait qu'à moitié.

On dit bien métaphoriquement : Ouvrez-moi votre cœur ; mais *un cœur qui est lié, et qui ne peut pas s'ouvrir à des yeux attentifs*, c'est de l'allemand tout pur.

Fût-il resté muet, s'il était innocent ?

Je crois, sauf erreur, qu'il faut *serait-il*.

Et dans ce noble vœu de guider ses guerriers,
Ne voyez d'autre amour que celui des lauriers.

Ce dernier vers est plein d'affectation.

Il faut qu'entre ses bras, *dans l'excès de ma joie,*
Je verse, *en l'assurant du plus tendre retour,*
Les pleurs du repentir et *les larmes de l'amour.*

Il y a apparemment quelque différence entre *les pleurs* et *les larmes*. Quoi qu'il en soit, ces trois vers sont bien mauvais. Je m'en rapporte à M. Legouvé lui-même.

Mais puisque des Français l'ordonne le bonheur.

Voilà encore une inversion qui fait le plus mauvais effet.

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux,

Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.

Ce n'est pas là *la poule au pot* de Henri IV. Comment M. Legouvé, qui a du goût, ne s'est-il pas aperçu que le mot de ce bon roi était sacramentel, et qu'il ne signifiait plus rien aussitôt qu'on l'altérait? Il y a des mots naïfs que la poésie gâte, et celui de Henri IV est de ce nombre.

Et jusqu'*à mes confins* qu'une escorte le suive.

On dit bien *les confins de mon empire*; mais *mes confins!*

Dans son âme tremblante amasser la douleur.

La Harpe avait dit avant M. Legouvé :

Dans mon cœur ulcéré j'amassais la vengeance.

En voilà suffisamment, Madame, pour vous donner une idée des vices caractéristiques du style de M. Legouvé. Si quelques morceaux dignes d'éloge, mais très-rares dans le cours de son ouvrage, peuvent servir de compensation au grand nombre de mauvais vers qu'on y rencontre à chaque pas, je vous les citerai volontiers; je crains seulement que vous ne vous contentiez pas d'un aussi faible contre-poids, et que la qualité des uns ne puisse balancer dans votre esprit la quantité des autres. Toutefois, je vais vous en transcrire deux ou trois qui m'ont paru les meilleurs, vous verrez

le parti que vous en pouvez tirer; quant à moi, j'aurai du moins rempli ma tâche avec impartialité :

Je ne m'en défends pas; épris de la beauté,
J'ai souvent de l'amour suivi la volupté;
Mais, imposant moi-même un frein à mes faiblesses,
Ai-je immolé jamais la France à mes tendresses ?
Ah ! de mes ennemis si la malignité
Me peint sous d'autres traits à la postérité,
J'aime à penser qu'au moins d'une action trop noire
Mes bienfaits à ses yeux défendront ma mémoire.
Qui ? moi ! moi ! pour l'amour exposer mes sujets !
Non, Français, non, vos cœurs ne le croiront jamais.

HENRI IV, *acte 2, scène 5.*

Il n'y a pas là d'emphase, point d'antithèse; ce n'est pas du bel esprit, c'est du sentiment, c'est l'effusion d'un cœur plein de noblesse.

. . . . C'est à l'être suprême,
En face de la terre, en face du ciel même,
Que vous avez juré de rendre heureux l'époux,
Image du Très-Haut qui l'unissait à vous.
Votre cœur fut long-temps à ce serment fidèle;
De bonté, d'indulgence, intéressant modèle,
Attentive à ses vœux, vous avez su long-temps
De bonheur et de paix embellir ses instans.
Qui vous a fait changer quand il reste le même ?
Qui vous rend maintenant étrangère à vous-même ?
Il faut que des pervers irritent vos esprits :
Ce n'est pas votre cœur dont vous suivez l'avis;
Je le connais ce cœur qu'on a rempli d'alarmes;
Il est grand, généreux.... Vous répandez des larmes !

Ah ! voilà qu'il vous parle, ah ! n'écoutez que lui,
Madame, à vos vertus renaissez aujourd'hui.

SULLY, *acte* 3, *scène* 5.

C'est dommage que cette tirade, qui est fort belle, soit déparée par un vers de remplissage.

La parole d'un roi ne doit jamais changer.
Voulez-vous qu'évitant de tenir ma promesse,
Je me laisse accuser d'une lâche faiblesse !
D'ailleurs, quand mes soldats vont sur des bords lointains
Chercher de longs travaux et des périls certains,
Resterai-je paisible au sein de ma famille,
Comme ces rois couchés au trône de Castille,
Qui, captifs couronnés, dans un repos honteux,
Vivent loin des combats où l'on périt pour eux ?
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Mes sujets à leurs pleurs m'ont toujours vu sensible ;
Ils ne me verront pas, à leur sang *étranger,*
Leur prescrire un péril et non le partager.
Je prétends affronter ceux que je leur apprête ;
Et je cours triompher ou mourir à leur tête.

HENRI IV, *acte* 2, *scène* 4.

J'ai l'honneur d'être, Madame, etc.

Les 3.e *et* 4.e *Lettres sont sous presse.* (Note des Éditeurs.)

LETTRES

CHAMPENOISES.

II.

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR QUELQUES TRAGÉDIES ET COMÉDIES MODERNES.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez JOSEPH CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

1809.

LETTRES CHAMPENOISES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE TROISIÈME.

Paris . . . janvier 1807.

Corneille, Racine et Voltaire semblent, Madame, avoir pris à tâche de nous inspirer continuellement la terreur ou la pitié par le spectacle des plus grandes infortunes, ou par le développement des passions les plus terribles. Des caractères fièrement dessinés, une connaissance profonde du cœur humain, les plans les plus savamment combinés, un style noble, harmonieux, pathétique, voilà ce que l'on trouve sans cesse dans leurs chefs-d'œuvres. Mais comme, à force d'en jouir, on se lasse des plus belles choses, un auteur moderne s'est imaginé que nous devions être las de la manière dont les maîtres de la scène ont

traité la tragédie, et qu'il nous rendrait service en nous faisant changer de régime ; je suppose, du moins, que c'est dans cette vue qu'il a composé la tragédie qu'on vient de représenter. Ce n'est plus cette Melpomène qui fait frémir dans Rodogune, qui épuise votre admiration dans Athalie, ou qui vous arrache des larmes dans Zaïre. Non, Madame, plus de poignards, plus de poisons ; nos jolies femmes n'ont désormais rien à craindre pour leurs nerfs délicats. Cette Melpomène-ci est une coquette fort aimable : elle pleure bien quelquefois ; mais c'est avec tant de sensibilité, que, loin d'en éprouver la moindre gêne,

. . . . . On se sent jusques au fonds de l'âme
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

La tragédie nouvelle est un recueil de trente à quarante idylles, divisé en cinq parties. Gesner n'a rien fait de plus pastoral, et Berquin rien de plus ingénu. C'est vraiment un plaisir d'entendre les personnages de ce drame causer ensemble. Jamais, dans leur conversation un mot ne s'élève plus haut que l'autre ; personne ne s'échauffe ; pas un ne se fâche ;

Et, jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Je vois que vous vous impatientez, Madame ;

vous voudriez déjà savoir le titre et le sujet de cette tragédie. Eh bien, soyez satisfaite : le titre est : *Omasis*, ou *Joseph en Egypte*. Quant au sujet, c'est une autre affaire : il y en a trois dans l'ouvrage ; et vous pouvez choisir, ou de la conspiration contre Joseph, ou des amours de Joseph et d'Almaïs ; ou bien enfin de la reconnaissance de Joseph et de sa famille. Mais attendez, Madame ; je me trompe : cette reconnaissance n'est point un des sujets de la tragédie ; elle en est le dénouement : ainsi il faudrait prendre pour troisième sujet l'arrivée de Jacob à Memphis. Comment! m'allez-vous dire, une reconnaissance pour dénouement ! c'est une plaisanterie. Non, Madame, je ne plaisante point : rien n'est plus vrai, et c'est précisément ce qui donne à cette tragédie une physionomie particulière. Lorsque la toile se baisse, on n'emporte pas chez soi d'idée triste, et la petite pièce n'est pas nécessaire pour remettre l'auditoire en gaîté. Le dénouement d'*Omasis* n'a rien que d'agréable. Jacob reconnaît son fils Joseph, et l'embrasse. Joseph embrasse ensuite Benjamin, puis Siméon, puis Issachar, puis Nephtali, et enfin toute la postérité d'Israël. C'est une scène d'embrassades extrêmement touchante, et dont j'ai vu tout le monde être fort content.

Mais, Madame, cessons de railler. Si je continuais sur ce ton, vous pourriez croire que je fais peu de cas de la tragédie nouvelle, et vous vous tromperiez beaucoup. Le plan m'en paraît mauvais ; mais elle a un mérite fort rare à l'époque où nous vivons, c'est celui d'être bien écrite. Je ne connais point de tragédie, représentée depuis dix ans, dont le style soit d'une élégance aussi continue que celui d'Omasis, et ce n'est même qu'à la faveur du style qu'on peut expliquer le sujet de cet ouvrage. Depuis long-temps, nos oreilles étaient tellement offensées des vers rocailleux ou amphigouriques de toutes les tragédies nouvelles, qu'on a dû être extrêmement flatté d'entendre enfin les personnages d'un drame nouveau parler un français harmonieux. On a su gré à l'auteur de cet heureux début, et l'on a applaudi à son ouvrage sans faire attention aux défauts du plan, sans même examiner si ce style auquel on donnait des éloges, et qui les méritait indépendamment du genre de l'ouvrage auquel l'auteur l'avait appliqué, était celui qui convient à la tragédie. Avec un peu de réflexion, on se serait aperçu qu'en effet les vers d'Omasis avaient de la pureté, de la douceur et de la grâce, mais qu'ils ne faisaient que revêtir des sentiments efféminés,

pleins d'afféterie, et je dirais presque de coquetterie. On conçoit qu'une tragédie ainsi écrite d'un bout à l'autre est un ouvrage contre nature, une espèce de monstre, et que le succès en est d'un dangereux exemple. Si la mode des fadeurs sentimentales envahit une fois le domaine de Melpomène, la tragédie subira bientôt le sort de sa sœur la comédie, et nous aurons incessamment des tragédies du *bon ton*. A ce malheur, je préférerais, Madame, celui de revoir de nouveau toutes les monstruosités qu'on nous a données depuis quelques années. J'applaudirais plutôt à..... Mais

Des morts n'éveillons point la cendre.

Espérons que M. Baour-Lormian, encouragé par le succès qu'il vient d'obtenir, fera, s'il continue à courir la carrière dramatique, un plus digne usage du talent qu'il paraît avoir pour la poésie, et qu'il s'élèvera au-dessus du ton de l'églogue. Espérons surtout qu'il prendra la peine de travailler un peu mieux ses plans, et qu'il ne nous présentera plus d'imbroglio semblable à la tragédie d'*Omasis*, s'il est permis d'appeler tragédie un drame de cette espèce. Vous allez juger, Madame, du peu de soin qu'il a apporté à l'arrangement de sa fable, par l'analyse que je vais avoir l'hon-

neur de vous en faire. Je serai le plus bref qu'il me sera possible, et pourtant je n'omettrai rien d'essentiel à l'intelligence du sujet. Voici d'abord les noms des personnages.

Omasis ou *Joseph*.
Rhamnès, ministre disgracié.
Almaïs, sœur de Rhamnès.
Azaël, confident de Joseph.
Phanor, confident de Rhamnès.
Zamé, suivante d'Almaïs.
Jacob, et ses fils *Siméon*, *Benjamin*, *Issachar*, *Nephtali*, etc.

Je ne vous ferai pas l'injure, Madame, de vous apprendre l'histoire de Joseph que personne ne peut ignorer, et je commence sans préparation. Au lever de la toile, Joseph est premier ministre du roi Pharaon, sous le nom d'*Omasis*, qui lui a été décerné par les peuples de l'Egypte, et qui, je crois, veut dire Sauveur. Il paraît triste, et son confident Azaël lui demande ce qui peut lui causer du chagrin, lorsque l'Egypte entière fléchit sous ses lois. Joseph lui répond qu'il n'est guère bon physionomiste, puisqu'il prend de la joie pour de la tristesse.

Le trouble où tu me vois (*dit-il*) est celui du bonheur ;
Le ciel vient d'exaucer ma constante prière :
Aujourd'hui même ici j'embrasserai mon père.

Il lui raconte ensuite toutes ses aventures, et il finit par lui confier que parmi les étrangers venus à Memphis pour acheter du grain, il reconnut un jour ses frères; que, sans se découvrir, il s'informa si Jacob vivait encore; que, sur leur réponse affirmative, il exigea qu'ils allassent chercher ce vieillard et qu'ils le lui amenassent, et que pour gage de la promesse qu'ils lui firent, il garda deux d'entre eux en ôtage, Siméon et Benjamin. Toute cette confidence étonne fort le confident Azaël, qui non-seulement ne sait point les secrets de son maître, mais qui ignore même les circonstances de la vie de Joseph, dont toute l'Egypte est instruite. Il faut convenir, Madame, qu'une exposition semblable n'a pas dû coûter un grand effort de génie à M. Baour-Lormian.

Cependant, Madame, comment remplir trois actes jusqu'à l'arrivée de Jacob, qui est à la fois le vrai sujet et le dénouement de la pièce? le voici. M. Baour-Lormian suppose que Joseph est devenu amoureux d'une princesse Almaïs, sœur de Rhamnès, ministre disgracié. Almaïs répond à l'amour de Joseph; mais Rhamnès, qui est à la fois fier et rancuneux, ne veut point entendre parler de ce mariage, et il déclare très-positivement à sa sœur qu'il n'y consentira jamais. Je suis sûr, Madame, qu'il

y a ici quelque chose qui vous choque. Vous allez demander où la scène se passe, et si je vous réponds que c'est dans le palais du roi Pharaon, vous allez vous étonner de ce qu'un ministre disgracié demeure dans le palais du roi, surtout lorsque Joseph et Pharaon savent que cet ancien ministre est un mauvais sujet qui ourdit quelque trame contre la sûreté de l'Etat. Mais M. Baour-Lormian a prévenu cette objection en faisant de Rhamnès un prince du sang royal. Comme je ne suis pas très au fait de la généalogie de la maison du Pharaon dont il s'agit, je crois M. Baour-Lormian sur sa parole. La précaution est d'ailleurs assez adroite, car sans cela il serait assez difficile d'expliquer comment la princesse Almaïs vient voir, chez lui, son amant Joseph, ce qui blesserait un peu les convenances. Mais attendu qu'elle loge avec son frère, il n'est pas extraordinaire qu'en se promenant dans le palais, elle rencontre quelquefois Joseph et qu'elle lui parle.

Je vous disais donc, Madame, que Rhamnès ne voulait pas absolument que sa sœur épousât un vil esclave, et surtout un esclave qui l'avait supplanté auprès du roi, qui l'avait fait renvoyer du ministère, et qui gouvernait l'Egypte. Lorsqu'il apprend que sa sœur, qui a du goût pour Joseph, se moque de ses défenses, et que le

roi Pharaon a donné son consentement au mariage des deux amants, il se résout à rompre la glace et à se défaire de Joseph, ce qui est un excellent moyen d'empêcher que celui-ci n'épouse la princesse Almaïs. Pour l'exécution de ce beau projet il jette les yeux sur Siméon, l'un des deux fils de Jacob, que Joseph a retenus en ôtage. Ce Siméon est un sournois, toujours triste et rêveur. C'est lui qui a vendu Joseph, et qui, depuis cet instant, pressé par les remords, semble détester les hommes dont il fuit la société, et ne supporter la vie que comme un fardeau pénible. Mais, Madame, qu'il est vrai de dire que le cœur de l'homme est un abîme impénétrable! ce Siméon dont on doit croire que les sens sont absorbés par la douleur et les regrets, s'avise d'être aussi amoureux d'Almaïs. Rhamnès a appris cet amour, ou plutôt il faut dire qu'il l'a deviné, car personne ne lui en a parlé; il a été à cet égard, plus habile que Joseph qui, cependant, peut passer pour un assez bon devin. Toutefois il va trouver Siméon et lui dit que s'il veut tuer Joseph il lui donnera sa sœur en mariage. Cette proposition étourdit un peu Siméon qui demande du temps pour réfléchir, et qui, après avoir tout bien pesé et considéré à part lui, est près de refuser lorsque la princesse Almaïs le

rencontre et entame avec lui la conversation. Elle lui apprend que tout s'apprête pour son mariage avec Joseph qui aura lieu le lendemain sans faute, et elle l'invite à être de la noce. Assurément, rien n'est plus honnête de la part d'une princesse du sang qu'une telle invitation faite à un esclave. Cependant Siméon, qui ne voit dans cette cérémonie rien de fort agréable pour lui, répond malhonnêtement qu'il ne fera pas à Omasis l'honneur d'être de la fête. Almaïs à son tour est piquée d'une réponse aussi impertinente, et elle quitte Siméon en lui faisant de sanglants reproches sur son incivilité. C'en est fait de cette princesse, Madame, elle a joué tout son rôle, et vous n'en entendrez plus parler. L'inutilité de ce personnage épisodique a été si généralement sentie que dans une parodie d'Omasis, l'actrice qui remplit le rôle d'Almaïs se nomme la princesse *Inutilis*.

Revenons à Siméon : pressé par Rhamnès, poussé par son amour, il consent enfin à se charger d'assassiner Omasis, lorsque l'on annonce l'arrivée de Jacob. Nous voici, Madame, au quatrième acte. Jacob paraît suivi de tous ses enfants à l'exception de Siméon. C'est un vieillard qui a fort bonne mine, et les cheveux blancs dont sa tête vénérable est couverte, font à la scène un fort bel effet. Mais il me

vient, à cet égard, un doute que je vais vous communiquer et dont je vous prie de proposer la solution aux érudits de notre académie d'Arcis-sur-Aube. Il me semble que du temps de Jacob les vieillards des déserts de l'Arabie ne portaient pas plus de cheveux que ceux de cette même contrée n'en portent aujourd'hui. L'usage de se tondre la tête en Orient *touche au berceau du monde*, et il m'a toujours paru ridicule de voir Zopire dans *Mahomet*, porter une perruque à cheveux blancs.

Je puis me tromper, surtout relativement à Jacob ; mais ce qui milite en faveur de mon opinion, c'est que les enfants de ce patriarche sont tous coiffés à la manière de l'orient; pourquoi Jacob est-il le seul qui pèche contre le costume ? Pourquoi ? C'est qu'alors il faudrait retrancher deux ou trois vers où il est question des cheveux blancs de Jacob :

—J'ordonnai que Jacob, entouré de ses fils,
Montrât ses cheveux blancs aux peuples de Memphis.
—La gloire de son nom et de ses cheveux blancs.
—Et sur mes cheveux blancs l'opprobre est descendu.

Au surplus, Madame, ce n'est là qu'une misère, et il ne faut pas s'y arrêter. L'important est de savoir comment finira la nouvelle action qui commence.

Jacob, après avoir pressé dans ses bras le petit Benjamin qu'il croyait perdu, se plaint de ne pas voir Siméon; il veut aller le chercher, mais on annonce l'arrivée d'Omasis. Celui-ci, comme on doit bien s'y attendre, fait beaucoup d'amitiés à son père. Jacob ne sait pas trop à quoi tendent toutes ces caresses que lui fait le premier ministre du roi d'Egypte, cependant il lui conte bonnement ses affaires, et il finit par le prier d'engager Siméon à se conduire un peu mieux vis-à-vis de son père, et à venir au moins savoir de ses nouvelles. Mais pendant que Joseph et Jacob causent bien tranquillement ensemble, que font Rhamnès et Siméon? Ils s'avancent, à la tête de quelques mauvais sujets comme eux, pour poignarder Joseph. Celui-ci n'est pas plutôt averti, qu'il met l'épée à la main, et, suivi de sa garde, il marche à la rencontre des conjurés, les taille en pièces, et force son futur beau-frère Rhamnès à se donner la mort. Quant à Siméon, il se borne à l'envoyer en prison jusqu'à nouvel ordre. Il revient ensuite trouver Jacob qui est fort effrayé, comme on le pense bien. Ce bon vieillard fait à Joseph les excuses les plus touchantes sur la trahison dont son fils s'est rendu coupable; mais Joseph, qui n'est pas plus ému que s'il ne s'était rien

passé, malgré l'expédition qu'il vient de faire, répond à Jacob qu'il n'est point fâché contre lui, et qu'il ne rend pas le père responsable des crimes du fils. Jacob, qui s'est mis à son aise, fait alors à Joseph une demande qui me semble un peu indiscrète, c'est qu'il lui soit permis de parler à Siméon. Joseph ordonne aussitôt à ses gardes de l'amener. Il arrive, et d'abord Jacob le réprimande vertement sur sa conduite ; il lui reproche son ingratitude, et il finit par lui demander pourquoi il a précisément attendu, pour se faire pendre, que lui Jacob arrivât à Memphis avec toute sa famille? La question était pressante et d'un grand sens ; aussi le farouche Siméon se garde bien d'y répondre cathégoriquement. Il témoigne la joie qu'il éprouve de ce que Joseph est échappé à ses coups, et il demande à faire une confession générale avant d'aller à la mort. Les autres fils de Jacob, qui voyent que Siméon va découvrir leur secret, veulent l'empêcher de parler, mais il persiste à vouloir dire la vérité, et il raconte comment ils ont vendu Joseph, et comment ils ont fait accroire à Jacob que le loup l'avait mangé. Vous jugez bien, Madame, de la surprise du bon Jacob, et comme il s'apitoie sur le sort de son pauvre Joseph, qu'il croit mort ou esclave dans quelque village de

l'Egypte. Ses plaintes fendent le cœur à Joseph qui n'y peut plus tenir; il se fait enfin connaître; il pardonne à Siméon; il embrasse tout le monde, et le rideau se baisse.

Voilà très-exactement, Madame, le sujet et le plan de la tragédie d'*Omasis*. Si vous voulez ensuite examiner comment l'auteur s'est tiré de l'exécution d'un tel plan, et comment il a traité les détails, vous ne trouverez, dans son ouvrage, rien de ce qui constitue un poème du genre de la tragédie; il n'y a nulle vigueur, nul mouvement, pas une de ces situations qui sont si fréquentes dans nos grands tragiques et qui savent arracher des émotions au cœur le plus insensible.

La faute en est au sujet même qui est essentiellement vicieux. M. Baour Lormian a voulu nous faire un tableau de ces mœurs patriarchales dont la peinture est si touchante dans tout autre ouvrage que dans une tragédie. Pour l'exécution de ce dessein, la vie de Joseph, dont la lecture fait encore les délices de tout l'Orient, offrait un sujet séduisant; mais il fallait examiner si elle présentait quelque fait qui pût se prêter au jeu de cette grande machine dramatique qui exige des ressorts d'une toute autre force que ceux d'une pastorale. En y réfléchissant un peu, M. Baour

Lormian se serait facilement aperçu que le patriarche Joseph ne pouvait, par lui-même, être le héros d'une tragédie, à moins qu'on ne dénaturât les idées que nous avons sur l'essence de ce poème. Le caractère de Joseph n'est point dramatique, c'est une de ces belles figures antiques où respirent le calme et la douceur. Aucune passion n'altère la sérénité de ce front plein de grâce et de bonté, et l'examen de ces sortes de figures ne fait naître que des idées conformes aux beautés qui les caractérisent. Ce n'est pas là ce qui convient à la tragédie d'où l'on doit bannir tout ce qui respire la mollesse. Joseph est d'une perfection trop humaine. Ce n'est pas ainsi que Corneille a conçu la perfection de Polyeucte; le premier semble commander le repos à ce qui l'environne, le second au contraire met tout en mouvement autour de lui. L'un est une espèce de Grandisson que rien ne peut émouvoir, l'autre est un stoïcien dont le vertueux enthousiasme fait le malheur de ce qu'il a de plus cher. Vous voyez, Madame, combien est grande la différence qui existe entre ces deux caractères, et vous jugez comment l'un peut donner lieu aux plus belles situations dramatiques, tandis que l'autre paralyse l'action dont il doit être le principal ressort.

Ce n'est pas que le caractère de Joseph, tel que M. Baour Lormian l'a dessiné, n'ait quelque chose de touchant. Il donne lieu à des scènes agréables, mais on ne saurait accorder que ces scènes là soient de la bonne école tragique; elles ont quelque chose de langoureux et de recherché qui tient plus du genre pleureur du drame, que de la mâle austérité de la tragédie qui veut de la franchise et de la vigueur dans toute circonstance. Rien de plus fade que des héros de tragédie qui versent des pleurs à la manière des femmes et qui s'attendrissent par sympathie.

Mais le défaut qui tire le plus à conséquence dans la tragédie d'Omasis, et qui contribue le plus à répandre un froid mortel sur l'ouvrage, c'est le défaut d'unité d'action. On a beau crier à la pédanterie contre ceux qui prêchent l'observation des règles, l'expérience crie plus haut, et apprend aux auteurs assez imprudents pour s'en moquer, que hors des règles il n'est point de salut. Il en est qui croient vous avoir fermé la bouche lorsqu'ils vous ont dit qu'un très-mauvais ouvrage pourrait être parfaitement conforme aux règles. Cela est vrai : mais qu'est-ce que cela prouve? C'est que dans tout auteur le talent qui exécute doit être uni à la raison qui prépare l'ou-

vrage. Si l'une ou l'autre manque à un auteur, il ne fera que de la mauvaise besogne. J'en appèlerais, Madame, à M. Baour Lormian, si j'avais l'honneur de le connaître, et je le prierais de me dire quel rapport il y a entre la conspiration de Rhamnès contre Omasis, et l'arrivée de Jacob qui est le véritable sujet de sa tragédie. Il est vrai que M. Baour Lormian pourrait prétendre que c'est la conspiration qui en est effectivement le sujet, mais alors il devient évident que la pièce finit avec la conspiration au quatrième acte, et que c'est une autre pièce qui commence avec le cinquième A quoi tient pareillement cet épisode des amours de Joseph? Je dis des amours, et je me trompe, car je ne crois pas que Joseph prononce une seule fois ce mot; s'il parle de mariage à la princesse Almaïs, c'est avec toute la froideur et la circonspection d'un homme qui obéit à un devoir. On voit facilement que M. Baour Lormian a senti que Joseph amoureux perdrait tout le charme attaché au caractère de piété filiale qui doit le distinguer, et ce n'est qu'à regret qu'il a introduit cet épisode dans sa tragédie; mais aujourd'hui comment présenter une pièce où il n'y ait pas de femmes? Il a donc été forcé d'y en introduire une, et son inutilité est une nouvelle preuve du vice ra-

dical du sujet. On ne saurait nier qu'il n'y ait dans *Omasis* trois actions bien distinctes. Ces trois actions peuvent bien se passer successivement dans les vingt-quatre heures; mais un poème dramatique ne doit avoir pour objet qu'une seule action, sans quoi l'intérêt se partage, et la première de toutes les règles c'est l'unité d'intérêt. Je substitue, Madame, cette expression *d'unité d'intérêt* à celle d'unité d'action, parce que je crois qu'elle fait mieux entendre ce que je veux dire; ce mot *action*, pris dans un sens rigoureux, peut quelquefois induire en erreur. Il est certain, par exemple, qu'il y a réellement deux actions dans *Andromaque*, mais il y a unité d'intérêt parce que le sort de chaque personnage, d'après la manière dont Racine a conçu son plan, est lié à celui de tous les autres. Dans *Horace* au contraire la duplicité d'intérêt est palpable. Qu'est-ce qui excite l'intérêt dans une moitié de la pièce? C'est de savoir qui l'emportera d'Albe ou de Rome. Horace vainqueur a résolu le problême, et l'intérêt cesse. Mais Horace a tué sa sœur, et l'on demande qu'il soit puni. Voilà un second intérêt qui naît de la position où se trouve celui qui vient de donner à Rome l'empire sur sa rivale.

Dans Omasis l'intérêt est triplement partagé.

Les jours de Joseph sont menacés par une conspiration ourdie au sein même du palais de Pharaon. L'intérêt se porte naturellement sur cette action, et l'on désire savoir comment Joseph se tirera d'affaire. Il dissipe les conspirateurs; leur chef est tué, et Joseph est sauvé. Ici finit le premier intérêt et un autre commence. Omasis a fait venir Jacob de la terre de Chanaan, sans que l'on sache pour quel motif. Ce vieillard est arrivé avec sa famille, et l'on attend ce qui résultera de la reconnaissance de Joseph et de son vieux père. Il en résulte que Joseph pardonne à ses frères tous les maux qu'ils lui ont fait souffrir, et qu'il les comble de bienfaits. La toile se baisse là-dessus, et le second intérêt est consommé. Mais que devient le mariage de Joseph avec la princesse Almaïs? Voilà ce que l'on se demande en sortant, et le troisième intérêt n'est pas satisfait.

Vous avouerez, Madame, que rien n'est plus répréhensible qu'un plan combiné avec si peu d'ordre et de sagesse. On assure au surplus que l'auteur convient lui-même de ce défaut capital dans son ouvrage. C'est un trait d'humilité dont les exemples sont rares dans le temps où nous vivons, et il faut en tenir compte à M. Baour Lormian. Lorsque l'on convient de ses fautes avec cette franchise,

c'est qu'on est dans l'intention de n'y plus retomber, et c'est qu'on se sent assez fort pour mieux faire.

Qu'il se console au surplus ; tout ne mourra pas d'*Omasis*, et le style sauvera cet ouvrage de l'oubli qui en dévorera tant d'autres. Il en sera d'*Omasis* comme de quelques tragédies qu'on ne représente plus parce qu'elles sont sans intérêt au théâtre, mais qu'on lit toujours avec plaisir.

Je ne vous ai point caché, Madame, que le style d'*Omasis* n'était point celui qui convient à la tragédie; je le répète encore : mais supposez que vous voulez lire une suite d'idylles et lisez *Omasis*, vous ne regretterez point le temps que vous aurez passé à cette lecture. Vous remarquerez que M. Baour Lormian possède le mérite de l'expression poétique, et l'art de revêtir les pensées des couleurs propres à les faire ressortir. Ses périodes sont nombreuses et variées à la manière des bons modèles, ses vers ne fatiguent pas l'oreille par l'uniformité de la chute. Je ne vous citerai, Madame, qu'un seul exemple de ce mérite si rare aujourd'hui.

Siméon ne vient point! Faudra-t-il aujourd'hui
Devant mon bienfaiteur me présenter sans lui?
Conduit aux bords du Nil par la reconnaissance,
Ose-t-il bien me fuir après six mois d'absence?

Et pourtant avec peine éloigné de ces lieux
Où le toit d'Abraham, long-temps chéri des cieux,
Versa sur mon berceau ses ombres pacifiques,
Je disais, en quittant mes foyers domestiques :
« Siméon, Benjamin, en de lointains climats
» Attendent que le ciel me ramène en leurs bras ».
J'arrive : Benjamin vient recueillir mes larmes.
Et l'ingrat Siméon méprise mes alarmes.

Vous voyez, Madame, que la coupe d'aucun de ces vers ne se ressemble. Au premier vers le repos est placé à la fin du premier hémistiche ; après cela vous avez un vers et demi, puis un vers isolé, ensuite deux périodes, l'une de cinq et l'autre de deux vers. Après cela le repos porte sur la seconde syllabe de l'avant-dernier vers.

Vous pouvez dire que c'est de la puérilité, du pédantisme, que de procéder ainsi à l'examen de la poésie : permis à vous, Madame ; mais heureusement pour ce procédé, il s'accorde avec des expériences semblables que j'ai faites sur les grands modèles, et qui m'ont prouvé que l'une des causes du plaisir que l'on éprouve à lire des vers de Boileau ou de Racine, c'est le talent incroyable avec lequel ces grands écrivains ont employé tous les artifices de la versification, indépendamment des pensées et des couleurs propres à la poésie.

Je pourrais vous citer, Madame, à l'appui de mon opinion sur le mérite du style de la tragédie d'Omasis, un grand nombre de vers isolés ou de passages comme celui que je viens de vous rapporter, mais j'aime mieux vous citer une scène entière. Elle est de cent vers, et je n'en connais pas une seule dans aucune tragédie moderne qui puisse soutenir une pareille épreuve sous le rapport du style. C'est principalement la continuité d'élégance dans un morceau de longue haleine qui fixe l'opinion sur le talent de l'auteur. Cette scène est la sixième du deuxième acte entre Omasis et Benjamin.

OMASIS.

Approchez, Benjamin.

BENJAMIN, *timidement.*

Seigneur !

OMASIS.

Le ciel prospère
A vos embrassements va rendre votre père.
On ma dit envers lui votre pieux amour :
Vous le verrez.

BENJAMIN.

Bientôt ?...

OMASIS.

Avant la fin du jour.
Le Dieu que vous servez prend soin de le conduire :
De cet évènement j'ai voulu vous instruire.

BENJAMIN.

Que de grâces, Seigneur, nous allons vous devoir !
Je ne suis pas le seul que ranime l'espoir.
Oui, l'aspect de Jacob, comme un astre propice,
D'un frère malheureux finira le supplice.
Qu'il me tarde en ses bras d'amener Siméon !

OMASIS.

Ainsi le vaste empire où règne Pharaon,
L'éclat de cette cour, rien ne peut le distraire,
Ni suspendre un moment sa langueur solitaire ?

BENJAMIN.

Son cœur cherche un repos qu'il n'a point obtenu.

OMASIS.

Au sein de ce palais malgré lui retenu,
Les souvenirs touchants des bords qui l'ont vu naître
Sous un ciel étranger le poursuivent peut-être.
(*à part.*)
Sans doute il est cruel de s'en voir exilé !
(*haut.*)
Mais de quels maux encor serait-il accablé ?

BENJAMIN.

Je ne les connais pas.

OMASIS.

Depuis quand son visage
Est-il enveloppé de ce sombre nuage ?

BENJAMIN.

Je l'ignore. Mes yeux commençaient à s'ouvrir
Que déjà Siméon était las de souffrir.

Seulement on m'a dit que sa douleur amère
Naquit le même jour qui nous priva d'un frère.

OMASIS.

D'un frère ! et quel malheur a terminé son sort?

BENJAMIN.

Les lions affamés lui donnèrent la mort.

OMASIS.

Quel fut son nom?

BENJAMIN.

Joseph.

OMASIS, *vivement.*

Dans un âge si tendre
Nul appui, nul secours ne put-il le défendre?
Parlez, éclaircissez mes doutes curieux.

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux au loin errant depuis l'aurore
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore.
Jacob intimidé tremblait pour ses enfants.
Mais Joseph, le soutien qu'espéraient ses vieux ans,
Joseph, que prés de lui retenait son jeune âge :
« O mon père, dit-il, au prochain pâturage
« Je vais porter mes pas et presser le retour
» Des enfants de Lia, si chers à ton amour.
» Va, je leur parlerai de notre impatience,
» Et des pleurs qu'Israël donne à leur longue absence».
Il dit; et dans la plaine il s'élance soudain.
Déjà brillaient la pourpre et l'azur du matin;
Il ne revenait pas; mais à l'heure brûlante

Où s'ouvre du midi la route étincelante ;
Pâles, défigurés, et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères... ô douleur!
Siméon, à leur tête, et d'une main tremblante,
Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante;
La robe de Joseph, qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.
J'étais bien jeune alors, et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre.
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

OMASIS, *à part.*

Cruels! c'était donc peu d'outrager la nature!
Vous avez au forfait ajouté l'imposture.
(*haut.*)
Le temps a de Jacob adouci les regrets?

BENJAMIN.

Le temps semble ajouter à ses tourments secrets :
Le calme et le bonheur ont fui de sa demeure;
C'est avec moi qu'il souffre, avec moi seul qu'il pleure
De son fils bien aimé le funeste trépas;
Et mes soins assidus ne le consolent pas.
Que dis-je? mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé.
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé!
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève; et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

OMASIS.

Eh bien ! je calmerai la douleur qui le presse.
Cette cour est l'asyle ouvert à sa vieillesse ;
Vos frères et Jacob près de moi réunis...

BENJAMIN, *avec un effroi naïf.*

Eh quoi ! de Chanaan sommes-nous donc bannis ?
Jacob et ses enfants perdront-ils la lumière,
Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
La plaine de Séir, et les champs fortunés
Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés ?

OMASIS.

Mon pouvoir en ces lieux vous fonde une patrie.

BENJAMIN.

Celle où Dieu nous fit naître est la seule chérie.

OMASIS.

Mes bienfaits pour Jacob seraient-ils sans appas ?

BENJAMIN.

La tombe de Joseph est-elle en ces climats !

OMASIS, *se contenant.*

Cher enfant !... qu'Israël conserve l'espérance.

BENJAMIN.

Si du moins Siméon de sa longue souffrance
Respirait à l'abri de vos soins généreux !
Mon père, j'en suis sûr, serait moins malheureux.
Mais pourquoi Siméon à ma sollicitude
Cache-t-il le secret de son inquiétude?

Ah! de quelques ennuis que son cœur soit troublé,
S'il pouvait vous entendre il serait consolé.
Image du Seigneur, votre bonté touchante
Accueille l'infortune à vos pieds gémissante.
Timide, devant vous, je venais malgré moi;
J'ose vous écouter, et je n'ai plus d'effroi.

OMASIS, *ému au dernier point.*

J'aime à voir la pitié qu'un frère vous inspire.
Peut-être il n'est pas loin d'un repos qu'il désire.
Montrez-lui de Jacob les soins consolateurs;
Prodiguez à ses maux le charme de vos pleurs.....
Allez; espérez tout de sa reconnaissance,
Et du dieu d'Israël, et de votre innocence.

Je ne vois qu'un seul vers à reprendre dans tout ce morceau.

Prodiguez à ses maux le charme de vos pleurs.

Prodiguer un charme est une expression de mauvais goût. *Le charme de vos pleurs* est de l'affectation. Du reste, cette scène est une Idylle pleine de grâces et de sentiments exprimés avec la naïveté la plus touchante.

Je ne veux cependant pas, Madame, que vous m'accusiez de dissimuler les mauvais vers qui peuvent se trouver dans Omasis, et je vais vous les citer. Je vous déclare que j'en ai fait la recherche avec la plus scrupuleuse atten-

tion, et que je vais vous mettre sous les yeux tous ceux que j'ai trouvés.

Sur nous de ses fléaux *déchaînant les ravages.*

On pourrait bien dire déchaînant les fléaux, parce qu'alors on les personifie; mais je ne crois pas que cette métaphore puisse être admise pour le mot *ravage.*

Il connaît donc ma haine?... Eh bien, *qu'il la partage.*

Rhamnès veut dire : puisque Joseph sait que je le hais, qu'il me haïsse de son côté. Mais de la manière dont il s'exprime, il fait un contre-sens. Partager les sentiments de quelqu'un, c'est penser comme lui : ainsi le vers que Rhamnès récite signifierait, *il connaît ma haine pour lui, qu'il fasse comme moi, qu'il se haïsse.*

Il me reste des pleurs qui sauront le fléchir.
—Abraham près de lui me garde un sur asyle.
Il attend le vieillard.

Vous sentez les défauts de ces deux vers, Madame, sans qu'il soit nécessaire de vous les indiquer.

. . . . . . du noir complot *démêlant* les détours.

Je ne pense pas qu'on puisse *démêler* des détours. La figure manque de justesse.

Voilà, Madame, tout ce qu'une recherche

attentive m'a fait découvrir de mauvais vers dans la tragédie d'Omasis. Il se pourrait qu'il s'en trouvât encore quelques autres que je n'ai pas aperçus, mais quand vous en ajouteriez trois ou quatre à ceux que je viens de vous citer, ce ne serait pas la peine pour si peu de chose, de me taxer de partialité en faveur de M. Baour Lormian. Je vous ai dit avec la plus grande sincérité ce que je pensais de sa tragédie, et j'espère que la justice que j'ai rendue à cet ouvrage vous convaincra que je ne suis pas venu à Paris, comme vous me l'avez reproché, avec l'intention formelle de dénigrer tout ce qui aurait été applaudi au théâtre français. Vous me verrez toujours, Madame, applaudir à ce qui le mérite ; mais il faut que j'aye des motifs, et quoique je sois de la Champagne, je ne suis pas encore assez mouton pour suivre machinalement l'impulsion qu'on voudrait me donner.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE V.

Dans les trois lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, Madame, je ne vous ai encore parlé que de tragédies. Je pourrais, pour jeter un peu de variété dans ma correspondance, passer en revue quelques-unes des nombreuses brochures qui paraissent chaque jour; mais j'ai déja remarqué que vous aviez une prédilection décidée pour la littérature dramatique. Pendant votre séjour à Paris, vous fréquentiez habituellement le théâtre français, et plus d'une fois je vous ai surprise les yeux mouillés de pleurs en entendant les chef-d'œuvres dont s'honore la scène française. Je vous parlerai donc encore de tragédies; mais plus j'avance, plus ma tâche devient pénible. Le vaste champ de la critique s'étend d'une manière effrayante devant moi, et je n'en distingue plus les bornes. L'aurais-je pensé, quand je vous parlais des Templiers, de la Mort de Henri IV et d'Omasis, que je rencontrerais des ouvrages qui annonçaient bien moins de talents encore? Il en est pourtant ainsi, et les auteurs que j'ai passés en revue sont des soleils, si je les compare..... Mais je m'aperçois que je vais faire de la critique amère. L'académie de Montauban l'a

proscrite : gardons-nous d'enfreindre ses lois. Quel que soit le sujet que nous traitions, ne substituons jamais la satire à la critique; jugeons d'après les règles immuables de la raison, et non d'après nos passions et nos préjugés. Vous le savez, Madame, tels ont toujours été mes principes: étranger à tous les partis, à toutes les coteries, je n'ai cultivé la littérature que pour y trouver un délassement à des travaux plus importants : je ne connais ni Galba, ni Othon, ni Vitellius; ainsi donc vous pouvez être sûre que je ne mettrai ni faveur, ni haine, ni prévention dans les jugements que je porterai. D'ailleurs ces lettres étant pour vous seule, vous devez penser que j'y apporterai une bonne foi dont sont trop souvent sujets à s'écarter ceux qui, écrivant pour le public, cherchent plutôt à être piquants qu'à être justes.

La tragédie que je vais examiner est l'*Artaxerce*, de M. Delrieu. Vous me demanderez peut être, Madame, ce que c'est que M. Delrieu, et par quels ouvrages il s'est fait connaître dans la république des lettres. C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Je me rappelle cependant qu'il fit anciennement une tragédie qui, je crois, avait pour titre *Arsinoüs*, et qui tomba au théâtre de la

Cité ; il donna aussi à Louvois une petite pièce intitulée *Le Jaloux malgré lui*, qui n'eut qu'un médiocre succès. C'est après de pareils essais qu'il s'est cru de force à entreprendre l'œuvre le plus difficile de la littérature. Mais je me trompe quand je dis qu'il s'est cru de force ; il paraît au contraire, qu'il a senti toute la faiblesse de sa constitution littéraire ; aussi son affaire la plus importante a-t-elle été de chercher un sujet où il trouvât ses matériaux tout préparés, et où il n'eût rien à imaginer, rien à inventer ; car, vous le saurez, l'invention est la partie faible de nos auteurs dramatiques, et surtout de M. Delrieu. Ils ressemblent assez au pauvre diable de Voltaire qui, après avoir lu beaucoup et pensé pendant trois mois, au bout du compte n'imagina rien.

Il est aisé, sans doute, de ressasser des lieux communs, d'habiller de rimes des situations usées et triviales, de coudre ensemble des scènes prises à droite et à gauche ; ainsi se font aujourd'hui les tragédies : mais sonder le cœur humain dans ses dernières profondeurs, donner aux personnages le langage qui leur convient, opposer les passions aux passions, trouver de nouvelles combinaisons dramatiques, c'est là le dernier effort de l'art, c'est ce qui constitue véritablement le génie, et le génie,

vous le savez, Madame, n'est pas une chose commune dans le siècle où nous sommes.

Je vous disais que l'affaire la plus importante de M. Delrieu avait été de chercher un sujet tout préparé : Artaxerce s'est présenté. Vous vous rappelez, Madame, que lorsque j'étais à Arcis-sur-Aube, pour charmer la longueur des soirées d'hiver, nous nous occupions assez souvent de poésie italienne; nous lûmes le Tasse, l'Arioste et Métastase. Vous n'avez pas, sans doute, oublié son *Artaserse*; je me souviens même que les situations vraiment dramatiques de cette tragédie vous avaient vivement frappée, et que malgré quelques amours déplacés qui ralentissent et refroidissent l'action, vous la préfériez à toutes les autres pièces du même auteur. C'est d'après cet Artaxerce que M. Delrieu a fait le sien. Lemierre avait aussi traité ce sujet il y a environ quarante ans; sa pièce est faible, cependant il s'y rencontre quelques belles scènes. J'aurai occasion d'en parler plus au long tout-à-l'heure. Je dirai aussi quelques mots de celle de Crébillon. Je vais d'abord m'occuper de M. Delrieu. Mais avant de commencer, il est, je crois, nécessaire de vous parler de certaines notes qui se trouvent à la fin de la tragédie. Ces notes nous offrent un exemple

peut-être unique dans les fastes de la littérature, celui d'un auteur commentant lui-même son ouvrage ; car, quoique ces notes soient mises sous le nom des éditeurs, personne n'y a été trompé. On a vu le grand Corneille faire l'examen de quelques-unes de ses pièces, mais avec cette bonne foi et cette simplicité qui caractérisent un génie supérieur. On l'a vu se montrer quelquefois plus sévère que le public même, s'examiner avec une extrême rigueur, et passer condamnation sur les défauts qu'il croyait apercevoir. Il n'en est point ainsi dans les notes ; M. Delrieu ne sait qu'admirer ce qu'il a fait ou du moins ce qu'il croit avoir fait ; son enthousiasme ne fait que croître et se fortifier à mesure qu'il avance dans l'examen de sa tragédie ; toutes les formules de l'admiration y sont répandues avec une prodigalité vraiment remarquable ; vous allez en être convaincue.

Dans sa première note, M. Delrieu commence par faire le procès aux auteurs qui ont avant lui traité le même sujet ; il n'épargne pas même Métastase à qui il doit tout, et sans lequel il n'aurait jamais fait sa pièce. « L'indi-
» gnation d'un père, dit-il, grièvement blessé
» dans la personne de son fils adoré, fait pres-
» que excuser le crime qu'il commet par ex-
» cès de tendresse. Ce motif, qui rend la con-

» juration raisonnable et presque légitime,
» n'existe ni dans Crébillon, ni dans Métastase, ni dans Lemierre, et fait le charme et
» l'intérêt de la tragédie nouvelle. Dans Crébillon, Artaban n'a point de fils, et il n'agit
» que pour satisfaire sa propre ambition; sa
» scélératesse parut absurde et atroce en entassant pour lui seul crimes sur crimes;
» ajoutez à cela les fades lamentations d'une
» Amestris, d'un Darius, d'un Artaxerce,
» d'une Barsine, et vous ne serez pas surpris
» que cette intrigue, à la fois révoltante et comique, n'ait eu qu'une représentation. Lemierre a été moins malheureux, mais il n'a
» fait que délayer en cinq actes les trois actes
» de l'opéra italien; il a même retranché la
» première scène où Artaban et Mandane se
» font leurs adieux dans Métastase, et il commence par l'assassinat de Xerxès. On voit au
» lever de la toile Artaban sortir de l'appartement du roi, le fer sanglant à la main. Si
» c'est là une exposition, que nous réserve-t-il
» au dénouement? etc. » Cette note me fournira quelques observations, et me donnera lieu d'examiner si M. Delrieu a sujet de s'applaudir du changement qu'il a fait au caractère d'Artaban. Je ne le crois pas, Madame, et vous serez peut être de mon avis lorsque je vous

aurai soumis mes réflexions. Ni Crébillon, ni Métastase, ni Lemierre, n'ont donné à la conjuration *un motif raisonnable*, parce qu'ils ont bien senti que l'intérêt ne devait point porter sur Artaban. M. Delrieu, au contraire, en voulant adoucir et mitiger ce personnage, en a fait un caractère équivoque et très-peu propre à la tragédie qui demande de grandes passions et des traits fortement prononcés. Toutes les poétiques ont consacré ce principe, qu'il faut qu'un personnage soit jusqu'à la fin tel qu'il s'est montré d'abord, et je vous citerais le passage d'Horace, s'il n'y avait point du pédantisme à parler latin devant une femme; mais M. Delrieu n'a pas cru que cela fût nécessaire; il a essayé d'abord de jeter quelque intérêt sur Artaban, il le fait conspirer uniquement par amour pour son fils; il lui fait dire :

Il faut aux grands un chef qui tienne sa parole,
Aux guerriers un modèle, aux mages une idole;
Non un prince avili, vain fantôme de roi,
Sans force, sans vertu, sans honneur et sans foi,
Qui de l'or de son peuple uniquement avide,
N'écoutant au conseil que son cher Cléonide,
Au fond de son palais nous cache un nom flétri,
Et ne sait plus régner que par son favori.

Remarquez, Madame, qu'Artaban, en s'ex-

primant ainsi, semble n'avoir d'autre dessein que de sauver l'empire en immolant Xerxès, dont le nom est odieux, et qui d'ailleurs veut faire périr son fils; et en effet jusques-là on peut prendre quelque part à ses desseins; mais bientôt il paraît sous une nouvelle forme, et lorsque Mégabise fait l'éloge de la valeur et des vertus d'Artaxerce, Artaban l'interrompt par ce vers,

N'importe.... il doit périr, il est fils du tyran.

Ceci ne s'accorde nullement avec ce qu'il vient de dire, et jète déjà de l'incertitude dans l'esprit des spectateurs. Ne devient-il pas d'ailleurs odieux, lorsqu'on le voit sortir de l'appartement de Xerxès, tout couvert de sang, et laisser ensuite accuser son fils de ce meurtre; lorsqu'on le voit le condamner lui-même à la mort? C'est-là sans doute le caractère d'un ambitieux; mais ce n'est pas celui que M. Delrieu a voulu peindre: il reproche même à l'Artaban de Crébillon, ainsi que vous l'avez vu, de n'agir que pour *satisfaire sa propre ambition*, et c'est en cela que Crébillon a bien connu la nature humaine; il a bien senti qu'il n'y a pas de sentiment plus égoïste que l'ambition. L'ambitieux n'agit que pour soi, ne connaît que soi: les liens de la nature, de

l'amour, de l'amitié, lui sont étrangers, et tous les moyens lui sont également bons pour parvenir à son but. C'est d'après ces principes que Crébillon a dessiné le portrait de son Artaban; je vais vous transcrire les vers où cet ambitieux se peint lui-même, ce sera une espèce de compensation pour tous les mauvais vers que je serai peut-être obligé de vous citer dans la suite.

ARTABAN, *à Tissapherne.*

Laisse ces vains devoirs à des âmes vulgaires,
Laisse à de vils humains ces serments mercenaires:
Malheur à qui l'ardeur de se faire obéir,
En nous les arrachant nous force à les trahir!
Quoi! toujours enchaîné par une loi suprême,
Un cœur ne pourra donc disposer de lui-même?
Et du joug des serments, esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux!
Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique:
Me venger et régner, voilà mes souverains!
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains;
Le soin de m'élever est le seul qui me guide,
Sans que rien sur ce point m'arrête ou m'intimide.
Il n'est lois, ni serments qui puissent retenir
Un cœur débarrassé du soin de l'avenir.
A peine eus-je connu le prix d'une couronne,
Que mes yeux éblouis dévorèrent le trône,
Et mon cœur dépouillant toute autre passion,
Fit son premier serment à son ambition;

De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle.
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.
Un cœur comme le mien est au-dessus des lois.
La crainte fit les dieux, l'audace fit les rois..
Le moment est venu qu'il faut que son courage
Affranchisse Artaban d'un indigne esclavage.
Ce Darius si grand, qui cause ta frayeur
Deviendra le premier l'objet de ma fureur;
Je prétends que dans peu la Perse qui l'adore
Autant qu'il lui fut cher le déteste et l'abhorre!
Mais Xerxès vient à nous......

Voilà, Madame, un caractère vigoureusement tracé. On chercherait en vain dans la tragédie de M. Delrieu quelque chose qui eût de la ressemblance avec cette tirade, soit pour la pensée, soit pour le style. Artaban a beau me dire, dans la tragédie nouvelle, qu'il adore son fils; je veux savoir pourquoi il assassine Xerxès, pourquoi il veut assassiner Artaxerce; l'ambition seule peut me rendre compte de ses motifs : on ne conspire pas pour un fils quelqu'amour qu'on lui porte, et vous allez voir, Madame, que tous ceux qui ont traité le même sujet, nous ont montré Artaban, non comme un homme qui doit appeler sur lui l'intérêt, mais comme un ambitieux, ou un conspirateur déterminé.

Dans Métastase, il ne prend pas la peine de motiver ses crimes; il annonce tout franche-

ment qu'il est guidé par l'ambition ; il ne dissimule pas qu'après l'assassinat de Xerxès, son dessein est de faire périr les deux fils du roi, l'un par l'autre, et lorsqu'il vient de commettre le premier des crimes qu'il médite, voici le langage qu'il tient :

Coraggio, o miei pensieri, il primo passo
V'obbliga agli altri : il trattener la mano
Sù la meta del colpo
È un farsi reo senza sperarne il frutto.
Tutto si versi, tutto
Fino all' ultima stilla, il regio sangue.
Nè vi sgomenti un vano
Stimolo di virtù : di lode indegno
Non è, come altri crede, un grande eccesso.
Contrastar con se stesso
Resistere a' rimorsi, in mezzo a tanti
Oggetti di timor serbarsi invitto
Son virtù necesssarie a un gran delitto.

Plus loin il dit, en parlant de son fils,

Io, l'amo appunto
Perchè non mi somiglia.

« Je l'aime précisément, parcequ'il ne me ressemble pas. »

Vous voyez, Madame, que ce caractère n'est pas moins décidé que celui de Crébillon, et que Métastase n'a pas seulement eu l'idée

d'adoucir les traits de son Artaban et de donner un *motif raisonnable* à la conjuration.

Lemierre en a usé de même : il a peut-être même été plus loin ; il a, comme Crébillon, fait agir Artaban pour lui seul, parce que, comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a pas de sentiment plus égoïste que l'ambition. Il veut, il est vrai, faire couronner son fils, mais pour règner sous son nom. Voici comme il développe à son confident sa politique secrète.

ARTABAN.

Tu sais si Darius est jaloux d'Artaxerce,
Si le voyant monter an trône de la Perse,
Ce jeune ambitieux, devenu son sujet,
Contre lui dès ce jour va s'armer en secret.
L'ambition de l'un, de l'autre les ombrages,
Ami, vont me servir à former des orages;
Je vais, en aigrissant les levains dangereux
Des haines qu'avec art j'ai su nourrir entre eux,
Sur le meurtre du roi trompant le Perse entière,
Tourner sur Darius les soupçons de son frère,
Détruire l'un par l'autre, et par ces coups hardis
Accomplir mes desseins et couronner mon fils.

MÉGABISE.

Lui, Seigneur, votre fils?....

ARTABAN.

Un tel projet t'étonne!
Rarement pour un autre on ravit la couronne :

Mais sous le nom d'un fils je donnerai la loi
Le rang sera pour lui, la puissance pour moi.
J'assure ainsi bien mieux cet empire à ma race,
Qu'en étant roi même, en exposant Arbace,
Que sais-je, à des hasards, à des revers nouveaux
Qui pourraient après moi renverser mes travaux,
Ainsi portant mon fils à la grandeur suprême,
L'assurant à mon sang, en jouissant moi-même,
Ami, j'accorde tout : et sans illusion
Mon cœur sert la nature, et sert l'ambition.

Voilà, Madame, la marche de l'ambition, elle peut bien concéder le titre, mais jamais la puissance. La puissance est le seul but auquel elle aspire ; et rien ne peut l'en détourner. Crébillon, Métastase et Lemierre l'ont bien senti ; aussi tous trois ont présenté, à peu de chose près, Artaban sous le même point de vue. Il faut que l'auteur du nouvel Artaxerce ait été bien mal organisé, pour n'avoir pas su apprécier la justesse de leurs combinaisons. Tel est même son aveuglement qu'il regarde comme une création neuve et hardie ce rôle d'Artaban ; car après nous avoir fait admirer dans une première note les heureux changements qu'il a cru devoir y faire, il y revient encore dans une note suivante. « Si Artaban, » dit-il, eût agi pour lui-même, il eût fait » horreur. Après trente ans de vertus, il » commet un premier crime pour son propre

» fils ; on le plaint, rien de tout cela dans Cré-
» billon, ni Lemierre, ni Métastase ». Non, sans doute, rien de tout cela : et voilà précisément pourquoi leurs ouvrages, malgré leurs défauts, sont encore bien supérieurs à celui de M. Delrieu. Quelle pitié de présenter sur la scène un homme qui, après trente ans de vertu, s'avise de devenir ambitieux pour son fils ! Rien ne l'arrête, ni ses dangers personnels, ni ceux de ce fils qu'il aime si tendrement. Il faut avouer, que s'il fut trente ans vertueux, il répare bien le temps perdu. En un seul jour, cet honnête homme d'Artaban se décide à assassiner son roi et le fils de son roi ; et pourquoi ? pour lui-même ? Point du tout : pour son fils. Quel excellent cœur de père ! En vérité, Madame, je suis tenté de dire comme la note, *on le plaint ;* mais on plaint bien davantage l'auteur qui nous donne pour de hautes conceptions de pareilles pauvretés.

Mais, l'on dira, ces crimes sont en quelque sorte motivés ; Xerxès est odieux ; Xerxès veut assassiner son fils : j'accorde ce point, quoiqu'un homme qui a été trente ans vertueux ne paye point un projet d'assassinat par des assassinats bien réels. Mais Artaxerce est un prince vertueux ; Artaxerce est l'ami d'Arbace ; faut-il donc aussi le sacrifier, *parce*

qu'il est fils du tyran? Quel rôle odieux ne joue point cet Artaban, sur lequel on a d'abord voulu appeler l'intérêt, lorsqu'on le voit dissimuler sans cesse, tromper tous ceux qui l'environnent, remplir un personnage vil et ignoble, que rien ne peut relever aux yeux du spectateur? J'entrerais volontiers dans ses projets, s'il était ambitieux; mais non, c'est un excellent père qui a été trente ans vertueux.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes:
Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
Un perfide assassin.......

En définitif, Madame, je ne sais de quelle couleur est cet Artaban: est-ce un père tendre, est-ce un ambitieux? Cette incertitude où je reste continuellement pendant la représentation, détruit absolument l'intérêt.

Si je vous ai montré, Madame, que ce rôle était faux d'un bout à l'autre, j'aurai sapé par la base même la pièce de M. Delrieu; car ce personnage est la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice, c'est celui qui imprime l'action et donne le mouvement à tous les autres.

Le rôle de Mégabise est également faux; mais je ne m'arrêterai pas à le prouver, parce que ce n'est qu'un rôle secondaire; il vous suffira d'ail-

leurs de jeter les yeux sur la pièce pour vous en convaincre. Quant aux rôles d'Artaxerce, d'Arbace et de Mandane, M. Delrieu les a trouvés tout faits dans Métastase; je remarquerai cependant que son Arbace diffère un peu de celui de Métastase, et surtout de celui de Lemierre. Ces deux poètes ont senti que, malgré le respect qu'Arbace devait avoir pour son père, il ne pouvait point cependant ne pas s'en éloigner quelquefois, surtout à l'égard d'un père qui est aussi criminel. Dans leurs pièces, Arbace retrouve, quand il est seul avec son père, cette fierté et cette vigueur qui sied à l'innocence; je veux vous donner un exemple de la manière dont Arbace lui parle dans Lemierre.

ARBACE, *avec impétuosité.*

Ah! je respire enfin; dans ma fureur extrême
Je puis, barbare.....

ARTABAN.

Ecoute.

ARBACE.

Ecoutez-moi vous-même:
J'ai droit de l'exiger; assez je me suis tu;
Assez j'ai pu laisser outrager ma vertu;
J'ai gardé le silence en ce comble d'injure;
J'ai payé plus qu'un fils ne doit à la nature,
Arbace maintenant vous doit la vérité.
Qu'avez-vous fait, cruel? Quel abus détesté

De l'immense pouvoir que votre rang vous donne !
Le second de l'état, vous n'approchez du trône
Que pour atteindre au cœur que vous avez percé,
Au cœur de votre maître, à vos pieds renversé.
C'est peu; quand votre fils que la nature anime
Vous arrache le fer, cet indice du crime,
Quand je frémis pour vous, quand je prends malgré moi
Barbare, cette part au meurtre de mon roi,
Accusé devant vous de ce grand parricide,
Vous pouvez abuser de mon respect timide
Pour me calomnier, pour noircir votre fils
Du soupçon d'un forfait que vous avez commis !

C'est ainsi, Madame, que s'exprime la nature. M. Delrieu n'est point du nombre de ceux qui l'ont étudiée; il a cherché ce qu'on appèle les effets, et il a cru les trouver dans ce grand contraste d'un père criminel et d'un fils respectueux. Mais tous ces caractères parfaits, et qui semblent n'appartenir par aucun endroit à la nature humaine, ne sont beaux que dans la spéculation. Ce n'est que dans les mélodrames que l'on trouve ces sentiments surnaturels, ces vertus idéales qui ne sont point du domaine de l'homme : au reste ce n'est point par ce côté là seul que la pièce de M. Delrieu ressemble aux pièces du Boulevard.

Est-ce donc ainsi que les grands maîtres ont peint les passions ? Si j'osais prononcer le nom

de Racine à côté de celui de M. Delrieu, je rappèlerais à votre souvenir, Madame, le rôle d'Hyppolite. Comme Arbace, il est accusé; mais quoiqu'il se persuade que l'exil est la seule peine que Thésée lui impose, il ne garde cependant point, comme Arbace, un silence obstiné; il se justifie ainsi qu'il lui convient de le faire, et il fait même entendre assez positivement que celle qui l'a accusé est seule coupable, lorsqu'il dit à Thésée :

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère,
Je me tais : cependant Phèdre sort d'une mère;
Phèdre est d'un sang, Seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

C'est la vérité des caractères qui fait vivre les ouvrages; je veux retrouver au théâtre la peinture des passions, et non une perfection chimérique.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

D'ailleurs ce respect obstiné d'Arbace, et qui véritablement finit par impatienter le spectateur, ne devrait-il pas faire reconnaître l'auteur du crime? Je le demande, comment Artaxerce qui connaît depuis long-temps la vertu d'Arbace, à qui il doit la vie, n'entrevoit-il pas tout d'un coup, dans les réponses évasives d'Arbace, le véritable auteur du crime?

Quelle serait la raison qui pourrait le forcer à se taire, si le criminel n'était point son père? Cependant personne ne se doute des motifs de son silence. Ce défaut existe, il est vrai, dans Métastase, quoique dans la scène de l'interrogatoire Arbace réponde beaucoup plus clairement, et d'une manière bien plus convenable que dans la scène de M. Delrieu, et que d'ailleurs on ait plusieurs motifs de soupçonner Arbace, comme vous le verrez par la suite; mais Lemierre l'a bien senti et a su l'éviter. Emirène, qui est la Mandane de M. Delrieu, pénètre tout d'un coup le mystère. Elle s'écrie:

Malgré toi-même enfin, j'ai pénétré ton cœur;
Cet intérêt caché qui résiste à l'honneur,
Qui résiste à l'amour, ce secret qui te touche,
Qui, prêt à s'échapper, s'arrêtait sur ta bouche,
Éclate par le soin qui le tient renfermé,
Par ton silence même un perfide est nommé.
Le coupable est ton père.

ARBACE.

Oh ciel! qu'osez-vous dire?

EMIRÈNE.

Va, ta surprise est feinte, et ne peut me séduire;
Lui seul de tant d'horreurs, lui seul est l'artisan.

ARBACE.

Lui, coupable!

EMIRÈNE.

En secret je l'ai vu, ton tyran!
Le mien!

Je voudrais pouvoir, Madame, vous transcrire dans son entier cette scène qui est fort belle et qui jète beaucoup de mouvement dans la pièce, mais je suis forcé de me restreindre, et je reviens à M. Delrieu.

Je vais examiner sa tragédie acte par acte, et j'aurai soin de vous marquer exactement ce qui appartient soit à Métastase, soit à Lemierre ou à Crébillon.

Les deux premiers actes sont de l'invention de M. Delrieu, et, suivant sa coutume, il ne manque pas de s'en applaudir beaucoup dans ses notes. Après avoir parlé de Lemierre, qui commence sa tragédie, ainsi que Métastase, par la scène de l'épée, il ajoute, en parlant toujours à la troisième personne : « M. Delrieu a » senti le danger de cette expression *ex* » *abrupto*, et a imaginé les deux premiers » actes, qui, en ménageant la surprise, gra- » duent l'intérêt jusqu'à la scène de l'épée » sanglante qui fait alors un grand effet parce » qu'elle est bien préparée. » Mais examinons un peu à quoi se réduit ce rare et sublime effort d'invention. Sans doute la scène de l'épée n'est point assez préparée dans Lemierre ni dans Métastase, quoiqu'il y ait dans ce dernier une scène d'adieux qui la précéde ; mais il ne suffisait pas de marquer l'écueil, il fallait

encore l'éviter ; et, je suis forcé de l'avouer, M. Delrieu n'y a que médiocrement réussi. Je vais, Madame, essayer de vous le prouver en transcrivant la première scène.

ARTABAN.

De ce lieu redoutable approche sans effroi,
Le monarque repose, et sa garde est à moi ;
Cette enceinte sacrée est propice au mystère :
Que viens-tu m'annoncer? Que faut-il que j'espère
De l'ardent Hélénus, et du peuple inconstant?

MÉGABISE.

Hélénus est à nous ; le peuple est mécontent.
Sous ses maux abattue, et dans le deuil plongée,
Suze de nos revers brûlant d'être vengée,
N'attend plus que ton fils pour armer sa fureur.

ARTABAN.

Arbace.....

MÉGABISE.

Est adoré.

ARTABAN.

Xerxès......

MÉGABISE.

Est en horreur.
L'Asie au nom des Grecs frémit épouvantée ;
On se rappèle encor Salamine et Platée ;
On compare partout la honte du tyran
Aux exploits du héros, digne fils d'Artaban.
Le moment est propice.....

Je m'arrête ici un moment, Madame, pour

faire quelques observations sur ce dialogue : avez-vous remarqué ces interruptions ?

Arbace.....

Est adoré.

Xerxès.....

Est en horreur.

Il est clair que l'auteur ne fait prononcer à Artaban les noms d'Arbace et de Xerxès que pour fournir ces répliques, qu'on nomme *répliques d'effet*. Mais, je suppose que Mégabise n'interrompe pas Arbace, que dirait-il ?..... Comment continuerait-il son discours ? C'est ce qu'il n'est permis à personne de savoir, ni à vous, ni à moi, ni à M. Delrieu, ni à Artaban lui-même ; car si l'on me répond qu'il allait demander à Mégabise en quelle estime étaient, dans l'esprit du peuple, Arbace et Xerxès, cette réponse serait encore plus ridicule que l'interrogation d'Artaban ; car il n'est pas douteux qu'Artaban, qui depuis longtemps médite l'exécution de ses projets, n'ait déjà sondé l'opinion publique sur son fils et sur le monarque. Je pourrais encore vous citer plusieurs exemples de ce dialogue rompu ou *à effets*, mais j'en ai dit assez pour vous montrer combien il y a de charlatanisme dans la manière de travailler de nos auteurs d'aujour-

d'hui. Voilà pourtant ce qu'ils appèlent du dialogue cornélien. Quelle misère!!!

Je reviens à la première scène.

ARTABAN.

Il suffit, Mégabise;
Ecoute, et sans détour, réponds à ma franchise.
Tu m'as ouvert ton cœur, je dois t'ouvrir le mien.
Rappèle-toi le temps où ce peuple indomptable,
Le Parthe, à nous combattre, ardent, infatigable,
Instruit de nos revers dans la Grèce essuyés,
Torrent dévastateur, aux Perses effrayés,
Du haut du mont Taurus apportant l'esclavage,
Semait dans nos cités le meurtre et le ravage :
Nos satrapes vaincus, faisant un vain effort,
Aux champs de la victoire allaient trouver la mort.
Sur les débris fumants de nos villes désertes
Le farouche Pharnace insultait à nos pertes;
Du monarque avili, la honte et le malheur
De nos chefs consternés enchaînait la valeur.....
Arbace attaque seul notre ennemi terrible,
Le défait, les repousse; et, toujours invincible,
Poursuit jusqu'à l'Indus le cours de ses exploits....
Cependant, loin de lui, que fait le roi des rois?
D'innombrables soldats quand sa flotte chargée
Prodigue la menace à la Grèce assiégée;
Devant quelques vaisseaux ce fier tyran des mers
Recule, et de sa fuite étonne l'univers.

Ceci peut passer, Madame, pour une véritable amplification d'écolier. Je n'ai pas besoin de vous en faire remarquer les défauts. Je connais la délicatesse de vôtre goût et je suis per-

suadé que vous aurez senti d'abord combien ces vers sont durs, pénibles et laborieux, combien les enjambemens en sont forcés ; mais faites un peu attention à ce que vient de dire Artaban ; est-ce lui qui parle à Mégabise ? Non, c'est M. Delrieu qui parle au public. En effet, serait-il possible que Mégabise, l'ami, le confident d'Artaban, le capitaine des gardes d'Artaxerce, ignorât tout ce que veut lui apprendre ici Artaban ? Vous allez voir qu'en revanche Mégabise le paye de la même monnaie. Voici ce qu'il lui répond :

Que seraient devenus son empire et sa gloire,
Si, marchant pour lui seul de victoire en victoire,
Généreux défenseur d'un despote insolent,
Ton fils n'eût affranchi le trône chancelant !
Que dis-je ? ce grand roi que le sort fit ton maître,
Ici, dans son palais, eût-il osé paraître,
Si d'un péril nouveau pour lui seul alarmé,
Fidèle à ton devoir, tu n'eusses désarmé
Le mage ambitieux dont l'insolente audace
De son roi fugitif publiant la disgrace,
Suscitant contre lui les prêtres, les soldats,
Hautement se vantait d'envahir ses états ?

Il est clair que cette réponse de Mégabise, qui ne dit à Artaban que ce qu'il sait très-bien, n'est mise là que pour couper la tirade d'Artaban qui eût été trop longue : car, à cette première amplification se joint encore une se-

conde plus longue et aussi inutile que la première; et cela est si vrai qu'Artaban pouvait très-bien dire lui-même les vers que Mégabise vient de nous débiter, et vous allez le voir.

Après ce vers qui termine la tirade d'Artaban,

Recule et de sa fuite étonne l'univers;

ne pouvait-il pas bien continuer ainsi?

Que seraient devenus son empire et sa gloire.
Si, marchant pour lui seul de victoire en victoire,
Généreux défenseur d'un despote insolent,
Mon fils n'eût affermi le trône chancelant?
Que dis-je? ce grand roi que le sort fit mon maître,
Ici, dans son palais, eût-il osé paraître,
Si d'un péril nouveau pour lui seul alarmé,
Fidèle à mon devoir, je n'eusse désarmé
Le mage ambitieux dont l'insolente audace
De son roi fugitif publiant la disgrâce,
Suscitant contre lui les prêtres, les soldats,
Hautement se vantait d'envahir ses états.

Vous voyez que Mégabise pouvait se dispenser d'interrompre Artaban; mais il faut du dialogue, et c'est ainsi qu'on le coupe en faisant parler les personnages à tort et à travers, en faisant dire à l'un ce qui appartient à l'autre, et même souvent ce qui n'appartient ni à l'un l'autre.

Toute cette scène entre Artaban et Mégabise est fort longue, et ils ne se disent rien

qu'ils ne doivent savoir depuis long-temps. Artaban confie ses projets à Mégabise, comme s'il devait avoir eu rien de caché pour un ami qu'il a chargé de soulever le peuple, à qui il donne la commission d'armer les conjurés ; et dans cette même scène, Mégabise, quoiqu'il ait déjà ouvert son cœur à Artaban, ainsi qu'Artaban l'a dit lui-même,

Tu m'as ouvert ton cœur, je vais t'ouvrir le mien.

lui raconte encore tous les sujets de plainte qu'il a contre Xerxès. C'est ainsi que se font les scènes et les actes.

Je ne poursuivrai pas plus loin l'examen des deux premiers actes, je me bornerai à vous dire que ces deux actes, dont M. Delrieu tire tant de vanité, sont tout-à-fait hors d'œuvre, ou du moins qu'ils pourraient se réduire à une seule scène sans que le spectateur soit moins instruit et moins préparé au troisième acte.

Ce troisième acte, Madame, est presque entièrement imité de Métastase, et il commence par la fameuse scène de l'épée sanglante, si bien préparée par les deux premiers actes, ainsi que l'a remarqué M. Delrieu. Je vais vous citer cette scène.

ARTABAN, *sortant de l'appartement du roi et cachant une épée sous son manteau.*

(*Regardant Arbace.*)

.... Est-ce toi, Mégabise?..... Mon fils.

ARBACE.

Mon père.

ARTABAN.

De ton roi ne crains plus la colère.

ARBACE.

Dieux! quel égarement, quel désordre, mon père!
D'où naît le trouble affreux où je vous vois plongé?
Qu'avez-vous fait! Parlez! parlez!

ARTABAN.

Je t'ai vengé!

ARBACE.

Vengé!

ARTABAN.

Je le devais : regarde cette épée!

ARTABAN, *la saisissant.*

Ciel!

ARTABAN.

La reconnais-tu?

ARBACE.

De sang elle est trempée?

ARTABAN.

Je le sais.

ARBACE.

De quel sang? il me glace d'effroi!...

ARTABAN.

De celui de Xerxès.

ARBACE.

Qui l'a répandu ?

ARTABAN.

Moi !

Voilà de ta grandeur le garant infaillible.

ARBACE, (*la regardant avec horreur*).

De votre amour pour moi, voilà le gage horrible !

(*On entend du bruit.*)

ARTABAN (*voulant la reprendre*).

On vient !... donne !...

ARBACE (*égaré et en sortant*).

Ah ! cachons ce glaive à tous les yeux...
Mon roi ! mon père ! où fuir ? Guidez mes pas, grands dieux !

Je vais maintenant, Madame, vous remettre sous les yeux la scène de Métastase.

ARBACE, *poi* ARTABANO, *con spada nuda insanguinata.*

ARBACE.

Oh ! commando ! oh ! partenza !
Oh ! momento crudel che mi divide
Da colei per cui vivo e non m'uccide !

ARTABANO.

Figlio Arbace.

ARBACE.

Signor.

ARTABANO.

Dammi il tuo ferro.

ARBACE.

Eccolo.

ARTABANO.

Prendi il mio; fuggi, nascondi
Quel sangue ad ogni sguardo.

ARBACE.

Oh dei! qual senno!
Questo sangue versò.

ARTABANO.

Parti; saprai
Tutto da me.

ARBACE.

Ma quel pallore, o padre,
Quei sospettosi sguardi
M'empion di terror; gelo in udirti
Così con pena articolar accenti:
Parla; diummi che fu?

ARTABANO.

Sei vendicato
Serse morì per questa man.

ARBACE.

Che dici!
Che secuto! che facesti!

ARTABANO.

Amato figlio!
L'injuria tua mi punse;
Son reo per te.

ARBACE.

Per me sei reo! mancava
Questa alle mie sventure, ed or che speri?

ARTABANO.

Una grand tela ordisco,
Forse tu regnerai, parti; al disegno
Necessario è ch' io resti.

ARBACE.

Io mi confondo in questi
Orribili momenti.

Vous voyez, Madame, que M. Delrieu s'est presque borné à traduire Métastase. Cependant, pour se soulager un peu du poids des obligations qu'il lui a, il lui fait son procès. Voici encore une note dans laquelle il examine sa scène et celle de Métastase. « Combien cette situation » terrible, où le père veut reprendre de la main » de son fils le glaive sanglant, et où le fils » emporte ce même glaive pour sauver son » père coupable, est préférable à celle de Métastase! Dans l'opéra italien, Artaban, qui, » contre l'usage reçu en Perse, est entré armé » dans l'appartement du roi, et en sort également armé, dit à Arbace :

« Mon fils, donne-moi ton épée; prends la » mienne. »

Ou bien en d'autres termes :

» Mon fils, prête-moi ton innocence, » charge-toi de mon crime.

« Cette lâcheté, si contraire au grand cou- » rage d'Artaban et à son amour extrême pour » Arbace, eût été sifflée à Paris du haut en » bas de la salle, où l'on a applaudi unani- » mement à l'audace d'Artaban qui veut re- » prendre des mains de son fils le fer accusa- » teur de son crime, et à la générosité d'Ar- » bace qui l'emporte pour sauver son père; » c'était là le principal écueil que M. Delrieu » a très-heureusement évité. » Vous voyez encore par cette note que M. Delrieu n'a pas épargné les éloges à M. Delrieu; mais ces éloges qu'il se prodigue si libéralement, et les accusations qu'il intente à Métastase sont-ils mérités? Il reproche à Métastase d'avoir fait entrer Artaban dans l'appartement de Xerxès contre l'usage reçu en Perse; je veux bien que l'usage soit ici violé, mais si M. Delrieu l'a scrupuleusement observé, à qui en a-t-il l'obligation? Il ne nous le dit pas: moi je vous le dirai, Madame, c'est à Lemierre, ainsi que vous le verrez par ces vers:

J'ignore encor, Seigneur, le nom du parricide;
Mais le reste est connu; le barbare a jeté
Loin de lui, dans sa fuite, un fer ensanglanté:
Et qui l'aurait pensé? Cette épée encor nue
Pour celle de Xerxès vient d'être reconnue.

C'est encore à Lemierre que M. Delrieu doit l'idée de faire emporter le glaive sanglant par Arbace.

ARBACE (*prenant l'épée.*

Ce fer peut vous trahir !

ARTABAN.

Cache ce fer et toi.

Quant à ce que M. Delrieu appèle l'audace d'Artaban, vous voyez, Madame, que cette audace est tout-à-fait hors de propos; car, puisque c'est l'épée ensanglantée de Xerxès qu'il tient entre ses mains, qu'en veut-il faire dans un endroit ouvert à tous venants, et où à chaque instant il peut être surpris? L'audace consiste à braver un danger qu'on ne peut éviter, et Artaban, s'il n'est pas un fou, doit chercher à cacher la preuve de son crime. Ce qu'il fait dans Métastase et dans Lemierre est donc conforme à la prudence et à l'exacte raison. Quant au reproche que M. Delrieu fait à Métastase, il est tout-à-fait dénué de fondement; le sens des vers de Métastase n'est point du tout,

Mon fils prête-moi ton innocence, charge toi de mon crime.

Artaban lui dit : « Prends mon épée, fuis et » cache ce sang à tous les regards. » Il le conjure plusieurs fois de partir et d'emporter le

fer sanglant, non pour le charger du crime, mais parce qu'il ne peut garder ce fer qu'on peut découvrir entre ses mains, et qu'il ne peut cacher lui-même, puisque, comme il le dit, il est nécessaire qu'il reste pour l'accomplissement de ses desseins.

Parti; al disegno
Necessario e ch' io resti.

Il est donc clair que l'accusation de M. Delrieu porte à faux, et que Métastase et Lemierre ont fait agir Artaban comme il était convenable; et l'audace de l'Artaban de M. Delrieu est tout-à-fait ridicule; mais on l'a applaudi, je veux bien le croire. Serait-ce donc la première fois que le parterre se serait laissé tromper par l'apparence du beau?

La dernière scène de ce troisième acte est encore traduite de Métastase; dans cette scène Artaban veut forcer son fils à fuir; Arbace refuse; son père insiste, il emploie même la menace.

ARTABAN.

Tu me suivras, Arbace... En ce moment d'horreur
Ne me résiste plus, redoute ma fureur.
Viens, viens....

ARBACE.

A moi, soldats!

ARTABAN.

Que fais-tu, fils barbare?

ARBACE.

Mon devoir!

ARTABAN.

Fuis la honte et la mort qu'on prépare;
Suis-moi, viens! Si tu dis un seul mot, tu te perds!

ARBACE (*plus haut*).

Soldats, accourez tous, et rendez-moi mes fers!

ARTABAN (*l'entraînant*).

Ils n'obéiront point à ce cri téméraire.

(*Les gardes entrent.*)

ARBACE, *bas à son père.*

On vient!.... Silence.

ARTABAN, *forcé de quitter son fils.*

(*Bas à Arbace.*)

Ingrat!

(*Haut.*)

Sortez!

ARBACE (*avec respect*).

Adieu! mon père.

Je ne vous transcrirai pas la scène de Métastase, cela entraînerait trop de longueurs : je vous y renvoie, c'est la seconde du second acte; mais je ne puis m'empêcher de vous citer

encore la note de M. Delrieu, au sujet de cette scène. « Ces derniers mots d'Arbace, » dit-il, *Silence! Adieu mon père!* sont des » plus heureux et des plus fortement en situa- » tion qu'on ait jamais entendus au théâtre. » D'abord, comme je vous l'ai dit, ils sont traduits de Métastase : Arbace en se retirant dit à son père : *Padre, un addio!* Mais quand il serait vrai qu'ils appartinssent en propre à M. Delrieu, trouvez-vous donc, Madame, qu'il y ait lieu de pousser de si hauts cris d'admiration? Concevez-vous un auteur s'écriant, à propos de ces mots. *adieu, mon père!* qu'il a placés dans sa tragédie, en les copiant dans une autre : *Ces mots sont des plus heureux et des plus fortement en situation qu'on ait jamais entendus au théâtre*. Ainsi le *qu'il mourût* du vieil Horace, le *moi* de Médée, le *sortez* de Roxane, le *vous y serez, ma fille*, d'Agamemnon ne sont plus rien près de ces mots sublimes *Adieu, mon père!..... Adieu, mon père*! Quel effort de génie!!!

Nous voici, Madame, au quatrième acte ; c'est dans cet acte que se trouve la fameuse scène du jugement ; mais avant de l'examiner je ferai une observation. Comment se fait-il que sur le simple indice d'un fer sanglant, trouvé entre ses mains, on soupçonne Arbace

du meurtre de Xerxès? Remarquez, je vous prie, qu'Arbace arrive à la fin du second acte, et que, lorsque le troisième acte commence, Xerxès est déjà assassiné. Tombe-t-il sous le sens qu'un guerrier, qui arrive de l'armée après une longue absence, débute par assassiner son roi, sans aucun motif, sans avoir préalablement pris toute ses mesures, et sans s'être assuré d'amis fidèles préparés à tout? Voilà certainement une des plus grandes absurdités et des plus monstrueuses invraisemblances que l'on ait jamais vues au théâtre; elle est le résultat des deux actes créés par M. Delrieu, car vous allez voir qu'elle n'existe ni dans Métastase, ni dans Lemierre qui ont commencé par la scène de l'épée sanglante. Dans ces deux auteurs, Arbace est supposé avoir été exilé par Xerxès : il est rentré dans Suze malgré les ordres du roi; en plusieurs circonstances il a témoigné son mécontentement des injustices dont il était victime. Xerxès est assassiné; on le trouve armé d'un glaive ensanglanté, il n'en faut pas davantage pour l'accuser, et il est certain que toutes les preuves se trouvent réunies contre lui.

Lorsque je suis allé voir représenter la tragédie de M. Delrieu, j'avais beaucoup entendu parler de cette scène, et je m'attendais,

malgré l'opinion médiocre que j'avais de l'auteur, à partager le plaisir qu'elle semblait avoir procuré à ceux qui en parlaient comme d'une scène très-belle; mais je ne fus nullement ému, je restai d'un froid de glace : je ne pus alors en déterminer précisément la cause, parce qu'à la représentation d'une pièce beaucoup de choses échappent, et qu'il est assez difficile de saisir tout d'un coup l'ensemble des caractères et les motifs qui les font agir. En lisant la pièce, j'ai reconnu que le vice du sujet était précisément ce caractère équivoque d'Artaban; une autre cause du peu d'effet de cette scène, c'est cette fastueuse fermeté d'Arbace qui ne dit pas un seul mot pour sa défense; la constance humaine ne va pas jusque-là. Ne devrait-il pas s'indigner lorsqu'il entend son père l'accuser, l'appeler *téméraire*, lui demander s'il pense qu'un parricide amant soit cher à la vertu de Mandane? Dans une situation aussi horrible, ce respect d'Arbace est tout-à-fait froid et déplacé. M. Delrieu a cru bien faire en outrant ce caractère et en nous montrant Arbace toujours impassible, mais il arrive trop souvent qu'en cherchant les effets on les manque. Je vous ai montré comment Hyppolite se défend, avec respect sans doute, mais en laissant percer la vérité. Lisez cette

même scène dans Lemierre, dans Métastase, vous verrez, Madame, qu'elle y est traitée différemment : Arbace se justifie, mais sans pouvoir nommer le coupable ; il va même jusqu'à dire, dans Métastase,

Ma giusti dei ! pieta ; se a questo passo
Lo sdegno vostro a danno mio s'avanza,
Pretendete da me troppa costanza.

Je ne balancerai pas à le dire, cette scène est beaucoup plus belle, beaucoup plus dramatique dans l'opéra italien, et vous en serez bien convaincue, lorsque vous l'y aurez relue.

Dans le cinquième acte, M. Delrieu a encore de grandes obligations à Métastase ; cependant il faut lui rendre justice, il a fait quelques changements heureux. Il n'a point mis sous les yeux du spectateur la délivrance d'Arbace par Artaxerce. Quoique cette scène soit fort belle dans Métastase, on ne la regrette point, parceque l'incertitude où l'on est du sort d'Artaban, produit une péripétie qui fait de l'effet. Le dénouement sur lequel M. Delrieu s'extasie encore dans ses notes, et à propos duquel il s'écrie risiblement : *Que d'intérêts à la fois dans cette coupe !* est pris tout entier dans Métastase. Je dois pourtant l'avouer, M. Delrieu y a fait un changement très-heu-

reux, c'est de faire boire la coupe empoisonnée par Artaban lui-même. Cette idée est bonne, elle fait honneur à l'auteur, et son dénouement est supérieur par ce moyen à celui de Métastase, où Arbace implore et obtient la grâce de son père. Il faut pourtant rendre à chacun ce qui lui appartient, et M. Delrieu peut avoir pris cette idée dans Lemierre, où Artaban n'avale pas la coupe, il est vrai, mais se plonge son épée dans le sein. Je vous engage, Madame, à lire cette tragédie de Lemierre; vous remarquerez qu'il y a dans le dénouement encore plus de mouvement que dans celui de M. Delrieu; vous y verrez surtout qu'Artaban y soutient, jusqu'à son dernier soupir, son grand caractère.

Je me proposais, Madame, de vous parler aussi du style, et de relever tout ce qu'il y a de dur et de pénible dans les vers de M. Delrieu; mais je ne me sens pas aujourd'hui le courage d'entreprendre cette besogne ingrate; j'y reviendrai peut-être quelque jour, d'autant plus que je n'ai point dit tout ce que j'avais à dire sur la tragédie elle-même.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE V.

Permettez-moi, Madame, de commencer le compte que j'ai à vous rendre d'une comédie nouvelle, intitulée *l'Assemblée de famille*, par la réfutation d'un sophisme qui jouit de quelque crédit auprès de bien des gens. *Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*, est en littérature une hérésie qui n'a pu échapper à Voltaire que dans ces moments où son génie sommeillait comme celui d'Homère. L'auteur de *Mérope* et de *Zaïre* n'a pas besoin, pour aller à l'immortalité, de grossir son cortége de l'*Enfant prodigue* et de *Nanine*; on peut donc, sans attaquer sa gloire, trouver ses comédies mauvaises, et surtout les préfaces où il a établi ce principe dangereux, *que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*. Il serait d'abord assez difficile de concevoir ce que c'est qu'un genre ennuyeux, à moins que ce ne soit celui dans lequel il faut comprendre les deux comédies dont nous venons de parler, et qui sont en effet très-ennuyeuses. Voltaire n'aurait pas assurément placé une telle déclaration à la tête d'un de ses bons ouvrages; il avait le goût trop sûr, trop délicat, pour se tromper aussi grossièrement; et l'on ne doit attribuer ces erreurs

qu'il a si imprudemment avancées, qu'au chagrin de n'avoir pu réussir à faire une bonne comédie. Voltaire, qui avait si heureusement marché sur les traces de Racine, s'indigna de ne pouvoir lutter contre Molière; et dans l'impuissance d'approcher de ce grand homme, il descendit jusqu'à la Chaussée. Le mauvais succès de *Nanine* dut singulièrement mortifier son amour-propre : comment supporter l'humiliation d'avoir échoué dans un genre où la Chaussée avait obtenu quelque célébrité ? Tout autre aurait franchement avoué ses torts; mais il les aggrava, en cherchant à justifier une violation du bon goût.

Cependant, malgré les sophismes entassés dans les préfaces de l'*Enfant prodigue* et de *Nanine*, ces deux comédies n'en sont pas moins proscrites dans l'opinion publique, et l'expérience a prouvé que tous les genres n'étaient pas bons.

Je crois, Madame, qu'une simple comparaison tirée de la morale suffira pour réfuter victorieusement cette étrange assertion, *que tous les genres sont bons*. Si l'on disait, en morale, que tous les plaisirs sont bons, et qu'il n'y a d'actions mauvaises que les actions ennuyeuses, quel homme ne s'apercevrait pas sur-le-champ que ce principe est faux, et

qu'il y a des plaisirs dangereux que la société réprouve, et qu'une personne délicate ne saurait se permettre sans s'avilir ou sans se déshonorer ? La littérature, aussi bien que la morale a ses principes, hors desquels il n'y a que désordre et anarchie. Anéantissez les règles, franchissez la barrière que la raison oppose aux efforts du mauvais goût, et vous verrez bientôt une multitude de novateurs se précipiter dans la carrière, pérorer contre les préjugés, appeler la liberté à grands cris, et foulant aux pieds ce qu'ils ont été dans l'impuissance d'imiter, vous proposer des plans de réforme analogues aux idées extravagantes qu'ils se sont formées sur l'art dramatique. Une révolution semblable, s'il était possible qu'elle eût lieu, ne serait pas heureusement de longue durée ; la discorde se mettrait bientôt parmi les révolutionnaires : semblables aux soldats de Cadmus, ou plutôt à nos révolutionnaires politiques, on les verrait se détruire l'un par l'autre ; et le public, lassé de cette anarchie, dégoûté des platitudes dont il aurait été le spectateur bénévole, aspirant après le retour de l'ordre, verrait avec des transports de joie le bon goût rentrer en triomphe dans ses domaines, et régner encore au théâtre au nom de Molière et de Racine.

Une chose qui me paraît risible, Madame, c'est la bonhomie de ces auteurs qui, après avoir crié à l'injustice, au dénigrement de ceux qui dévoilent au public la faiblesse de leurs productions, se consolent en disant: Corneille, Racine et Molière ont bien aussi été attaqués par l'envie et la méchanceté. D'abord, ce genre de consolation n'annonce pas une très-grande modestie; mais ensuite il faut observer que la position des auteurs et des critiques était alors bien différente de celle où se trouvent aujourd'hui les uns et les autres. Corneille, Racine et Molière étaient des novateurs, et ceux qui les critiquaient n'ayant point de règles fixes d'après lesquelles ils pussent se guider, n'ayant point de terme de comparaison pour juger les ouvrages de ces hommes de génie, pouvaient se tromper de bonne foi; aujourd'hui c'est autre chose. Les ouvrages de Corneille, de Racine et de Molière contiènent toute la poétique du théâtre français: ces ouvrages, qui renferment à la fois le précepte et l'exemple, forment un point de comparaison sur lequel le critique a sans cesse les yeux ouverts, et d'après lequel il ne peut jamais s'égarer. Imprime-t-on une tragédie nouvelle; le critique qui veut la juger n'a autre chose à faire qu'à examiner si

l'auteur, dans la disposition des différentes parties de son sujet, a suivi la marche adoptée par Racine, ou par Corneille dans ses chefs-d'œuvres ; si les caractères, le dialogue, le style sont traités d'après la manière de ces grands maîtres. Plus il s'en approchera, et plus il s'approchera de la perfection. S'agit-il d'une comédie ; le critique suit le même procédé en prenant Molière ou Regnard pour terme de comparaison.

Nous voilà, Madame, naturellement arrivés à l'examen de la comédie nouvelle ; et à cet égard, Molière ou Regnard à la main, je défie l'homme le mieux disposé en faveur de M. Riboutté de me prouver que *l'Assemblée de Famille* soit une bonne comédie ; je le défie de trouver dans aucun des ouvrages de ces deux auteurs le type d'une comédie larmoyante. Mais en vérité, Madame, j'ai trop beau jeu à discuter de cette manière, et je ne saurais me dissimuler que je mets ici les amis de M. Riboutté dans l'impossibilité de me répondre, et que je les force à appeler à leur secours la poétique de l'auteur de l'*Indigent*, qui prétend que Molière et Racine n'entendaient rien à faire, l'un des comédies, et l'autre des tragédies. Changeons donc l'état de la question, et bornons-nous à examiner cette

comédie nouvelle, indépendamment du genre auquel elle appartient, et qui est bien, pour le dire en passant, *le genre ennuyeux* dont a parlé Voltaire.

Ce qui distingue en général les hommes à talent des écrivains vulgaires, c'est que les premiers frayent la route et y marchent sans trébucher, tandis que les autres, quoique la route soit déjà tracée, ont encore la maladresse de s'y laisser cheoir. La Chaussée est regardé comme l'inventeur du genre larmoyant, mais au moins il a fait preuve d'un rare talent dans le choix de ses sujets et dans l'arrangement de ses fables. On trouve dans ses pièces des situations propres à émouvoir et à produire ce qu'on appèle de l'effet. Voilà l'homme à talent, quoiqu'il se soit exercé dans un mauvais genre. Son imitateur, au contraire, M. Riboutté, a trébuché à chaque pas. Vous allez en juger, Madame.

Un négociant nommé Ergaste s'est marié dans l'Inde; il a eu de ce mariage une fille nommée Angélique. Après avoir amassé des richesses immenses il est revenu en Europe et s'est établi avec sa famille dans un château auprès de Lyon. Un beau jour il lui prend fantaisie d'aller en Amérique pour réaliser je ne sais quelle spéculation qui devait lui rapporter

beaucoup d'argent. Il aimait sa fille bien tendrement ; cependant il part et la laisse toute seule, dans un château isolé, sans rien prévoir de ce qui peut arriver d'un tel abandon. Une conduite semblable, de la part d'un père aussi tendre qu'on le suppose dans la comédie nouvelle, n'est point dans la nature. En arrivant à Boston, Ergaste fait naufrage au port et périt. La nouvelle de son trépas parvient en Europe, on ne sait comment. Un notaire de Lyon, M. Dorval, est chargé, on ne sait par qui, de mettre en règle les affaires d'Ergaste, et de disposer de la succession en faveur de qui de droit. Il écrit à cet effet à tous les parents de se rendre au château pour entendre la lecture d'un testament qui n'existe pas. Le premier qui y arrive est un jeune capitaine nommé Valère. Angélique, qui devrait être inconsolable de la mort de son père, reçoit trèsgaîment son petit cousin, et entr'autres reproches aimables qu'elle lui fait de ne lui avoir pas donné de ses nouvelles, elle lui débite ce vers si ridicule :

La mémoire du cœur se perd au régiment.

Cependant Valère se justifie, et les voilà tous deux les meilleurs amis du monde. M. Dorval s'est imaginé, je ne sais d'après quelles don-

nées, qu'Angélique est bâtatarde, ce qui est absolument faux, et le voilà qui conte cela à Valère; et bientôt toute la famille, qui était arrivée successivement, en est instruite. On avait d'abord fait l'accueil le plus amical à Angélique, que l'on regardait comme l'unique héritière d'Ergaste; un des cousins, Forlis, à qui elle était, disait-on, destinée par son père, se préparait à réclamer l'accomplissement du vœu d'Ergaste; mais aussitôt qu'on croit qu'Angélique est une fille naturelle, qu'elle n'a plus aucun droit à la succession, tous les cousins et cousines l'abandonnent; peu s'en faut même qu'on ne la mette à la porte de sa maison. Enfin, arrive un frère d'Ergaste, oncle conséquemment d'Angélique, espèce d'original qui a le vrai secret de toute cette affaire, qui se dit très-pressé, et qui, au lieu de dire tout de suite ce qui en est et de repartir, s'amuse de l'embarras de cette pauvre Angélique et laisse l'assemblée des parents se former sans motifs, puisque dans le fait, cette assemblée serait inutile s'il prononçait un seul mot. Mais ce mot empêcherait une situation sur laquelle l'auteur a compté. Il paraîtrait que ses raisons pour laisser convoquer l'assemblée seraient de juger du caractère de chaque héritier, et de voir comment ils se comporteront

à l'égard d'Angélique; mais ce n'est pas là l'action d'un homme sensé ; et que peut-il résulter de cette belle épreuve? Rien qui puisse influer sur le dénouement de l'affaire. Angélique est véritablement fille légitime et conséquemment unique héritière : l'oncle Blainvil le sait. Pourquoi donc cette épreuve, qui ressemble à une mystification, et qui n'a aucun sujet, si ce n'est de brouiller Angélique avec toute sa famille? Si l'oncle Blainvil s'était présenté avec les pouvoirs nécessaires pour faire un partage de la succession de la manière dont il l'aurait jugé le plus convenable, et qu'il eût voulu s'assurer si chacun des héritiers était digne de ses bienfaits, à la bonne heure, son épreuve aurait eu un objet; mais dans la comédie nouvelle, cette épreuve est amenée maladroitement pour produire une situation postiche qui n'a d'ailleurs rien de neuf et qui traîne dans je ne sais combien de drames. Enfin, les parents se rassemblent. M. Dorval leur dit que la succession se monte à douze cent mille francs, et il leur demande ce qu'ils veulent accorder sur cette somme à Angélique; Valère laisse entendre qu'il lui donnera tout ce qui lui revient pour sa part, Blainvil refuse de répondre, et les autres proposent de lui laisser douze cents livres de rente. Ils pres-

sent Blainvil d'entrer dans cet arrangement ; mais celui-ci rompt enfin la glace et leur annonce que personne n'a le droit de règler le sort d'Angélique. Mais, dit un des cousins, nous somme héritiers ! et Angélique, reprend Blainvil, est seule maîtresse ici. Alors, grand étonnement, grande confusion parmi les cousins et les cousines. Blainvil montre une lettre d'Ergaste où il disait qu'il a reçu la bénédiction nuptiale dans l'Inde, qu'Angélique est sa fille légitime et son unique héritière. Vous concevez qu'après la lecture de cette lettre les cousins et les cousines n'ont rien de mieux à faire que de prendre la porte pour s'en retourner chacun chez soi : c'est ce qu'ils font probablement. Valère épouse Angélique, etc.

Quel amas d'invraisemblances pour produire si peu d'effet ! Essayons de les compter. D'abord, est-il vraisemblable qu'un bon père, un père qui aime si tendrement sa fille, la laisse, seule, abandonnée à la garde d'une gouvernante, dans un château isolé aux portes d'une grande ville ? Pourquoi ne la met-il pas sous la protection de quelque parent sage et expérimenté, qui puisse, au besoin, veiller à son éducation, et la défendre, soit des séductions du premier venu, soit de tout autre danger auquel une fille de seize ans peut être

exposée ? Y a-t-il dans la société un exemple d'une conduite semblable de la part d'un homme sensé ?

Secondement, où le notaire Dorval a-t-il pris qu'Angélique était une fille naturelle? Angélique est véritablement fille légitime; elle est connue comme telle de toute la famille. Tous les héritiers l'appèlent leur cousine; Valère qui a été élevé avec elle ne la connaît que comme fille légitime de M. Ergaste ; en cette qualité, elle a été promise au cousin Forlis, qui n'aurait pas voulu épouser une bâtarde. Où donc le bonhomme Dorval a-t-il pris une telle impertinence ? Assurément ce ne peut pas être Ergaste qui lui en ait fait confidence; car Ergaste aurait menti, et ensuite on a bien vu des pères faire passer des bâtards pour enfants légitimes, mais on n'en a jamais vu qui fissent passer pour bâtards des enfants légitimes. La vérité est qu'Angélique est fille légitime d'Ergaste, et que le notaire Dorval paraît avoir rêvé tout ce qu'il débite sur la naissance illégitime de cette jeune personne. Si l'on demandait ensuite à ce notaire de quel droit il se constitue l'exécuteur-testamentaire d'Ergaste, et le régulateur des affaires de la famille ; si on lui demandait par qui il a été chargé d'assembler les parents d'Angélique,

et de leur conter la fable relative à la naissance de cet enfant, que pourrait-il répondre à cela? Ce qu'il répondrait? Il vous dirait qu'il n'est qu'un notaire de comédie, que toutes les sottises qu'il fait et qu'il débite ne viènent pas de son fonds, et que sans la supposition qu'il fait si gratuitement, il n'y aurait pas de comédie intitulée l'*Assemblée de famille*.

Mais admirez, Madame, la sagesse extraordinaire de ce M. Dorval. Après avoir rêvé qu'Angélique est bâtarde, et que tous les biens d'Ergaste sont dévolus à des collatéraux, devinez quel est le tuteur, le protecteur qu'il choisit à cet enfant dans la famille : c'est un jeune étourdi, nommé Valère, brave garçon, j'en conviens, mais que M. Dorval n'a jamais connu, lui, que comme un assez mauvais sujet. C'est lui qu'il charge des intérêts d'Angélique ; c'est à lui qu'il confie le soin d'annoncer aux héritiers qu'Angélique est fille naturelle d'Ergaste, de plaider auprès d'eux la cause de cette intéressante orpheline. Pourquoi M. Dorval ne chargeait-il pas de ce soin l'oncle Blainvil? Puisqu'il sait si bien les affaires de la famille, il ne devait pas ignorer que Blainvil était le meilleur ami d'Ergaste; que ce Blainvil, en sa qualité d'oncle, était le tuteur né d'Angélique, et qu'il lui offrait,

par son âge et ses vertus, une protection plus utile et plus décente que celle du jeune Valère.

De toutes les invraisemblances qui forment le tissu de la comédie nouvelle, celle qui me semble la plus forte, c'est le dépôt entre les mains de Blainvil de cette lettre dont je vous ai parlé, Madame, et qui sert à confondre les cousins qui comptaient sur la succession d'Ergaste. Voici le texte exact de cette lettre :

« Angélique, le plus sincère des amis te remettra cette lettre et l'écrit qu'elle renferme. » Je l'ai chargé de ce dépôt pour en faire » usage, si le sort disposait de ma vie. C'est » aux vertus de mon frère que je dois le bonheur de te nommer ma fille. C'est aux pieds » des autels, sous le ciel de l'Inde, que je reçus » la bénédiction nuptiale. J'ai payé du plus » grand sacrifice l'outrage fait à l'autorité paternelle. Malheur à qui la trahit! Pendant » quinze ans, j'ai caché la naissance de mon » Angélique. Reçois le digne tuteur que t'accorde ma tendresse; sois mon héritière, mais » pour rendre heureuse ta famille, pour prévenir ses besoins, et toujours essuyer ses » larmes. »

Il n'y a pas dans cette lettre une phrase qui ne soit une énigme ou qui n'implique contradiction avec ce qu'on a entendu jusqu'ici.

Pourquoi ce dépôt mystérieux fait entre les mains de Blainvil, lorsqu'il était si simple de le remettre au notaire Dorval, ce qui l'aurait empêché de dire tant de sottises? *C'est aux vertus de mon frère que je dois le bonheur de te nommer ma fille*; voici qui est une énigme. Je ne comprends pas, en vérité, comment un homme qui revient de l'Inde avec douze cent mille francs, a besoin des vertus de son frère pour avouer sa fille légitime. *C'est aux pieds des autels, sous le ciel de l'Inde, que je reçus la bénédiction nuptiale.* Ce qui veut dire tout simplement, je me suis marié aux Indes. Quel crime y a-t-il à se marier dans l'Inde, et pourquoi en faire un mystère? *J'ai payé du plus grand sacrifice l'outrage fait à l'autorité paternelle*; nouvelle énigme que vous devinerez si vous pouvez, Madame. *Pendant quinze ans j'ai caché la naissance de mon Angélique.* Pour le coup ceci est un mensonge. Angélique n'a que seize ans, et il y en a plus de quinze qu'elle est connue dans la famille pour être la fille de M. Ergaste ; témoin le jeune Valère qui a été élevé avec elle, et qui ne l'a jamais connue sous un autre titre. Donc Ergaste ment lorsqu'il dit qu'il a caché pendant quinze ans la naissance de sa fille. *Reçois le digne tuteur que t'accorde ma ten-*

dresse, etc. Je suis vraiment porté à croire que M. Ergaste avait la tête un peu dérangée, et je ne conçois pas comment un homme qui a si peu de bon sens a pu gagner douze cent mille francs dans l'Inde.

C'était avant son départ pour Boston qu'il aurait dû nommer un tuteur à sa fille au lieu de l'abandonner aux soins d'un domestique; c'était aussi avant son départ qu'il devait rendre public son acte de mariage, puisque rien ne s'y opposait. Mais il fallait apparemment qu'il fît les choses tout de travers pour fournir à M. Riboutté le plan d'une *comédie de mœurs*, car c'est ainsi que M. Riboutté qualifie son œuvre dramatique. Pour moi, je la nomme un drame romanesque, un composé d'invraisemblances, de caractères pillés de droite et de gauche, et de scènes écrites d'un style pitoyable.

Je crois, Madame, qu'il ne vous reste aucun doute sur les invraisemblances qui forment le nœud de ce drame. Si vous prenez la peine d'examiner les caractères, vous verrez que l'invention en a coûté bien peu à M. Riboutté, quoiqu'il nous annonce emphatiquement dans la notice qui précède *l'Assemblée de famille*; qu'il ne les a tracés qu'après *avoir consulté le cœur humain dans toute sa pureté, et avoir analysé les affections de l'âme*. Il avoue au sur-

plus qu'il n'a inventé que les caractères d'Angélique et de Blainvil. Ceux des autres personnages lui ont, dit-il, été indiqués par le sujet. Lorsque M. Riboutté nous donne le caractère de *son Angélique* comme étant de lui, ne semblerait-il pas qu'avant M. Riboutté, l'on n'eût pas encore mis d'*ingénue* sur la scène? Je crois cependant que l'Agnès de l'*Ecole des Femmes* est un modèle assez accompli de cette espèce de caractère. Il est vrai que cette Agnès a un grand défaut, c'est celui d'être une imitation parfaite de la nature. On ne reprochera pas ce défaut à l'Angélique de *l'Assemblée de famille*; l'ingénuité de cette jeune personne a quelque chose de fade et de niais. L'ignorance qu'Angélique affecte dégénère quelquefois en minauderie, ce qui lui donne un air de coquetterie entièrement opposé à la franchise qui doit caractériser l'ingénuité. Je vais, Madame, vous citer un fragment de scène à l'appui de ce jugement.

VALMONT (*à Angélique, en lui serrant la main*).

Au moins à l'amitié donnez donc un moment!

ANGÉLIQUE (*retire sa main*).

Ah! vous me faites mal!

VALMONT.

C'est bien innocemment !

ANGÉLIQUE.

Serrer ainsi la main..... le méchant badinage !

VALMONT.

Que vous êtes enfant ! N'est-ce pas le langage
De la douce amitié ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ! nous serrer la main,
C'est dire quelque chose ?

VALMONT.

Eh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Mon cher cousin,
Vous vous mocquez, vraiment !

VALMONT.

Mais avec défiance
Le cœur, par ce moyen, exprime ce qu'il pense.

ANGÉLIQUE.

C'est singulier !... *Eh bien ! dites à votre cœur*
Qu'il est un peu méchant.

Ne trouvez vous pas, Madame, que tout ce que dit là Angélique est bien niais ou d'une

coquetterie bien raffinée. Ce qu'il y a de sûr c'est que ce n'est point de la naïveté ; et cette phrase, *dites à votre cœur qu'il est un peu méchant*, n'est-elle pas du dernier ridicule ?

Le caractère auquel M. Riboutté semble porter le plus d'affection, c'est celui de Blainvil. Il regarde l'invention de ce caractère comme un trait de génie, et pourtant le fonds s'en trouve dans cent autres comédies, et principalement dans l'*Alceste* de Fabre d'Eglantine, qui n'est pas l'*Alceste* de Molière. Ce Blainvil, d'ailleurs, n'agit point conséquemment au caractère que l'auteur en a d'abord tracé. M. Riboutté nous le peint comme un homme très-résolu par système à ne s'attacher à rien, et au premier choc qu'il reçoit le voilà qui succombe et se prend de passion pour Angélique et Valère avec lesquels il veut passer le reste de ses jours. Il écrit qu'il est très-pressé, et il s'amuse à mystifier ses parents, sans aucune nécessité, et seulement pour étudier le cœur humain.

Vous ne me faites, sans doute pas Madame, l'injure de croire que je vais vous présenter en détail les défauts de ce caractère, et vous citer tous les passages où l'auteur le met en contradiction avec lui-même. Ce serait, de ma part, une marque de peu de discernement que

de donner à la critique de la comédie nouvelle autant d'étendue qu'en exigerait celle d'un ouvrage important, soit par le succès qu'il aurait obtenu, soit par les conséquences que pourrait avoir la doctrine littéraire de l'auteur. Je m'empresse, pour terminer, de vous entretenir du style. Le style est le cachet de l'homme à talent; s'il se trompe dans le choix de ses sujets, son style au moins l'empêche de périr tout entier, et on lit avec plaisir ce qui ferait peu d'effet à la représentation.

M. Riboutté nous annonce qu'il a appris à faire des comédies *dans les excellentes dissertations de Racine sur l'art dramatique.* Vous croyez peut-être, Madame, qu'il s'agit d'un ouvrage *ex professo*; détrompez-vous. Toutes les dissertations de Racine sur l'art dramatique se réduisent à quelques lignes de la préface de Bérénice. Les meilleurs préceptes qu'il nous ait laissés sur cet art, ce sont ses tragédies mêmes. Mais il s'agit ici de comédie, et j'aurais autant aimé que M. Riboutté eût étudié Molière; s'il lui prend quelque jour fantaisie de faire une tragédie, il faut espérer qu'alors il étudiera le *Misantrope ou l'Avare.*

Je suis assuré que si M. Riboutté eût lu bien attentivement le *Misantrope*, il y aurait regardé à deux fois avant de livrer ses vers à

l'impression, et que frappé des remontrances pleines de raison qu'Alceste fait à Oronte sur le ridicule que se donne un honnête homme lorsqu'il veut rimer en dépit d'Apollon. Il aurait renoncé à faire imprimer des vers qui ont l'air d'avoir été modelés sur ceux du sonnet d'Oronte. Vous connaissez ce sonnet, Madame; voyez, je vous prie, si les vers suivants ne sont pas du nombre de ceux dont Alceste aurait dit : *J'en pourrais par malheur faire d'aussi méchants*, etc.

. . . . Un congé de huit jours,
C'est bien peu pour le cœur.

La mémoire du cœur se perd au régiment.

VALÈRE.

. . . Symbole *heureux* des *beaux* jours de la vie,
Cette rose est pour vous.... : daignez-vous l'accepter?

ANGÉLIQUE.

Votre don, mon cousin, a droit de me flatter;
Mais la comparaison. . . . . . .

VALÈRE.

J'en vois la différence;
Son éclat va finir, et le votre commence.

L'éloquence du cœur persuade aisément;

Mais il faut tempérer jusques au sentiment.
Moi, dans mes souvenirs j'ai beaucoup de constance.

Croyez-vous, Madame, que tout cela vaille mieux que;

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Et ne pourrait-on pas dire à M. Riboutté, comme Alceste à Oronte :

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont pas naturelles.

Mais poursuivons.

Et ses parents jamais *n'entrèrent* dans son cœur.

Cela ne m'étonne pas, et j'avoue qu'il est assez difficile de comprendre comment on peut entrer dans le cœur de quelqu'un.

L'ambition de l'or rend notre âme insensible.

On dit bien la soif de l'or, mais je n'avais jamais entendu dire l'*ambition de l'or*.

—J'avais un grand besoin, Valère, de vous voir!
—Mon cœur depuis long-temps *s'en* faisait un devoir.
—Quel langage! un devoir! Mais l'amitié, Valère,
Doit *en* faire un plaisir, alors qu'elle est sincère.

A force de chercher on peut deviner à quoi se rapportent les deux *en* qui se trouvent dans ces quatre vers. Mais il vaudait mieux s'exprimer clairement.

Dès qu'il est *entraîné par le cri* de mon cœur.

Entraîné par un cri me paraît une figure un peu hasardée.

Elle donne *vraiment* un air de *vérité*
Aux propos, etc.

Je suppose que ce vers est échappé à M. Riboutté dans un moment de distraction.

. . . . Lorsque de bons parents
M'accordent quelques jours, etc.

Ce qui veut dire : *lorsque de bons parents viennent passer quelques jours avec moi.*

Et pour la captiver (son âme) *par les liens du cœur.*

Captiver une âme par les liens du cœur! ma foi, ce jargon est trop beau, et je ne suis pas digne de le comprendre.

Le trait qu'il a lancé *se glisse, s'introduit.*

La figure manque de justesse. Un trait lancé doit entrer de force, et non pas se glisser.

Loin de lui ces calculs *étroits*, minutieux,
Qui *rapetissent* l'homme et qui *bornent sa sphère.*

Quand on veut faire de belles phrases, il faut au moins parler français. Qu'est-ce que des *calculs étroits qui rapetissent l'homme?*

. . . . Et je viens, en secret,
Vous parler d'elle-même et de son *intérêt.*

Son intérêt est là pour la rime : la raison voulait *de ses intérêts*. Il est vrai qu'un peu plus loin Forlis dit à Angélique :

Si je vous parle ainsi, c'est pour vos *intérêts*.

Dans cet endroit il fallait pour *votre intérêt*. De cette manière l'un compense l'autre.

Le vrai *luxe* des champs, c'est l'*aspect* du bonheur.

Un aspect qui est un luxe ! quel galimatias !

Je m'entoure à jamais de mon obscurité,
Et par les bienfaits seuls, *tiens* à l'humanité.

D'après les règles de la syntaxe, il faut *je tiens*.

Ces *droits* chers et sacrés, *charme* de l'innocence,
Repos de l'infortune et sa seule *espérance*.

Des droits qui sont un charme, un repos et une espérance ! Concevez-vous, Madame, un amphigouri semblable ? Concevez-vous que l'on soit assez aveuglé pour faire imprimer des vers comme ceux là ?

Au milieu de tout ce fatras de vapeurs sentimentales, je n'ai aperçu qu'une seule idée comique, et je vais vous en faire part. Angélique avait été promise au cousin Forlis banquier. Valmont, autre cousin, veut détourner Forlis de ce mariage, lorsqu'on sait qu'Angélique n'est pas fille légitime ; mais Forlis, par

une spéculation dont le fond est vraiment comique, persiste à vouloir épouser Angélique.

Voici la scène :

VALMONT.

Peux-tu craindre de rompre un tel engagement?

FORLIS.

Déjà sur mon hymen on m'a fait compliment.

VALMONT.

Angélique passait pour enfant légitime;
Mais tout change aujourd'hui.

FORLIS.

Moi je tiens à l'estime :
Quand on fait le commerce et qu'on peut l'obtenir,
Mon cher, on se prépare un heureux avenir.
Tu connais Dorimon?

VALMONT.

C'est un autre moi-même :
Homme d'esprit, de goût.

FORLIS.

Chacun l'estime, l'aime,
Parce que, l'an passé, d'un père malheureux
Il épousa la fille ; et ce trait généreux
A doublé son crédit.

VALMONT.

Mais je connais sa vie ;
Avec lui chaque jour je fais quelque folie :

C'est un franc libertin, frivole en ses désirs,
Qui vendrait l'univers pour payer ses plaisirs.

FORLIS.

Eh bien! il réussit : son crédit est immense :
On nous juge toujours, Valmont, sur l'apparence.

VALMONT.

Il n'aime point sa femme; il n'en fait aucun cas;
Il se ruine au jeu.

FORLIS.

Cela ne se sait pas :
Je voudrais comme lui, faisant ce mariage,
Me montrer au public avec quelque avantage;
Passer pour généreux.

Cette situation d'un homme qui épouse une fille sans biens, pour augmenter son crédit, est heureuse. Je crois qu'elle serait encore plus comique, si la scène se passait entre Forlis et Valère, amant d'Angélique. L'embarras de Valère, obligé d'admirer la générosité de son rival, aurait rendu l'effet de cette situation beaucoup plus piquant.

Du reste, Madame, cette pièce n'a dû l'espèce de succès qu'elle a obtenu, qu'au jeu de Mlle. Mars et de M. Fleuri. Elle a été entendue par une moitié du parterre avec beaucoup de froideur, et par l'autre moitié avec intérêt. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que cette dernière moitié se composait de tous les ama-

teurs pour qui les mots de *nature*, *bienfaisance*, *humanité*, ont un charme inexprimable, et qui veulent qu'on versifie une comédie comme un madrigal ou un bouquet à Cloris.

Ne jugez cependant pas, Madame, de l'état de la comédie, en France, par celle dont je viens de vous rendre compte. La gaîté n'est pas encore bannie des domaines de Thalie, et nous avons heureusement encore quelques auteurs qui marchent sur les traces des bons modèles. J'aurai l'honneur de vous faire connaître incessamment quelques-unes de leurs productions.

J'ai l'honnenr, etc.

FIN.

FRA DIAVOLO,

OU

LE FRÈRE DIABLE,

CHEF DES BANDITS DANS LES ALPES,

SCÈNES ÉQUESTRES,

Historiques et militaires, à grand spectacle,

EN DEUX PARTIES;

Par MM. CUVELIER et FRANCONI cadet.

Représentées, pour la première fois, au Cirque Olympique, le 17 août 1808.

PARIS.

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRA DIAVOLO.	M. *Franconi cad.*
SAINT-LÉON, colonel d'infanterie française.	M. *Franconi aîné.*
LAURENZZI, seigneur italien.	M. *Gougibus.*
Il Signor MARCASSINO, tuteur de Rosa.	M. *Parisot.*
La Signora ROSA.	Mlle *Maucassin.*
NIGAUDIN, domestique de St.-Léon.	M. *Marcy.*
NANNA, vieille duègne de la Signora Rosa.	Mme *Tigé.*

Un fourrier français.
Plusieurs chefs de bandits.
Chef de troupes Françaises.
Chef de piqueurs à cheval du Signor Marcassino.
Bandits de la troupe de Diavolo à pied et à cheval.
Fantassins français.
Villageois et Villageoises.

La scène se passe en Italie à l'entrée des Alpes.

FRA DIAVOLO,

OU

LE FRÈRE DIABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente une campagne; dans le fond un château au pied des Alpes; une galerie, formant une terrasse tenant au château, traverse le théâtre dans le fond, et se trouve coupée en deux par une barrière; à l'avant-scène, à gauche, un banc de gazon sous un bosquet.

SCENE PREMIERE.

LAURENZZI.

Le signor entre avec mystère, et annonce que ce château renferme la beauté qu'il adore.

SCENE II.

LAURENZZI, NANNA.

La vieille duègne sort du château, elle est dans la confidence du signor Laurenzzi qui lui remet une bourse pour elle et un billet pour sa maîtresse. Laurenzzi sort.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MARCASSINO, ROSA, Paysans et Paysannes.

Tout le village vient avec des fleurs fêter l'an-

niversaire de Rosa; elle sort du château avec son vieux tuteur, elle se place dans le bosquet, une couronne de roses descend sur sa tête, tous les paysans présentent à la fois leurs bouquets qu'ils avaient cachés. Grouppe général.

SCENE IV.

Les précédens, Un Fourrier Français.

Le Fourrier arrive; la fête est interrompue, il remet une lettre au signor Marcassino qui l'accueille et lui offre son château pour loger les Français annoncés.

SCENE V.

Les précédens, St.-LÉON, *à la tête d'un détachement nombreux*, NIGAUDIN.

Les Français se déploient en scène, le seigneur Marcassino les accueille; on déroule un étendart sur lequel on lit ces mots :

Les Français viennent exterminer les bandits des Alpes.

Nigaudin est derrière son maître, sur un petit cheval; il détache la valise, deux autres chevaux de suite sont conduits par un valet du colonel Français; Saint-Léon met pied à terre; Rosa admire sa bonne grace, elle en est également admirée; un double trait semble avoir percé à la fois leurs cœurs.

Le signor Marcassino invite Saint-Léon à entrer dans le château et à y loger; il ordonne à chaque paysan de loger les soldats Français : un des gens du tuteur distribue les billets de logement, toute la troupe se disperse. Rosa est prête à suivre son tuteur, la vieille duègne l'arrête, la ramène en

scène; et pour gagner la bourse elle lui présente le billet du signor Laurenzzi.

SCENE VI.

ROSA, NANNA, LAURENZZI.

Le signor Laurenzzi entre dans le fond, et fait des signes d'intelligence à la vieille : Rosa lit le billet avec colère et le déchire.

Douleur *(a parte.)* de Laurenzzi.

Laurenzzi se montre et tombe aux pieds de sa maîtresse; celle-ci ne peut supporter sa vue; elle rejette ses vœux avec dédain.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARCASSINO, ST.-LÉON, NIGAUDIN.

Le tuteur suivi de Saint-Léon et de son valet qui porte la valise, traversent la galerie dans le fond; ils aperçoivent Laurenzzi aux genoux de Rosa; le jeune Français devient jaloux, même avant d'avoir dit qu'il aime; le tuteur qui n'approuve pas l'amour du signor Laurenzzi, ordonne, du haut de la galerie, à sa pupille de rentrer; elle obéit avec joie; elle sort en témoignant son indifférence à l'amant italien, et en marquant par un coup d'œil sa prédilection pour l'amant français. La vieille duègne se dépite, Laurenzzi confus reste seul en scène.

(Le ciel s'obscurcit, la foudre gronde dans le lointain.)

SCENE VIII.

LAURENZZI.

Laurenzzi témoigne tour à tour ses regrets, sa fureur, sa jalousie, et l'envie de se venger.

(Pendant cette scène le tuteur traverse la galerie et revient dans l'aile du château qu'il habite, après avoir fermé une barrière à jour qui sépare la galerie en deux.)

Laurenzzi va pour sortir, il s'arrête en entendant le son d'une flûte.

SCENE IX.

LAURENZZI, St.-LÉON, ensuite ROSA *sur la galerie.*

(L'éclair brille par intervalle, l'obscurité redouble.)

Saint-Léon paraît sur la galerie en jouant de la flûte, il cherche à parler à la jolie italienne ; Laurenzzi, caché en scène, écoute et regarde avec une agitation extrême ; Rosa, attiré par les doux sons qu'elle entend, vient aussi sur la galerie en jouant de la mandoline. Le Français, transporté de joie, lui déclare son amour, elle reçoit cet aveu avec crainte, timidité, mais avec plaisir.

(Ils sont séparés par la barrière.)

Laurenzzi ne pouvant plus se contenir, se montre, accable Rosa d'injures et défie l'officier. Rosa veut envain retenir Saint-Léon, que son danger lui rend plus cher encore ; celui-ci, en vrai chevalier français, n'écoutant que le cri de l'honneur, résiste aux prières de la belle Rosa, saute en bas de la galerie sans calculer le danger ; met l'épée à la main et annonce au jaloux italien qu'il est prêt à lui rendre raison.

Combat à l'épée entre les deux rivaux ; Rosa au désespoir sort pour avertir son tuteur.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MARCASSINO, NANNA, ROSA, NIGAUDIN, Domestiques du château avec des torches.

Le tuteur arrive à la fin du combat, à l'instant où l'officier Français désarme l'Italien; il sépare les rivaux, aidé de ses gens; Nigaudin, en bonnet de nuit, une chandelle à la main, est sur un des côtés de la galerie; Rosa, à demi-évanouie et soutenue par sa duègne, est de l'autre côté.

(Grouppe général.)

Laurenzzi et Saint-Léon demandent tour-à-tour au tuteur, fort embarrassé, la main de sa pupille. Il va s'élever une nouvelle querelle entre les deux rivaux; le tuteur prudent les interrompt en remettant sa réponse au lendemain; il rentre au château avec l'officier français, ordonne à sa pupille et à la duègne de se renfermer, et laisse le seigneur italien seul et désolé.

SCENE XI.

(Le tonnerre se rapproche.)

LAURENZZI.

Il peint sa douleur et ses regrets; il entend un bruit effrayant, il se retire.

SCENE XII.

(L'orage est dans toute sa force, jusqu'à la fin de la première Partie.)

FRA DIAVOLO, *déguisé en hermite avec un de ses compagnons déguisé comme lui, et plusieurs autres bandits.*

Fra Diavolo, avec son compagnon déguisé, en-

tre en scène dans l'intention de piller le château, ne sachant pas les troupes françaises arrivées dans le pays.

Les bandits se reconnaissent entre eux ; le pistolet au poing.

Fra Diavolo leur dit qu'il veut attaquer le château qui contient de grandes richesses, mais qu'il faut user de ruse, qu'en conséquence lui et l'un des chefs qu'il désigne, (celui qui est déguisé en hermite) demanderont l'hospitalité au seigneur châtelain. Ce projet est approuvé unanimement ; les bandits se cachent de différens côtés, et leur chef leur promet, dès qu'il sera introduit et que tout le monde dormira, de leur ouvrir la porte.

SCENE XIII.

FRA DIAVOLO, Un Bandit, *tous deux déguisés;* ensuite un Valet et NANNA.

Fra Diavolo va sonner à la porte ; un valet paraît sur la galerie.

Le faux hermite demande la charité, le valet sort en disant qu'il va consulter son maître, et en rebutant un peu le demandeur.

La duègne entre en scène, accueille les deux hermites favorablement malgré les brusqueries du valet, et les fait entrer dans le château ; dans ce moment on voit paraître les têtes des autres bandits dans les broussailles.

SCENE XIV.

Plusieurs Bandits.

Les brigands cachés paraissent, l'un d'eux qui est un peu niais et gourmand, veut manger et boire en se cachant de ses camarades ; ceux-ci l'aper-

çoivent, lui dérobent ses provisions sans en être vus, et se moque de lui.

SCENE XV.

Les précédens, FRA DIAVOLO et son Compagnon, en hermite.

A la fin de cette scène comique, Fra-Diavolo paraît sur la galerie, il fait un signal en frappant dans ses mains, et son camarade ouvre avec précaution la porte du château pour introduire le restant de la bande. Attaque du château.

SCENE XVI.

Les précédens, S. LEON, NIGAUDIN, ROSA, NANNA, MARCASSINO, Domestiques et Villageoises.

Les brigands trouvent de la résistance; d'un côté les femmes et Nigaudin se sauvent avec crainte; de l'autre Saint-Léon combat vaillamment et dégage le tuteur déja saisi par Fra-Diavolo; le tocsin sonne les villageoises parcourent la scène en désordre, mêlée en scène et sur la galerie; le tuteur est renversé, Rosa est enlevée par Fra Diavolo, Saint-Léon, malgré la plus héroïque résistance, est fait prisonnier.

SCENE XVII.

NIGAUDIN, MARCASSINO, NANNA, LAURENZZI, Troupes Françaises, Piqueurs à cheval, Valets avec des torches.

Les Français arrivent de différens côtés, il est trop tard, leur chef a diparu : Laurenzzi abjurant toute haine, offre de diriger les troupes vers le re-

paire de Fra-Diavolo pour sauver Rosa et le brave officier Français. Les troupes se mettent en marche et sortent de différens côtés à la poursuite des ravisseurs, ainsi que les piqueurs à cheval. Le tuteur navré de douleur, rentre avec la duègne dans son château.

Fin de la première Partie.

IIme. PARTIE.

Le theâtre reptésente la retraite de Fra Diavolo, dans un site désert et affreux, sur le sommet des Alpes. Dans le fond, à droite, un rocher élevé avec une porte taillé dans le roc vif; à gauche, à l'avant-scène, une porte de fer qui conduit à un cachot; vis-à-vis, à droite, au premier plan, une issue cachée par des rochers; cette issue est secrète et conduit dans les souterrains.

SCENE PREMIERE.

Troupe de Bandits.

Au leverdu rideau tous les bandits sont endormis en scène, en formant différens groupes.

SCENE II.

FRA DIAVOLO et Bandits.

Le chef ayant devancé les hommes de son expédition, paraît à cheval sur le haut des montagnes, il s'indigne de voir ses camarades ensevelis dans un lâche sommeil, il met pied à terre, descend en scène, éveille son lieutenant; celui-ci tire un coup de pistolet, toute la bande se réveille en sursaut. Fra Diavolo leur reproche leur inactivité; il fait placer des sentinelles et se retire dans une anfratuosité des rochers qui conduit à sa retraite particulière par l'issue secrète.

SCENE III.

Bandits.

Tous les brigands joyeux forment plusieurs grouppes en buvans, mangeant et jouant. Scène

de jeu dans laquelle on voit duper le jeune bandit qui est un peu niais et qui ayant accompagné son maître dans l'expédition du château a rempli ses poches d'or et d'argent, cette scène est terminée par la colère du nigaud qui s'aperçoit qu'on le dupe, veut jouer du poignard pour se venger; est désarmé et culbuté. On entend un coup de pistolet dans le lointain; tous s'arrêtent.

Grouppe général.

SCENE IV.

Les précédens, S.-LEON et ROSA *enchaînés*.

On amène les deux prisonniers que les bandits examinent avec insolence et curiosité. Un deux se détache pour avertir le chef.

SCENE V.

Les précédens, FRA DIAVOLO.

Fra Diavolo arrive, regarde Rosa et la trouve à son gré; la malheureuse frémit, Saint Léon maudit les chaînes qui le retiennent captif.

Le chef brigand veut embrasser sa prisonnière, elle le repousse; le Français veut voler au secours de sa belle amie, on l'arrête.

Fra Diavolo, furieux de la résistance de l'Italienne et de l'audace du Français, ordonne que ce deruier soit massacré; Rosa, aux genoux du féroce brigand, le supplie de sauver la vie du jeune homme; rien ne peut le toucher : le signal est donné, le brave et malheureux Français est renversé, il va périr; on entend une fusillade éloignée.

SCENE VI.

Les précédens, autres Bandits, ensuite LAURENZZI et un détachement de troupes françaises, NIGAUDIN.

Un peloton de brigands, attaqué à l'extérieur

par les Français, est culbuté en désordre, et traverse les montagnes dans le fond.

Tous ceux qui sont en scène, se blotissent contre les rochers, ou se couchent à plat-ventre pour ne pas être vus; on contient Saint Léon qui veut appeler à son secours, une main est sur sa bouche, pour l'empêcher de crier, un pistolet sur sa poitrine pour le tuer s'il fait résistance, Rosa est également retenue par Fra Diavolo; pendant que ce grouppe est formé en scène, les Français, à la recherche des brigands, traversent la baïonnette croisée et défilent sur la montagne dans le fond, sans voir ce qui se passe au-dessous d'eux; ils sont dirigés par Laurenzzi, et suivis par Nigaudin tremblant à chaque pas qu'il fait.

SCENE VII.

FRA DIAVOLO, S.-LEON, ROSA, Bandits.

Saint-Léon et Rosa, tandis que les bandits se concertent à part pour se défendre de l'attaque médité contre eux, sont à genoux et remercient le ciel des libérateurs qu'il envoie à leur secours.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ensuite NIGAUDIN.

Le frère diable ordonne de saisir Rosa et de l'enfermer dans l'intérieur du rocher caché, par la porte tournante dont on devinerait difficilement le secret; Saint Léon furieux veut défendre son amante, on le retient, on enlève la malheureuse Italienne, la porte tourne sur elle-même, Rosa se trouve enfermé dans cet odieux repaire, et son amant au désespoir reste accablé au milieu de ses persécuteurs.

Pendant ce tems on a vu Nigaudin poursuivi sur les montagnes et arrêté; on l'amène pieds et

poingts liés dans l'enceinte cachée des rochers, il y revoit son maître captif comme lui; on entraîne Saint-Léon qu'on veut garder pour ôtage, on l'enferme entre deux rochers dans un cachot fermé par une porte de fer qui se lève en l'air.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté S.-LEON.

Les brigands s'amusent aux dépens de Nigaudin qui tour-à-tour pleure, gémit, prie et tremble. On se moque de ses craintes, on l'arme d'un sabre, on le force à marcher; toute la troupe se cache dans les souterrains ou dans les rochers, et forme une embuscade dans laquelle Fra Diavolo veut faire tomber les Français...

(*L'obscurité commence.*)

SCENE X.

(*La nuit vient progressivement.*)

LAURENZZI, Troupes Françaises.

Les Français paraissent par pelotons séparés, ils cherchent les brigands, Laurenzzi indique que l'endroit ou l'on se trouve est leur retraite ordinaire; il s'inquiète de ne rien voir, il craint une ruse de la part de l'astucieux Frère Diable.

Laurenzzi cherche de divers côtés, il soupçonne que les bandits sont cachés dans les souterrains, les officiers Français cherchent comme lui, croyent entendre un gémissement, et avec l'aide d'un bandit qu'ils ont fait prisonnier, ils découvrent la porte de fer: dans ce moment Laurenzzi est près de l'issue secrète.

Un coup de feu part; les brigands s'élancent des souterrains avec des flambeaux allumés; mêlée générale en scène, et à cheval dans le cirque,

pendant laquelle on brise la porte de fer, et l'on délivre le jeune colonel Français : celui-ci croit trouver un rival dans l'Aurenzzi, mais bientôt il l'embrasse en ne voyant plus en lui qu'un généreux défenseur.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, S.-LEON.

Combat au sabre à huit, avec des flambeaux à la main ; deux brigands sont blessés et renversés, le troisième s'enfuit poursuivi par Laurenzzi, il se retourne et tire à l'Italien un coup de pistolet qui ne peut l'arrêter ; Fra Diavolo, désarmé par Saint-Léon, s'enfonce dans les rochers par la porte tournante et disparaît.

SCENE XII.

S.-LEON, Bandits, NIGAUDIN, LAURENZZI, ensuite FRA DIAVOLO.

Saint-Léon se trouve entouré par quelques brigands ; ils ont poursuivi Nigaudin, l'imbécille se sauve en rencontrant par-tout le danger qu'il veut fuir et tombe tour-à-tour au milieu des chevaux et des sabres.

Laurenzzi revient débarrasser son rival, Nigaudin triomphe et s'étonne de sa propre bravoure : nouvelle épouvante pour lui... Le terrible Fra Diavolo paraît menaçant sur le haut du rocher et puis se retire en déclarant qu'il va faire périr Rosa, si on ne lui accorde pas sa grace : mais le brave officier Français ne connaît que son devoir et ne veut à entendre aucune proposition.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FRA DIAVOLO.

Laurenzzi et Saint-Léon craignent pour les jours de Rosa, le premier va chercher du renfort pour la délivrer; le secod se cache pour surveiller le chef farouche des bandits.

SCENE XIV.

FRA DIAVOLO, ROSA.

Fra Diavolo se voyant perdu veut forcer Rosa de le suivre dans le souterrain, où il espère trouver un dernier asyle.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, S.-LEON, LAULENZZI, Brigands, Troupes Françaises.

On veut entourer le brigand; il oppose partout Rosa comme un bouclier; cependant la mêlée recommence à pied et à cheval avec plus de fureur et de tous les côtés; Saint-Léon attaque corps à corps Fra Diavolo et le tue.

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, NIGAUDIN, MARCASSINO, NANNA, Villageois et Villageoises.

Groupe général, désarmement et défaite des bandits.

Rosa est aux pieds de son tuteur, et lui demande pour époux le brave Français; le signor Laurenzzi aussi généreux que courageux, renonce à ses prétentions; Rosa est unie à Saint Léon au bruit des fanfares.

FIN.

LE
CHÂTEAU DES APENNINS,
OU
LE FANTÔME VIVANT,
DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,
ET A GRAND SPECTACLE.

Imité du Roman Anglais, *les Mystères d'Udolphe.*

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 19 Frimaire, an VII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SEPTIÈME.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
	Cns. et Cnes.
MONTONI, chef de Condottieri, et oncle d'Emilie.	BITHEMER.
MORANO, second chef de Condottieri, promis à Emilie.	ISIDOR.
ALFRED, officier supérieur des troupes Vénitiennes, et amant d'Emilie.	CAMAILLE ST.-AUBIN.
LUDOVICO, ancien serviteur de Laurentina, attaché à Emilie, et amant d'Anna.	DUPARRAY.
CESARIO, concierge et geolier du château, scélérat dévoué à Morano.	REVALARD.
EMILIE, nièce de Montoni, et amante d'Alfred.	JULIE-DIANCOURT.
ANNA, suivante d'Emilie, jeune fille timide et ingénue.	COUSIN. Fe. PICARD.
Un Officier Vénitien.	
Une Vénitienne.	
Un paysan Vénitien.	
Un Officier de Condottieri.	
Vénitiens et Vénitiennes.	
Condottieri.	
Troupes Vénitiennes.	
Paysans et Vassaux de Montoni.	

Les décorations sont peintes par S. MOENCK, *père.*

La Scène est au château d'Udolphe, dans les Apennins.

LE CHÂTEAU DES APENNINS, OU LE FANTÔME VIVANT, DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin magnifiquement orné, et dans lequel tout est préparé pour une fête ; des verres de mille couleurs et des guirlandes de fleurs pendent en festons d'un côté à l'autre de l'avenue ; sur la gauche, est une estrade surmontée d'un dôme en verdure et en fleurs et couverte d'un riche tapis ; un canal occupe tout le fond ; au-delà, sur un des côtés, se voit un temple de marbre, décoré avec la plus grande élégance ; dans le lointain, la façade du château brillamment illuminée.

SCENE PREMIERE.

LUDOVICO, SUITE DE MONTONI.

Au lever du rideau, on voit les domestiques du château et les ouvriers terminer les préparatifs de la fête. On place autour de l'estrade et le long du canal, des vases élégans remplis de fleurs ; Ludovico préside à tous les travaux et les dirige. Pendant la scène suivante, les ouvriers s'éloignent.

SCENE II.

LUDOVICO, ANNA.

ANNA, *accourant.*

C'est vous que je cherche, monsieur Ludovico.... Oh! mon dieu! mon dieu! que je suis contente!....

LUDOVICO.

D'où vous vient cette grande joie, ma chère Anna?

ANNA.

En vérité — je ne m'attendois plus à voir un visage aimable dans ce vilain château: c'est que depuis un mois que nous y sommes arrivées, je n'ai pas apperçu l'ombre d'une figure humaine. (*après une pause, et souriant avec grace.*) Excepté vous, monsieur Ludovico.

LUDOVICO.

Grand merci de l'exception. Mais apprenez-moi donc la cause de votre gaité?

ANNA.

Comment!.... vous ne savez pas qu'il vient d'arriver de Venise beaucoup de Signors et de belles dames?.... La grande cour du côté du Nord, est remplie des voitures qui les ont amenés.... c'est un train!... un mouvement!... oh! comme nous allons mener joyeuse vie! nous irons danser et chanter dans la petite salle, n'est-ce pas, monsieur Ludovico? et puis vous nous conterez encore de ces belles histoires que vous contez si bien, et qui me font si peur? Oh! je vous le dis, monsieur Ludovico, j'étois si contente quand je les ai vus passer sous la grande grille, que j'aurois volontiers baisé les chevaux qui nous amenoient si belle compagnie.

LUDOVICO.

Vous modérerez bientôt votre joie, quand vous saurez que tout ce monde n'a été mandé par le signor Montoni, que pour célébrer d'une manière plus pompeuse, le mariage de sa nièce avec le comte Morano.

ANNA.

Que me dites-vous là? Quoi! tous ces préparatifs....

LUDOVICO.

Sont pour la fête qu'on célèbre ce soir.

ANNA.

Comment ! ma maitresse épouseroit ce vilain comte qui me fait toujours trembler, tant il a l'air méchant ?

LUDOVICO.

Du moins, son oncle le veut ainsi.

ANNA.

Mais, grand dieu ! quelle raison peut le porter à sacrifier une jeune signora toute aimable et qui aime ailleurs un objet vraiment fait pour plaire ? vous n'avez pas vu le signor Alfred ? Eh bien ! je vous assure, là, sans flatterie, qu'après vous, monsieur Ludovico, je ne connois personne qui mérite plus d'être aimé que lui ; mais encore un coup, qui peut engager le signor Montoni, à agir de la sorte ?

LUDOVICO.

Son intérêt, Anna.

ANNA.

Son intérêt ?.... Qui peut en trouver à faire du mal ?

LUDOVICO.

Les méchans.

ANNA.

Expliquez-vous mieux, je ne vous comprends pas.

LUDOVICO.

Soyez discrète, Anna.

ANNA.

Tant que je pourrai, monsieur Ludovico.

LUDOVICO.

Songez qu'une indiscrétion me perdroit..

ANNA, *vivement.*

Soyez tranquille, j'ai trop envie de vous conserver.

LUDOVICO.

Bonne Anna ! (*confidemment.*) vous avez été témoin des excès auxquels le signor Montoni se livroit à Venise ; mais vous n'avez jamais su que les pertes considérables qu'il fit au jeu, et ses débauches continuelles, causèrent dans sa fortune un tel dérangement, qu'il se vit dépouillé de tous ses biens et réduit à venir habiter ce triste château.

ANNA.

Ah, vraiment ! je me rappelle qu'à cette époque il nous

relégua dans un couvent, ma pauvre maitresse et moi, malgré les instances de la signora Laurentina qui ne vouloit pas quitter sa nièce ; elle prévoyoit peut-être qu'elle ne la reverroit plus.

LUDOVICO.

Montoni avoit ses raisons pour agir ainsi, il vouloit écarter les regards importuns. Un mois après son arrivée à Udolphe, la signora Laurentina mourut subitement, du moins, on nous l'assura ; je vous ai déjà raconté les circonstances qui ont accompagné cette mort singulière.

ANNA, *presque tremblante.*

Oh ! je ne m'en souviens que trop !... Mais revenez donc au signor Montoni.

LUDOVICO.

Bientôt fatigué de la vie monotone qu'il menoit ici, et pour se distraire peut-être de fâcheux souvenirs, il chercha les moyens de réparer ses pertes. Pour y parvenir, il appela à lui tous ses compagnons de débauche qui se rendirent en foule au château... (*ici Anna écoute avec beaucoup plus d'attention et se rapproche de Ludovico.*) et amenèrent avec eux un grand nombre de déserteurs et de gens sans aveu, dont ils composèrent une espèce d'armée sous le nom de *Condottieri*, sorte de partisans trop fameux dans nos guerres civiles.

ANNA, *d'une voix altérée.*

Vous me faites frémir !.. seroit-il vrai, comme on le dit tout bas.... que le signor fût....

LUDOVICO.

Un chef de voleurs ?... pas tout-à-fait, mais à-peu-près ; seulement il fait les choses en grand. Il profite des dissentions qui déchirent notre malheureux pays, pour servir tantôt un parti, tantôt l'autre, et acquérir des richesses immenses, en pillant et ravageant tour-à-tour les possessions de ceux contre lesquels il sert.

ANNA.

Oh ! mon dieu ! tout cela est-il bien possible ?

LUDOVICO.

C'est surtout depuis un an, qu'enflé de ses succès et de sa puissance, son caractère s'est entièrement déployé à nos yeux ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la vengeance, sont

les seules passions qu'il connoisse. Aucune considération ne l'arrête, aucun obstacle ne peut éluder la profondeur de ses stratagêmes. Méfiant et soupçonneux à l'excès, il ne connoît point d'amis, et conserve à l'égard de ses officiers cet air de hauteur qui commande la soumission aux esprits lâches et timides, mais qui excite la fierté et la haine dans les esprits élevés ; aussi est-il entouré de nombreux et mortels ennemis; le comte Morano, surtout....

ANNA.

Comment ! celui à qui il donne sa nièce ?...

LUDOVICO.

Justement: c'est parce qu'il le craint qu'il veut se l'attacher. Ce jeune homme, d'un caractère ardent, impétueux, est jaloux de la puissance de Montoni, et voudroit la partager. Celui-ci s'en est apperçu....

ANNA.

Et il sacrifie sa nièce à son ambition. Pauvre Signora ! c'étoit bien la peine de lui faire quitter le couvent, pour lui donner un pareil mari !...

LUDOVICO.

Je la plains bien sincèrement. Elle ne peut qu'être malheureuse avec un tel homme.

ANNA.

Si du moins il lui restoit quelque espérance; mais comment résister à la volonté de ce méchant Signor, quand elle a perdu sa tante qui pouvoit seule la protéger, et qu'elle est éloignée peut-être pour toujours de celui qu'elle aime ?.. car, lorsque nous avons quitté Venise, il y avoit plus de six mois que signor Alfred étoit parti pour l'armée, et depuis lors nous n'en avons point entendu parler.

LUDOVICO.

Vous m'avez dit souvent qu'il étoit brave.... et les combats qui se livrent entre les deux partis, sont toujours sanglans et marqués par de grandes pertes.

ANNA.

Tout cela est bien affligeant, monsieur Ludovico, car je ne vous cache pas que si ma maitresse étoit heureuse, j'accepterois de tout mon cœur, l'offre que vous m'avez faite de me prendre pour votre femme ; (*en soupirant*) mais elle ne l'est pas, et Anna se reprocheroit de goûter le moindre

plaisir, quand celle à qui elle doit tout est dans l'infortune. Vous avez trop bon cœur pour me blâmer, n'est-ce pas, monsieur Ludovico ?

LUDOVICO.

Ces sentimens vous rendent encore plus chère à mon cœur.

ANNA.

Faut-il cependant se désespérer tout-à-fait?... n'y-a-t-il plus de moyens ?...

LUDOVICO.

Je n'en vois aucun... séparons-nous, Anna. Il me reste quelques ordres à donner, et vous savez combien Montoni est sévère.

ANNA.

Oh! oui, monsieur Ludovico, conservez-vous pour la pauvre Anna. Car, malgré que j'aime beaucoup ma maitresse, s'il me falloit ne plus vous voir, je sens que je serois bien triste.

LUDOVICO.

Bonne enfant ! du courage.

ANNA.

J'en aurai, puisque vous me le conseillez.

LUDOVICO.

Dites à votre maitresse, combien sa situation me touche.

ANNA.

Elle le saura, monsieur Ludovico, soyez-en sûr.

LUDOVICO.

Au revoir, Anna.

ANNA.

Adieu, monsieur Ludovico.

(*Ludovico sort.*)

SCENE III.

ANNA.

Le brave garçon!... comment ne pas l'aimer ?... pour moi, d'abord, je ne saurois m'en défendre ; cependant, quand je pense à tout ce qui se passe dans ce château, à tout ce qu'on raconte d'extraordinaire, et au danger que nous courons d'être tuées par ces vilains soldats, ou enlevées

quelque nuit par les esprits, je ne puis m'empêcher de regretter Venise. Mais si je n'étois pas venue à Udolphe, aurois-je connu Ludovico ?.. Non, sans doute . . cette idée me console. et me donne du courage... Ah ! voilà ce méchant Césario. Fuyons.

SCENE IV.

CESARIO, ANNA.

CESARIO, (*retenant Anna qui séloigne.*) Demeurez, Anna.

ANNA.

Je ne le puis.

CESARIO.

Un mot.

ANNA.

Qu'avez-vous encore à me dire ?

CESARIO.

Vous feignez de l'ignorer !

ANNA.

Je ne veux point le savoir. Laissez-moi.

CESARIO.

Vous ne fuyez pas ainsi tout le monde.

ANNA.

Pourquoi fuirois-je ceux que j'aime ?

CESARIO.

Ah ! vous aimez donc ?

ANNA.

Et pourquoi pas, si l'on me paroit aimable ?

CESARIO.

Cruelle Anna ! vous me percez l'ame !

ANNA.

Ce n'est pas ma faute.

CESARIO.

Pouvez-vous tourmenter ainsi un homme qui vous adore ?

ANNA.

Tant pis pour vous.

CESARIO.

Mais enfin, quelle raison vous porte à me haïr ?

ANNA.

Je ne vous hais point ; mais je ne vous aime pas.

CESARIO.

Qu'ai-je fait pour cela ?

ANNA.

Faut-il vous le dire ? votre air méchant me fait peur, et vous savez qu'on aime rarement ceux qu'on craint.

CESARIO.

Ainsi je dois renoncer à l'espoir de toucher votre cœur ?

ANNA.

Oh ! vous ferez bien.

CESARIO.

Vous ne changerez point de sentiment à mon égard ?

ANNA.

Jamais, je vous le promets. (*Elle s'éloigne en courant.*)

SCENE V.

CESARIO.

Il est donc vrai qu'elle aime Ludovico !... je soupçonnois dès long-tems leur secrète intelligence ; mais je n'en puis plus douter maintenant.. elle l'aime ! trop heureux rival ! elle te coûtera cher la préférence qu'on t'accorde sur moi ! Tu connoîtras bientôt ce que peut la haine de Césario. Et toi, qui rejettes mes vœux, ne pense pas m'échapper... je saurai te faire repentir de tes dédains... (*Il se retourne, et apperçoit Morano qui s'avance en rêvant.*) C'est vous, monsieur le comte?

SCENE VI.

MORANO, CESARIO.

MORANO.

Je te cherchois, Césario.

CESARIO.

Et quoi ! quand tout s'apprête pour votre hymen, seigneur, vous fuyez les plaisirs, et l'on vous trouve seul et pensif en ce lieu solitaire ?

MORANO.

Je méditois un grand dessein.

CESARIO.

La belle Emilie auroit bien, ce me semble, quelques reproches à vous faire sur votre indifférence.

MORANO.

As-tu pu croire que l'amour fût pour quelque chose dans les liens que je vais former ?

CESARIO.

Seigneur...

MORANO.

Penses-tu qu'un tel sentiment puisse jamais entrer dans mon cœur ?

CESARIO.

J'ai tort, j'aurois dû savoir que cela est impossible. Mais quel est donc votre projet en épousant Emilie ?

MORANO

De m'assurer des biens de Montoni, dont elle est l'unique héritière.

CESARIO.

Cette espérance est encore éloignée ; Montoni dans la force de l'âge, jouit d'une santé parfaite . . .

MORANO, *impatiemment.*

Je le sais.

CESARIO.

Et ce n'est qu'après sa mort . . .

MORANO, *à part.*

Qui n'est pas loin peut-être.

CESARIO.

Que vous pourrez prétendre...

MORANO, *l'interrompant vivement.*

Veux-tu me servir, Césario ?

CESARIO.

En douter, seroit m'offenser, seigneur. C'est à vous que je dois le poste lucratif que j'occupe dans ce château, et quand la reconnoissance ne me feroit point un devoir de vous être utile, ce que mon zèle a tenté pour vous en diverses occasions doit pleinement vous rassurer sur mon compte.

MORANO, *confidemment.*

Je veux perdre Montoni.

CESARIO, *avec un grand sang-froid.*

Je m'en doutois, seigneur.

MORANO.

Son orgueil, l'air insultant qu'il affecte vis-à-vis ses officiers, et son refus de partager avec moi le commandement, avec moi, qui suis le principal auteur de sa fortune actuelle; tous ces motifs ont excité dans mon cœur une haine qui s'accroît chaque jour, et qu'il me seroit bientôt impossible de dissimuler.

CESARIO, *de même.*

Elle est bien légitime.

MORANO.

Un autre motif, non moins puissant, m'engage à ne pas différer l'instant de ma vengeance. Le Sénat à qui nos usurpations et nos brigandages ont fait concevoir de vives inquiétudes, est décidé à employer la force pour soumettre Montoni; il a rassemblé des troupes, et avant un mois peut-être Montoni et ses partisans seront en son pouvoir.

CESARIO.

Avant un mois!

MORANO.

Oui. Instruit de ces dispositions pendant mon dernier voyage à Venise, j'ai promis au Sénat de lui livrer Montoni. C'est à ce prix qu'il m'accorde ma grace.

CESARIO.

Mais quel moyen comptez-vous employer?

MORANO.

La fête qu'on va donner, m'en offre un infaillible.

CESARIO.

Je vous comprends. Dans le tumulte et la confusion, une main adroite..... (*Il fait le mouvement d'un coup de poignard.*)

MORANO.

Ce seroit commettre un crime infructueux; je connois mieux mon intérêt. Tu sais qu'à l'issue du bal, Montoni a ordonné un repas splendide, et qu'il a permis, pour qu'on se livrât davantage à la gaité, qu'on s'y présentât masqué...

CESARIO.

Eh bien?

MORANO.

Voici mon projet. Masqué et vêtu comme l'un de ses serviteurs, je m'approche de lui pendant le repas, je jette dans sa coupe un poison, qui sans être trop actif, doit lui procurer une mort certaine. Quand je suis assuré d'avoir réussi, je me perds dans la foule des danseurs, je reprends par tes soins un autre déguisement et reviens bientôt mêler ma joie à celle des convives. Le repas fini, mon hymen se termine, et demain la mort me venge d'un ennemi, et me rend seul possésseur de ses biens.

CESARIO.

Ce plan est d'autant mieux conçu que jamais les soupçons n'oseront s'étendre jusqu'à vous. On ne pensera point que vous ayez choisi pour vous venger de Montoni, le jour de votre alliance avec lui.

MORANO.

Ainsi je puis compter sur toi ?

CESARIO.

Comme sur vous-même.

MORANO.

J'apperçois Montoni... Il est avec sa nièce... Dérobons-lui notre secrète intelligence.

(*Ils s'enfoncent dans le bosquet à gauche.*)

SCENE VII.

MONTONI, EMILIE.

EMILIE.

Ah seigneur! je vous en conjure, rendez-vous aux vœux de la tremblante Emilie; différez encore quelque tems la conclusion de cet affreux hymen.

MONTONI.

Je ne le puis ; ma parole est engagée.

EMILIE.

Souvenez-vous que ma main fut promise à Alfred avant votre départ de Venise. Rappelez-vous que cette union auroit comblé les desirs de ma tante. Souffrez du moins qu'avant de m'engager ailleurs, je puisse acquérir la triste certitude d'avoir perdu celui que j'aime.

MONTONI.

Tout ce que vous pourrez m'objecter, doit céder à des considérations d'un avantage plus solide; mon honneur est engagé, j'ai promis votre main au comte, et vous l'épouserez.

EMILIE.

J'avois espéré, seigneur, que d'après l'explication que nous avons eue déjà sur ce sujet, vous m'épargneriez la peine de vous déclarer de nouveau mes sentimens; mais puisque vous m'y forcez, je vous proteste et pour la dernière fois que je n'accepterai jamais la main du comte Morano.

MONTONI.

Me croyez-vous disposé à servir de jouet à vos caprices?

EMILIE.

Je ne crois pas, non plus, devoir être sacrifiée aux vôtres; du moins, ce ne fut jamais l'intention de ma tante.

MONTONI.

Votre tante n'est plus.

EMILIE, *douloureusement.*

Je ne le sais que trop.

MONTONI.

Oser refuser un pareil époux!.. vous qui devriez vous trouver trop honorée de ma protection et de ses recherches!... songez à votre naissance...

EMILIE, *vivement et avec dignité.*

Je m'en fais gloire, seigneur, mes parens étoient vertueux...

MONTONI, *avec dédain.*

Et pauvres.

EMILIE.

Ils en étoient plus estimables.

MONTONI.

Dites-moi si jamais vous pouviez prétendre à un parti aussi avantageux?...

EMILIE.

Je n'ai point assez d'orgueil...

MONTONI, *vivement et avec ironie.*

Je pense au contraire que vous en avez beaucoup. Au reste, c'étoit encore là une des qualités de votre père.

EMILIE, *avec calme et dignité.*

L'orgueil de mon père, seigneur, avoit un noble objet.

ne le fit jamais consister à surpasser personne en fortune. Il ne dédaignoit point ceux qu'accabloient le malheur et la pauvreté :... seulement il méprisoit quelquefois les personnes qui, au sein de la prospérité, se rendoient méprisables à force de vanité, d'ignorance, ou de cruauté. Je mettrai toujours ma gloire à suivre un tel exemple.

MONTONI, *dissimulant à peine sa colère.*

Vous vous livrez à la satire, je crois?.. Mais avant de vous permettre de gouverner les autres, apprenez d'abord à pratiquer les vertus qu'on exige des femmes, la modestie et l'obéissance.

EMILIE.

N'attendez pas que je vous obéisse jamais à cet égard.

MONTONI, *d'une voix menaçante.*

Terminons un débat qui m'irrite. Je vous préviens que je n'entends pas à être joué plus long-tems. Cet hymen est pour vous d'un si grand avantage que ce seroit folie de vous y opposer. Il m'importe peu que vous y consentiez ou non; mais il sera célébré ce soir à l'issue de la fête.

EMILIE.

Et de quel droit enfin, exercez-vous sur moi une autorité aussi absolue?

MONTONI.

(*Avec ironie.*) De quel droit?... (*avec force.*) Du droit de ma volonté! Songez-y bien, Emilie, c'est votre intérêt seul qui me détermine; mais si vous me forcez à devenir votre ennemi, tremblez... la punition surpassera votre attente

EMILIE, (*avec effroi.*)

Seigneur, calmez ce courroux.

MONTONI.

Un cachot éternel, me répondra de votre obéissance.

EMILIE.

Vous me faites trembler!

MONTONI.

Cet arrêt est irrévocable.

EMILIE.

Ah seigneur! laissez-vous fléchir.

MONTONI.

Jamais.

(Emilie, éperdue, se jette à genoux, le supplie quelque tems ; mais il est sourd à toutes ses prières. Il veut s'éloigner, elle s'attache à lui, et il se dégage en la repoussant durement jusqu'à terre où elle tombe presque évanouie.

EMILIE.

Donnez-moi plutôt la mort.

MONTONI.

Non, vous m'obéirez.

EMILIE, *(avec l'accent du désespoir.)*

Malheureuse Emilie !

(On entend le prélude du chœur suivant.)

MONTONI.

On s'avance pour la fête. *(il la relève brusquement)* relevez-vous, et songez que j'ai les yeux sur vous.

SCENE VIII.

LES MÊMES, VÉNITIENS ET VÉNITIENNES.

Un groupe de Vénitiens et de Vénitiennes, vient saluer Emilie, et l'engager à assister à la fête.

Montoni conduit Emilie vers l'estrade, et s'assied à côté d'elle ; des Vénitiens et Vénitiennes masqués, s'avancent, et exécutent des danses variées et agréables...

Au son d'une musique majestueuse, on voit arriver sur le canal, dans une espèce de conque traînée par des Tritons, une Vénitienne vêtue en naïade entourée d'enfans, représentant les ris et les jeux, et grouppés diversement.

La conque s'arrête au milieu du canal. La Vénitienne et sa suite, descendent dans le jardin.

Deux enfans représentant l'amour et l'hymen, s'unissent pour féliciter Emilie, et lui présenter la couronne de l'hymen.

Emilie descend de l'estrade pour la recevoir, et retombe dans une profonde rêverie, après avoir jetté un regard douloureux sur tout ce qui l'environne. Alors un masque s'approche doucement d'elle après s'être assuré qu'il n'est point observé.

SCENE

SCENE IX.

LES MEMES, UN INCONNU, *masqué et vêtu en magicien.*

L'INCONNU, (*bas, et d'un ton mystérieux à Emilie.*)
Suspendez, s'il se peut, la conclusion de votre hymen.

EMILIE, (*sortant tout-à-coup de sa rêverie.*)
Que voulez-vous dire ?...

L'INCONNU, (*poursuivant sur le même ton.*)
Paix ! on nous observe; et trouvez-vous à minuit dans les ruines de la chapelle, vous y apprendrez un secret important.

EMILIE.
Dans les ruines de la chapelle ?.... A minuit ?...

L'INCONNU.
Oui, soyez exacte. (*Emilie veut répondre et l'arrêter; mais il lui échappe et se perd dans la foule.*)

(*Les ris et les jeux forment autour d'Emilie, des danses vives et légères.*)

Quand le bal a cessé, Montoni fait apporter un couvert magnifiquement servi.

SCENE X.

LES MEMES, MORANO, *masqué et couvert d'un domino.*

CESARIO, LUDOVICO, ANNA.

Pendant qu'on se met à table, on voit Morano s'avancer vers la gauche; Césario qui l'apperçoit, quitte sa place et vient près de lui.

CESARIO, (*bas à Morano.*)
Est-ce vous, monsieur le comte ?

MORANO, (*de même à Césario, et lui prenant la main.*)
Oui, tout est prêt.

(*Césario s'éloigne, Morano se place derrière Montoni. La*

Vénitienne s'avance et chante pendant le repas les couplets suivans, dont le refrein est repété en chœur et dansé par les enfans.)

UNE VÉNITIENNE.

Couplets.

Chacun doit rendre hommage
A l'empire amoureux;
Il faut, si l'on est sage,
Aimer pour être heureux;
Suivant les lois de la tendresse,
Répétons, répétons sans cesse,
Qui vit sans amour,
N'a pas un beau jour.

L'hymen seul ne peut plaire,
Il est trop sérieux;
Il faut qu'amour, son frère,
Vienne égayer nos nœuds;
Suivant, etc.

Dans des chaînes si belles,
Coulez d'heureux instans;
Soyez amans fidèles,
Soyez époux constans;
Suivant les lois de la tendresse,
Répétez, répétez sans cesse,
Qui vit sans amour,
N'a pas un beau jour.

MONTONI, *se levant.*

Messieurs, buvons à nos exploits.

UN SEIGNEUR VÉNITIEN.

Buvons d'abord à la belle Emilie.

MONTONI.

Soit. *(Anna et Ludovico versent à boire aux convives, Césario prend la coupe de Montoni. Pendant qu'il est occupé à chercher sur la table le vase qui contient la liqueur, Morano s'approche de lui et jette dans la coupe du poison qu'il tire de son sein, Césario la remplit ensuite; et la rend à Montoni. Morano, les yeux fixés sur lui, attend impatiemment le moment qui va le défaire de son ennemi; tout le monde se lève et salue Emilie.)*

TOUS.

A la belle Emilie.

MONTONI *porte la coupe à ses lèvres, quand tout-à-coup fixant la liqueur, il s'arrête et s'écrie d'une voix terrible.*

Il y a un traitre ici!

TOUS.

Un traître!

MONTONI.

Oui! sachez que cette coupe précieuse, conservée dès long-tems dans notre famille, a la propriété de ne pouvoir contenir de liqueur empoisonnée, sans se briser aussitôt qu'elle l'a reçue.

TOUS *avec effroi.*

Eh bien?

MONTONI.

Vous le voyez.. le vin bouillonne!... Le vase éclate!... (*En effet, la coupe se brise et tombe en morceaux.*) Mais qu'il tremble, l'infâme auteur de cet horrible attentat!.... J'en aurai vengeance. Soldats, accourez tous.

SCENE XI.

MONTONI, MORANO, CESARIO, LUDOVICO, EMILIE, ANNA, VENITIENS, CONDOTTIERI.

Une garde nombreuse vient prendre la place des danseurs et danseuses qui s'éloignent en fuyant. Morano fait un mouvement pour s'échapper; Montoni le retient par le bras.)

MONTONI, *à Morano.*

Demeure.

MORANO, *à part.*

Fatal contre-tems!

MONTONI.

Que tout le monde se démasque

(*Tous les convives se démasquent, Montoni les examine avec une curiosité féroce.*)

MORANO, *à part.*

O rage!

MONTONI, *s'apperçoit du mouvement de Morano.*

Tu frémis!... Seroit-ce toi?... *il lui arrache son masque*

Que vois-je?... Morano!...

TOUS.

Morano !

(*Tableau général, dans lequel l'étonnement, la fureur et l'effroi se peignent sur les visages.*)

MORANO.

Oui, j'ai voulu te perdre; mais ce que la ruse n'a pu faire, je l'obtiendrai par la force. Amis, unissez-vous à moi, frappons un tyran.

(*Il tire son stilet et veut frapper Montoni ; un soldat arrête son bras.*)

MONTONI, *avec un grand sang-froid.*

Soldats, vous ne connoissez ici d'autre maître que moi.... Qu'on l'entraîne à l'instant, et qu'il soit conduit à la tour de l'Ouest, jusqu'à ce que j'aie fait prononcer sur son sort. C'est à toi, Césario, que sa garde est remise.

PLUSIEURS VÉNITIENS.

Mais, seigneur. . . . .

MONTONI, *d'un ton menaçant, et tirant son épée.*

Obéissez.

Tout le monde se lève en tumulte, Ludovico et Anna emmènent Emilie, qui s'est évanouie pendant cette scène, tandis que Montoni fait arrêter Morano, et qu'on l'entraîne malgré les efforts de quelques-uns de ses partisans.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre gothique et ténébreuse, au fond de laquelle on voit dans une alcove un lit couvert d'un tapis de velours noir. Tout y est dans le plus grand désordre; quelques tableaux garnissent les murs; des meubles tombant de vétusté, sont placés çà et là; à droite, une table en marbre; du devant, quelques fauteuils. La porte d'entrée est à gauche dans le fond. Il fait nuit. Pendant l'entr'acte, on entend un orage violent.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, LUDOVICO.

LUDOVICO *entre le premier, tenant une lampe d'une main et conduisant Emilie de l'autre.*

Voici la chambre où votre oncle m'a ordonné de vous conduire; elle est fort éloignée du jardin. Vous y serez à l'abri de tout danger et pourrez y passer tranquillement la nuit.

EMILIE.

Comment espérer du repos dans un lieu que chaque jour rend témoin de scènes aussi horribles? (*Elle s'assied.*)

LUDOVICO.

Bien loin de m'affliger de celle qui vient de se passer, je m'en réjouis puisqu'elle rompt pour jamais un hymen que je regardois pour vous comme le plus grand malheur.

EMILIE.

Ah! Ludovico! quelle nuit affreuse!

LUDOVICO.

Je crois, signora, qu'elle ne peut avoir que des résultats heureux. Il ne sauroit désormais exister la moindre liaison entre le comte Morano et votre oncle, ils se sont juré une haine éternelle.

EMILIE.

Si le comte triomphoit?

LUDOVICO.

Ne le croyez pas. On les hait tous deux; mais on craint davantage Montoni et la victoire demeurera de son côté.

EMILIE.

Puissiez-vous dire vrai! Mais dans la précipitation avec laquelle nous avons fui ce spectacle de mort, nous avons perdu de vue ma pauvre Anna. Que sera-t-elle devenue? pourra-t-elle découvrir cette retraite?

LUDOVICO.

La pauvre enfant doit avoir bien peur. Je vais, si vous le permettez, vous laisser seule un moment et ne tarderai point à vous l'amener

EMILIE.

Allez, Ludovico. (*On entend frapper rudement à la porte*). On frappe!.. Ne répondez pas. (*Ils prêtent une oreille attentive; on frappe de nouveau*).

ANNA, *en dehors d'une voix tremblante et altérée.*

Etes-vous là? .... Ludovico!.... Oh mon dieu!..... répondez-moi de grace.... je meurs d'effroi.

EMILIE.

C'est Anna.

Ludovico va ouvrir. Anna entre éperdue, et tombe dans un fauteuil.

SCENE II.

LES MÊMES, ANNA.

LUDOVICO.

Qu'avez-vous donc, Anna?

ANNA.

Ce que j'ai?.... Oh! l'infernale maison!.... Il est sûr que je n'en sortirai jamais vivante.

EMILIE.

Que t'est-il arrivé?

ANNA.

Pour cette fois je l'ai vu.

LUDOVICO.

Qui?

ANNA.

Je ne sais si j'aurai la force de vous le raconter.

LUDOVICO.

Calmez-vous, Anna.

ANNA.

J'avois déjà parcouru un grand nombre de corridors en cherchant à vous rejoindre et pour échapper au danger d'être tuée par ces méchans signors et ces soldats qui se battent entr'eux; lorsqu'au milieu de la galerie longue et obscure qui conduit à cette chambre, et que je traversois en courant de toutes mes forces, sans oser seulement tourner la tête; j'entends tout-à-coup......

LUDOVICO.

Eh bien?..... vous entendez?.....

ANNA.

Vous allez encore vous moquer de moi, monsieur Ludovico; mais cela est aussi vrai que l'apparition qui eut lieu l'autre nuit sur les remparts........ Vous vous souvenez bien de ce grand fantôme qui fit si peur à un soldat?.....

EMILIE.

Poursuis donc, Anna.

ANNA.

Oui, signora, j'entends un long gémissement...... puis une grande figure blanche se présente.... (*Ludovico rit*) Oh! vous avez beau rire. Je ne l'ai pas moins vu, comme je vous vois. Vous jugez bien que la frayeur ne m'a pas permis d'en voir davantage, je ne sais ce que je suis devenue, ni comment j'ai pu arriver jusqu'à cette porte; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le fantôme m'a parlé.

LUDOVICO, (*souriant*).

A vous?

ANNA.

Eh oui, à moi. Il a prononcé bien distinctement mon nom et à plusieurs reprises. Ah! monsieur Ludovico, ne nous quittez pas, je vous en prie; tenez, je ne voudrois pas pour mille sequins, rester une heure dans cette partie du château.

LUDOVICO.

Il vous faudra cependant y passer la nuit.

ANNA.

Passer la nuit..... où?

LUDOVICO.

Ici.

ANNA.

Ici!... y songez-vous, signora? j'aimerois mieux dormir sur le canon du rempart que dans cette chambre.

LUDOVICO.

C'est cependant une des plus belles du château; ma pauvre maitresse l'avoit choisie de préférence, parce que de cette croisée elle découvroit le sommet des Apennins, et que leur aspect sauvage et silencieux, servoit encore à entretenir sa mélancolie.

EMILIE.

Quoi! c'étoit ici l'appartement de ma tante?

LUDOVICO.

Oui, signora. Il est en bien mauvais état, n'est-ce pas? Je ne crois pas qu'on y soit entré depuis la mort de cette infortunée.

ANNA, *avec effroi.*

C'est ici qu'elle est morte?....

LUDOVICO.

Hélas! oui.

ANNA.

C'est fait de nous, nous n'y survivrons pas. (*En sanglotant.*) Oh! pour le coup me voilà dégoûtée des voyages; si jamais je puis retourner à Venise, rien au monde ne pourra m'engager à en sortir. Je ne pensois guère, en le quittant, venir me séquestrer dans un séjour diabolique, au milieu des plus affreuses montagnes, au risque d'y être tuée vingt fois par jour.

LUDOVICO.

Remettez-vous, Anna, votre imagination troublée.....

ANNA, *piquée.*

Je n'ai point d'imagination, monsieur, entendez-vous; je dis ce que j'ai vu, parce que cela est vrai. C'est vous qui avez l'esprit troublé, de nous amener dans la chambre d'un mort pour y passer la nuit.

LUDOVICO.

J'aurai soin, en vous quittant, de prendre avec moi la clef de cette porte, c'est la seule qui communique à cet appartement; ainsi, vous pourrez reposer sans crainte.

ANNA.

Dormir ici! je m'en garderai bien.

EMILIE.

Je meurs d'impatience et d'inquiétude, Ludovico; je voudrois savoir quelle a été l'issue de cet affreux combat, et ce qui me reste à espérer.

LUDOVICO.

Je vais m'en informer, signora; dans un moment je suis de retour.

EMILIE.

Comment pourrai-je récompenser tant de zèle?

LUDOVICO.

En acceptant toujours mes services. Votre tante m'a comblé de bienfaits, le peu que je possède est le fruit de ses dons: ainsi, vous voyez bien que vous ne me devez pas même de reconnoissance; je ne fais, en vous obligeant, qu'acquitter la dette de mon cœur.

EMILIE.

Bon, Ludovico!

ANNA.

Le brave garçon!.... Allons, cela me réconcilie avec vous. (*En lui faisant une petite révérence.*) Voulez-vous bien me permettre de vous embrasser?

LUDOVICO, *l'embrassant.*

Aimable enfant! rassurez-vous, je ne vous quitterai pas long-tems.

ANNA.

Revenez vîte; surtout fermez bien la porte.

(*Ludovico sort.*)

SCENE III.

EMILIE, ANNA.

ANNA.

Ah, signora! l'affreux séjour que ce château!

EMILIE.

Hélas!

ANNA.

Mais vous ne savez pas comme moi ce qui s'y passe,

Benedetto m'a tout conté à Venise avant notre départ. Vous vous rappelez bien Benedetto, le valet du signor Mazerini, ce beau jeune homme qui porte son manteau replié avec tant de graces, et qui venoit, au clair de la lune, chanter de si jolis vers sous ma jalousie.... Vous en souvenez-vous, maintenant ?

EMILIE.

Il me semble que ses vers ont emporté ton cœur.

ANNA.

Non, signora; quoique Ludovico ne me parle qu'en prose, je l'aime mieux que lui.

EMILIE.

Eh bien, que t'a dit Benedetto ?

ANNA.

Oh! je ne veux pas vous le raconter, cela vous effraieroit trop.

EMILIE.

Dis toujours.

ANNA.

Il savoit tout cela, lui, parce qu'il étoit venu passer ici un mois avec son maître....

EMILIE.

Mais, que t'a-t-il dit ?

ANNA.

Il m'a dit : — mademoiselle Anna, ne savez-vous rien sur ce château où vous allez demeurer ? — Non, lui dis-je, monsieur Benedetto ; que savez-vous donc, je vous prie ? — Mais, ajouta-t-il, êtes-vous capable de garder un secret ?.... car, autrement, je ne vous dirois rien. — Alors, j'ai promis de n'en pas parler.

EMILIE, *souriant.*

Si vous avez promis le secret, Anna, vous avez tort de le révéler.

ANNA.

Mais à vous, signora, je puis tout vous dire.

EMILIE.

Enfin, que t'a-t-il appris de si intéressant ?

ANNA, *confidemment.*

Benedetto assure que ces longues galeries et ces grandes salles, ne sont faites que pour les lutins et les revenans qui

vivent, et qui sont en grand nombre dans ce château. h, vraiment, je crois que si j'y vis encore long-tems, je eviendrai un revenant moi-même... Paix, signora, j'ai cru ntendre du bruit....

EMILIE.

C'est le vent qui agite cette porte... poursuis.

ANNA.

Benedetto ajoute qu'on en voit souvent roder dans les ois et autour du château, pendant la nuit.

EMILIE.

Tu es folle!

ANNA, *avec un air d'horreur.*

Gardez-vous d'en rire, signora, cela n'est que trop vrai. On dit qu'il y a dans ce château plusieurs endroits où l'on n'ose pas aller.... entr'autres une vieille chapelle....

EMILIE, *l'interrompant vivement, et avec intérêt.*

Une vieille chapelle?

ANNA.

Oui, signora, une vieille chapelle qui tient à la partie orientale du château, où, quelquefois à minuit, l'on entend des gémissemens! des sons lugubres!.... que cela fait frémir!..

EMILIE.

A minuit, dis-tu?

ANNA.

Oui, signora, à minuit.

EMILIE.

Quel étrange rapport?

ANNA.

Ceci paroît vous inquiéter, signora?

EMILIE.

Ce n'est pas sans raison. Apprends à ton tour ce qui m'est arrivé ce soir pendant le bal.

ANNA, *à part.*

Voilà ma frayeur qui redouble. (*haut*) Je vous écoute, signora.

EMILIE.

J'étois plongée dans une rêverie profonde et ne songeois qu'à Alfred, au milieu d'une fête destinée à célébrer mon union avec un autre, lorsqu'un inconnu masqué et vêtu en magicien, s'approche doucement de moi et me dit d'un ton

mystérieux de me trouver à minuit dans les ruines de chapelle et que là on m'apprendra un secret important.

ANNA.

Gardez-vous d'y aller, signora; ce seroit votre derniè heure, vous n'en sortiriez jamais.

EMILIE.

Je ne puis me défendre d'un vif desir d'approfondir c mystère.... cette voix m'a frappée; j'ai même cru recon noître...

ANNA.

Ne savez-vous pas que les revenans empruntent souvent la voix des personnes qui nous sont chères, pour mieux nous tromper et nous entrainer dans les pièges qu'ils nous tendent ?.... De grace, Signora, résistez à cette fatale envie.

EMILIE.

C'est vainement que je voudrois y céder, puisqu'il est déjà dix heures et que je ne crois pas que nous puissions sortir de cet appartement avant le jour.

ANNA.

Le ciel nous préserve d'y passer la nuit !

EMILIE.

Qu'avons-nous à craindre dans une chambre bien fermée et où personne que Montoni ne peut songer à venir nous trouver ?

ANNA.

Les esprits passent partout.

EMILE, *souriant.*

En effet, ils sont si minces ! Allons, laisse là tes contes ridicules et songe plutôt à dormir.

ANNA.

Sans doute, si je le puis... mais ces fauteuils sont si incommodes.

EMILIE.

Si tu t'y trouves mal, vas te reposer sur le lit.

ANNA.

Moi, Signora ! Jamais je n'oserois en approcher.

EMILIE.

Ju'as-tu à craindre ?... ne partagerai-je pas tes dangers?

ANNA.

e n'ose...

EMILIE.

'rends la lampe, et tu te convaincras bientôt de la puéri- de tes craintes.

ANNA.

:ela n'est pas nécessaire.

EMILIE.

/as, te dis-je.

ANNA.

Iais, Signora...

EMILIE.

e le veux.

ANNA

1 part. Quelle contrariété ! (*Elle prend la lampe et s'a- ce en tremblant du côté du lit. On entend le bruit éloigné tonnerre ; quand elle est arrivée près du lit, il se fait un ir très-fort, la foudre éclate. Anna jette un cri perçant, se tomber sa lampe et revient d'un air effrayé jusqu'au de- t de la scène.*) Signora !... Signora !... Quelqu'un est s ce lit... J'ai vu les rideaux s'agiter...

EMILIE.

'e vous ordonne de vous taire, Anna.

ANNA, *sanglotant.*

)ue je suis malheureuse !... *Elle va s'asseoir.* Mon dieu ! lle sur les jours de la pauvre Anna. (*Elle se retourne, et nge souvent d'attitude en témoignant beaucoup d'humeur et aquiétude ; enfin elle s'endort à l'exemple d'Emilie.*)

SCENE IV.

Dès qu'elles sont endormies, le vent sifle avec violence semble s'engouffrer dans les longs corridors qui conduis à cette chambre.

EMILIE, ANNA, *endormies*, MORANO, CESARIO.

(*On entend un bruit sourd du côté du lit; un pan de boiserie s'ouvre à droite.*)

CESARIO, *entrant le premier, et tenant une lanterne sourde.*

Je crois que c'est dans cette chambre .. autant que j'ai m'orienter à travers ces passages obscurs et dérobés.... Suiv moi, monsieur le comte.

MORANO, *entre.*

J'y suis.

CESARIO.

Convenez donc qu'il est fort heureux que Montoni vous remis entre mes mains.

CESARIO, *avec ironie.*

Vraiment il ne pouvoit choisir un gardien plus fidèle!

CESARIO.

Il me semble que nous sommes dans l'appartement de L rentina; en tout cas, je ne vois rien. Je ne me suis cep dant point trompé; j'ai bien positivement entendu l'ordre le duc donnoit à Ludovico de la conduire ici.

MORANO.

Passons plus loin. (*Il se fait quelques éclairs.*)

CESARIO.

Attendez . . . J'ai cru voir là-bas . . . Approchons.

MORANO.

En effet, j'apperçois quelque chose.

CESARIO, *s'approchant d'Emilie.*

C'est elle.

MORANO.

Mais elle n'est pas seule; de l'autre côté, je vois . . .

CESARIO.

C'est Anna; eh bien, le voyage sera plus gai; j'au

ma compagne aussi. Ah! je te tiens enfin, dédaigneuse créature, et tu ne saurois m'échapper!...

MORANO.

Elles dorment profondément.

CESARIO.

C'est ce qu'elles ont de mieux à faire.

MORANO.

Mais comment les emmener d'ici sans les réveiller?

CESARIO

Prenons-y garde, car les cris d'Anna nous auroient bientôt trahis.

MORANO.

Il faut cependant trouver un moyen de les empêcher.

CESARIO, *après avoir rêvé un moment.*

Je n'en vois pas d'autre que de les transporter avec précaution dans le fauteuil où elles reposent, jusqu'à ce que nous soyons parvenus en un lieu où leurs cris ne puissent plus se faire entendre.... d'ailleurs, en cas de nécessité, ce bandeau....

MORANO.

Expédient merveilleux!.. Procédons.

UNE VOIX.

Scélérat!

CESARIO, *avec émotion.*

Qu'ai-je entendu?

MORANO.

Ce n'est rien.

CESARIO.

Je vous assure, seigneur....

MORANO.

Aurois-tu la foiblesse de partager les craintes puériles des habitans de ce château?

CESARIO.

Mais, j'ai distingué clairement....

MORANO.

Un bruit confus occasionné par le retentissement des voix à travers ces longues voûtes. Allons, poursuivons notre dessein.

CESARIO.

Je suis prêt.

(*Ils s'approchent du fauteuil d'Emilie et l'enlèvent.*)

LA VOIX, *plus fort.*

Arrête!

(*Césario laisse tomber le fauteuil, Emilie se réveille.*)

EMILIE.

Que vois-je! Anna!

(*Anna se réveille et crie de toutes ses forces; Césario court à elle et lui couvre la bouche avec son bandeau.*)

MORANO.

(*A part.*) Fâcheux évènement! dissimulons. (*haut.*) Rassurez-vous, belle Emilie, mon intention n'est pas de vous causer le moindre effroi.

EMILIE.

Laissez-moi.

MORANO.

Ecoutez un homme qui vous adore, et que la crainte de vous perdre réduit au désespoir. Fuyez, Emilie, fuyez cette prison affreuse avec l'amant qui vous adore; fuyez, les portes vont s'ouvrir et demain le soleil vous verra dans Venise.... songez que chaque instant rend la fuite plus difficile; une voiture nous attend sous les murs du château.... partons.

(*Anna arrache le bandeau, se dégage des bras de Césario, et jette un cri, mais Césario la saisit de nouveau, et la menace avec un poignard.*)

EMILIE.

Je vous rends grace, seigneur, de l'intérêt que vous prenez à mon sort; mais je vous demande encore, laissez-moi à ma destinée.

MORANO.

Plutôt périr!.... pardonnez cette violence, mais l'idée de vous perdre me trouble la raison.

EMILIE.

Calmez-vous, seigneur, et quittez ce château que rien ne sauroit m'engager à fuir avec vous.

MORANO.

Oui, je quitterai ce château, mais je n'en sortirai pas seul; mes prières n'ont pu rien obtenir, la force l'emportera.

EMILIE.

Seigneur!..

MORANO.

Toute résistance est inutile... suivez-moi.

EMILIE.

Jamais.

MORANO.

A moi, Césario !

(*Césario enleve Anna qui se débat, tandis que Morano entraîne avec force Emilie vers la porte de l'escalier dérobé, en tâchant d'étouffer ses cris. Alors un fantôme sort du fond de l'alcove, et court se placer entre Morano et Césario, menaçant l'un d'un poignard, et l'autre d'un pistolet. Tableau. Césario effrayé, laisse échapper Anna qui court à la porte, et jette des cris perçans du côté de la galerie.*)

ANNA.

Au secours ! au secours !

(*On entend un grand bruit dans la galerie.*)

MONTONI, *en dehors.*

Vengeance !

CESARIO, *à part.*

Montoni vient !.. Je suis perdu !..

ANNA.

Du secours ! mon dieu ! du secours !

CESARIO, *à part.*

Fuyons.

Morano fait un mouvement pour tirer son épée ; le fantôme change d'attitude, le retient d'une main et le menace de l'autre ; pendant ce tems, Césario s'éloigne doucement et s'échappe par la porte dérobée. Morano qui s'en apperçoit veut le suivre, le fantôme l'arrête encore ; le bruit redouble dans la galerie, Césario ferme la porte sur lui, le fantôme disparoît derrière le lit, et la porte de la galerie s'ouvre avec fracas. Emilie et Anna fuient dès que la porte est ouverte.

SCENE V.

MONTONI, MORANO, PLUSIEURS OFFICIERS, QUELQUES DOMESTIQUES *portant des flambeaux.*

MONTONI, *à Morano fondant sur lui l'épée à la main.*

Lâche, reçois la justice qui t'est due. (*Les officiers veulent s'élancer sur Morano, Montoni les retient.*) Arrêtez! je me réserve le soin de le punir.

Il s'engage un combat très-opiniâtre entre Montoni et Morano; enfin l'avantage se décide pour le premier, et Morano tombe sans connoissance.

MONTONI. (*On emporte Morano.*)

Qu'on l'emmène hors du château.; et nous signors, (*en parlant à ses officiers*) allons achever de soumettre les partisans de ce traître. Je remets à un autre moment le soin d'éclaircir comment tout ceci s'est passé.

Il sort fièrement suivi de ses officiers.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour du château remplie de ruines et de décombres, parmi lesquelles se trouvent des sapins, ciprès et melèses; dans le fond, le portail et les restes d'une chapelle gothique; à gauche, une vieille tour, au-devant de laquelle est un escalier à demi ruiné; à droite, dans le fond, une porte grillée qui conduit au pont-levis; en avant, du même côté, un vieux bâtiment. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

CESARIO, *sortant du vieux bâtiment.*

Je n'entends plus rien, et le comte ne paroît pas!... Seroit-il tombé sous les coups de Montoni? Dans ce cas, tout espoir de fortune seroit évanoui pour moi. Que seroit-ce donc si je n'avois su m'évader à tems? Il m'eût fallu soutenir les

regards terribles du duc, et subir un interrogatoire auquel je n'échapperai point peut-être.... Comment lui faire croire que le comte prisonnier et commis à ma garde, ait pu se trouver un moment après dans l'appartement reculé où sa nièce a été conduite par son ordre, sans que j'aie favorisé son évasion et partagé ses desseins?... Mais, que dis-je?... cet évènement qui m'accuse, et semble devoir causer ma perte, je puis le tourner contre Ludovico; en effet, les passages dérobés qui m'ont conduit à cet appartement, et qui communiquent dans tout le château, à travers l'épaisseur des murs, sont inconnus à Montoni; ils avoient été découverts par mon prédécesseur, qui m'en confia le secret avant sa mort; Ludovico avoit seul une clef de cette chambre, il est donc clair que lui seul peut être coupable de trahison, ainsi je puis l'accuser avec succès; mais pour donner plus de poids à cette assertion, et dissiper entièrement les soupçons de Montoni, en lui donnant des preuves certains de mon zèle, je vais épier scrupuleusement les démarches de sa nièce, et de cette Anna, que je brûle d'avoir en ma puissance, peut-être avant peu.... Quelqu'un s'approche!... de la prudence.

SCENE II.

MORANO, *enveloppé dans son manteau*, CESARIO.

CESARIO.

Qui va là?

MORANO.

Est-ce toi, Césario?

CESARIO.

Oui, seigneur. Comment avez-vous pu échapper à la colère de Montoni?

MORANO.

Il vient de se livrer entre nous un combat très-vif, dans lequel, soit que l'adresse ou le sang-froid l'aient servi mieux que moi, tout l'avantage se décidoit pour lui; alors, me sentant vigoureusement pressé, j'ai feint d'être mortellement atteint et de tomber sans connoissance; le duc m'a cru mort, il a ordonné qu'on me transportât sur-le-champ hors

du château. Quelques-uns de mes partisans que j'avois reconnus parmi les gens de sa suite, se sont chargés de ce soin et m'ont bientôt remis en liberté.

CESARIO.

Je ne desirois rien tant que la conservation de vos jours; car, je pense, seigneur, que vous n'imputerez point à un manque de fidélité de ma part, ce qui vient de se passer, et que ce fâcheux contre-tems n'altérera point la confiance dont vous m'honorez.

MORANO.

Au contraire, je ne puis que louer ta prudence; en demeurant avec moi, tu te perdois sans me servir, et tu t'enlevois désormais les moyens de m'être utile.

CESARIO.

Mais que pensez-vous, seigneur, du personnage mystérieux qui est venu si brusquement troubler nos projets?

MORANO.

Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce mystère. Quant à moi, je ne songe plus qu'à me venger.

CESARIO.

Que pouvez-vous à présent dans ces lieux où Montoni ne craint plus de rivaux, et va exercer plus que jamais un pouvoir despotique?

MORANO.

Je ne prétends point y demeurer plus long-tems; dans une heure je serai déjà loin d'Udolphe, et demain, je cours à Venise, solliciter du sénat, la faveur de commander moi-même les troupes destinées a attaquer Montoni. Avant huit jours ces murs seront témoins de ma vengeance et de mon triomphe. Cependant, soutiens toujours l'espoir de mes partisans; surtout, surveille exactement les démarches d'Emilie, c'est à toi seul que je m'en remets du soin de la conserver; songe que c'est à la possession de ses biens que j'attache le plus grand prix. Si je la trouve à mon retour, mille sequins et la maison d'Anna seront ta récompense.

CESARIO.

Je n'avois pas besoin de ce double motif pour vous servir, seigneur, vous connoissez mon attachement?...

MORANO, *lui donnant une bourse.*

Voilà pour l'augmenter. Viens m'ouvrir les portes du château, et songe à exécuter ponctuellement mes ordres.

CESARIO.

Suivez-moi, seigneur.

(*Césario conduit Morano par la grille qui est à droite, dans le fond.*)

SCENE III.

EMILIE, ANNA, *paroissant du côté opposé.*

ANNA, *portant une lanterne sourde.*

Cet entêtement nous sera funeste, signora, vous le verrez. Quelle imprudence! deux femmes seules, parcourir, à l'heure qu'il est, un château ruiné, où tout dort, excepté les lutins et les revenans.

EMILIE, *sans l'ecouter.*

Nous voici, je crois, dans les ruines de la chapelle?...

ANNA.

Hélas! je le crois de même. Malgré le vif attachement que je vous porte, je voudrois pour beaucoup, ne m'être point engagée dans cette périlleuse recherche.

EMILIE.

Tu es folle.

ANNA.

Plût à dieu!

EMILIE.

Que l'air est humide et froid dans ces cours!

ANNA.

Vraiment, je vous l'avois bien dit; croyez-moi, signora, retournons à votre appartement, votre santé pourroit être altérée....

EMILIE.

Non, je suis décidée à éclaircir le mystère caché sous ce rendez-vous; c'est à minuit, m'a-t-on dit...

ANNA, *à part.*

Justement, à l'heure où l'on voit les apparitions!

(*On entend sonner l'horloge du château.*)

Ah! mon dieu! pourvu que ce ne soit pas....

EMILIE.

Paix! (*Elles écoutent toutes deux.*)

SCENE IV.

LES MEMES, CESARIO.

CESARIO (*Il rentre par la grille, et paroît surpris de voir des femmes. Il approche doucement et les reconnoît.*)

Emilie! Anna! que peuvent-elles faire à cette heure dans ces lieux écartés?.... Si je pouvois m'en emparer, sous prétexte d'exécuter les ordres de Montoni.... Sans doute... l'occasion est excellente; hâtons-nous d'en profiter.

(*Il rentre dans le vieux bâtiment de droite.*)

SCENE V.

EMILIE, ANNA.

(*L'horloge a sonné minuit.*)

EMILIE.

Minuit!

ANNA, *avec effroi.*

Minuit! c'est fait de nous! (*Elle tombe sur une pierre. On entend préluder sur un luth dans la tour de gauche.*)

EMILIE.

Qu'entends-je?

ANNA.

Fuyons, signora, il n'y a rien à gagner ici.

EMILIE.

Ecoutons.

(*Une voix venant de la même tour, chante la romance suivante, elle est accompagnée du luth.*)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

D'un calme heureux tout ressent la douceur;
L'air est serein, la nature est tranquille;
Un long silence habite cet asyle;
Mais le repos a fui loin de mon cœur.

EMILIE.

Anna!

ANNA.

Signora?

EMILIE.

Reconnois-tu cette voix?

ANNA.

Dieu m'en préserve!

DEUXIEME COUPLET.

Echos plaintifs, qui répétez mes chants,
Tristes témoins de ma mélancolie,
Portez aux lieux où repose Emilie,
De son ami, les douloureux accens.

EMILIE.

Je n'en saurois douter.... C'est Alfred! c'est mon amant!

ANNA.

Y songez-vous, signora? Alfred dans ce château?

EMILIE, *douloureusement.*

Et prisonnier sans doute! *(Elle appelle.)* Alfred! Alfred! est-ce vous?

SCENE VI.

EMILIE, ANNA, ALFRED, *dans la tour près de la croisée.*

ALFRED.

Oh ma chère Emilie!

EMILIE.

Comment vous trouvez-vous dans cet affreux séjour?

ALFRED.

Parlez bas. Le logement du concierge est au bout de la cour.... on pourroit nous entendre.

EMILIE.

Cet escalier peut me conduire juqu'à vous.

ANNA.

N'y montez pas, signora; il vous arrivera quelque malheur.

EMILIE.

L'amour ne connoît point d'obstacles. *(Elle va pour monter l'escalier, lorsqu'on entend du bruit.)*

ANNA.

Quelqu'un vient de ce côté...

EMILIE.

Paix!

SCENE VII.

LES MEMES, LUDOVICO.

LUDOVICO, *dans le fond et à demi-voix.*
Signora! signora!

ANNA, *bas à Emilie.*
C'est la voix de Ludovico, je crois?

LUDOVICO, *de même.*
Signora!

EMILIE.
(A Anna.) C'est lui. *(haut.)* Que voulez-vous, Ludovico?

LUDOVICO *accourant.*
Quelle imprudence! vous vous perdez, signora.

ANNA, *d'un ton pleureur.*
Là!.. je vous l'avois bien dit.

LUDOVICO.
Montoni vient d'aller à votre appartement pour apprendre de vous par quel moyen le comte a pu s'introduire dans la chambre de Laurentina; il est furieux de ne vous avoir pas trouvée et ne doute pas que Morano ne vous ait fait enlever. Tout est en rumeur dans le château; il a ordonné qu'on fît à l'instant les plus exactes perquisitions. Fuyez promptement et tâchez de regagner votre appartement sans être apperçue.

ANNA.
Pour moi, je ne demande pas mieux; vous nous accompagnerez, n'est-ce pas, monsieur Ludovico?

ALFRED.
Vous me quittez, Emilie?

EMILIE.
Il le faut bien.

LUDOVICO.
Vous n'avez pas de tems à perdre.

ALFRED.
Ah! du moins, que je puisse baiser encore cette main qui me fut promise!... c'est pour la dernière fois peut-être....

EMILIE.
Chassez cette horrible idée.

ALFRED.
Me refuserez-vous une faveur si chère?....
(Emilie va pour monter l'escalier. Ludovico l'arrête.)

LUDOVICO.

Prenez-y garde, signora; cet escalier est tout-à-fait ruiné....

ALFRED.

Emilie!...

LUDOVICO, *retenant toujours Emilie.*

Ne vous exposez pas, je vous en prie.

Emilie lui échappe et monte rapidement l'escalier; quand elle est arrivée presqu'au haut, les marches qui sont au dessous d'elle s'écroulent et elle n'a que le tems de saisir la rampe à laquelle elle reste suspendue.

EMILIE.

Dieu!

ALFRED.

O ciel!

ANNA.

Nous sommes perdues?

LUDOVICO.

Quel malheur!

On entend un son de trompe, en signe d'alarme dans l'intérieur du batiment de droite,

ANNA.

Qu'entends-je!

LUDOVICO.

C'est Montoni sans doute qui vient de ce côté.

EMILIE.

Mon oncle!

ANNA.

Que devenir?

ALFRED.

Que faire?

(*Ludovico va jusqu'à la porte du vieux bâtiment, Il écoute un moment, puis revient avec précipitation.*)

LUDOVICO.

On vient... (*à Anna.*) Cachez-vous. (*Il éteint la lanterne qu'Anna a posée sur une pierre.*) Silence.

ALFRED.

Grand Dieu! protège-les.

Ludovico se cache sous une des voûtes de l'escalier, et Anna parmi les ruines qui sont au milieu, mais tous deux de manière à être vus du public.

SCENE VIII.

LES MEMES, CESARIO, CONDOTTIERI.

(Une patrouille conduite par Césario sort du vieux batiment.)

CESARIO, *à part*

Elles ne sauroient m'échapper ! .... cherchons.

La patrouille parcourt les ruines ; quand elle a passé l'escalier, Anna quitte vivement sa place et vient se placer sur le devant, Ludovico se relève et examine tout en recommandant le plus grand silence ; enfin la patrouille s'éloigne et on la perd de vue à travers les ruines de la chapelle.

SCENE IX.

EMILIE, LUDOVICO, ANNA, ALFRED.
dans la tour.

ANNA, *à Ludovico.*

Sont-ils bien loin ?

LUDOVICO.

Oui.

ANNA.

Je suis morte de peur.

LUDOVICO, *à Emilie.*

Nous avons échappé à la vigilance de Césario, mais comment vous délivrer du péril où vous êtes ?

ALFRED, *à Ludovico.*

Brave homme, sauvez mon Emilie ... et ma reconnoissance..

LUDOVICO.

Toujours de la reconnoissance !... comme si mon cœur ne me parloit pas avant tout !....

ANNA.

Dépêchez-vous, monsieur Ludovico. Il me semble que la lumière se rapproche de ces lieux.

LUDOVICO.

Attendez ..il me vient..... oüi.... oui.... allons.... un moment de patience. (*Il approche quelques pierres sur lesquelles il monte ; puis s'élevant sur les pieds, il présente ses épaules à Emilie et se baisse par degrés, pour la descendre à terre. Pendant ce tems, Anna écoute et observe.*

ANNA.

Les voilà qui reviennent!

En effet Césario et la patrouille reparoissent par la grille traversent le fond et sortent par la gauche. Emilie et Ludovico restent immobiles et Anna se cache derriere les ruines en observant ce qui se passe dans le fond.

Ils sont partis!...

Ludovico descend doucement Emilie jusqu'à terre, elle l'embrasse ainsi qu'Anna ; et tous trois se jettent à genoux pour remercier le ciel.

LUDOVICO.

Sortons promptement de ces lieux. (*à Anna*) Pendant que je vais conduire votre maitresse à son appartement, par la grande terrasse et la galerie du nord ; vous, Anna, tâchez de gagner l'office, et vous direz au vieux Carlos que la signora s'étant trouvée indisposée, vous êtes allées prendre l'air sur la terrasse ; puis, vous le prierez de vous donner quelques restaurans, et vous viendrez nous rejoindre par l'escalier de marbre.

ANNA.

Y pensez-vous, monsieur Ludovico ? après tout ce qui m'est arrivé cette nuit, que je parcoure encore seule ce vilain château ?

LUDOVICO.

Songez au service important que vous rendez à votre maitresse, puisque par-là vous lui évitez avec Montoni une explication qui ne peut qu'être fâcheuse.

EMILIE.

Je t'en prie, Anna.

ANNA.

Comment vous refuser, puisque vous m'en priez ?.... j'aurai cependant bien peur.

LUDOVICO.

Allons, un peu de courage. Partons.

ALFRED.

Adieu, mon Emilie. Brave homme, veille sur elle.

LUDOVICO.

Comptez sur mes soins.

EMILIE.

Adieu, cher Alfred.

LUDOVICO.

Vous vous reverrez!.... et bientôt, peut-être.

ALFRED.

Adieu.... tout ce j'ai de plus cher.

(*Alfred se retire de la croisée, Ludovico conduit Emilie, tous deux sortent par les ruines du fond; quand Anna les a perdus de vue, elle va pour sortir par la gauche, mais elle apperçoit Césario, et revient précipitamment au-devant de la scène.*)

SCENE X.

ANNA, CESARIO, CONDOTTIERI.

ANNA, *avec le plus grand effroi.*

Je suis perdue!.... Voilà encore ce maudit concierge.

(*Césario et sa suite reparoissent, et après avoir fait plusieurs tours, revienent passer devant l'escalier dont la démolition les frappe; Anna s'est cachée sous la voûte, et ne tarde point à être découverte par Césario qui la tire brusquement à lui*)

CESARIO.

Que faites-vous dans ces lieux à cette heure, malgré la défense de Montoni.

ANNA, *à part.*

Je ne sais que lui dire!

CESARIO, *à part.*

Enfin, je la tiens. (*haut.*) Eh bien?

ANNA.

Je vous en prie, monsieur Césario, laissez-moi rejoindre ma maitresse.

CESARIO.

Mon devoir s'y oppose. (*à part.*) Qu'elle est intéressante!

ANNA.

Laissez-vous toucher.

CESARIO.

Ma responsabilité ne me permet pas de rien faire pour vous; les ordres sont positifs; je dois vous garder jusqu'au jour, et vous conduire à Montoni qui saura bien vous forcer à répondre.

ANNA, *à part.*

Oh! mon dieu! si Ludovico étoit ici!

CESARIO, *à part.*

Toujours Ludovico!.... ce nom accroît encore ma rage!...

ANNA.

Il est impossible que je m'échappe, vous le savez. Ainsi, laissez moi retourner chez de ma maitresse, et demain je me présenterai au signor quand il l'exigera.

CESARIO, *à part.*

Je m'en garderai bien. (*haut.*) Cela ne se peut pas. Rentrons.

ANNA.

Où me conduisez-vous?

CESARIO.

Suivez-moi.

ANNA.

Non.

CESARIO.

Oh! que de résistance!

(*Il la relève avec force et veut l'entraîner, elle tombe à genoux et fait tous ses efforts pour le fléchir, ainsi que les soldats qui l'accompagnent; mais ils sont tous insensibles, et l'entraînent avec violence dans le bâtiment de droite.*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre est divisé en trois parties ; la gauche représente une espèce de guichet qui sert de chambre au geolier, et dans lequel on remarque quelques meubles grossiers ; la porte est au fond ; à gauche, est une petite fenêtre ronde et assez élevée. Une lampe est suspendue à la voûte.

La partie droite représente un cachot sombre qui communique par une porte à la chambre du geolier ; dans le fond est une porte secrette en pierre, et pratiquée dans le mur.

La troisième partie qui règne au dessus des deux autres, représente un bois très-couvert qui s'étend jusqu'aux portes d'Udolphe dont on voit les murs ; cette partie est éclairée par la lune.

SCENE PREMIERE.

ALFRED, *entrant par la porte secrette.*

O bonheur! j'ai revu mon Emilie, et je l'ai revue fidelle à ses sermens! Combien je bénis le hasard qui, en me faisant découvrir cette issue secrette, m'a procuré le moyen de pénétrer dans l'intérieur du château, et de soustraire Emilie aux entreprises funestes de Morano ! sans cette heureuse témérité, elle m'étoit ravie peut-être pour toujours ! Ah! depuis près de deux mois que le sort de la guerre m'a fait tomber aux mains de Montoni, voilà le seul moment de plaisir qui soit venu ranimer mon cœur... mais je me sens renaître à l'espérance. Oncle barbare! je saurai la délivrer de l'horrible oppression où elle gémit, et si le sénat tarde encore à punir ton audace et tes crimes, les moyens que je viens d'employer avec tant de succès, je pourrai les tenter de nouveau pour fuir cet odieux séjour, et délivrer mon amante.... Je sens mes yeux s'appésantir... Espérons qu'un sommeil doux et paisible viendra rafraîchir mes sens.... Songes légers, offrez-moi l'image d'Emilie, et si je cesse un instant de m'occuper d'elle, que ce soit pour y rêver encore. (*Il s'endort.*)

SCENE II.

ALFRED *endormi*, ANNA, CONDOTTIERI.

On entend un grand bruit du côté gauche; la porte s'ouvre, plusieurs Condottieri poussent rudement Anna dans la chambre, et l'y enferment; elle va tomber sur une chaise.

SCENE III.

ALFRED *endormi*, ANNA.

ANNA.

Elle reste quelque tems accablée, puis revient à elle et court à la porte.

Les méchans! ils ont fermé la porte..... et me voilà exposée à tous les caprices de cet indigne concierge!.... J'avois bien raison de le hair! ah vraiment, quoique je n'aime guère le couvent, je voudrois pour beaucoup y être encore, plutôt que dans ce maudit château où je n'avois d'autre plaisir que de causer quelquefois avec Ludovico. C'est celui-là qui est honnête, doux, complaisant.... je suis sûre qu'il a plus d'honneur et de probité à lui seul, que tous les habitans du château!... mais voilà qui est fini!...je ne le verrai plus..... (*elle sanglotte.*) Ludovico! Ludovico!... que je suis malheureuse!....

LUDOVICO, *en dehors, du côté de la fenêtre.*

Anna! Anna!

ANNA, *se levant avec vivacité.*

Hein?... j'ai cru entendre..... mais non, je me suis trompée.

LUDOVICO, *de même.*

Anna! Anna!

ANNA, *avec joie.*

Ah mon dieu!.... c'est lui! c'est lui!... *(Elle s'approche de la fenêtre en tâchant de voir en dehors)* je vous entends, monsieur Ludovico! tâchez donc que je sorte bientôt d'ici, car je m'y ennuie beaucoup.

LUDOVICO, *de même*

Lisez ce billet, et conformez-vous exactement à ce qu'il

vous apprendra. (*Il jette par la fenêtre un papier roulé qui tombe aux pieds d'Anna*).

ANNA.

Je le tiens.

LUDOVICO, *de même.*

Au revoir, Anna.

ANNA.

Quoi ! vous partez sitôt ?

LUDOVICO, *de même.*

Il le faut bien.

ANNA.

M'aimez-vous toujours au moins ?

LUDOVICO, *de même.*

Plus que moi-même.

ANNA.

(*A part*). C'est bon, il m'aime toujours ! (*haut*). Pensez à moi.

LUDOVICO, *de même.*

Qui pourroit vous oublier ?... vous êtes si intéressante ?

ANNA, *à part.*

Il est galant, Ludovico !

LUDOVICO, *de même.*

Adieu, Anna.

ANNA.

Adieu, bon Ludovico. Viendra-t-on bientôt me faire sortir ?... hein ?... il ne me répond pas... est-ce que vous êtes parti ? oh mon dieu, oui, il est parti ! c'est bien dommage, car j'avois beaucoup de plaisir à causer avec lui.... mais lisons ce billet avant qu'on vienne m'interrompre.... c'est ma maitresse qui me l'écrit.... voyons : (*elle lit*) : « Je viens » d'apprendre qu'Alfred est enfermé dans un cachot qui » communique à la chambre du geolier.... (C'est apparemment là, (*en montrant la porte de communication*). » Il faut » absolument que je le voie : pour cela, il est nécessaire » d'écarter Césario. Au lieu de rejeter son amour, laisse-» lui concevoir quelqu'espérance ; surtout tâche de l'éloigner » promptement ; Ludovico et moi, nous serons aux aguets ; » dès qu'il sera parti, tu nous en instruiras par ce signal... ». (*On entend à la porte un grand bruit de clefs et de verroux*). On vient !... cachons cette lettre. (*Elle va s'asseoir dans un coin, et paroît affligée.*

SCENE

SCENE IV.

ALFRED *endormi*, ANNA ; CESARIO.

CESARIO, (*en entrant il jette sur la table sa cape et un trousseau de clefs.*)

(*A part.*) La voilà donc en ma puissance ! ..... (*haut.*) Eh bien, dédaigneuse Anna ! comment vous trouvez-vous ici ?

ANNA.

Mais, fort mal.

CESARIO.

C'est votre faute. N'imputez qu'à vos mépris l'extrême sévérité dont j'use à votre égard.

ANNA.

Vous avez choisi là un joli moyen de me faire la cour !

CESARIO.

N'avez-vous pas rejeté mes vœux ?

ANNA.

J'en conviens ; mais aussi, vous vous y prenez si mal !

CESARIO.

Comment ?

ANNA.

Sans doute. Croyez-vous que ce ton dur, ces manières repoussantes soient très-propres à toucher un cœur ? vous vous trompez. Nous voulons des égards, des soins, de la prévenance ; nous voulons voir enfin dans celui qui nous aime un être complaisant, soumis à nos moindres desirs, et non pas un tyran

CESARIO.

Que ne m'avez-vous dit tout cela ? ..... j'aurois tâché de m'y conformer.

ANNA.

Je ne crois pas que vous soyez jamais susceptible de pareils soins.

CESARIO.

Ce jugement est bien sévère.

ANNA.

Votre conduite ne m'en permet pas d'autre.

CESARIO.

Et si je vous prouvois que sous ces dehors brusques et repoussans, Cesario porte une ame sensible ? ....

ANNA, *avec finesse.*

Si vous me le prouviez ?..... je le croirois.

CESARIO.

Eh bien ! cruelle Anna, il ne tient qu'à vous de vous en

convaincre. Ne rebutez plus un amour que vous avez fait naître, oubliez ce Ludovico que je hais, consentez à partager mon sort, et vous me verrez sans cesse tendre, empressé, attentif à vous plaire..... vous détournez la vue ?

ANNA.

Vous me pressez si vivement !

CESARIO.

De quel avantage d'ailleurs seroit pour vous l'hymen de Ludovico ? ..... il possède fort peu de choses, et peut-être perdra-t-il bientôt le poste auquel le duc l'a élevé.

ANNA.

(*Vivement et avec intérêt.*) Se pourroit-il ? (*se remettant et avec une gaîté forcée*,) qu'a-t-il donc fait pour cela ? je vous prie.

CESARIO.

Ce soin importe peu à notre amour. Qu'il vous suffise de savoir que ma fortune est déjà considérable, et qu'outre les émolumens qui me sont accordés par le duc en qualité de concierge et de geolier du château, je reçois encore de nombreux présens de ceux auxquels je puis rendre quelque service.... Par exemple, on m'a promis, il n'y a pas six heures, mille sequins.....

ANNA.

(*Vivement et avec curiosité*,) mille sequins ! pourquoi faire ? *A part*. Je tremble !

CESARIO.

A part. J'allois me trahir ! (*haut*) Vous le saurez plus tard. Je vous le répète, Anna, consentez à partager mon sort, et je vous promets d'adoucir, autant qu'il dépendra de moi, votre captivité,

ANNA.

Ma captivité ! Je dois donc rester ici long-tems ?

CESARIO

Si vous m'aimez, votre intérêt s'oppose à ce que la liberté vous soit rendue avant huit jours ?

ANNA.

Avant huit jours ?

CESARIO.

Oui. Mais pendant ce tems vous trouverez dans Césario tous les égards que vous avez droit d'attendre. Commandez enfin et vos moindres desirs seront remplis.

ANNA, *à part*.

Si je pouvois l'éloigner ! (*Elle paroît se trouver mal.*)

CESARIO.

Qu'avez-vous donc, Anna ? ... Votre œil se trouble. Vous ne me paroissez pas bien ! ...

ANNA.

Il est vrai que les évènemens de cette nuit m'ont fortement agitée.

CESARIO.

Parlez, quel secours vous seroit nécessaire ?

ANNA.

Je ne sais. Le défaut de nourriture a sans doute contribué à cette indisposition.

CESARIO.

Et je n'ai rien ici !

ANNA, *à part.*

Bon !

CESARIO.

Si je croyois que Carlos fût levé, je courrois à l'office.

ANNA, *avec une feinte indifférence.*

Peut-être l'est-il.

CESARIO.

J'y vais.

ANNA.

Ce sera m'obliger. (*A part.*) O Dieu, je te remercie !

CESARIO.

A part Il paroît qu'elle me voit avec moins de répugnance ; c'est le moment de la flatter. (*Haut.*) Prenez patience, Anna, je reviens bientôt. (*Il sort sans reprendre ses clefs et ferme seulement la porte aux verroux.*)

SCENE V.

ALFRED, *endormi*, ANNA.

ANNA.

On lui a promis, dit-il, mille sequins ! . . . Ah ! j'en frémis encore ! . . . C'est sans doute quelqu'horrible complot tramé par le comte, car, il n'y a qu'une mauvaise action qu'on puisse payer aussi cher ! Mais profitons d'un heureux stratagême, et suivons exactement mes instructions (*Elle jette un coup-d'œil sur la lettre d'Emilie, et frappe deux fois dans ses mains.*

SCENE VI.

LES MEMES, EMILIE.

Emilie ne tarde point à paroître à la croisée. Anna lui recommande de faire le moins de bruit possible. Elle approche de la fenêtre une table sur laquelle elle pose une chaise : Emilie descend et se jette dans les bras d'Anna.

ANNA.

Vous voilà ici ! mais comment pénétrer maintenant dans ce cachot ?

EMILIE.

Cherchons ; peut-être s'offrira-t-il quelque moyen. (*Elle jette un coup-d'œil autour d'elle et apperçoit le paquet de clefs que Césario a laissé sur la table ; elle se précipite dessus.* O bonheur! Vois-tu Anna ? ... *Elle les baise toutes, et court les essayer à la porte de communication, mais elle ne peut réussir à l'ouvrir. Le bruit qu'elle fait réveille Alfred.*

ALFRED.

Voici sans doute le méchant coquin qui pourvoit à ma subsistance.

EMILIE.

O ciel ! Est-on plus malheureuse ?

ANNA.

Je tremble que Césario ne revienne.

EMILIE.

Je suis décidée à ne point sortir d'ici, sans avoir vu Alfred.

ALFRED.

Cependant il n'a point coutume de venir d'aussi bonne heure.

(*Emilie et Anna cherchent de nouveau dans la chambre. Anna apperçoit un petit paquet de clefs pendues près de la porte du fond : elle les montre à Emilie, court les prendre et les lui donne. Celle-ci les essaie ; la véritable clef s'y trouve ; la porte s'ouvre, et Emilie se jette dans le cachot d'Alfred, qui est demeuré couché.*

EMILIE.

O mon Alfred ! je te revois encore !...

(*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et se prodiguent les plus tendres caresses.*

ALFRED, *se relevant vivement.*

Chère Emilie !

EMILIE.

Tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert depuis que Montoni m'a fait venir dans ce château ! Mais trop heureux d'avoir

pu nous réunir, sachons mettre à profit le peu d'instans qui nous restent.. Fuyons, Alfred, fuyons cet horrible séjour. Une échelle est placée en dehors de cette croisée. Ludovico nous attend. tout est disposé; dans deux heures nous serons loin d'Udolphe.

ALFRED, *montrant le fond du cachot.*

Cette porte secrète nous offre un moyen plus sûr d'effectuer notre fuite Sortons par-là : dans un moment nous serons au rempart d'Occident.

EMILIE.

Au rempart d'Occident?... Gardons-nous d'en approcher. Comme c'est le côté le plus foible du château, des patrouilles nombreuses le parcourent pour le garantir des surprises de l'ennemi D'ailleurs Ludovico ne desire pas moins que nous d'être hors de ces lieux, et nous devons trop à ce bon serviteur pour l'abandonner.

ANNA.

Oh! non. N'oublions pas Ludovico.

ALFRED.

Et bien, sortons par-là. (*Ils sortent du cachot.*)

EMILIE.

Veille toujours, Anna. (*parlant en dehors*) Etes-vous là, Ludovico?

LUDOVICO, *en dehors.*

Oui, signora.

EMILIE.

Montez, Alfred. (*Elle lui donne la main; il monte sur la chaise, et touche déjà la croisée quand Anna accourt et s'écrie :*)

ANNA.

On vient!

EMILIE.

Ciel! (*à Alfred*) Sauvez-vous.

ALFRED.

Que je vous quitte!... jamais.

ANNA.

J'entends plusieurs voix. (*Ils écoutent tous trois. Alfred est toujours sur la table.*

SCENE VII.

LES MÊMES, LUDOVICO, *se montrant par la croisée.*

LUDOVICO.

Fuyez!... voici Montoni.

ALFRED.

Rentrons. Venez, Anna.

ANNA.

C'en est fait!.. Je ne verrai plus Ludovico.

ALFRED

Tu nous rejoindras au rempart d'occident.

LUDOVICO.

Au rempart d'occident!.. Comment pourrez-vous parvenir jusque-là ?..

ALFRED.

Par une porte secrète, pratiquée au fond de ce cachot, ne tarde pas à t'y rendre.

LUDOVICO.

Il suffit.

ANNA.

Ils sont tout près.

LUDOVICO.

Fuyez. (*Il se retire de la croisée; Alfred, Anna et Emilie, entrent dans le cachot dont ils referment la porte, et écoutent de l'autre côté en formant tableau.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, MONTONI, CÉSARIO, CONDOTTIERI.

CESARIO, *entrant le premier.*

Elle est ici, seigneur, vous allez l'interroger vous-même. *Il apperçoit la table et la chaise, placées près de la fenêtre*

(*à part*) Que vois-je ? la perfide m'a trompé, profitons-en pour perdre Ludovico.

MONTONI, *entre.*

Où donc est-elle ? (*L'étonnement est général; on regarde partout.*

CESARIO.

Seigneur, voulez-vous en croire un serviteur fidèle ?

MONTONI.

Parle.

CESARIO.

Il existe une secrète intelligence entre vos ennemis et Ludovico.

MONTONI.

Ludovico dis-tu ?

CESARIO.

Oui, seigneur. Je n'avois fait jusqu'alors que la soupçonner, mais les évènemens de cette nuit ne me permettent plus d'en douter; c'est lui qui a ouvert au comte Morano l'appartement de Laurentina.

MONTONI.

Tu penserois ?..

CESARIO.

Et quel autre auroit pu? lui seul en avoit la clef.

MONTONI.

En effet....

CESARIO.

De plus, il aime éperduement Anna, et nul autre que lui ne peut avoir tenté de la soustraire à votre juste courroux.

MONTONI, *à sa suite.*

Qu'on aille arrêter Ludovico.

ANNA.

Les malheureux !

ALFRED, *lui mettant la main sur la bouche.*

Paix! Fuyons. *Il conduit Emilie et Anna vers le fond et tous s'échappent par la porte secrette.*

SCENE XI.

MONTONI, CESARIO, LUDOVICO, CONDOTTIERI.

LUDOVICO, *qui s'est caché parmi la suite de Montoni, et qui a tout entendu, s'avançant avec fermeté.*

On vous trompe, seigneur.

CESARIO.

Te voilà, traître.

LUDOVICO.

S'il en est un ici, c'est toi.

CESARIO.

Que viens-tu faire en ces lieux ?

LUDOVICO.

Te confondre.

MONTONI.

On t'accuse d'avoir sauvé Anna; réponds.

LUDOVICO, *avec beaucoup de calme.*

Je connois dès long-tems et la haine qu'il me porte, et la basse jalousie qui l'anime contre moi; mais tous ses efforts seront vains, l'innocence et la vérité l'emporteront.

CESARIO.

Répondez d'abord ; où est Anna ?

LUDOVICO.

Oui, je vais répondre, et malheur à toi! (*à Montoni.*

j'ignore ce qu'est devenue Anna ; mais il pourra vous apprendre lui, de quel côté Alfred porte ses pas.

MONTONI.

Alfred!....

LUDOVICO.

Oui, seigneur, il vient de sortir à l'instant même....

CESARIO, *furieux, à Ludovico.*

Oses-tu bien?...

MONTONI, *à Césario.*

Silence.

LUDOVICO, *ironiquement; et après avoir jeté un regard sur la porte de communication.*

Il étoit tellement pressé de le faire évader, qu'il a oublié de fermer la porte.....

CESARIO.

Quelle horrible imposture!

MONTONI, *à Ludovico.*

Es-tu bien sûr?....

LUDOVICO.

Vous en doutez, seigneur?... faites ouvrir la prison.

On ouvre le cachot, Montoni entre, on cherche; tous ont disparu. La fureur brille dans les yeux de Montoni.

LUDOVICO.

A part. Ils sont sauvés!.. *Haut.* Et bien, seigneur, suis-je encore coupable?

CESARIO.

Ecoutez-moi, seigneur....

LUDOVICO, *l'interrompant.*

Il pourra vous apprendre encore comment le comte Morano, confié par vous à sa garde, a pu se trouver une heure après, dans l'appartement de la signora Laurentina, sans qu'il ait eu part à son évasion.

CESARIO, *troublé, et à part.*

Que répondre?

MONTONI.

En effet....j'avois oublié..., mais tu m'ouvres les yeux..

CESARIO.

Seigneur.... ses amis m'ont forcé.

MONTONI.

Scélérat!

CESARIO.

Je vous proteste....

MONTONI, *à sa suite.*

Qu'on l'entraîne dans un cachot obscur, et qu'il y expie le crime de m'avoir trompé.

CESARIO.

Que je meure....

MONTONI.

Qu'on l'entraîne : Allez. (*On emmène Cesario*).

LUDOVICO, *à part.*

Enfin, j'ai réussi ! Si la ruse est quelquefois permise, c'est pour démasquer un traître, et sauver la vertu.

SCENE X.

MONTONI, LUDOVICO, CONDOTTIERI.

MONTONI.

Que ne te dois-je point, Ludovico ? Vas, ta fidélité m'est chère, et ne restera pas sans récompense. Mais de quel côté dis-tu qu'Alfred portoit ses pas ?

LUDOVICO.

Vers les remparts du nord. (*A part.*) tâchons de l'éloigner.

MONTONI.

Ne perdons pas un moment. Volons à sa poursuite ; sa vie me répond des entreprises audacieuses du sénat.

(Ils sortent, suivis des Condottieri.)

SCÈNE XI.

MORANO, UN OFFICIER VÉNITIEN, TROUPES VÉNITIENNES.

On voit paroître dans le bois au-dessus des souterrains, Morano à la tête des troupes Vénitiennes.

MORANO.

Observez le plus profond silence, nous voici sous les murs du château.

(*Les troupes défilent avec précaution, et on les perd bientôt de vue, à travers les rochers et les arbres.*

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente l'esplanade du château du côté occidental; à droite, un jardin agréable fermé par une grille; à gauche, des tours, des remparts, des bastions. En avant une vieille citerne, un mur de fossé s'étend obliquement dans le fond d'un côté à l'autre. Dans le lointain le sommet des Apennins couverts de neige.

SCENE PREMIERE.

MORANO, TROUPES VENITIENNES, L'OFFICIER VÉNITIEN.

On voit descendre des montagnes, et disparoître ensuite tout-à-fait les troupes Vénitiennes conduites par Morano.

SCENE II.

ALFRED, EMILIE, ANNA.

(*Anna sort avec précaution par le fond de la citerne, elle regarde de tous côtés; quand elle est assurée que personne ne peut l'appercevoir, elle fait signe à Alfred et à sa maitresse de venir la rejoindre. Tous deux sortent du souterrain et se jettent dans les bras l'un de l'autre en remerciant le ciel d'avoir protégé leur évasion.*)

ANNA, *avec inquiétude.*

Mais Ludovico ne paroît point....

ALFRED.

Cependant, il seroit dangereux pour nous de demeurer long-tems ici.

EMILIE.

Anna, cours jusqu'au rempart d'orient, tu ne peux manquer de l'y rencontrer; et tu le presseras de venir nous rejoindre.

ANNA, *d'un air triste.*

J'y vais, signora.

EMILIE.

Ramène-le promptement.

ANNA.

Il suffit. (*elle sort.*)

SCENE III.

ALFRED, EMILIE.

EMILIE.

Le ciel permet enfin que deux amans fidèles triomphent de tous les obstacles qui s'opposoient à leur bonheur.

ALFRED.

Ne nous flattons pas trop, Emilie; nous sommes encore loin d'être hors de la puissance de Montoni. Le plus difficile, est maintenant de franchir les barrières et d'arriver aux portes du château.

EMILIE.

Ludovico nous en donnera les moyens. Il a su se menager des intelligences parmi les Condottieri, et les portes ne tarderont point à s'ouvrir à sa voix.

ALFRED.

Puissiez-vous dire vrai !

SCENE IV.

LES MEMES, ANNA.

ANNA, *accourant avec précipitation.*

Tout est perdu ! rentrez, signor, si vous aimez la vie.

EMILIE.

D'où provient cet effroi ?

ANNA.

Vraiment, il se passe de belles choses ici !... rentrez, vous dis-je, ou vous ne tarderez point à être surpris. C'est un fracas ! un mouvement terrible dans le château !.. on ne voit que soldats et chevaux ; chacun court, s'empresse... le signor va, vient, il est partout, on ne parle que de deffense, de siège, d'attaque; on garnit les remparts d'artillerie, de munitions... que sais-je, moi? si je ne meurs pas, j'aurai bien du bonheur!

ALFRED.

Expliquez-vous mieux, Anna.

ANNA.

Eh bien, on dit que les Vénitiens sont aux portes du château.

ALFREDE..

Les Vénitiens, dites-vous ?... heureuse nouvelle !

ANNA.

En effet ! cela sera bien heureux, n'est-ce pas, quand nous serons tous morts ? car ils viennent pour nous tuer !...

mon pauvre Ludovico !... ils le tueront aussi... oh mon Dieu !... je mourrai de peur au premier coup de canon.

EMILIE.

Rentrez, Alfred ; sauvez vos jours.

ALFRED.

Que je fuie, quand ils s'exposent pour me sauver et punir un tyran ?... non... vous m'estimez trop pour m'en croire capable.

EMILIE.

Je ne vois que votre danger.

ALFRED.

Si je ne puis combattre à leur tête, mon bras saura du moins les servir ici. (*Il se jette à genoux, lui baise la main, et veut s'éloigner.*) Adieu, mon Emilie... je cours...

EMILIE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, Alfred, vous allez vous perdre.

ALFRED.

Ne me retenez plus. (*Il lui échappe, et s'avance vers le fond.*)

EMILIE, *court après lui.*

Alfred !...

SCENE V.

LES MEMES MONTONI, CONDOTTIERI.

MONTONI.

Que vois-je ?... Alfred ! Emilie !

EMILIE, *tombant.*

Ciel ! mon oncle !

MONTONI.

Est-ce ainsi qu'on me joue ? mais graces à mon active prudence, vos projets sont déçus.

EMILIE.

Seigneur....

MONTONI.

Osez-vous encore élever la voix ?

ALFRED.

Tyran ! fais-moi donner des armes.

MONTONI *ironiquement.*

Pourquoi faut-il qu'un combat décide entre nous, puisque vous êtes en mon pouvoir et que mon intérêt est attaché à la conservation de vos jours ?

ALFRED.

Scélérat!

MONTONI.

Vaines clameurs, qui ne sauroient m'atteindre! Soldats,

conduisez-le dans cette tour, et qu'on l'y garde étroitement. Vous m'en répondez sur vos têtes.

EMILIE.

Révoquez cet arrêt funeste.

ANNA.

Seigneur. . . .

ALFRED.

C'est s'avilir que de prier un tel monstre.

MONTONI *aux soldats.*

Obéissez.

(*Emilie et Anna se jettent au-devant des soldats, et tout en suppliant Montoni, paroissent vouloir défendre Alfred.*)

SCENE VI.

LES MEMES, UN OFFICIER DE CONDOTTIERI.

L'OFFICIER *à Montoni.*

Seigneur, les Vénitiens s'approchent et paroissent vouloir tenter l'assaut.

MONTONI.

Malheur à eux s'ils l'osent! (*en montrant Alfred*) la tête de leur chef m'en répond. (*aux soldats*) Allez. (*On emmène Alfred.*)

SCENE VII.

MONTONI, UN OIFFCIER DE CONDOTTIERI.

L'OFFICIER.

On a distingué à leur tête le comte Morano.

MONTONI.

Encore ce traître!.... Marchons; ce jour verra signaler ma vengeance.

(*Montoni sort suivi de ses gens. On sonne l'alarme. Le beffroi se fait entendre; tout est en mouvement. Plusieurs pelotons de condottieri traversent dans le jardin.*)

SCENE VIII.

(*On voit les Vénitiens escalader le mur du fond; Morano est à leur tête. Un bon nombre a déjà pénétré dans le château, quand un corps de condottieri vient les repousser. On entend un grand bruit d'armes, d'artillerie. Plusieurs pelotons de condottieri venant du jardin paroissent fuir les Vénitiens, qui les pressent, lorsque Montoni accourt, les rallie, et repousse les Vénitiens. Dans la mélée, il reconnoît Morano.*

MONTONI.

Je te trouve enfin!

MORANO.

Je te cherchois.

(*Tous deux paroissent ivres de vengeance, ils s'élancent l'un sur l'autre et se battent avec une fureur et un acharnement incroyable. Tous deux font des prodiges de valeur; mais enfin Montoni l'emporte, il terrasse Morano et va le frapper quand Césario accourt et le dégage.*)

MONTONI *recule jusqu'à la tour et reconnoît Césario.*

Traître! voilà ta récompense.

(*Il lui tire un coup de pistolet qui l'étend mort.*)

SCENE IX.

(*Les Vénitiens accourent. Montoni entre promptement dans la tour, dont la herse se baisse derrière lui. On se bat encore quelque tems, mais les condottieri sont repoussés et battus de toutes parts. La terre est jonchée de morts et de blessés.*)

SCENE X.

(*Un corps de Vénitiens se présente devant la tour et somme Montoni de se rendre. Il paroît bientôt au sommet et se fait amener, par Ludovico, Alfred enchaîné. Montoni lève le bras pour le frapper de son stilet, quand Ludovico, qui est derrière lui, l'arrête et le menace d'un pistolet. Au même instant les Vénitiens dirigent leurs armes contre lui, lorsqu'Emilie et Anna accourent et se précipitent au-devant des coups. Tableau.*

EMILIE, ANNA.

Arrêtez!....

On lève la herse, les Vénitiens entrent dans la tour et délivrent Alfred. Mille cris de joie et de victoire se font entendre.

ALFRED *se jetant dans les bras d'Emilie.*

Emilie!

EMILIE.

Alfred!

LUDOVICO.

Anna!

ANNA.

Ludovico!

(*Ils s'expriment un moment la joie qu'ils ont de leur délivrance. On amène Montoni désarmé.*)

UN OFFICIER VENITIEN.

Détachons les fers d'Alfred et qu'on en charge ce monstre.

(*On détache les fers d'Alfred et on enchaîne Montoni.*)

MONTONI *à Alfred.*

Tu te repentiras bientôt d'avoir cherché à me perdre, je suis plus dangereux encore que tu ne le crois, et ne tarderai point à reprendre la puissance qui m'échappe, frémis d'avance de l'usage que j'en ferai.

L'OFFICIER VENITIEN *levant sur lui son épée.*

Scélérat !

ALFRED *le retenant.*

Arrêtez ! la loi seule peut prononcer sur son compte. Qu'il soit conduit à Venise, ainsi que Morano, et le sénat en aura bientôt fait justice.

L'OFFICIER VENITIEN.

Le comte Morano vient d'expirer de ses blessures.

MONTONI *avec une joie féroce.*

Il expire ! ah ! je suis vengé !

L'OFFICIER *aux soldats.*

Allez.

(*On emmène Montoni qui, avant de sortir, exprime encore sa fureur dans ses regards et ses gestes.*)

SCENE XI.

EMILIE, ALFRED, L'OFFICIER VENITIEN, ANNA, LUDOVICO, TROUPES VENITIENNES.

L'OFFICIER VENITIEN.

Ne songeons plus maintenant qu'à nous réjouir de votre délivrance et de la réunion de deux tendres amans.

LUDOVICO *à Alfred.*

Mais, seigneur, qui donc a pu vous instruire des projets de Montoni ?

ALFRED.

Le hasard, ou plutôt un dieu qui veille sur nous, m'a fait découvrir, il y a deux jours, cette issue secrète, pratiquée au fond de ma prison, et qui, comme vous l'avez vu, conduit à travers l'épaisseur des murs, dans toutes les parties du château.

LUDOVICO.

En effet, je sais qu'il existe dans plusieurs châteaux forts de pareils couloirs destinés à faciliter les évasions en tems de guerre.

ALFRED.

C'est par ce moyen que, profitant du trouble et de la confusion occasionnés par la fête, je me suis rendu dans

le jardin pendant le bal, et vous ai donné l'avis qui a pensé vous devenir si funeste.

EMILIE.

Quoi ? ce personnage mystérieux..... ce fantôme?....

ALFRED.

L'amour m'inspiroit..... j'ai tout osé pour sauver Emilie.

ANNA.

Seroit-ce vous aussi, seigneur, qui m'avez si fort effrayée dans la grande galerie de l'Orient ?.....

ALFRED.

Oui, ma pauvre Anna.

ANNA.

Vraiment vous m'avez fait une belle peur!

ALFRED.

Je t'appelois afin de t'apprendre le complot infâme qui venoit de se tramer contre ta maîtresse, et dont j'avois surpris le secret.

LUDOVICO *en souriant à Anna.*

Eh bien, Anna, craindrez-vous encore les revenans?

ANNA.

Mais je crois que s'ils ressembloient tous à celui-là, je n'aurois pas si peur.

(*On entend dans l'éloignement une musique champêtre.*)

SCENE XII.

LES MEMES, UN PAYSAN.

LE PAYSAN *à Emilie.*

Signora, tous les paysans des environs et les vassaux de Montoni, que l'approche des Vénitiens a fait fuir au château, et qui se réjouissent d'être délivrés de l'oppression sous laquelle ils gémissoient, demandent à venir vous présenter leurs hommages et leurs vœux, et vous témoigner la joie qu'ils ont de vivre désormais sous une aussi bonne maitresse.

EMILIE.

Qu'ils viennent.

SCENE XIII.

LES MEMES, PAYSANS ET VASSAUX DE MONTONI.

(*Le paysan fait signe aux autres d'entrer; ils accourent en foule, viennent saluer Emilie et terminent cette heureuse journée par des danses gaies et légères, exécutées au son de la flûte et de la mandoline.*

FIN.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN CINQ ACTES.

EDITION AVOUÉE PAR L'AUTEUR.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,

COMÉDIE HISTORIQUE,

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par J*** N** BOUILLY, membre de la Société Philotechnique.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Français de la République, le 23 frimaire an VIII.

. . . . » Et ipse
» Notus in fratres animi paterni. »
HOR. L. I.

« Je me suis montré plein d'amour paternel
» envers mes frères.»

Prix : 1 fr. 50 cmes.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.
Et Palais - Égalité, Galerie derrière le théâtre de la République, No. 51.

AN HUITIÈME.

A

Hubert Vincent-de-Paul BOURGUIN,

Professeur-émérite de Philosophie, mon beau-Père, mon instituteur et mon premier ami.

C'est à vous que je veux...... que je dois dédier cet ouvrage.

Je ne chercherai point à parer mon offrande d'un style brillant et recherché : quand l'ame est vivement émue, elle ne peut rien emprunter à l'esprit; le cri du cœur n'est jamais que l'écho de la nature.

Je n'ai pu tracer une ligne de cette Comédie Historique, sans que votre nom ne se retraçât à mon souvenir..... Vous êtes pour moi ce que l'*Abbé de l'Epée* fut à son cher *Théodore.*

D'un jeune sourd-muet de naissance, condamné à ne faire nombre que parmi les animaux, *de l'Epée* fit un être intéressant, un homme utile à la société.... Instruit par vous dès ma plus tendre enfance, guidé par vous seul dans le sentier des vertus et de la vérité, j'ai percé l'ombre qui m'environnait de toutes parts; je me suis créé une ame à la mesure de la vôtre; je suis devenu.... ce que sans vous je n'eusse jamais été.

Théodore transporté à cent soixante lieues de ses foyers par un tuteur ambitieux et barbare, devait passer le reste de sa vie dans le néant et le malheur : le génie de l'*Abbé de l'Epée* lui fait retrouver sa patrie, un nom légitime, et le rétablit dans tous ses droits.

Privé de mon père, avant même d'avoir reçu le jour; victime de l'ambition d'un homme adroit et puissant, il ne me restait que la tendresse d'une mère jeune et sans expérience : vous unissez votre sort au sien; et aussitôt vous ne songez plus

qu'à me défendre : vous bravez le crédit et la haine d'un premier magistrat; vous exposez pour moi votre état, votre fortune, votre repos, votre liberté, votre vie... Le ciel bénit un si généreux courage : la justice triomphe; le spoliateur est par vous démasqué.

Je termine ici le parallèle : l'énumération de tout ce que je vous dois est impossible... ma main qui cède à l'émotion que j'éprouve en ce moment, me force de terminer ici cette Epitre Dédicatoire... Puisse-t-elle, en vous offrant un gage public de ma reconnaissance, mouiller vos yeux paternels de quelques douces larmes!

BOUILLY.

PRÉFACE.

CET ouvrage est de tous ceux que j'ai mis sur la scène, celui qui m'a coûté le plus de travail et de méditations. J'ai été long-tems arrêté par le rôle du sourd-muet, difficile à établir dans un grand cadre; il m'a fallu, pour m'exposer à tous les écueils qu'il présentait, l'idée irrésistible d'honorer la mémoire de l'*abbé de l'Épée.*

Quel nom, en effet, était plus digne d'intéresser sur la scène française, que celui d'un philantrope qui consacra tous ses instans, usa toutes ses forces, employa toute sa fortune à récréer des infortunés voués à un néant éternel, et qui cherchait à cacher sous la modestie la plus touchante, l'éclat de son génie et l'assemblage étonnant des plus admirables vertus ?

Deux faits que je tiens de ceux qui ont eu le bonheur de vivre auprès de lui, et que je ne puis m'empêcher de retracer ici, suffiront pour caractériser ce grand homme.

L'*abbé de l'Épée* avait environ 14,000 francs de revenu; il entretenait, à ses frais, son école, et à cet effet, il ne se permettait jamais de dépenser pour lui, plus de 2000 francs, regardant tout le reste de son revenu, comme le patrimoine de ses élèves. Pendant l'hiver rigoureux de 1788, étant alors d'un grand âge et atteint de plusieurs infirmités, il se refusa du bois pendant quelque tems; sa gouvernante s'en apperçut, et à la tête de 40 sourds-muets, qui tous fondaient en larmes, et lui faisaient signe de se conserver pour eux, elle le força d'outre-pas-

ser sa dépense ordinaire d'environ *cent écus.* Ce respectable vieillard ne s'en consola jamais ; et souvent en jouant avec les infortunés qu'il appelait ses enfans, il leur disait : *Je vous ai fait tort de trois cents livres.*

En 1780, l'ambassadeur de l'impératrice des Russies, vint le féliciter de sa part et lui offrir un présent considérable... « Monsieur l'ambassadeur, ré-
» pondit l'*abbé de l'Épée*, je ne reçois jamais d'or ;
» dites à sa majesté, que si mes travaux ont quelques
» droits à son estime, tout ce que je lui demande, c'est
» de m'envoyer un sourd-muet de naissance ».

Tant de dévouement et de grandeur d'ame devait utiliser d'une manière éclatante, les travaux de cet interprête de la nature qu'elle semblait avoir formé pour réparer ses torts : aussi mille et mille bienfaits ont-ils signalé la carrière de cet homme célèbre.

De tous ces bienfaits, celui qui m'a paru le plus propre à produire des effets dramatiques, est le fait historique que je retrace dans cet ouvrage, et qui excita l'étonnement et l'admiration de toute l'Europe.

Je ne me suis point dissimulé que l'entreprise était délicate. Je savais que ce fait mémorable avait donné lieu à de grands débats juridiques ; je savais que la puissance, l'intrigue, et pardessus tout, la haine que l'archevêque de Paris portait alors à *l'abbé de l'Épée*, avaient empêché ce dernier d'obtenir tout le prix de ses longues et précieuses recherches ; je savais enfin qu'on avait été jusqu'à calomnier ce vieillard respectable, et a répandre avec audace, qu'il s'était repenti de ce qu'il avait fait pour son élève. J'ai voulu, d'après

cela, employer tous les moyens que dicte la délicatesse, pour ne réveiller aucunes querelles, et n'exciter aucuns ressentimens; en me bornant donc au fait principal, j'y ai ajouté des développemens épisodiques, des personnages étrangers, et je me suis livré avec sécurité à tous les élans de l'imagination qu'un zèle pur animait, et que dirigeait la prudence.

Cependant, malgré toutes ces précautions dont je m'applaudis, et qu'à ma place, bien des gens de lettres ne se fussent pas donné la peine de prendre; j'apprends que dans l'instant même où j'écris cette préface, des personnes que je n'ai jamais vues et dont j'ignorais jusqu'à l'existence, font des démarches auprès des autorités supérieures, pour arrêter les représentations de ma pièce; et qu'ils m'accusent dans les journaux de ne l'avoir mise au théâtre, que pour *troubler leur repos et compromettre leur honneur.*

Ces imputations sont trop mal fondées, pour que j'entreprenne de les combattre... Non, l'on ne parviendra jamais à faire croire que l'auteur de *l'abbé de l'Epée*, eut en composant son ouvrage, des intentions basses et perfides. Les nombreux spectateurs qui à chaque représentation de ma pièce, daignent m'honorer de leurs suffrages, en seront tous garans.

Que l'élève de *l'abbé de l'Epée* ait été reconnu comte de *Solar*, par sentence du Châtelet de Paris, le 8 juin 1781; que cette même sentence ait été infirmée en 1792, peu m'importe!... Il n'en est pas

moins vrai que le grand homme que je célèbre, est parvenu à faire un homme intéressant d'un jeune sourd-muet de naissance (que j'appelle, moi, *Jules d'Harancour*); que ce sourd-muet, orphelin et sans appui, parvint après de longs travaux, à découvrir sa patrie; et que loin d'avoir eu des regrets de ce qu'il avait fait pour son élève, *l'abbé de l'Epée* est mort avec la conviction intime que cet infortuné appartenait à une famille honorable et qu'il avait été victime de la plus criminelle ambition... Voilà ce qui m'a été assuré par plusieurs personnes qui ont connu le fondateur de l'institution des sourds-muets; voilà ce que j'ai voulu retracer, pour honorer sa mémoire et intéresser en faveur de ceux qu'il fit les légataires de son génie.... J'ai eu le bonheur d'atteindre ce double but: tous les yeux sont mouillés de douces larmes, en voyant sur la scène française *l'abbé de l'Epée*; et la proscription du bon, du respectable *Sicard* vient enfin de cesser!... Que les ennemis de mes succès, que les vils suppôts de la calomnie s'unissent et redoublent d'efforts, ils ne pourront m'arracher les jouissances pures que j'ai déjà recueillies de mon ouvrage!

CARACTERES ET COSTUMES DES ROLES.

L'abbé de l'Épée, fondateur de l'institution des sourds-muets, âgé de 66 ans. — Habit brun, veste, culotte et bas noirs, cheveux blancs taillés en rond, et frisant un peu vers la pointe; large calotte, col blanc; chapeau ecclésiastique. A sa première entrée des guêtres de toile grise, petits boutons noirs, les chaussures couvertes de poussière : un bâton noueux à la main. Dans le reste de la pièce, bas noirs, souliers propres et quarrés, petites boucles rondes d'argent.

Ce rôle ne doit jamais sortir d'un ton simple et patriarchal : il doit néanmoins laisser briller une pénétration à laquelle rien ne peut échapper; le génie et la bonté doivent s'y montrer tour-à-tour et s'y confondre; l'usage de la bonne société, et même les dehors de l'amabilité doivent s'y nuancer également. Une piété douce et sans affectation, une confiance sans bornes dans la providence à laquelle il attribue ses succès, et dévoue ses travaux; de la force sans audace, en présence du spoliateur de son élève, et partout une grande connoissance de la nature; telles sont les bases principales de ce personnage le plus important de la pièce.

Nota. Que ne m'est-il possible de peindre ici fidèlement le citoyen Monvel, qui offre dans ce rôle, le modèle parfait de la nature et de la vérité!

Jules, unique rejeton des comtes *d'Harancour*, sous le nom de *Théodore*, sourd-muet de naissance, âgé de 18 ans. — Redingotte noisette, non croisée, gilet blanc, culotte grise, bas à volonté, et petites bottes en forme de brodequins, cravatte de couleur, nouée lâchement, cheveux demi-poudrés, petit catogan, chapeau rond qui doit tomber en entrant en scène, afin de mettre à découvert toute l'expression de sa figure. A la première entrée, ses chaussures doivent être également couvertes de poussière.

Ce rôle exige la plus grande intelligence et la plus extrême sensibilité. Une confiance sans réserve pour son instituteur, et toujours le desir d'intéresser à son sort. Une tenue décente et modeste ; le coup d'œil vif et pénétrant, toujours accompagné d'un geste qui annonce qu'il comprend ou ce qu'il voit, ou ce qu'on lui explique.

Nota. Le talent inimitable de la citoyenne Vanhove m'a déterminé à lui donner ce rôle, pour lequel elle a bien voulu renoncer au charme irrésistible de son organe ; mais cela ne doit pas faire loi, attendu que le rôle peut être joué par tout jeune premier qui réunirait à une figure agréable, les moyens qu'exige ce personnage très-difficile, dans lequel il ne faut pas oublier d'employer un effet dû au génie de l'artiste qui l'a créé ; c'est de saisir tous les momens où les autres personnages s'attendrissent sur ses malheurs, pour les fixer avec une béatitude et un sourire aimable qui prouve sa surdité.

Darlemont, oncle et spoliateur du jeune comte, âgé de 55 ans. — Habit de riche financier, perruque ronde et poudrée.

Ce personnage est très-important dans la pièce; aussi malgré tout l'odieux qu'il présente, le citoyen Grand-Menil a bien voulu s'en charger, et je me fais un devoir de lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Ce rôle exige beaucoup de talens, un coup d'œil sombre et rapide, beaucoup de tenue, et les dehors d'une ambition qui ne permet pas aux remords de se faire entendre.

St.-Alme, fils unique de Darlemont, compagnon d'enfance de Jules, âgé de vingt ans. — Au premier acte, frac simple, sans chapeau : dans le reste de la pièce, habit brodé de premier rôle, épée et chapeau à plumet.

Caractère bouillant, amour indomptable, sensibilité jusqu'à l'égarement. C'est en un mot, un nouveau *St.-Albin*, du *Père de famille*. Mais il faut observer que dans le quatrième acte, et presque dans tout le cinquième, l'honneur et le sort de son père doivent l'emporter sur l'amour. — C'est une nuance que le citoyen *Damas* fait sentir avec un talent très-remarquable.

Franval, avocat célèbre de Toulouse, âgé de 30 ans. — Au deuxième acte, robe-de-chambre de soie et mules; culotte, veste et bas noirs; coiffé et poudré; les cheveux longs et relevés avec un peigne. Dans le reste de la pièce, vêtement noir complet, cheveux longs, chapeau sous le bras.

Ce rôle exige la plus grande tenue. Ennemi des préjugés, mais ami des mœurs, tous ses pas, tous ses mouvemens doi-

vent être pleins de dignité. Il porte l'amour des grands hommes jusqu'à l'enthousiasme. Il ne néglige aucun détail pour le bonheur des autres, et particulièrement de sa sœur. Le combat pénible entre son amitié pour St.-Alme, et son admiration pour l'Abbé de l'Épée, doit marquer principalement dans ce rôle, qui appartient aux premiers emplois, soit comiques, soit tragiques.

Madame Franval, mère de l'avocat et veuve d'un ancien sénéchal, âgée de soixante ans. — Robe à plis de forte étoffe; demi-bonnet, fichu respectueux.

Ce rôle doit être mêlé de noblesse et d'aigreur qui doit diminuer insensiblement, surtout au dernier acte.

Clémence, fille de Mad. *Franval* et sœur de l'avocat; dix-huit ans. — Coiffure en cheveux, vêtement blanc.

Ingénuité décente; amour dissimulé. Au cinquième acte, jeu pantomime plein d'expressions.

Dupré, ancien valet-de-chambre de la famille *d'Harancour*, complice de Darlemont, au service de qui il est; soixante ans. — Perruque blanche, et à bourse; habit, veste, culotte et bas mordorés.

De la sensibilité, de la force, et l'expression du remords. Ce rôle appartient aux seconds pères nobles.

Dubois, valet-de-chambre de Darlemont: 35 ans. — Livrée: chapeau galonné. — Premier comique.

Dominique, vieux domestique de la famille Franval; 66 ans. — Perruque blanche à bourse; habit et culotte gris de fer;

simples boutonnières d'argent; souliers quarrés, bas roulés, veste écarlate galonnée; point de chapeau.

Caractère gai, goguenard et familier; aimant à épier les amans, et à les faire endêver; de la curiosité, du bavardage pour les choses ordinaires; de la probité et de la discrétion dans les choses sérieuses.

Ce rôle est très-important dans l'ouvrage par la nuance qu'il y produit.

Marianne, veuve d'un ancien portier de l'hôtel d'Harancour: soixante ans. — Déshabillé à plis et à bottes retroussées; large bonnet, coiffure noire nouée sous le menton.

Duègne bonne et reconnaissante.

Personnages.	*Artistes.*
	Citoyens et Citoyonnes.
L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,	*Monvel.*
JULES, comte d'Harancour, connu sous le nom de *Théodore*, sourd et muet,	*Vanhove.*
DARLEMONT, oncle maternel et tuteur de *Jules*,	*Grandmenil.*
ST.-ALME, fils unique de Darlemont,	*Damas.*
FRANVAL, avocat,	*Baptiste aîné.*
MAD. FRANVAL, *sa mère*,	*Suin.*
CLÉMENCE, sa sœur,	{ *Mézerai.* *Mars cadette.*
DUPRÉ, ancien valet-de-chambre,	*Lacave.*
DUBOIS, valet-de-chambre de Darlemont,	*Larochelle.*
DOMINIQUE, vieux domestique de la famille Franval,	*Dazincour.*
MARIANNE, veuve d'un ancien portier de l'hôtel d'Harancour,	*Lachassaigne.*

La scène se passe à Toulouse.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,

COMÉDIE HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique de la ville de Toulouse ; sur le côté, à la gauche du spectateur, on voit la façade et l'entrée de l'ancien hôtel d'Harancour ; sur l'autre côté, et vis-à-vis, est la maison de la famille Franval.

SCENE PREMIERE.

ST.-ALME, DUBOIS.

(*St.-Alme en habit du matin, sort d'abord seul de l'hôtel; il reste immobile au milieu du théâtre, et attache ses regards sur l'une des croisées de la maison Franval*).

DUBOIS *sortant de l'hôtel, un instant après ; il est en livrée.*

Qui jamais eût pensé, monsieur, que vous fussiez déjà sorti?.... Il ne m'entend pas ; il est tout entier..... La tête n'y est plus quand on aime ; on voit tout, et l'on ne voit rien : on entend tout, et l'on n'entend rien.

ST.-ALME, *revenant de sa rêverie, et appercevant Dubois.*

Ah! c'est toi, Dubois?

DUBOIS.

J'avais beau vous chercher dans votre appartement.

ST.-ALME.

Que me veux-tu?

DUBOIS.

Je venais instruire monsieur de l'entretien qu'il m'avait recommandé d'avoir avec Dupré.

ST.-ALME.

L'as-tu fait expliquer sur les intentions de mon père? Lui seul est l'unique dépositaire de tous ses secrets.

DUBOIS.

Il est vrai qu'on ne vit jamais un valet-de-chambre avoir autant de communications avec son maître.

ST.-ALME.

Eh bien?

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, j'ai exécuté vos ordres; et j'ai tout appris.

ST.-ALME, *avec vivacité.*

Mon père, sans doute....

DUBOIS.

Il est rude à manier ce bon homme Dupré.

ST.-ALME, *avec impatience.*

Que m'importe? instruis-moi seulement....

DUBOIS.

Il est avec cela d'une tristesse, d'une rêverie!...... On dirait qu'il traîne après lui le souvenir d'une mauvaise action.

ST.-ALME.

Lui!... c'est le plus honnête homme!... Depuis si long-tems qu'il est au service de mon père..... Mais au fait; je te l'ordonne.

DUBOIS.

Vous saurez donc qu'hier au soir, quand tout le monde de l'hôtel fut retiré, j'entrai chez Dupré, sous le prétexte d'y prendre de la lumière; et là je fis tomber adroitement la conversation sur les vues qu'on a pour votre établissement; j'appris que vos doutes n'étaient que trop bien fondés; et que déjà monsieur votre père avait donné des ordres pour votre mariage avec la fille du président d'Argental.

ST.-ALME.

Ciel! suis-je assez malheureux!

DUBOIS.

La demoiselle n'est pas jolie; non, elle n'est pas jolie... mais elle est fille unique du premier magistrat de Toulouse, et l'héritière d'une fortune immense.

ST.-ALME.

Que me fait le rang de son père, et que me font ses richesses? Tout cela ne vaut pas un seul regard de Clémence.

DUBOIS.

Il est vrai que la jeune personne est charmante... mais si vous m'en croyez, monsieur, vous renoncerez au projet que vous avez formé de l'épouser.

ST.-ALME.

Moi, perdre l'espoir de l'obtenir!

DUBOIS.

Monsieur votre père ne consentira jamais qu'elle soit votre épouse.

ST.-ALME.

Eh pourquoi?... n'est-elle pas la fille d'un magistrat dont la mémoire est honorée? la sœur du plus célèbre avocat de Toulouse, dont j'ai le bonheur d'être l'ami? Sa mère, il est vrai, veuve depuis long-tems et sans fortune, tient son existence de son fils, et ne peut donner aucune dot à Clémence; mais en a-t-elle besoin quand la nature l'a pourvue de ses plus rares trésors?

DUBOIS.

Ces trésors-là sont bons pour vous, monsieur; mais pour monsieur Darlemont, vous savez comme il tient à la richesse.

St.-Alme.

Oh ! que je la hais cette opulence funeste qui est venue établir une distance entre Clémence et moi !... Autrefois mon père, simple négociant et dans la médiocrité, eût regardé comme un honneur insigne, de m'unir à la fille du sénéchal Franval ; mais depuis qu'il possède les biens du jeune d'Harancour dont il était l'oncle et le tuteur, son ame est livrée toute entière à l'ambition, et ne connaît plus le sentier qui conduit au vrai bonheur.

Dubois.

J'ai souvent entendu parler du jeune comte d'Harancour par les anciens domestiques de l'hôtel... N'était-il pas sourd et muet de naissance ?

St.-Alme.

Précisément ; mon père le conduisit à Paris, il y a huit ans environ, pour consulter les gens de l'art sur son infirmité ; mais soit qu'on lui eût administré des remèdes au-dessus de ses forces, ou que la nature eût trop d'efforts à faire, il y mourut dans les bras de Dupré, qui seul avait accompagné mon père.

Dubois.

Je ne m'étonne plus, si je surprends aussi souvent Dupré attaché sur le portrait de cet enfant, qui est dans le salon, parmi les tableaux de famille.

St.-Alme, *avec sensibilité.*

C'est assez naturel ; le jeune comte était l'unique rejeton d'une famille illustre, dont Dupré fut long-tems le serviteur fidèle... Mon pauvre petit Jules !... comme nous nous aimions ! je lui devais la vie. Avec quel courage il s'exposa pour moi !... jamais, non, jamais, il ne sortira de mon cœur. Il avait dix ans à-peu-près, et moi douze environ, quand on nous sépara. Je crois être encore au moment de son départ... il ne pouvait parler, le malheureux ; mais sa figure avait une expression !... Tous ses mouvemens étaient si prononcés ! il me serrait si tendrement !... on eût dit qu'il pressentait m'embrasser pour la dernière fois.... Ah ! que n'existe-t-il encore ? j'aurais un ami de plus ; et mon père, moins opulent, ne m'empêcherait pas aujourd'hui d'être l'époux de Clémence.

DUBOIS.

Monsieur, sans doute, est bien certain que la jeune personne répond à son amour?

ST.-ALME.

Tu sais bien que je vais tous les matins dans le cabinet de son frère, pour me perfectionner dans l'étude des lois; Clémence ne manque jamais de venir nous y trouver, et pour cela elle emploie mille prétextes ingénieux que l'amour seul peut inspirer... Ses regards s'arrêtent-ils sur les miens, bientôt son teint s'anime, sa respiration s'arrête par degrés...... M'adresse-t-elle la parole, aussitôt sa voix s'altère, ses lèvres frémissent; on diroit qu'elle craint de laisser échapper un secret... Si tout cela n'est pas de l'amour, à quelles preuves plus fortes, à quels indices plus certains, pourra-t-on jamais le reconnaître?

DUBOIS.

J'oserai néanmoins observer à monsieur, qu'avant de rien entreprendre, il lui faudrait l'aveu formel de celle qu'il aime, et surtout celui de sa famille.

ST.-ALME.

Je suis sûr d'avance de celui de son frère. Franval est trop pénétrant, pour ne s'être pas apperçu que j'adorais Clémence; et s'il n'approuvait pas mon penchant pour sa sœur, me prodiguerait-il tant de soins? m'accueillerait-il avec tant d'amitié? Tout ce que je redoute, c'est le caractère de sa mère.

DUBOIS.

La chère dame est un peu brusque et revêche.

ST.-ALME.

Madame Franval née d'une famille célèbre, est d'une fierté bien au-dessus encore de celle de mon père; mais son fils a tant d'empire sur elle, qu'il parviendra facilement à lever tous les obstacles, et à lui faire approuver mon amour.

(*La porte de la maison Franval s'ouvre: Dominique paraît*).

DUBOIS, *pendant que Dominique ferme la porte.*

J'apperçois leur vieux domestique; faisons-le jaser: la chose

ne sera pas difficile. Tâchons surtout de nous assurer encore des sentimens de la jeune Clémence.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *avec gaîté et bavardage.*

Oh! oh! je ne m'attendais pas à vous trouver là d'aussi bonne heure... *(A Dubois en lui serrant la main).* Bonjour, mon voisin! (*A St.-Alme*). Il est vrai que l'air du matin rafraîchit le sang, calme les idées; et à votre age.... (*ricanant*). Et puis comme dit le proverbe, amour et repos habitent difficilement ensemble.

DUBOIS.

Comment, que voulez-vous dire, Dominique?

DOMINIQUE, *toujours ricanant.*

Tiens, cet autre avec sa mine hypocrite... Oh! j'ai de bons yeux; et malgré mes soixante ans, je me sens de force encore à défier l'amant le plus rusé de me faire perdre la piste. *(A St.-Alme qui porte toujours ses regards sur les fenêtres de la maison Franval*). Vous attendez qu'on se montre à la croisée?... Nous n'y paraîtrons pas sitôt... Nous avons passé jusqu'à deux heures du matin à répéter sur la guittare les jolis couplets que vous fîtes sur notre convalescence; et nous sommeillons encore, en rêvant probablement à l'auteur. Ah! ah! ah! ah!

ST.-ALME.

Votre gaîté me désarme, bon Dominique, et me fait bannir toute feinte : oui, j'adore votre belle maitresse.

DUBOIS.

Et c'est précisément de cet amour-là que je voudrais guérir monsieur,

DOMINIQUE.

L'en guérir! Et pourquoi?

DUBOIS.

Vous qui avez tant d'expérience, Dominique, vous avez dû remarquer, comme moi, que mademoiselle Franval était loin de partager les sentimens qu'elle inspire à mon maître.

DOMINIQUE, *ironiquement.*

Ah! vous avez remarqué cela?

DUBOIS.

Très-distinctement; cela saute aux yeux.

DOMINIQUE, *sur le même ton.*

Eh bien, vous êtes pénétrant. Tudieu, quel gaillard pour déchiffrer les gens!

ST.-ALME.

Est-ce que vous auriez remarqué au contraire?....

DOMINIQUE.

Que ma jeune maitresse vous aime.... que dis-je, vous aimer?.... ce n'est rien, monsieur, elle ne pense plus, n'agit plus, n'existe plus que pour vous.

ST.-ALME, *avec élan.*

Comment! il se pourrait!

DUBOIS, *bas et le retenant.*

Modérez-vous, si vous voulez tout savoir.... (*haut.*) Mais, enfin, Dominique, quelles preuves avez-vous que son amour?...

DOMINIQUE.

Quelles preuves? j'en ai mille... quand ce ne serait que la maladie qui pensa nous l'enlever il y a quelques mois;... dans son transport, qui appellait-elle à chaque instant?... monsieur St.-Alme.

ST.-ALME, *avec une expression graduée.*

Elle m'appelait!

DOMINIQUE.

Quand elle parcourait la liste des personnes qui venaient s'informer de son état, à quel nom s'arrètait-elle en rougissant?.... à celui de monsieur St.-Alme.

ST.-ALME.

Elle rougissait!...

DOMINIQUE, *imitant le ton faible d'une jeune convalescente.*

« Il est donc venu? me disait-elle avec cette voix d'ange que vous lui connaissez? --- Oui, mademoiselle. -- Souvent? -- A » toute heure. --Et il a témoigné?..... -- Oh! l'intérêt le plus » vif, la plus tendre inquiétude»... Aussitôt je voyais tressaillir ses pauvres membres affaiblis, ses beaux yeux se mouillaient de douces larmes, et sa jolie bouche où renaissait le plus aimable sourire, laissait échapper ces mots : « Je suis mieux... » beaucoup mieux... Je sens que je reviens à la vie.... » (*ricanant.*) Ah! ah! ah!

ST.-ALME, *retenant à peine son émotion.*

Il est certain que toutes ces circonstances.....

DUBOIS, *brusquement.*

Ne sont pas suffisantes, selon moi, pour assurer à monsieur....

DOMINIQUE.

Ah! ce n'est pas suffisant?... Et cette dispute que j'eus l'autre jour avec elle.... (*riant de toutes ses forces.*) Ah! ah! ah! ah!.. je ne saurais m'empêcher d'en rire encore.

ST.-ALME.

Comment donc?...

DOMINIQUE.

J'entre, selon ma coutume, pour faire son appartement. Elle était occupée à finir un portrait en miniature; et travaillait avec tant d'intérêt, qu'elle ne fit pas plus d'attention à moi, que si j'eusse été à cent lieues de là. Moi de m'approcher bien doucement... rien n'amuse, comme d'épier les amoureux..

ST.-ALME.

Eh bien?

DOMINIQUE.

Je jette les yeux sur la peinture, et je vous reconnais.

ST.-ALME, *transporté.*

C'était moi!

DOMINIQUE.

Vous-même... « Oh! que c'est ressemblant! m'écriai-je » avec un mouvement involontaire ».. Trouves-tu, me dit-

elle, effrayée et quittant brusquement l'ouvrage. — Il faudrait être aveugle, mademoiselle, pour ne pas voir que c'est là. — Qui donc ?... Eh ! parbleu, monsieur St.-Alme. — « Monsieur St.-Alme, reprit-elle embarrassée, et d'un air de dépit, » ce n'est point lui ; c'est mon frère que j'ai voulu peindre » d'idée. — « Cela se peut, mademoiselle ; mais sans doute » vous aurez pris l'un pour l'autre, car je vous assure que » c'est monsieur St.-Alme, trait pour trait ». — Et moi, je te » soutiens que c'est mon frère ; que ce ne peut être que mon » frère »... Et là-dessus, elle cacha le portrait dans son sein, et sortit fâchée contre moi, pour la première fois de sa vie.... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ST.-ALME.

Que tous ces détails me sont chers !

DOMINIQUE.

Mais j'oublie en causant avec vous....

ST.-ALME, *le retenant.*

Un moment, bon Dominique, un moment !... Vous ne vous doutez pas du bien que vous me faites.

DOMINIQUE.

Vraiment, je le crois bien ; mais vous ne vous doutez pas aussi des commissions dont je suis accablé. C'est madame par-ci, monsieur l'avocat par-là ; et par-dessus tout cela, mademoiselle... Surtout, monsieur, gardez-vous bien de lui faire soupçonner que nous ayons jasé ensemble ; car elle me ferait un train !... c'est que les jeunes personnes, voyez-vous, ont une manière d'aimer, une dissimulation.... (*A Dubois en lui serrant la main*). Au revoir, habile observateur, officieux clairvoyant !... Direz-vous encore que votre maître n'est point aimé ? que vous l'avez remarqué très-distinctement ; que cela saute aux yeux ?... ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(*Il sort par le fond du théâtre*).

SCENE II.

St.-ALME, DUBOIS.

St.-ALME.

Eh bien, Dubois?

DUBOIS.

Eh bien, monsieur; on vous paie du plus tendre retour; rien n'est plus clair.

St.-ALME.

Et l'on voudrait m'unir à une autre que Clémence!.. jamais, non, jamais!...

DUBOIS.

En ce cas, il faut aviser promptement aux moyens d'arrêter monsieur votre père dans ses projets. Il est impérieux et violent. La crise sera forte, je vous en avertis.

St.-ALME.

C'est à toi de me seconder dans cette grande entreprise.

DUBOIS.

Voici donc mon avis... d'abord vous rendre à l'heure accoutumée chez monsieur l'avocat Franval; lui faire part de votre amour pour sa sœur, et de la résolution où vous êtes de la nommer votre épouse; déclarer ensuite vos sentimens à la jeune personne, en présence de son frère; obtenir leurs aveux; et aussitôt aller chez le président d'Argental à la fille de qui l'on veut vous unir; l'intéresser, avec ce ton que vous possédez si bien; et par-là détruire dans leur source même les intentions de monsieur votre père.

St.-ALME.

Tu as raison... oui, j'adopte ce plan... une pareille démarche est délicate sans doute; mais j'y mettrai tant de respect... tant de franchise!... le premier président est juste et sensible, il prendra part à mes peines, s'intéressera à mon amour: oh! oui, il s'y intéressera.... son hôtel est à

deux pas d'ici ; va t'informer de l'heure à laquelle il pourrait m'accorder un entretien particulier ; tu reviendras m'aider ensuite à passer un habit plus décent.

DUBOIS.

Je reviens dans l'instant.

(*Saint-Alme rentre dans l'hôtel ; Dubois sort par un des côtés du fond du théâtre : on apperçoit aussitôt de l'autre côté de l'Epée et Théodore*).

SCENE IV.

DE L'ÉPÉE, THÉODORE.

(*Ils entrent par le fond de la scène en observant de tous côtés. Théodore précède de l'Epée et s'avance dans la plus grande agitation. Ils ont les chaussures couvertes de poussière, et l'attitude de personnes qui arrivent d'un long voyage : le vieillard a un bâton noueux à la main*).

THÉODORE.

(*Signes exprimant qu'il reconnaît la place sur laquelle ils entrent*).

DE L'ÉPÉE.

A cette émotion subite, à cette altération qui se peint dans tous ses traits, je ne puis plus douter qu'il reconnaît ces lieux.

THÉODORE, *regardant de tous côtés.*

(*Signes plus expressifs encore qu'il reconnaît la place*).

DE L'ÉPÉE.

Serais-je enfin parvenu au terme de mes longues et pénibles recherches ?

THÉODORE.

(*Il fixe l'hôtel d'Harancour, avance plusieurs pas vers la porte, jette un cri, et revient suffoqué dans les bras de de l'Epée*).

DE L'ÉPÉE.

Quel cri perçant !... il respire à peine... je ne le vis jamais dans une pareille agitation...

THÉODORE.

(*Signes rapides annonçant qu'il reconnaît la maison de ses pères* (1).

DE L'ÉPÉE, *désignant l'hôtel.*

Oui, c'est là qu'il reçut la vie... séjour qui nous vis naître, lieux chéris où s'écoula notre enfance, jamais vous ne perdez vos droits ; nul homme sur la terre qui ne tressaille en vous revoyant.

THÉODORE.

(*Signes exprimant sa reconnaissance à de l'Epée, dont il baise les mains*).

DE L'ÉPÉE.

(*Signes que ce n'est point lui qu'il faut remercier ; mais Dieu seul qui a dirigé leurs travaux. Théodore met aussitôt un genou en terre, et exprime, par son jeu pantomime, qu'il demande au ciel de répandre ses bénédictions sur son bienfaiteur. De l'Epée, incliné et la tête nue, adresse au ciel le couplet suivant*).

O toi qui conduis à ton gré les projets des mortels, toi, par qui je fus inspiré dans cette grande entreprise, Dieu tout-puissant, reçois ici les actions de grace d'un vieillard que tu protégeas sans cesse, et de cet orphelin dont tu m'as fait le second père !... si j'ai rempli dignement tous mes devoirs, si mon dévouement et mes travaux ont quelques droits à ta justice ; daigne en réunir tout le prix sur cet infortuné ; fais que dans son bonheur je trouve ma récompense !

(*Ils se relèvent et tombent dans les bras l'un de l'autre*).

Informons-nous maintenant à qui appartient cet hôtel.... (*Signes à Théodore qui veut entrer dans l'hôtel et qu'il retient*) (2).

---

(1) Entasser ses mains l'une sur l'autre, et les unir les doigts tendus, en forme de toit, désigner ensuite de la main droite la taille d'un enfant d'environ deux pieds.

(2) Exprimer par un jeu pantomime, un jeune homme qui se présente, et qu'on chasse, sans vouloir l'entendre. Théodore exprime à son tour qu'il comprend de l'Epée et qu'il se rend à ses avis.

SCENE V.

LES PRECEDENS, DUBOIS *rentrant par le côté du fond du théâtre par lequel il était sorti.*

DE L'ÉPÉE, *à part.*

Voici quelqu'un qui pourra peut-être m'instruire.... (*A Dubois, après avoir fait signe à Théodore de s'observer.*) Pourriez-vous me dire comment on nomme cette place?

DUBOIS, *les examinant.*

Ces messieurs, à ce qu'il me paraît, sont étrangers?..... Vous êtes sur la place Saint-Georges.

DE L'ÉPÉE.

Je vous suis obligé..... (*retenant Dubois qui s'éloigne.*) Encore un mot, je vous prie; connaissez-vous ce grand hôtel?....

DUBOIS, *les examinant plus sérieusement.*

Si je le connais? j'y demeure depuis cinq ans.

DE L'ÉPÉE.

Je ne pouvais mieux m'adresser.... Vous l'appelez?...

DUBOIS.

C'est l'ancien hôtel d'Harancour.

DE L'ÉPÉE, *d'un ton marqué.*

L'hôtel d'Harancour!

DUBOIS.

Aujourd'hui à monsieur Darlemont au service de qui je suis.

THÉODORE.

(*Il va, pendant ce monologue, fixer de nouveau l'hôtel, et s'appuie contre la porte avec joie et attendrissement*).

DE L'ÉPÉE.

Et quel est ce monsieur Darlemont?

DUBOIS.

(*A part.*) Voilà bien des questions... (*Haut.*) Ce qu'il est?...

DE L'ÉPÉE.

Oui, son rang, sa profession?

DUBOIS.

Sa profession?... Je ne lui en connais aucune, si ce n'est d'être un des plus riches habitans de Toulouse; mais on m'attend; et vous trouverez bon.....

DE L'ÉPÉE.

Je serais fâché de vous détourner un instant de vos occupations.

DUBOIS, *à part, et en s'en allant.*

Ils sont bien curieux, ces étrangers. (*Il rentre dans l'hôtel*).

DE L'ÉPÉE, *le suivant des yeux.*

Il est loin de deviner le motif qui me porte à lui faire ces questions.... Ne perdons pas un seul instant; et d'abord gagnons une auberge sûre..... Cet hôtel, dont le nom sans doute est celui d'une ancienne famille de cette grande cité, ce Darlemont qui s'en trouve aujourd'hui possesseur, tout cela doit être connu dans Toulouse; prenons bien tous les renseignemens: (*pressant dans ses bras Théodore qui revient à lui avec curiosité*) si Théodore appartient à des parens sensibles, sans doute ils pleurent encore sa perte: que j'aurais de plaisir à le remettre dans leurs bras!... S'il fut la victime des méchans, fais, ô Providence, que je puisse les démasquer et les confondre, afin de prouver aux hommes qu'il n'est aucun crime que tu ne dévoiles tôt ou tard, et que rien n'échappe à ta justice éternelle!

(*Il sort par le fond du théâtre et emmène Théodore, à qui il fait des signes, et qui regarde, en s'en allant, l'hôtel à plusieurs reprises. La toile baisse*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théatre représente l'intérieur du cabinet de Franval; sur le côté de la scène, à la gauche du spectateur, on voit un bureau de travail, sur lequel est un vase de fleurs; çà et là sont des livres, des cartons et des dossiers.

SCENE PREMIERE.

FRANVAL, *seul.*

(*Il est en robe-de-chambre et en mules, assis devant son bureau, et tient à la main plusieurs papiers*).

Cette affaire dont on m'a fait le seul arbitre, ne peut sortir un instant de ma pensée... Il n'en est point de plus importante pour la société, de plus honorable pour ma profession : il s'agit de réunir deux époux divisés..... On n'en voit que trop, hélas !..... O mon siècle ! ô mon pays ! je m'éleverai contre cet abus destructeur qui vous avilit et vous perd ; je fouillerai jusqu'au fond de l'abîme pour en montrer toute la profondeur ; et si l'égoïsme et la fausse philosophie s'élèvent contre moi, j'aurai pour les combattre, les mœurs en deuil et la nature outragée ; j'aurai le spectacle douloureux de mille et mille enfans abandonnés, et le cri patriarchal de tous les chefs de famille.

SCENE II.

FRANVAL, CLÉMENCE : *elle est vêtue simplement, mais avec goût ; et porte à la main une corbeille d'ozier remplie de fleurs.*

CLÉMENCE.

Bonjour, mon frère !

FRANVAL.

Bonjour, Clémence ! (*Ils s'embrassent*).

CLÉMENCE.

Je viens renouveler les fleurs de votre bureau de travail. (*Elle ôte les fleurs qui sont dans le vase, et y substitue celles qu'elle porte dans la corbeille*).

FRANVAL.

Comment? ne serais-je pas bien inspiré? chaque matin des fleurs nouvelles, et un baiser de mon aimable sœur... (*Souriant*). Je connais un jeune légiste à qui cette récette serait au moins aussi profitable qu'à moi.

CLÉMENCE, *avec trouble.*

Qui donc, mon frère?

FRANVAL.

Qui !.... Ne rougis donc pas comme cela. (*Il se lève, la prend par la main, et la mène sur le devant de la scène, en la regardant fixement*). Clémence?

CLÉMENCE, *baissant les yeux.*

Mon frère !

FRANVAL.

Ces fleurs me sont bien chères... Vos baisers bien doux... Mais tout cela n'aurait plus de charmes pour moi, si vous n'y ajoutiez pas encore.....

CLÉMENCE.

Quoi donc?

FRANVAL.

FRANVAL.

Votre confiance........ Va, ton ame est trop pure pour qu'on n'y lise pas aisément....

CLÉMENCE.

N'achevez pas.

FRANVAL.

Et pourquoi te défendre d'un sentiment aussi légitime? St.-Alme ne réunit-il pas tout ce qui rend digne d'être aimé?

CLÉMENCE, *avec un abandon gradué.*

C'est ce que j'ai cru remarquer.

FRANVAL.

Je ne parlerai point de sa figure...

CLÉMENCE.

Comme elle est expressive!

FRANVAL.

De son maintien....

CLÉMENCE.

Qu'il est noble et décent!

FRANVAL.

Je ne m'arrêterai que sur ses qualités.... Quel caractère plus franc, plus aimable que le sien? Quel mortel offrit jamais pour une épouse le plus sûr présage du bonheur?

CLÉMENCE.

C'est ce que je me suis dit souvent.

FRANVAL.

En un mot, il t'aime....

CLÉMENCE.

Vous croyez?.....

FRANVAL.

Tu ne t'en es pas apperçue?

CLÉMENCE.

J'ai craint de me tromper.

FRANVAL.

Tu avoues donc qu'il t'est cher?

CLÉMENCE.

Ah! mon frère! mon frère! vous m'avez arraché mon secret.

(*Elle se jette dans son sein*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ST.-ALME *richement vêtu.*

ST.-ALME, *à Franval, à qui il serre la main.*

Bonjour, mon ami!.... (*À Clémence avec beaucoup d'émotion*). Mademoiselle, je vous salue !....

FRANVAL, *avec gaîté.*

Comme il est paré dès le matin ! Cette toilette annonce de grands projets.

ST.-ALME, *avec altération.*

Il n'en fut jamais de plus importans pour moi.

FRANVAL, *sérieusement.*

Qu'avez-vous donc ?

CLÉMENCE.

Vous paraissez troublé.

ST.-ALME.

Qui ne le serait pas à ma place? Vous me voyez au désespoir.

CLÉMENCE.

Ciel!

ST.-ALME, *à Franval.*

Mon ami, je n'eus jamais autant besoin de vous.

FRANVAL.

Expliquez-vous, St.-Alme.

CLÉMENCE.

Je vous gêne, peut-être... (*Elle veut sortir*).

St.-Alme, *la retenant.*

Non, non, restez; de grace, restez... Je viens d'avoir avec mon père une scène!

FRANVAL.

Comment donc?

St.-Alme.

Elles retentissent encore au fond de mon cœur, les menaces terribles dont il vient de m'accabler. Et cela pourquoi? parce que je ne puis satisfaire son ambition... S'il ne fallait pour cela que mon sang, que ma vie, je les lui donnerais sans peine; mais renoncer pour jamais à ce qu'on aime, oublier ses premières affections!... *(Emotion de Clémence qui baisse les yeux).* Parens cruels, qui voulez asservir à votre gré nos penchans, avez-vous reçu ce droit de la nature; et ne sommes-nous vos enfans, que pour devenir vos victimes?

FRANVAL.

Calmez-vous, mon ami; et achevez de m'instruire.

St.-Alme.

C'est au sujet de ce mariage que je redoutais, et dont je vous ai parlé plusieurs fois... Mon père vient de me signifier qu'il entendait que sous trois jours, tout fût terminé... « Sous » trois jours! ai-je répondu; » jamais, non jamais... A ces mots qui me sont échappés avec force, mon père est entré dans un emportement que mes excuses ni mes prières n'ont pu calmer... Enfin, pressé de m'expliquer, espérant que le nom de celle que j'adore, le désarmerait; j'ai avoué que mon cœur avait fait un choix, et j'ai nommé Clémence...

CLÉMENCE.

Qui, moi?

St.-Alme, *tombant à ses genoux.*

Il ne m'est plus possible de vous le taire; c'est vous... oui, vous seule que j'aime; que j'aimerai toute ma vie; et si vous daignez approuver ....

CLÉMENCE, *avec le plus grand trouble et relevant St.-Alme.*

Sur cet aveu, qu'a répondu monsieur votre père?

St.-ALME.

« Elle est belle, a-t-il dit, d'un ton confus et embarrassé ; » oui, elle est digne de votre choix... mais j'ai disposé de » vous, il faut l'oublier ... » — Il m'est impossible : — et je serrais ses mains contre mon cœur. — « Impossible ! a-t-il repris d'une voix terrible; et donnant alors tout l'essor à sa colère, il m'a fait les reproches les plus déchirans, m'a menacé de sa malédiction; m'a ordonné de fuir pour jamais sa présence... A cet ordre affreux mon sang a bouillonné; ma tête s'est égarée : j'ai craint de n'en être plus le maître; et pour supporter l'idée d'être banni du sein d'un père, je suis venu me réfugier dans celui de mon ami.

FRANVAL, *le pressant dans ses bras.*

Oui, votre ami qui se fera un devoir de vous aider de ses conseils... Le premier que je vous donne, St.-Alme, c'est de modérer cette sensibilité qui vous égare; et de ne pas oublier qu'un père est respectable.... jusque dans ses erreurs.

St.-ALME.

Il a cru m'intimider par ses menaces; elles n'ont fait que m'attacher davantage au penchant qui m'entraîne. Jamais je ne me suis senti plus d'amour; jamais Clémence ne me parut plus belle; et si vous consentez tous les deux...

FRANVAL.

Il m'eût été bien doux, sans doute, de vous voir l'époux de ma sœur, de pouvoir confondre les noms de frère et d'ami... Clémence elle-même...

CLÉMENCE.

Mon frère !...

FRANVAL.

Et pourquoi lui refuser un aveu qui seul peut adoucir ses chagrins?.... Oui, St.-Alme, quels que soient vos sentimens pour Clémence, ils ne sont que l'échange de ceux que vous lui avez inspirés.

St.-ALME.

Il est donc vrai!... je suis aimé!... *(à Clémence.)* Ah! pour

croire à tant de bonheur, j'ai besoin d'entendre Clémence me le confirmer encore.

CLÉMENCE.

Puisque mon frère a tout avoué.... il ne m'est plus possible de le taire; oui, vous m'êtes cher! oh, bien cher!... mais pourquoi vous révéler le secret de mon cœur, lorsque monsieur votre père s'oppose....

ST.-ALME, *avec ivresse.*

Je saurai l'adoucir, dompter malgré lui son inflexibilité; rien n'est impossible à qui peut se dire : « Clémence m'aime... ah! si tantôt avant cet aveu, je résistais au courroux d'un père; avec quelle force ne le ferai-je pas maintenant?... Je ne répondrai que cela à toutes ses observations, à tous ses emportemens : « Clémence m'aime, mon père; Clémence m'aime!... mais j'oublie que je dois me rendre chez le président d'Argental.... Il peut plus que personne me seconder dans mes projets.... je l'attendrirai... je pénétrerai dans son cœur... Eh! qui pourrait ne pas s'intéresser à celui, qui comme moi, peut dire : Clémencem'aime!... (*Il lui baise les mains à plusieurs reprises, et sort avec précipitation*).

SCENE IV.

FRANVAL, CLÉMENCE.

FRANVAL.

Que va-t-il faire chez le premier président, et quel est son dessein?

CLÉMENCE.

Je crains bien que son extrême vivacité ne lui fasse commettre quelqu'imprudence.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE, *plusieurs gros livres sous le bras.*

DOMINIQUE.

Madame votre mère fait demander si l'on déjeunera aujourd'hui dans votre cabinet.

FRANVAL.

Volontiers.

CLÉMENCE.

Vous ne l'avez pas encore vue de la matinée, mon frère; vous savez comme elle tient à tous ces égards-là.

FRANVAL.

J'ai eu tant d'occupation!... je vais la chercher dans son appartement, et lui donner le bras pour descendre.

CLÉMENCE.

Et moi je cours préparer le déjeuner.

(Ils sortent tous les deux.)

SCENE VI.

DOMINIQUE, *seul, après avoir déposé les livres sur le bureau.*

Ouf!... Si je n'ai pas fait ce matin deux lieues dans Toulouse, je ne m'appelle pas Dominique.... Voyons un peu si je me suis acquitté de toutes mes commissions, *(Il tire de sa poche un petit agenda.)* car madame ne manquerait pas de dire : « Ah! bon dieu, que ce vieux garçon-là est fatigant! Il n'a pas plus de mémoire!... (*Il lit.*) « Aller d'abord chez la

»présidente d'Arbancas, et le prieur de St.-Marc... les inviter »de la part de madame.... j'ai fait tout cela.... delà passer »chez le libraire de monsieur, prendre les livres..... les voici, (*Il désigne les livres qu'il a mis sur le bureau.*) « revenir de là »chez l'huissier Prestolet, lui dire qu'il ait à cesser ses pour-»suites contre les incendiés du faubourg, et qu'ils sont prêts à »payer les six cents livres en question... Je gage que c'est monsieur l'avocat qui fournit en secret cette somme, pour sauver cette malheureuse famille... (*Lisant encore.*) « Descendre en-»suite rue St.-Laurent et remettre deux louis de la part de »mademoiselle, à la veuve de l'ancien portier de l'hôtel d'Ha-»rancour»... La pauvre chère femme comme elle a béni mademoiselle!.... il est vrai qu'elle prévient tous ses besoins, et cela avec une discrétion, une délicatesse!... Mais on vient, dépêchons-nous.

(*Il va chercher une petite table ronde à dessus de marbre, qui est au fond du théâtre, et l'approche sur le devant de la scène.*)

SCENE VII.

DOMINIQUE, FRANVAL, Mad. FRANVAL, CLÉMENCE. *Dominique va chercher un plateau sur lequel sont plusieurs vases et tout ce qui compose un déjeuner; il le dépose sur la petite table.*

Mad. FRANVAL, *s'appuie sur le bras de son fils.*

Oui, mon fils, il est peu de familles dans Toulouse qui soient d'un nom plus ancien que le vôtre.... J'espère que vous vous en montrerez toujours digne, quoique vous ne soyez qu'un avocat.

FRANVAL.

Cette profession, ma mère, ne peut qu'honorer celui qui l'exerce... quel qu'il soit.

Ils se rangent assis autour de la table : Clémence sert le déjeûner).

Mad. FRANVAL.

Il m'est affreux, je ne puis vous le dissimuler, de ne pas vous voir sénéchal et succéder à vos ancêtres; mais des malheurs et l'injustice des hommes m'ont forcée de vendre cette charge à la mort de votre père.

FRANVAL.

Et cela m'a fait acquérir par quelques talens une considération que je n'eusse obtenue que des préjugés et du hazard.

Mad. FRANVAL.

Je sais bien que vous tenez un des premiers rangs dans le barreau; mais c'est toujours déroger, mon fils; c'est toujours déroger.

DOMINIQUE, *apportant une corbeille de fruits et des petits pains qu'il met sur la table.*

(*à Mad. Franval.*) Voici une lettre que le valet-de-chambre de M. Darlemont vient de me remettre pour madame.

FRANVAL, *d'un ton marqué.*

De M. Darlemont!

Mad. FRANVAL, *ouvrant la lettre.*

Que me veut cet homme-là? (*Elle prend ses conserves et lit.*) « Madame, permettez-moi de m'adresser à vous-même, » pour revendiquer les droits les plus sacrés »... que veut-il dire?... (*à Dominique.*) laissez-nous. (*Dominique sort.*) (*Elle reprend*) « pour revendiquer les droits les plus sacrés.... mon fils aime mademoiselle votre fille, et s'en dit aimé. (*Mouvement de Clémence sur qui madame Franval jette un regard sévère*).

FRANVAL.

Ma mère, continuez, je vous prie.

Mad. FRANVAL, *continuant de lire.*

« Quel que soit le penchant de mon fils, quelque légitime » que puisse être le choix, qu'il a fait de mademoiselle Franval, leur union ne saurait avoir lieu »... (*avec véhémence*) non, sans doute, elle n'aura jamais lieu.

CLÉMENCE, *à part.*

Que je souffre !

FRANVAL.

De grace, achevez.

Mad. FRANVAL, *achevant de lire.*

» J'espère donc, madame, que vous cesserez de lui donner » accès dans votre maison ; et que vous ne l'aiderez plus à » braver les droits et l'autorité d'un père. — « *Darlemont* » » — ... » que vous ne l'aiderez plus !... jamais on ne poussa aussi loin l'irrévérence et l'audace.

FRANVAL.

Ma mère, calmez-vous.

Mad. FRANVAL.

Eh qui lui a dit à ce petit négociant devenu grand seigneur que je cherchais à m'allier avec lui ? a-t-il oublié que malgré toutes ses richesses, il est entre nous une disproportion de naissance... J'ose croire, mon fils, que d'après un pareil outrage, vous ne recevrez plus ici le jeune St.-Alme ; et quant à son père... si jamais...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Monsieur, il y a là un étranger qui voudrait vous parler.

FRANVAL.

Un étranger ?

DOMINIQUE.

C'est un vieillard à cheveux blancs.... comme qui dirait un vieux pasteur.

FRANVAL.

Faites entrer.

(*Dominique sort*).

SCENE IX.

FRANVAL, MAD. FRANVAL, CLÉMENCE.

(*Franval se lève et roule la petite table sur un des côtés du Théâtre*).

Mad. FRANVAL, *toujours assise et relisant la lettre avec colère.*

« Leur union ne saurait avoir lieu...

CLÉMENCE, *bas à Franval.*

O mon frère ! il n'est plus de bonheur pour moi !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE, DE L'ÉPÉE.

DOMINIQUE, *introduisant de l'Epée.*

Entrez, monsieur, entrez.

DE L'ÉPÉE. *Il salue en entrant Mad. Franval et Clémence qui lui rendent son salut.*

(*A Franval qui s'avance au-devant de lui*). C'est à M. Franval que j'ai l'honneur de parler ?

FRANVAL.

Oui, monsieur.

DE L'ÉPÉE.

Vous serait-il possible de m'accorder quelques momens d'entretien ?

FRANVAL.

Bien volontiers. (*Dominique sort*). Pourrais-je savoir qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

DE L'ÉPÉE.

Je suis de Paris; et me nomme *de l'Epée.*

FRANVAL.

De l'Épée!.... le fondateur de l'institution des sourds et muets?

DE L'ÉPÉE.

C'est moi-même.

FRANVAL.

Ma mère!.... ma sœur!.... vous voyez un des hommes qui honorent le plus notre siècle.

(*Mad. Franval et Clémence se lèvent, et font à de l'Epée le salut le plus respectueux*).

DE L'ÉPÉE, *avec modestie.*

Monsieur....

FRANVAL.

Je lis souvent les résultats miraculeux de votre école; et j'éprouve à chaque fois une surprise, une admiration..... Croyez que personne ne porte plus d'intérêt que moi à vos travaux, plus de respect à votre nom.

DE L'ÉPÉE.

Je vois que j'ai bien fait de m'adresser à vous.

FRANVAL.

Qui peut donc me procurer le bonheur de vous voir?

DE L'ÉPÉE.

Votre réputation, monsieur... Vous avez aussi la vôtre... J'aurais à vous communiquer une affaire de la plus haute importance.

Mad. FRANVAL.

Retirons-nous, ma fille, et laissons ces messieurs...

DE L'ÉPÉE.

Ce que j'ai à révéler ici ne saurait être trop connu; j'ai besoin surtout d'intéresser les ames sensibles; si ces dames veulent m'entendre....

Mad. FRANVAL, *avec un motif de curiosité.*

Puisque vous le permettez...

CLÉMENCE, *à part et fixant de l'Epée.*

Quel ton paternel, et quel air vénérable !

FRANVAL, *offrant un fauteuil à de l'Epée.*

Asseyez-vous, je vous prie.

DE L'ÉPÉE

Il s'assied entre Mad. Franval et son fils : Clémence s'assied auprès de sa mère.

Voici le sujet qui m'amène... Je serai un peu long, peut-être ; mais je ne dois rien négliger pour arriver au but que je me propose.

FRANVAL, *avec empressement.*

Nous vous écoutons.

DE L'ÉPÉE.

Il y a huit ans, environ, c'était vers la fin de l'automne ; un officier de police amena chez moi, à Paris, un jeune sourd-muet de naissance que le guet avait trouvé sur le Pont-Neuf, à l'entrée de la nuit. J'examinai cet enfant : il me parut âgé de neuf à dix ans, et d'une figure intéressante. Des vêtemens grossiers qui le couvraient, me firent croire d'abord qu'il appartenait à l'indigence ; et je promis de m'en charger... Le lendemain l'ayant examiné de plus près, je remarquai de la fierté dans ses regards, de la surprise de se trouver sous des haillons ; et je ne doutai plus que ce ne fût un enfant déguisé qu'on avait égaré à dessein. Je le fis annoncer dans les papiers publics ; j'y donnai son signalement, et tous les renseignemens nécessaires, mais vainement ; les infortunés ne sont pas ceux qu'on s'empresse de réclamer.

FRANVAL.

A quels excès se porte souvent la perversité des hommes !

DE L'ÉPÉE.

Voyant que mes recherches étaient inutiles ; convaincu que cet enfant était victime de quelqu'intrigue secrette, je ne songeai plus qu'à puiser des renseignemens dans lui-même ; je lui donnai le nom adoptif de Théodore, et le mis au nombre de mes élèves, parmi lesquels il ne tarda pas à se distinguer ; il confirma si bien mes espérances, qu'au bout de trois ans,

il ouvrit son ame à la nature, et se trouva créé une seconde fois. Mille souvenirs alors vinrent frapper son imagination. Je lui parlais par signes aussi prompts que la pensée; et il me répondait de même ... Un jour que nous passions dans Paris, devant le palais de justice, il vit descendre un magistrat de sa voiture, et tressaillit. Je lui demandai d'où provenait ce mouvement involontaire. Il me fit entendre qu'un homme vêtu de même de pourpre et d'hermine, l'avait souvent pressé dans ses bras et mouillé de ses larmes... Je jugeai par ce premier indice, qu'il était ou le fils, ou le proche parent d'un magistrat; que ce magistrat, d'après son costume, ne pouvait appartenir qu'à un siège supérieur; en conséquence que la patrie de mon élève était une ville capitale..... Un autre jour, en parcourant ensemble le faubourg Saint-Germain, nous vîmes passer le convoi d'une personne de qualité. Je remarquai sur la figure de Théodore une altération qui augmentait à mesure que défilait le cortège. Au moment où il apperçut le cercueil, il tressaillit encore et se jeta dans mon sein .... « Qu'avez-vous? lui demandai-je. — C'est que » je me rappelle, me dit-il par signes, que peu de tems avant » d'être amené à Paris, j'ai suivi de même en manteau noir » et les cheveux épars, le cercueil de ce magistrat qui m'a- » vait tant caressé; tout le monde pleurait, et je pleurais » aussi ». — J'augurai de ce second indice qu'il était orphelin, héritier d'une grande fortune qui sans doute avait excité des parens avides à profiter de l'infirmité de ce malheureux, pour envahir ses biens, l'expatrier et le perdre à jamais....... Ces découvertes importantes me firent redoubler de zèle et de courage. Théodore devenait chaque jour plus intéressant; et je conçus le projet de le réintégrer dans ses foyers. Mais comment les découvrir? L'infortuné jamais n'avait entendu prononcer le nom de son père; il ignorait et le lieu qui l'avait vu naître, et la famille à laquelle il appartenait.... Je lui demandai s'il se rappelait bien l'instant où il avait vu Paris pour la première fois; il m'assura qu'il était sans cesse présent à sa mémoire; et qu'il voyait encore la barrière par laquelle on l'y fit entrer. Dès le lendemain nous voilà par-

courant toutes les barrières de Paris. En approchant de celle d'Enfer, mon élève me fait signe qu'il la reconnaît; que c'est là où l'on vint visiter leur voiture; que c'est ici qu'il en descendit avec deux personnes qui l'accompagnaient, et dont il se rappelait parfaitement la figure.... Ces nouveaux indices m'assurèrent qu'il était arrivé par la route du sud; et sur ce qu'il m'ajouta avoir passé plusieurs nuits dans le voyage, et surtout avoir changé de chevaux d'heure en heure, je calculai le tems, l'espace; et ne doutai plus que la patrie de Théodore était une des principales villes du midi de la France.

FRANVAL.

Oh! qu'il est vaste et pénétrant le génie que dirige l'amour de l'humanité!... Achevez.... achevez....

DE L'ÉPÉE.

Après avoir fait par écrit mille perquisitions inutiles dans toutes les cités méridionales, je résolus de les parcourir moi-même, avec Théodore, alors trop plein de souvenirs, pour ne pas reconnaître aisément le lieu de sa naissance. L'entreprise était longue et pénible; pour en obtenir quelque succès, il fallait voyager à pied; je suis vieux; mais le ciel m'inspirait. Malgré mon âge et quelques infirmités, je quittai Paris il y a soixante-six jours: seul avec mon élève, je sortis par la barrière d'enfer qu'il reconnut encore; et là après nous être embrassés, nous invoquâmes l'éternel et nous marchâmes sous ses auspices. Nous avons parcouru successivement plusieurs villes considérables; Théodore emporté par le désir de retrouver ses foyers, me conduisait souvent dans des lieux qu'il ne reconnaissait plus.... Mes forces commençaient à s'épuiser, et l'espoir semblait m'abandonner pour jamais; lorsque ce matin nous arrivons aux portes de Toulouse.

FRANVAL, *avec avidité.*

Eh bien?

(Clémence se lève, s'approche de de l'Epée, et s'appuie sur le dos du fauteuil de sa mère.)

DE L'EPÉE.

En entrant dans cette ville, Théodore me saisit la main, et me fait signe qu'il la reconnaît; nous avançons; à chaque pas, sa figure s'anime, ses yeux se remplissent de larmes. Nous traversons le cours; tout-à-coup il se prosterne, les mains vers le ciel, se relève, et m'annonce qu'il a retrouvé sa patrie. Ivre de joie, comme lui, j'oublie les fatigues du voyage; nous parcourons plusieurs quartiers, et en apperçevant ce grand hôtel qui est en face de votre demeure, Theodore jette un cri, tombe presque suffoqué dans mes bras, et me désigne la maison de ses pères.... Je prends des informations; j'apprends que c'est l'ancien hôtel des comtes Harancour, dont mon élève est l'unique rejeton; que cet hôtel et tous ses autres biens sont entre les mains d'un monsieur Darlemont, son tuteur et son oncle maternel, qui s'en est fait envoyer en possession sur un extrait de mort dont tout annonce la fausseté.... Je demande alors quel est l'avocat de cette ville qui puisse me diriger dans cette affaire importante, vous m'êtes indiqué comme le plus célèbre; et je viens, monsieur, vous confier ce que j'ai de plus cher, le fruit de huit années de travail et le sort de mon cher Théodore. Dieu l'avait déposé dans mon sein pour achever de le créer; je le dépose en ce moment dans le vôtre, pour lui faire restituer ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, un nom légitime et respectable et les droits imprescriptibles que lui assurent la nature et les loix.

FRANVAL, *avec tout le feu de l'enthousiasme et du sentiment; il se lève ainsi que sa mère.*

Comptez sur tous mes soins; comptez sur tout le zèle qu'inspire la confiance d'un homme tel que vous. Oh! si jamais je fus heureux et fier de ma profession, c'est bien en ce moment!... Non, vous ne concevrez jamais l'ivresse où je suis de pouvoir vous être utile. (*Il veut baiser les mains de de l'Epée qui lui tend les bras; il s'y précipite aussitôt*).

DE L'EPÉE, *avec beaucoup d'émotion, et serrant les mains de Franval.*

Je suis bien sûr de vous... Je vois couler vos pleurs.

Mad. FRANVAL, *avec dignité.*

Qui ne serait pas ému, monsieur, par le récit que vous venez de faire?

CLÉMENCE, *dans la plus vive agitation.*

Vous avez pénétré jusqu'au fond de nos cœurs.

FRANVAL.

Il est pénible pour moi de trouver un coupable dans le père de mon ami; et d'avance je demande qu'il me soit permis d'employer auprès de Darlemont, tout ce que pourront me dicter la prudence et la délicatesse; après quoi je démasquerai sans pitié le faussaire, et lui ferai restituer, au nom des lois, tous les biens qu'il possède, et dont il ne sera plus à mes yeux, que le vil usurpateur.

Mad. FRANVAL.

Qu'il me tarde de voir ce Darlemont redescendre dans la médiocrité d'où il était sorti!

CLÉMENCE, *à part.*

Il me tarde bien plus encore d'y voir aussi son fils.

FRANVAL, *à de l'Epée.*

Mais où donc avez-vous laissé votre cher Théodore?

DE L'ÉPÉE.

A une auberge, où sans doute il m'attend avec impatience.

FRANVAL.

Eh! pourquoi ne l'avoir pas amené avec vous?

CLÉMENCE.

Que j'aurais de plaisir à le voir!

DE L'ÉPÉE.

Un sourd et muet porte toujours avec lui quelque chose de pénible; et j'ai craint que sa présence...

FRANVAL.

Ne diminuât l'intérêt qu'il inspire!

DE L'ÉPÉE, *serrant une main de Franval*

On n'est pas sûr de rencontrer toujours des cœurs comme les vôtres.

FRANVAL.

Il faut nous l'amener: je veux le voir et le connaître. J'ose même exiger plus: ce jeune homme ne saurait rester seul. Il

nous faudra faire ensemble bien des démarches sans lui ; acceptez un appartement chez moi ; jamais je n'aurai mieux connu les charmes de l'hospitalité.

DE L'ÉPÉE.

Vous êtes trop obligeant ; je craindrais...

Mad. FRANVAL, *toujours avec dignité.*

Vous ne pouvez, monsieur, que nous faire honneur et plaisir.

CLÉMENCE, *du ton le plus caressant.*

Après un voyage aussi long, vous devez avoir grand besoin de repos ; vous ne trouverez nulle part les soins que... que nous prendrons de vous.

DE L'ÉPÉE.

J'avoue que je n'ai pas la force de résister à de pareilles instances : je retourne auprès de mon élève, et reviens aussitôt vous le présenter.

FRANVAL.

Moi pendant ce tems-là, je vais songer aux préliminaires de nos opérations. Elles seront difficiles, je ne puis vous le dissimuler. Faire annuller des actes authentiques, arracher une fortune considérable des mains d'un usurpateur ambitieux et puissant ; le convaincre de faux ; tout cela demande les plus grandes précautions.

DE L'ÉPÉE.

Je me repose entièrement sur vos talens et sur votre prudence. Quel que soit le résultat de cette grande entreprise, avoir fait mon devoir sera ma consolation. (*serrant les mains de Franval.*) Et vous avoir connu, monsieur, sera ma récompense.

(*Il sort; Franval, sa mère et sa sœur le reconduisent et disparaissent*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La décoration est la même qu'au second acte.

SCENE PREMIERE.

CLÉMENCE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Non, mademoiselle, non; M. St.-Alme n'est pas rentré chez lui.

CLÉMENCE.

Quel fâcheux contre-tems ! Jamais sa présence ne fut ici plus nécessaire.

DOMINIQUE, *souriant malicieusement.*

Il viendra ; soyez sûre qu'il viendra. S'il eût su être attendu avec autant d'impatience, il se serait bien gardé de s'absenter ainsi. Il recherche trop les momens qu'il peut passer auprès de vous, pour que....

CLÉMENCE, *avec vivacité.*

Dites-moi, Dominique; avez-vous fait ma commission auprès de Marianne ?

DOMINIQUE.

Je ne me pardonnerais pas de l'avoir oubliée.

CLÉMENCE.

Elle a sans doute accepté ?...

DOMINIQUE.

J'entre ; elle était à son rouet. — « Bonjour, bonne » mère ». Votre servante, M. Dominique : Comment se porte » ma belle et bonne » ....? Car c'est toujours ainsi qu'elle

vous appelle. — « Fort bien, Marianne; et vous? --- Oh! » moi, cahin, caha! mon rhumatisme me tourmente toujours; et pourtant il faut agir pour gagner cette pauvre » vie. — Tenez, lui dis-je, voilà de quoi vous y aider ». » Comment, un double louis! --- C'est de la part de ma» demoiselle.---Je la reconnais bien là, s'écrie-t-elle... et aussitôt de baiser la pièce d'or à plusieurs reprises; de prier le ciel pour votre bonheur, votre conservation... Oh! je crois bien que la journée ne se passera pas, sans qu'elle ne vienne ici vous témoigner sa reconnaissance.

CLÉMENCE.

Cette bonne Marianne!...... qu'il m'est doux de pouvoir lui offrir quelques secours! Je n'oublierai jamais les soins qu'elle m'a prodigués pendant ma maladie..... Si elle venait, Dominique, vous aurez le soin de ne la faire parler qu'à moi seule; entendez-vous?

DOMINIQUE.

Soyez tranquille.... La pauvre chère femme!..... quelle différence lorsqu'elle avait son mari portier de l'hôtel d'Harancour! Rien ne leur manquait alors; mais M. Darlemont les a chassés sans pitié, ainsi que tous ceux qui avaient servi feu monsieur le président son beau-frère. Le malheureux portier en est mort de chagrin; et je connais plusieurs de ses anciens camarades qui, sans les secours de M. St.-Alme....

CLÉMENCE.

Il est certain que ce jeune homme semble s'être imposé le devoir de réparer tous les torts de son père.

DOMINIQUE.

Autant l'un est dur, altier et taciturne, autant l'autre est franc, simple et généreux...... Oh! il sera bon maître celui-là..... Excellent chef de famille... (*Fixant Clémence en souriant*). Et surtout bon mari.... (*Clémence baisse les yeux et pousse un soupir*). Ne pensez-vous pas comme moi, mademoiselle?

CLÉMENCE, *avec trouble et embarras.*

Oui..... je crois que celle..... qui pourra fixer le choix de ce jeune homme....

DOMINIQUE, *avec mystère et gaîté.*

C'est déjà fait.

CLÉMENCE.

Tout de bon?

DOMINIQUE.

J'en suis sûr.

CLÉMENCE.

Effectivement, j'ai entendu dire qu'il devait épouser la fille du premier président.

DOMINIQUE.

Je l'ai entendu dire aussi..... Mais ce mariage-là ne se fera pas.

CLÉMENCE.

Vous croyez?

DOMINIQUE.

Nous aimons ailleurs.

CLÉMENCE.

Ah ! ah !

DOMINIQUE.

Oui, nous préférons le bonheur à la richesse : chacun a son goût.... Et pour cela nous avons choisi en secret une jeune personne charmante....

CLÉMENCE, *vivement.*

Avez-vous préparé la chambre que l'on destine aux deux étrangers?

DOMINIQUE.

Non, pas encore.

CLÉMENCE.

Mais allez donc, Dominique; ils vont arriver dans l'instant.

DOMINIQUE.

Eh bien, j'y vais; j'y vais. (*à part en s'en allant*). Je ne pourrai jamais la faire convenir qu'elle aime... Non, je ne pourrai jamais l'en faire convenir. (*Il sort en ricanant*).

SCENE II.

CLÉMENCE, *seule.*

Ce vieux domestique prend un plaisir à me tourmenter !.. Je me sentais rougir à chaque mot, et commençais à éprouver un trouble qu'il m'eût été impossible de cacher plus long-tems.... mais ne songeons qu'à la découverte importante de ce respectable de l'Epée ; et livrons-nous à tout l'espoir qu'elle me donne. Si M. Darlemont restituait les biens qu'il possède, il n'existerait plus de distance entre son fils et moi ; et l'amour que n'enchaînerait plus l'orgueil ambitieux, l'amour alors reprendrait son empire....... Mais puis-je espérer que ma mère offensée... la voici qui s'avance.

SCENE III.

CLÉMENCE, Mad. FRANVAL, FRANVAL, *en habit noir et cheveux longs.*

Mad. FRANVAL.

Pourquoi donc hésitez-vous de livrer cet usurpateur à la vengeance des loix? ménager le crime, mon fils, c'est s'en rendre complice.

FRANVAL.

Puis-je oublier que Darlemont est le père de mon ami ! (*à Clémence.*) Dominique a-t-il été avertir St.-Alme de se rendre ici ?

CLÉMENCE.

Oui, mon frère ; mais votre ami n'était pas encore de retour.

Mad. FRANVAL, *elle s'assied.*

Je ne puis vous le cacher, mon fils; d'après la lettre de tantôt, il me répugne tout-à-fait de recevoir ici ce jeune homme.

FRANVAL.

Devons-nous le rendre responsable des fautes de son père?

CLÉMENCE.

Loin de les partager, ma mère, il ne s'occupe, je vous assure, qu'à les adoucir, à les faire oublier.

Mad. FRANVAL, *avec véhémence.*

Pour moi je n'oublierai jamais la lettre qu'il a eu l'audace de m'écrire.

FRANVAL.

S'il ne s'agissait que du coupable Darlemont, je déchirerais sans ménagement le voile imposteur dont il se couvre; mais tel est l'abus des préjugés qui nous asservissent, que je ne puis démasquer ce faussaire, sans faire rejaillir le deshonneur qu'il mérite sur son fils innocent.

CLÉMENCE, *avec une chaleur graduée.*

Oh oui; bien innocent! combien de fois en notre présence, a-t-il gémi sur la perte de son cousin? que de larmes!...... vraiment touchantes n'a-t-il pas données devant nous, au souvenir du compagnon de son enfance? On ne peut réunir plus de franchise et de délicatesse; on ne porte pas un cœur plus généreux et plus sensible.... (*Un regard sévère de madame Franval l'arrête et lui fait changer de ton.*) N'est-il pas vrai, mon frère?

FRANVAL, *avec embarras et fixant sa mère.*

Il ne faut que voir un instant St.-Alme.... pour remarquer en lui.... Mais voici nos deux hôtes.

(*Mad. Franval se lève.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DE L'ÉPÉE, THÉODORE.

DE L'ÉPÉE, *introduisant Théodore.*

Voilà mon Théodore, mon enfant adoptif que j'ai l'honneur de vous présenter.

THÉODORE.

(Il salue tout le monde : après avoir promené ses regards sur Franval et Mad. Franval, il les fixe sur Clémence.)

CLÉMENCE.

L'intéressante figure?

Mad. FRANVAL, *s'approchant et l'examinant.*

C'est le portrait vivant de feu son père.

DE L'ÉPÉE, *d'un ton marqué.*

Vous trouvez, madame?

Mad. FRANVAL.

Je crois en honneur voir le président d'Harancour.

THÉODORE.

(Il porte ses regards sur Franval qu'il fixe long-tems et qu'il paraît étudier.)

FRANVAL.

On lit sur son front l'empreinte du sentiment, et je ne sais quoi d'imposant qui annonce les heureux effets du génie de son maître.

THÉODORE.

(Après avoir fixé Franval, il fait plusieurs signes à de l'Epée.) (1).

(1) Porter la main droite au front, l'y fixer un moment avec l'expression du génie : lancer ensuite le bras droit en avant avec force et dignité.

FRANVAL.

Que veut-il exprimer par ces signes?

DE L'ÉPÉE.

Il me dit, monsieur, qu'il lit sur votre figure la certitude de triompher dans sa cause, et de confondre son oppresseur.

FRANVAL, *avec élan.*

Oui, je lui en fais la promesse.... et je la remplirai. (*Il l'embrasse.*)

THÉODORE.

(*Après avoir porté avec douleur la main à sa bouche et à ses deux oreilles, il prend une des mains de Franval, la pose d'une main sur son cœur, et de l'autre frappe vivement et à plusieurs reprises sur celle de Franval.*)

FRANVAL.

Que vous dit-il encore?

DE L'ÉPÉE, *expliquant chaque signe de Théodore.*

« Qu'il ne peut vous exprimer sa reconnaissance....... mais » que vous devez sentir au battement de son cœur..... que » déja votre nom s'y grave pour jamais.... ce sont ses propres expressions.

FRANVAL, *avec surprise et sensibilité.*

Ses propres expressions!.... Eh quoi! vous vous entendez donc au point de comprendre tout ce qu'il veut exprimer?

DE L'ÉPÉE.

Absolument tout.

Mad. FRANVAL.

Et il vous comprend de même?

THÉODORE.

(*Il arrête de nouveau ses regards sur Clémence.*)

DE L'ÉPÉE.

Sans doute; c'est par ce moyen que je suis parvenu à orner son esprit et à former son cœur.

CLÉMENCE.

C'est singulier comme ses regards s'attachent sur moi.

DE L'ÉPÉE.

N'en soyez pas surprise, mademoiselle; tout ce qui lui présente l'image du vrai beau, le frappe et fixe ses idées.... La nature pour dédommager ces infortunés des torts qu'elle eut envers eux, leur a donné une délicatesse d'instinct, une rapidité dans l'imagination... Aussi leur intelligence une fois développée, va bien plus loin que la nôtre : Je compte parmi mes élèves des mathématiciens profonds, des historiens, des littérateurs distingués. Celui que vous voyez ici, remporta, l'hiver dernier, un prix de poésie, et fut couronné dans un lycée fameux, au grand étonnement de tous ses concurrens.

FRANVAL.

Je me rappelle, en effet, que les papiers publics annoncèrent ce phénomène, et consignèrent votre nom à l'immortalité.

CLÉMENCE.

Comment il se peut que cet intéressant jeune homme, quoique privé de la parole et de l'ouie, entend tout, exprime tout....

DE L'ÉPÉE.

Et réponde à l'instant même aux questions que vous voudrez lui faire. Je vais vous en donner l'expérience. (*Il fait plusieurs signes à Théodore*). (1)

THÉODORE.

(*Après avoir fait sentir qu'il comprend les signes de de l'Epée; il va s'asseoir devant le bureau de Franval, prend une plume et se dispose à écrire*).

DE L'ÉPÉE, *à Clémence.*

Faites-lui telle demande qu'il vous plaira; il va l'écrire à la vue de mes signes; et aussitôt y ajoutera sa réponse... Il vous attend.

---

(1) Frapper d'abord sur l'épaule de Théodore pour commander son attention : porter les doigts alongés de la main droite au front ; les y laisser un instant : désigner ensuite Clémence avec l'index, et feindre d'écrire plusieurs lignes sur la main gauche.

CLÉMENCE, *avec timidité.*

Je ne sais quelle question...

DE L'ÉPÉE.

La première chose qui vous viendra dans l'idée...

CLÉMENCE, *après avoir rêvé un instant.*

« Quel est selon vous, en France, le plus grand homme « vivant » ?

DE L'ÉPÉE.

La question est délicate... Veuillez la recommencer et prononcer lentement, comme si vous lui dictiez vous-même. *(Théodore exprime par son jeu qu'il comprend les signes que lui fait de l'Epée, et écrit à chaque fois qu'il les émet).*

CLÉMENCE.

Quel est... (*Premiers signes de de L'épée à Théodore*) (1) selon vous, en France... (*seconds signes*) (2) le plus grand homme vivant? (*troisièmes signes*) (3).

DE L'ÉPÉE, *prenant le papier sur lequel Théodore a écrit; et le présentant à Franval.*

Vous voyez d'abord qu'il a écrit la question avec fidélité.

FRANVAL, *examinant le papier.*

Et surtout avec une correction !...

(De l'Epée remet le papier devant Théodore qui est immobile et rêveur).

---

(1) Jeter les deux mains en avant, les doigts tendus, les ongles vers la terre : décrire ensuite avec l'index de la main droite un demi-cercle du flanc droit au flanc gauche.

(2) Porter les doigts de la main droite au front, les y fixer un instant : désigner Théodore de l'index de la main droite; élever ensuite les deux mains au-dessus de la tête, et désigner tout ce qui environne.

(3) Elever la main droite à trois reprises, puis les deux mains le plus haut possible ; les descendre ensuite sur chaque épaule et les faire passer sur les deux seins, jusqu'à la ceinture ; exprimer la vie, en respirant une seule fois avec force, et en serrant tour-à-tour chaque poignet à l'endroit où bat l'artère.

Nota. *Il faut que ces signes soient très-distincts, mais prompts et de manière à ne point retarder la marche de la scène.*

CLÉMENCE.

Il a l'air embarrassé.

DE L'ÉPÉE.

On le serait à moins, mademoiselle. Le choix que vous lui prescrivez est difficile à faire.

THÉODORE.

(*Il sort de sa rêverie; s'anime par degrés, et écrit*)

FRANVAL, *suivant tous les mouvemens de Théodore.*

Quel feu brille dans ses regards!... Quelle vivacité dans tous ses mouvemens!... Il paraît à la fois ému et satisfait.... Je serais bien trompé, si sa réponse ne portait pas l'empreinte d'une ame sensible et d'un esprit éclairé.

THÉODORE.

(*Il se lève et vient remettre le papier à Clémence, en lui faisant signe de le lire. Franval et sa mère s'approchent avec avidité. Théodore se tient auprès de de l'Epée qu'il fixe avec curiosité*).

CLÉMENCE, *elle lit.*

« *Demande.*

« Quel est, selon vous, en France, le plus grand homme vivant?

» *Réponse.*

» La nature nomme *Buffon*; la science indique *Dalembert*;
» le sentiment et la vérité réclament *Jean-Jacques Rousseau*;
» l'esprit et le goût désignent *Voltaire*... Mais le génie et l'hu-
» manité proclament *de l'Epée* : je le préfère à tous les
» autres ».

THÉODORE

(*Après avoir fait plusieurs signes* (1), *se jette dans le sein de de l'Epée qui le presse dans ses bras*).

---

(1) Exprimer une balance en levant et baissant tour-à-tour chaque main; élever ensuite la main droite le plus haut possible, et désigner de l'Epée avec l'index de cette même main.

DE L'ÉPÉE, *avec une émotion qu'il s'efforce de réprimer.*

Il faut lui pardonner cette erreur... c'est l'enthousiasme de la reconnaissance. (*Il embrasse de nouveau Théodore*).

FRANVAL, *prenant des mains de Clémence le papier qu'il examine encore.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Mad. FRANVAL.

Il faut être témoin d'un pareil miracle, pour y ajouter foi.

CLÉMENCE.

On ne peut se défendre d'une émotion qui va jusques aux larmes.

FRANVAL.

Cette réponse prouve une pureté de goût, annonce une étendue de connaissances!... (*à de l'Epée*) Que de recherches, de calculs et de soins il vous a fallu, pour arriver à ces grands résultats!

DE L'ÉPÉE.

Dire ce qu'il m'en a coûté, est impossible... mais cette idée de recréer une ame... (*Il désigne Théodore*) cette sublime idée donne tant de force et de courage!... Si le cultivateur laborieux en voyant les riches moissons qui couvrent les champs qu'il a défrichés, éprouve une jouissance proportionnée à sa peine, jugez de ce que je dois ressentir, lorsqu'au milieu de mes élèves, je vois ces infortunés, percer peu-à-peu l'ombre qui les environne; s'animer aux premiers rayons de l'intelligence suprême; arriver par degrés au bonheur inexprimable de se connaître, de se communiquer leurs idées, et former autour de moi une famille intéressante, dont je suis l'heureux père... Il est des plaisirs plus brillans; il en est de plus faciles; mais je doute que dans la nature entière il en soit de plus vrais.

FRANVAL.

Croyez aussi que de tous les grands hommes que vient de classer avec tant de justesse, votre intéressant Théodore; il n'en est aucun dont le souvenir vive dans la postérité plus

long-tems que le vôtre. Si la France éleva des statues aux héros qui par leurs exploits contribuèrent à sa gloire, pourra-t-elle en refuser une à celui qui, par son génie créateur, par des travaux sans relâche, par une patience incalculable, est devenu le réparateur d'un oubli de la nature?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE, MARIANNE.

DOMINIQUE, *à Marianne encore dans la coulisse.*

Mais quand je vous dis, bonne Marianne, que vous ne pouvez pas lui parler.

MARIANNE, *entrant sur la scène et restant à moitié du théâtre.*

M'empêcher de la voir, de la presser contre mon cœur!... vous n'y parviendrez pas, M. Dominique.

DOMINIQUE, *bas à Clémence.*

Il m'a été impossible de l'empêcher d'entrer.

THÉODORE.

(*Il jette un regard sur Marianne et paraît frappé de souvenirs*).

MARIANNE, *avec bavardage et sensibilité.*

(*à Mad. Franval.*) Excusez, madame, si je prends la liberté... (*à Franval*) monsieur, je suis fâchée de vous interrompre; mais quand le cœur est plein, il faut absolument... cette bonne et belle mademoiselle Clémence!.... daigner sans cesse s'occuper de moi; prévenir mes besoins et m'envoyer...

CLÉMENCE, *l'interrompant.*

Ce n'est rien, ma chère Marianne; cela ne mérite pas....

MARIANNE.

Comment ce n'est rien!...

Mad. FRANVAL.

Expliquez-moi donc, ma fille, ce que tout cela signifie?

THÉODORE.

(*Il suit tous les mouvemens de Marianne, dans la plus vive agitation et fait des signes* (1) *à de l'Epée qui les suit avec la démonstration de l'étonnement et de la joie*).

MARIANNE.

Sa modestie l'empêche de répondre; mais je vais parler, moi... Vous saurez donc, madame, que depuis la maladie de cette chère et belle enfant, elle n'a pas cessé de m'envoyer des vêtemens, des provisions; enfin ce matin encore, par monsieur Dominique, un double louis... il m'a mis à même de soulager à mon tour une pauvre voisine... (*saisissant une main de Clémence et la baisant*) Qu'il est doux pour Marianne de vous devoir tout cela.

DE L'ÉPÉE, *courant à Marianne.*

Bonne femme? bonne femme?

MARIANNE, *avec respect et étonnement.*

Monsieur...

DE L'ÉPÉE.

N'avez-vous pas demeuré long-tems à l'hôtel d'Harancour?

MARIANNE.

Feu mon mari y fut portier trente-cinq ans.

DE L'ÉPÉE.

Vous rappelez-vous d'y avoir vu le petit Jules, sourd et muet de naissance?

MARIANNE.

Si je me le rappelle?... je l'ai tant de fois porté sur mes

---

(1) Exprimer quelqu'un qui sonne à une porte, une portière qui ouvre et désigner Marianne.

bras !... sa mort nous a coûté trop cher, pour que jamais je l'oublie.

DE L'ÉPÉE.

(*La conduisant en face de Théodore, qui fixe Marianne avec la plus grande altération*).

Eh bien, regardez... regardez ce jeune homme.

MARIANNE, *fixant Théodore de très-près.*

Que vois-je ?... eh mais...

FRANVAL.

Fixez-le bien.

THÉODORE.

(*Après avoir écarté les cheveux qui couvrent sa figure qu'il présente à Marianne, il lui fait signe qu'elle l'a porté tout petit sur ses bras*).

MARIANNE.

C'est lui !... lui que nous aimions tant ! que nous avons tant pleuré ! ... oui, oh ! oui, je le reconnais. (*Elle tombe aux pieds de Théodore qui la relève aussitôt et la presse dans ses bras*).

DOMINIQUE.

Et moi qui m'obstinais à l'empêcher d'entrer.

DE L'ÉPÉE.

Précieuse et singulière découverte !

FRANVAL.

Qui nous conduira, l'on n'en peut douter, à des preuves importantes.

Mde. FRANVAL.

Et confondra l'insolent Darlemont..... Je suis dans une joie !...

CLÉMENCE, *avec ivresse.*

Celle que j'éprouve est encore au-dessus ! j'assiste en secret une infortunée ; et par-là je procure le premier témoin...... O céleste bienfaisance !

MARIANNE.

Ah ! si mon pauvre mari vivait encore !.... Mais comment

se peut-il que ce cher enfant qu'on a dit mort, se retrouve en cette ville? par quel coup du ciel que je ne puis comprendre?....

DE L'ÉPÉE.

Vous saurez tout, bonne mère.... mais dites-moi, êtes-vous assez convaincue que ce soit là Jules d'Harancour, pour l'attester en justice?

MARIANNE.

Je le soutiendrai devant Dieu et devant les hommes.

FRANVAL, *à Marianne.*

Ne pourriez-vous pas nous procurer le témoignage de quelques anciens domestiques, qui, comme vous, auraient connu le jeune comte dans son enfance?

MARIANNE.

Sans doute, la veuve du cocher existe encore.

DOMINIQUE.

Pierre, l'ancien palefrenier vint me voir l'autre jour avec sa femme; ils ne demeurent pas loin d'ici.

Mde. FRANVAL, *vivement.*

Il faut les aller chercher tous; et à l'instant.

DOMINIQUE.

J'y cours.

FRANVAL, *arrêtant Dominique.*

Un moment... (*à de l'Epée*) Je vous ai déjà dit que l'amitié qui m'unit à St.-Alme, m'imposait le devoir d'agir avec ménagement; je vous propose donc de nous présenter d'abord à l'hôtel d'Harancour. Là, nous attaquerons Darlemont, vous avec l'arme irrésistible d'un interprète de la nature; moi avec le langage des lois, avec toute la force qu'inspire une cause aussi belle; et cet homme, quelqu'audacieux qu'il soit, sera bien habile, s'il résiste à nos efforts.

DE L'ÉPÉE.

J'adopte votre plan et j'imagine un moyen qui pourra nous en assurer le succès.

(*Il s'éloigne avec Théodore à qui il explique par signes le parti qu'on vient de prendre*).

FRANVAL

FRANVAL, *aux autres.*

Je vous recommande à tous de garder le plus profond silence sur ce qui vient de se passer.

MARIANNE.

Je vous le promets.

DOMINIQUE.

Soyez tranquille.

(*Ils regagnent tous les trois de l'Epée et Théodore*).

Mde. FRANVAL.

Pour moi je ne m'engage à rien.

CLÉMENCE, *lui donnant le bras.*

Mais ma mère....

Mde. FRANVAL, *avec aigreur et s'en allant.*

Mais, ma fille, vous direz tout ce qu'il vous plaira; je ne saurais m'empêcher de crier tout haut contre ce Darlemont. C'est un ambitieux qu'il faut punir; c'est un insolent qu'il faut humilier....

(*Elle rejoint les autres personnages au fond du théâtre, et la toile tombe*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un salon de l'hôtel d'Harancour ; ameublement riche et somptueux ; sur le côté, à la gauche du spectateur, est une porte qui conduit dans le cabinet de Darlemont.

SCENE PREMIERE.

DARLEMONT, DUPRÉ, DUBOIS. *Ils entrent par la porte latérale, Dupré paraît le dernier, il a l'air sombre et préoccupé.*

DARLEMONT, *à Dubois.*

Vous dites que mon fils n'est pas encore rentré ?

DUBOIS.

Non, monsieur.

DARLEMONT.

Et qu'il vous a défendu de le suivre ?

DUBOIS.

Oui, monsieur.

DARLEMONT.

Serait-il retourné dans la maison Franval ?

DUBOIS.

Il n'y a pas d'apparence : monsieur l'avocat vient tout-à-l'heure encore de l'envoyer demander.

DARLEMONT, *à Dubois.*

Allez attendre St.-Alme chez le portier ; dès qu'il entrera, vous lui direz de se rendre auprès de moi sur-le-champ . . . Entendez-vous, sur-le-champ. (*Dubois sort par la porte du fond*).

SCENE II.

DARLEMONT, DUPRÉ.

DARLEMONT.

Eh bien, Dupré, que me veux-tu ?

DUPRÉ, *tirant une bourse de sa poche, et la déposant sur une table.*

Je viens, monsieur, vous rendre ces vingt-cinq louis que vous m'avez fait remettre ce matin.

DARLEMONT.

Me les rendre ! Et pourquoi ? . . . C'est le montant des six premiers mois de la rente viagère que je t'assurai l'autre jour, en récompense de tes services ; je veux que chaque terme t'en soit exactement payé d'avance.

DUPRÉ.

Reprenez cet or, vous dis-je . . . . Il m'est impossible de recevoir le prix d'une action dont le souvenir pesera toujours sur mon cœur.

DARLEMONT, *avec humeur.*

Tu n'oublieras donc jamais ce rejeton des d'Harancour ?

DUPRÉ.

Il est sans cesse présent à ma pensée . . . Je vois encore les derniers regards qu'il jeta sur moi, quand vous m'en séparâtes.

DARLEMONT, *brusquement.*

Je ne pouvais supporter la vue de ce sourd et muet, de ce fatigant automate.

DUPRÉ.

Cependant vous avouerez avec moi que tout annonçait en lui d'heureuses dispositions et surtout un bon cœur. Tout petit, quand il venait avec moi à la promenade, il ne rencontrait jamais un pauvre, sans me faire signe de l'assister; il n'avait pas de plus grand plaisir, que de partager avec les autres tout ce qu'il possédait ... Et ce jour, où seul il sauva la vie de monsieur votre fils dont l'étourderie et la vivacité... Monsieur St.-Alme excite à coups de pierres un gros chien de ferme qui fond sur lui et le terrasse : Jules effrayé du danger qui menace son cousin, s'élance, plus prompt que l'éclair, sur l'animal furieux; et reçoit au bras droit une large blessure dont la cicatrice lui restera toute la vie.

DARLEMONT.

Tu ne cesses de me rappeler cette aventure.

DUPRÉ.

C'est qu'elle prouve que le jeune comte avait autant de courage que de bonté.... Eh! qui la connut mieux que moi, cette bonté touchante? moi l'ancien valet-de-chambre de son père, moi à qui l'on avait confié son enfance? et j'ai pu l'abandonner! j'ai pu céder à vos sollicitations et devenir votre complice!

DARLEMONT, *avec emportement.*

Dupré!...

DUPRÉ, *avec chaleur.*

Oui, monsieur, votre complice.... Quand on a ravi le repos de l'ame à un vieux serviteur qui vécut cinquante ans sans reproche, on doit écouter ses plaintes et respecter sa douleur.

DARLEMONT, *retenant un grand mouvement de colère.*

Que j'ai de peine à me contraindre!.... (*à Dupré.*) Mon cher Dupré, l'excès de ta sensibilité t'égare tout-à-fait; voudrais-tu donc après huit années entières révéler le mystère important que j'ai confié à ta discretion?...

DUPRÉ.

A quoi cela me servirait-il? où trouver maintenant l'in-

fortuné?... Je vous ai promis le secret sur tout ce qui s'est passé entre nous, et je vous tiendrai parole; mais c'est à condition, monsieur, que vous ne me parlerez jamais de cette pension funeste avec laquelle vous avez cru me séduire; j'ai bien assez de mes remords, sans les aggraver encore par un salaire déshonorant, (*Mouvement de Darlemont.*) oui, monsieur, déshonorant.

(*Il sort par la porte latérale.*)

SCENE III.

DARLEMONT, *seul.*

La douleur de ce vieillard m'inquiète et me tourmente... qu'elle est cruelle cette nécessité de dépendre d'un temoin de nos actions secrètes!... mais qu'ai-je à craindre? transporté tout-à-coup à cent soixante lieues de ses foyers, perdu avec adresse au milieu de Paris, Jules sans doute aura été conduit dans quelque maison de piété publique; peut-être même n'existe-t-il déjà plus;.... en tous cas, quels indices pourrait donner un sourd et muet de naissance, orphelin, et que personne ne réclame?.... cependant si Dupré venait à divulguer.... je ne saurais trop ménager ce vieillard; il faut absolument me rapprocher de lui, dompter ma fierté, mon caractère, et sur-tout ne pas le perdre de vue un seul instant.... O fortune, fortune, que tu me fais supporter d'humiliations? et qu'il m'en coûte cher pour m'assurer ta jouissance!

SCENE IV.

DARLEMONT, ST.-ALME. *Il entre par la porte latérale.*

ST.-ALME.

On m'a dit que vous me demandiez, mon père?

DARLEMONT.

Oui, je veux avoir encore avec vous un entretien; ce sera le dernier, je vous en avertis, si vous ne vous rendez sans retour aux volontés d'un père... Mais dites-moi, St.-Alme, qu'êtes-vous devenu toute la matinée?

ST.-ALME, *avec épanchement.*

Mon père.... comme je méconnais l'art de feindre..... je vous avouerai franchement que j'arrive de chez le président Dargental.

DARLEMONT, *avec trouble.*

Et qu'alliez-vous y faire sans moi?

ST.-ALME.

Lui ouvrir mon ame toute entière.... l'instruire moi-même de mon amour pour mademoiselle Franval.

DARLEMONT, *avec véhémence.*

Vous avez eu la témérité....

ST.-ALME.

Je sais que cette démarche est contraire à vos volontés et qu'elle a droit de vous surprendre.... mais jugez de la force du penchant qui m'entraîne, puisqu'elle m'a fait supporter l'idée de vous déplaire.

DARLEMONT, *avec une rage concentrée.*

Et que vous a répondu.... le premier président?

ST.-ALME, *avec confiance et abandon.*

O mon père, quelle ame grande et généreuse!...... Ah! je l'avais bien jugé.

DARLEMONT, *retenant toujours sa colère avec effort.*

Que vous a-t-il dit? répondez.

ST.-ALME.

Voici ses propres mots :... « Il eût été doux pour mon cœur...
» consolant pour ma vieillesse de vous unir à ma fille; mais le
» choix que vous avez fait de mademoiselle Franval, m'inter-
» dit tout reproche....

DARLEMONT, *donnant peu-à-peu l'essor à sa colère.*

Comment!

ST.-ALME, *continuant.*

« Les liens qui attachent à un être aussi parfait, doivent « être indissolubles ».

DARLEMONT, *avec explosion.*

Indissolubles!

ST.-ALME.

Ce récit, je le vois, allume votre colère.

DARLEMONT.

Achevez.... achevez.

ST.-ALME, *hésitant et dans le plus grand trouble.*

Enfin, il m'a assuré que loin d'être blessé de ma démarche, il en approuvait les motifs, en appréciait la franchise......... (*Mouvement convulsif de Darlemont*). Il m'a promis d'employer tout son crédit auprès de vous, pour vous faire consentir...... (*Autre mouvement de Darlemont*). Et je ne doute pas que bientôt il ne vienne ici lui-même vous implorer pour moi.

DARLEMONT.

Et tu as pu croire que je céderais à ses sollicitations, que je serais le jouet de ton audace?....

ST.-ALME.

Mon père....

DARLEMONT.

Jamais mortel fut-il plus malheureux que moi!... Je deviens possesseur... (*hésitant.*) d'un héritage considérable; je veux l'employer à procurer à mon fils unique une alliance enviée par les premières familles de la province; et quand je suis parvenu à lever tous les obstacles, à vaincre, à force d'or, les préjugés et les distances, je ne trouve plus qu'un ingrat qui se joue de mes bontés, qui dédaigne à la fois une fortune incalculable et le premier rang de la magistrature.

ST.-ALME.

Que me font les grandeurs et les richesses? être l'époux de Clémence, voilà l'unique titre que j'ambitionne; son estime et son cœur, sont les seuls trésors dont je puisse être jaloux.

DARLEMONT.

Insensé, qui rejettes ainsi l'opulence, tu ne sais pas ce qu'il en coûte pour se la procurer.... (*Le saisissant par le bras et l'amenant sur le devant du théâtre.*) non, non; tu ne sais pas ce qu'il en coûte.

ST.-ALME.

Ah! quels que soient les sacrifices que vous ait coûtés votre fortune, ils ne peuvent se comparer à ceux que vous exigez de moi.... non seulement j'aime... j'adore.. mais je puis maintenant vous le confier.... je suis aimé.

DARLEMONT.

Qui vous en a donné l'assurance?

ST.-ALME.

Clémence.... elle-même.....

DARLEMONT.

Pouvez-vous préférer aux avantages que je vous propose, les aveux intéressés d'une fille sans fortune.... des séductions tramées avec adresse?

ST.-ALME.

Mon père!... Vous pouvez déchirer ce cœur trop confiant et trop sensible, vous pouvez tout tenter pour m'arracher mon amour; mais épargnez-moi la douleur d'entendre outrager ce que j'aime... Un pareil effort est au-dessus de ma raison... Oui, Clémence m'a fixé pour toujours; mais ce fut sans artifice ainsi que sans dessein; ses attraits enchanteurs, ses vertus assemblage plus parfait encore; le sang respectable dont elle est sortie.... Voilà toutes les trames, toute l'adresse de cette fille adorable; voilà toutes les séductions qu'elle exerça sur votre fils.

DARLEMONT, *avec un mouvement d'embarras et de confusion.*

Pour la dernière fois, écoutez les ordres d'un père.... Il faut renoncer à mademoiselle Franval.

ST.-ALME.

Plutôt cent fois la mort!

DARLEMONT, *avec douceur.*

Il y va de mon repos.

ST.-ALME.

Il y va de ma vie.

DARLEMONT, *avec plus de douceur encore.*

Cède à mes vœux?

ST.-ALME.

Je suis aimé!

DARLEMONT, *le serrant dans ses bras.*

St.-Alme, je t'en conjure!

ST.-ALME, *du ton le plus tendre, et baisant les mains de Darlemont.*

Je suis aimé, mon père... je suis aimé.

DARLEMONT, *le repoussant avec fureur.*

C'en est assez... sortez!... (*St.-Alme lui baise encore ses mains*) sortez!...

(*St.-Alme, après un jeu pantomime entre lui et Darlemont, sort par la porte latérale*).

SCENE V.

DARLEMONT, *seul.*

(*Après un moment de silence et de stupeur.*) Je ne pourrai jamais dompter cet amour violent, cette sensibilité dévorante... son alliance avec la fille unique du président Dargental, eût égalé mon crédit à ma richesse, et m'eût mis pour jamais à l'abri de toute inquiétude... mon attente la plus chère, mon unique ambition, tout est donc évanoui!

SCENE VI.

DARLEMONT, DUBOIS.

DUBOIS, *il entre par la porte du fond.*

Monsieur l'avocat Franval fait demander à monsieur un entretien particulier.

DARLEMONT, *brusquement.*

L'avocat Franval !

DUBOIS.

Oui, monsieur.

DARLEMONT, *après un instant de réflexion.*

Dites que je ne suis pas visible.

(*Dubois sort*).

SCENE VII.

DARLEMONT, *seul.*

Il venait me presser de son côté, m'entretenir de sa sœur et du mariage qu'il projette avec mon fils ; c'est entr'eux tous un plan concerté, que je saurai renverser sans retour. Ces légistes à grande réputation, s'imaginent rivaliser tous les rangs, toutes les fortunes. Je suis bien aise de rabattre l'orgueil de celui-ci, et de lui faire connaître...

SCENE VIII.

DARLEMONT, DUBOIS.

DUBOIS, *rentrant.*

Monsieur l'avocat Franval me renvoie annoncer à monsieur qu'il est accompagné de monsieur... l'Abbé de l'Epée, instituteur des sourds et muets à Paris.

DARLEMONT, *frappé.*

L'Abbé de l'Epée !

DUBOIS.

Et qu'ils ont à communiquer à monsieur des choses de la plus grande importance.

DARLEMONT, *à part avec le plus grand trouble.*

Quels pressentimens! ... il semble que tout se réunisse... on dirait que le destin prend plaisir à me tourmenter.

DUBOIS.

Quels sont les ordres de monsieur?

DARLEMONT, *paraissant s'armer de résolution.*

Eh bien!... faites entrer.

(Dubois sort).

SCENE IX.

DARLEMONT, *seul, parcourant le théâtre dans la plus grande agitation.*

Mes doutes sont trop cruels; il faut les éclaircir... qui peut attirer ici cet homme célèbre?... pourquoi s'adresse-t-il à moi, et veut-il m'entretenir?... se pourrait-il qu'au bout de huit années... qu'après tant de précautions et de soins?.... je ne pourrai donc jamais trouver un instant de repos!... on vient: remettons-nous, et tâchons par une attitude ferme et imposante, de dissiper jusqu'au moindre soupçon.

SCENE X

DARLEMONT, DE L'ÉPÉE, FRANVAL, DUBOIS.

(Dubois les introduit, et après avoir avancé des sièges, il sort à un geste que lui fait Darlemont.

DE L'ÉPÉE, *à Darlemont.*

Monsieur, je vous salue!

DARLEMONT, *après leur avoir rendu à tous les deux leur salut et les avoir fait asseoir avec lui; il doit être placé entre eux deux.*

Vous desirez, m'a-t-on dit, m'entretenir en particulier?... puis-je savoir quel motif?...

FRANVAL, *avec calme et dignité.*

L'intérêt que je dois au père de St.-Alme; l'obligation de remplir un grand acte de justice; voilà ce qui nous conduit ici tous les deux.

DARLEMONT.

Expliquez-vous.

DE L'ÉPÉE, *l'étudiant.*

Je vais vous causer une grande surprise... apprenez donc que le hasard... ou plutôt celui qui dirige a son gré les destinées, a remis entre mes mains le comte Jules d'Harancour, votre neveu.

(*Mouvement terrible de Darlemont*).

FRANVAL.

Oui, ce jeune sourd et muet dont vous fûtes le tuteur; qui, vit encore... et qui réclame, par l'organe de monsieur de l'Epée, sa fortune et son nom.

DARLEMONT, *cherchant à cacher son trouble.*

Jules, dites-vous... existe encore?...

DE L'ÉPÉE.

Dieu, pour ma récompense, a conservé ses jours.

DARLEMONT.

J'en aurais bien de la joie... mais c'est une fable à laquelle je ne puis ajouter foi... le jeune comte mourut à Paris... il y a près de huit ans.

DE L'ÉPÉE, *le fixant.*

En êtes-vous bien certain?

FRANVAL.

Vous pourriez avoir été trompé.

DARLEMONT.

J'étais moi-même auprès de lui... Et...

DE L'ÉPÉE, *le fixant toujours et le serrant de près.*

Vous avez assisté à ses derniers momens?... Vous avez vu... ce qui s'appelle vu... les restes de cet infortuné?

DARLEMONT, *embarrassé.*

Sans entrer dans toutes ces questions... il me suffira de vous dire que la mort de Jules d'Harancour, fut dans le tems, prouvée en justice, par un acte légal et authentique...

DE L'ÉPÉE, *toujours les yeux sur Darlemont.*

Dont la fausseté m'est démontrée... Et dans ce moment, plus que jamais.

DARLEMONT, *avec plus d'embarras encore.*

Et sur quoi pourriez-vous fonder une pareille conviction?

DE L'ÉPÉE.

Excusez ma franchise... mais ce trouble, cet embarras.... Tout vous décèle malgré vous.

DARLEMONT, *se levant.*

Oserait-on me soupçonner?...

DE L'ÉPÉE, *se levant ainsi que Franval.*

Celui qui pendant soixante ans étudia la nature, en calcula tous les mouvemens, toutes les nuances, lit facilement dans le cœur des hommes... Il ne m'a fallu qu'un seul coup-d'œil, pour démêler ce qui se passe dans le vôtre.

DARLEMONT.

Mon cœur ne se reproche rien.... Il ne vous doit aucun compte... De quel droit, en effet, et à quels titres venez-vous ici tous les deux?...

DE L'ÉPÉE.

Mes droits!... Ceux que donnent huit années de travaux, de soins, de patience; et celui qu'a tout homme sensible, de secourir son semblable... Mes titres!... Ils se réduisent à un seul... Dieu m'a fait dépositaire de Jules d'Harancour, pour le chérir, l'instruire et le venger... J'obéis à ses décrets éternels.

DARLEMONT.

Venger Jules d'Harancour !

FRANVAL.

Mes droits ne sont pas moins sacrés. Le premier est la confiance de cet homme célèbre qui m'a choisi pour achever son ouvrage, le plus beau qui jamais honora l'humanité. Le second est le devoir que m'impose ma profession, de défendre le faible contre le puissant, de tendre les bras à tous les opprimés.

DARLEMONT.

De quelle oppression me parlez-vous?

FRANVAL.

Pour mes titres, je n'en ai de même, je n'en desire qu'un seul : c'est celui de conciliateur entre vous et le jeune comte.

DARLEMONT.

Je ne vous comprends pas.

FRANVAL.

Rien ne peut vous soustraire à ses réclamations; coupable ou non, vous pouvez encore tout réparer; confiez-vous à mon zèle, et croyez qu'après les intérêts de l'orphelin respectable dont je suis le défenseur, rien... non rien ne m'est plus cher au monde, que l'honneur du père de mon ami.

DARLEMONT.

Mais encore une fois, sur quelles preuves, d'après quels indices pouvez-vous penser que ce sourd et muet, pour lequel vous vous intéressez si fort, soit le rejeton des comtes d'Harancour?

FRANVAL.

Tout se réunit pour en prouver l'identité.

DE L'ÉPÉE.

Le rapprochement de l'époque à laquelle il me fut présenté, avec celle où vous le conduisîtes à Paris...

FRANVAL.

Avec celle où le bruit de sa mort fut ici répandu... son âge, son infirmité...

DE L'ÉPÉE.

Une ressemblance frappante avec l'auteur de ses jours.

DARLEMONT.

Une ressemblance !

DE L'ÉPÉE.

Sa joie, son émotion en entrant dans cette ville, en appercevant cet hôtel...

FRANVAL.

La découverte qu'il a déjà faite d'un ancien domestique de ses pères...

DE L'ÉPÉE.

Enfin, les aveux de votre pupille, lui-même...

DARLEMONT, *frappé par chaque détail.*

Ses aveux !

FRANVAL.

Les renseignemens qu'il donne avec une assurance, une précision...

DARLEMONT.

Des renseignemens !

DE L'ÉPÉE.

Cela vous étonne... Vous étiez loin de vous attendre qu'un malheureux sourd et muet...

FRANVAL.

Sachez donc que Jules a trouvé dans monsieur de l'Épée, un nouveau créateur; que guidé par ses leçons, nourri de ses vertus, embrâsé de son génie, il offre aujourd'hui le modèle de l'éducation la plus parfaite... Instruit sur le passé, plein d'expérience sur le présent, rien n'échappe à sa pénétration, tout se retrace à son souvenir... Vous-même....

DARLEMONT, *vivement, et avec un trouble qui augmente jusqu'à la fin de la scène.*

Non, non; jamais je ne reconnaîtrai dans cet inconnu, celui... dont la mort ne fut que trop certaine... et je saurai devant les tribunaux...

FRANVAL.

Gardez-vous d'y paraître; songez qu'il est plus d'un ancien juge qui retrouverait, dans cet orphelin, les traits d'un magistrat, dont Toulouse honore la mémoire; songez qu'il n'est pas un seul habitant de cette ville qui ne fût ému à la vue du jeune comte, au récit de ce qu'a fait pour lui cet ami de l'humanité, à l'aspect de cette tête vénérable, dont les cheveux blancs retracent l'image de ses nombreux bienfaits... Gardez-vous des tribunaux, vous dis-je; vous y seriez confondu, vous y seriez à jamais déshonoré.

DARLEMONT.

Je suis à l'abri de toute crainte... et quand bien même l'acte mortuaire de Jules d'Harancour serait déclaré faux.... la loi ne pourrait atteindre que ceux qui l'ont signé.

FRANVAL.

Et si ces témoins vous accusent de les avoir séduits, et vous nomment leur complice.... vous ne pourrez échapper à la vengeance des loix, et vous partagerez avec eux le châtiment et l'infamie!... Vous frémissez!...

DE L'ÉPÉE.

Votre bouche est prête à revéler le secret de votre cœur; ne la contraignez pas.

FRANVAL.

Donnez, donnez l'essor à tous les tourmens qui depuis si long-tems couvent dans votre sein.

DE L'ÉPÉE.

Vous n'avez pas d'idée comme le poids d'une faute s'allège, par l'aveu qu'on en fait.

FRANVAL, *lui prenant une main.*

Cédez à nos conseils.

DE L'ÉPÉE, *lui prenant l'autre main.*

Cédez à nos prières.

DARLEMONT.

DARLEMONT, *avec force et s'arrachant brusquement de leurs mains.*

Laissez-moi.... laissez-moi....

(Il s'avance sur le devant du théâtre et reste un instant son visage dans ses mains.)

DE L'ÉPÉE, *bas à Franval.*

Son ame est ébranlée; portons-lui le dernier coup !..

(Il court à la porte du fond où il fait un signe ; aussitôt Théodore paraît conduit par Marianne qui se tient à l'écart. De l'Epée amène précipitamment Théodore auprès de Darlemont, et le place de manière qu'il soit le premier objet qui frappe la vue de ce dernier, lorsqu'il détourne la tête. De l'Epée et Franval suivent tous ses mouvemens.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORE, MARIANNE.

DARLEMONT, *à part, et reprenant ses sens pendant que de l'Epée va chercher Théodore.*

Ces deux hommes ont un ascendant !... une pénétration!... Sachons leur résister. (*Il reprend une attitude imposante, détourne la tête et apperçoit Théodore.*) Dieux !...

(*Il reste immobile et comme frappé de la foudre.*)

THÉODORE.

(*Après avoir fixé Darlemont, il jette un cri d'horreur et va se réfugier dans le sein de de l'Epée à qui il fait signe qu'il reconnaît son tuteur qu'il désigne du doigt*).

(*Tableau*).

DE L'ÉPÉE.

Eh bien, doutez-vous maintenant que Jules d'Harancour existe encore ?

DARLEMONT, *toujours dans le plus grand trouble.*

Lui ! mon neveu !

FRANVAL.

Quoi ! vous pourriez soutenir?...

DARLEMONT.

Si c'était Jules... me fuirait-il ainsi?... ne serait-il pas déjà venu se jeter dans mes bras?

DE L'ÉPÉE.

Si ce n'était pas Jules, aurait-il en vous voyant témoigné cet effroi que ressent une ame pure au premier aspect de l'artisan de ses malheurs? ah ! si j'eusse douté jusqu'à cet instant qu'il fût votre pupille, ce seul indice de la nature suffirait pour m'en convaincre.

DARLEMONT, *sans porter ses regards sur Théodore ni sur de l'Epée.*

Je le méconnais, vous dis-je; et le méconnaîtrai toujours jusqu'à ce que par des preuves juridiques...

DE L'ÉPÉE, *s'approchant de Darlemont.*

Vous le méconnaissez, dites-vous... et d'où vient donc que tout votre corps frissonne?...

DARLEMONT, *avec un nouveau trouble.*

Qui?... moi!...

DE L'ÉPÉE.

D'où vient ce cri vengeur qui vous est échappé à la vue du jeune comte?

FRANVAL.

Vos yeux ne peuvent s'arrêter sur cet infortuné.

DE L'ÉPÉE.

Vous voulez en vain lutter contre la nature; elle a prononcé votre arrêt. (*Interprêtant des signes* (1) *que lui fait en ce moment Théodore avec la plus grande vivacité*) Mon élève lui-

---

(1) Porter les doigts crochus sur la longueur de chaque manche de l'habit et sur chaque cuisse; exprimer, en un mot, un enfant qu'on dépouille et qu'on recouvre ensuite de lambeaux.

même m'assure par ses signes, qu'il vous reconnaît; que c'est vous qui le conduisîtes à Paris; que c'est vous...

DARLEMONT, *l'interrompant brusquement.*

Finissons... je suis las à la fin de tant d'importunités... sortez tous de chez moi.

FRANVAL, *avec force et dignité.*

De chez vous!... nous sommes chez Jules d'Harancour.

DARLEMONT, *avec emportement et d'une voix très-élevée.*

Sortez, vous dis-je..... ou craignez les effets de ma colère.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ST.-ALME.

ST.-ALME, *accourant par la porte latérale.*

Quel bruit étrange!... Oserait-on vous insulter, mon père?... que vois-je!... c'est Franval!...

THÉODORE.

(Il a reconnu St.-Alme, pendant le couplet précédent, il s'élance vers lui, en jetant un cri de joie, le serre dans ses bras et le couvre de caresses).

ST.-ALME.

Quel est donc ce jeune homme, dont les caresses?....

FRANVAL.

C'est Jules d'Harancour, votre cousin.... c'est le pupille de votre père.

ST.-ALME, *avec l'ivresse de la joie.*

Serait-il vrai?

DARLEMONT, *avec force et vivacité.*

On vous trompe, mon fils.

ST.-ALME.

Non, non; quoique ses traits soient changés par le tems, je sens que mon cœur....

DARLEMONT, *à St.-Alme avec plus de force.*

On vous trompe, vous dis-je, c'est un piège qu'on nous tend.

ST.-ALME.

Un piège! et pourquoi?....

DARLEMONT.

Oui, mon fils.

ST.-ALME.

Il est facile au reste de nous convaincre.... *(Il relève la manche du bras droit de Théodore et fait voir sa cicatrice.)* C'est lui!

DARLEMONT.

C'est lui!

ST.-ALME.

Oui, oui, voilà cette cicatrice à qui je dois la vie; voilà mon libérateur!

(Ils se pressent plus fortement encore et se confondent dans les bras l'un de l'autre).

DARLEMONT.

St.-Alme, retirez-vous!

ST.-ALME, *tenant toujours Théodore dans ses bras.*

Moi, repousser Jules de mon sein!

DARLEMONT.

Retirez-vous; ou craignez....

ST.-ALME.

Dût votre malédiction s'accomplir à l'instant.... dût la foudre céleste m'écraser à vos yeux, je ne puis m'empêcher de tressaillir à la vue de mon premier ami, du compagnon de mon enfance.... Je ne puis résister au cri de la nature.

(Il serre de nouveau Théodore dans ses bras. Rage et confusion de Darlemont qui va s'asseoir dans un fauteuil à la gauche du spectateur, et tourne le dos aux personnages qui occupent la scène).

DE L'ÉPÉE *à Darlemont après un instant de silence.*

Et vous pouvez n'être pas touché de ce spectacle! vous pouvez être insensible aux larmes que je vois dans tous les yeux, à ces douces émotions qui remplissent tous nos cœurs!.... Ah! monsieur, que je vous plains!

FRANVAL, *aussi à Darlemont.*

Il faut enfin que vous cédiez à la force des évènemens. Il ne vous est plus possible de résister; et lorsque votre fils lui-même...

ST.-ALME.

Mon père, au nom du ciel!...

DARLEMONT, *avec véhémence, et se levant.*

Taisez-vous... (*à Franval et à de l'Epée*). Non, non; je ne reconnais point le comte, dans ce sourd et muet: et malgré tout ce que vous pourrez entreprendre, malgré les témoignages que vous pourrez invoquer, je saurai maintenir dans toute sa force l'acte mortuaire de Jules d'Harancour, et conserver tous mes droits. Délivrez-moi donc de votre présence, et sortez tous de mon hôtel. (*Il s'assied de nouveau*).

DE L'ÉPÉE, *conduisant Théodore au milieu du devant du théâtre.*

Viens, malheureux et intéressant orphelin; faible roseau depuis si long-tems battu par la tempête.... (1) Va, si les lois ne te vengent pas, si l'imposture et la cupidité te chassent de tes foyers, il te restera toujours le cœur et le toît paisible de ton vieux de l'Épée.

ST.-ALME, *avec un mouvement de respect et de surprise.*

De l'Épée!...

(*De l'Epée en s'éloignant, jette, ainsi que Théodore un regard sur Darlemont, toujours immobile et les yeux baissés: Marianne les suit, et forme avec eux un groupe à la porte du fond*).

---

(1) Ici Théodore porte doucement le doigt aux yeux de de l'Epée, pour essuyer des larmes qu'il en voit couler.

FRANVAL, *à Darlemont.*

Si jusqu'ici j'ai employé les égards que je devais au père de St.-Alme.... (*Il serre avec émotion la main de St.-Alme*) comptez que j'userai maintenant de tous les moyens que le devoir m'ordonne, de toute la force que produit l'indignation... (*Après un mouvement que lui fait éprouver un regard de St.-Alme*). Quelle que soit l'ombre dont vous espériez vous envelopper, quels que soient et votre crédit et votre puissance, vous ne m'échapperez pas; non, non, vous ne m'échapperez pas.

(*Il rejoint le grouppe au fond du théâtre*).

ST.-ALME, *courant après lui.*

Franval!... mon ami!.... Je serai chez vous dans un instant.

SCENE XII.

DARLEMONT, ST.-ALME.

DARLEMONT.

(*A part, pendant que St.-Alme conduit Franval jusqu'à la porte du fond*).

Enfin ils sont partis!...

ST.-ALME, *revenant après avoir fermé la porte.*

Mon père, daignez m'écouter.

DARLEMONT.

Fuis aussi ma présence.

ST.-ALME.

C'est Jules; vous n'en pouvez douter.

DARLEMONT.

Laisse-moi, malheureux.

ST.-ALME.

Vous nous perdez, mon père.

DARLEMONT.

C'est toi seul qui nous perds, jeune insensé dont l'imprudence et l'indiscrétion... Mais je saurai tout réparer.

(Il s'éloigne).

ST.-ALME, *se jetant à genoux, et l'arrêtant par ses habits.*

Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne cédez point à l'ambition qui vous égare; restituez..... restituez des biens qui ne nous appartiennent point... (*Mouvement terrible de Darlemont qui veut se débarrasser des mains de St.-Alme toujours attaché à ses habits*). Si vous me laissez sans fortune, j'aurai ce qui vaut mieux encore, un nom sans reproche, et votre mémoire à chérir... (*Darlemont l'entraîne toujours à genoux vers la porte latérale*). Mon père! Vous ne m'écoutez pas;... vous me fuyez;... vous détournez les yeux... mon père!... (*d'une voix déchirante*). Vous nous déshonorez!... vous nous déshonorez!...

(*Il est entraîné par Darlemont dans la coulisse, et la toile tombe*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même qu'au second acte.

Au lever de la toile, Franval écrit sur son bureau, auprès duquel Théodore assis, lit dans un livre (1) *; de l'Epée se promène, méditant tour-à-tour, et prenant part à ce que Franval écrit; vers le milieu du théâtre, madame Franval dans un grand fauteuil, fait de la tapisserie; à sa gauche, Clémence sur une chaise, brode au tambour; elle porte souvent ses regards sur son frère, et témoigne de la souffrance et de l'inquiétude.*

SCENE PREMIERE.

DE L'ÉPÉE, THÉODORE, FRANVAL, MAD. FRANVAL, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

DOMINIQUE tarde bien à revenir.

(1) Il doit, en lisant, remuer de tems en tems les doigts de la main droite, pour exprimer les mots qu'il lit. C'est l'usage des sourds-muets.

Mad. FRANVAL.

Il est si lent dans tout ce qu'il fait !

FRANVAL, *écrivant toujours.*

J'éprouve, en rédigeant cet acte d'accusation.... une émotion dont il m'est impossible de me défendre.

Mad. FRANVAL.

Je vous conseille, mon fils, de chercher encore à ménager ce Darlemont....

DE L'ÉPÉE, *se promenant toujours.*

Il est certain qu'on ne saurait porter plus loin l'imposture et l'audace..... Je n'aurais jamais pensé qu'il eût pu résister à nos instances, et surtout à la vue de cet infortuné. (*Il désigne Théodore qui paraît enseveli dans sa lecture*).

Mad. FRANVAL.

C'est un usurpateur dont on ne saurait trop hâter la punition.

FRANVAL, *écrivant toujours.*

J'en conviens... mais son fils !

CLÉMENCE.

Qui pourrait ne pas s'intéresser à ce jeune homme ?

(*De l'Epée fixe Clémence et fait sentir qu'il soupçonne son amour.*

FRANVAL, *cessant d'écrire.*

A son nom seul je sens mon cœur qui se brise..... Et malgré moi, la plume s'échappe de ma main.

DE L'ÉPÉE.

Je conçois toute l'étendue de votre sacrifice; mais je n'ai d'espoir qu'en vous.

FRANVAL, *avec force.*

Vous triompherez ; oui votre Théodore sera vengé...... (*avec sentiment*), mais pardonnez à l'amitié ce juste tribut, cette souffrance involontaire.

DE L'ÉPÉE.

Moi, blâmer ces généreux combats !... Ah ! croyez plutôt que je les partage.... Si des ménagemens pouvaient réussir, je

serais le premier à en réclamer l'emploi; mais l'ambitieux Darlemont ne cédera qu'à la force; n'obéira qu'à la voix terrible de la justice.

FRANVAL.

Oui, oui, terrible !... cette plainte une fois lancée, rien ne pourra sauver Darlemont des peines infamantes prononcées par la loi... que faire alors de son malheureux fils dont l'ame brûlante et l'extrême sensibilité? ... mais j'ose me flatter encore qu'il déterminera son père à prévenir un éclat juridique dont les suites cruelles...

Mad. FRANVAL, *travaillant toujours.*

Et moi je suis sûre qu'il n'y parviendra pas.

CLÉMENCE.

Eh! pourquoi?... si la voix d'un père ramène à la vertu des enfans égarés, celle d'un fils... et d'un fils tel que St.-Alme, doit avoir quelques droits sur le cœur paternel.

DE L'ÉPÉE, *fixant toujours Clémence.*

Je pense comme mademoiselle; je compte beaucoup... mais beaucoup sur ce jeune homme.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ST.-ALME. *Il entre avec abbatement, et s'arrête au fond du théâtre, sans être apperçu d'aucun de ceux qui l'occupent.*

FRANVAL, *écrivant toujours.*

Il est loin de penser que cette main qui tant de fois fut pressée dans les siennes, trace en ce moment l'accusation de son père.

(*Saint-Alme laisse échapper un mouvement terrible qu'il réprime avec peine*).

DE L'ÉPÉE, *appercevant St.-Alme.*

Le voici!

FRANVAL, *cessant d'écrire, et se relevant brusquement.*

Dieux !

(*Moment de silence général*).

ST.-ALME, *abordant avec réserve et dignité Franval, qui n'ose porter les yeux sur lui.*

Vous n'entendrez aucun murmure.... ce que vous avez fait... tout autre l'eût fait ainsi que vous... il est des circonstances où le sentiment doit se taire et faire place au devoir.

(*Clémence laisse tomber son ouvrage, et paraît dans le plus grand trouble*).

DE L'ÉPÉE.

Faut-il que pour satisfaire à celui que le ciel m'impose, je sois forcé de déchirer une ame telle que la vôtre.... vous n'imaginez pas, monsieur, combien il en coûte à mon cœur.

FRANVAL, *à St.-Alme.*

Jugez de ce qui se passe dans le mien ; d'un côté la confiance dont on m'honore, (*il désigne de l'Epée.*) la justice qu'attend cet opprimé, m'ordonne d'agir ; de l'autre l'amitié me retient et m'enlâce. Je ne puis faire un pas sans être coupable ; prendre aucun parti, sans me préparer des regrets... Jamais on n'éprouva plus de tourmens à la fois, jamais on ne se trouva dans une situation plus cruelle.

ST.-ALME, *serrant tour-à-tour les mains de Franval et de de l'Epée.*

Ah ! j'étais bien sûr de trouver en vous cet élan généreux, ce pénible embarras.... (*à de l'Epée.*) Je ne m'attendais pas moins à ce touchant langage, à ce tendre intérêt qui caractérisent si bien l'appui des malheureux et le bienfaiteur des hommes.... Mais si vous avez rempli tous les deux votre devoir, vous me permettrez de remplir à mon tour celui que me prescrit la nature, et de prendre la défense d'un père.

FRANVAL, *vivement.*

Auriez-vous obtenu de M. Darlemont ?...

St.-ALME, *avec douleur.*

Il n'a pas voulu m'entendre.... il m'a repoussé de son sein. Ce que l'honneur a de plus imposant, ce que l'amour filial a de plus tendre... rien, rien n'a pu le fléchir; il persiste à vouloir prouver la mort de son pupille, et garde sur tout le reste le silence le plus farouche.

(Il s'appuie sur Franval.)

THÉODORE.

(Il apperçoit St.-Alme dans l'abattement; il se lève précipitamment, jette son livre, et va presser son cousin dans ses bras.)

FRANVAL.

St.-Alme, calmez-vous.

DE L'ÉPÉE, *à St.-Alme.*

Regardez votre jeune ami; on dirait qu'il vient de vous entendre, et qu'il cherche à vous offrir ses consolations.

St.-ALME, *pressant Théodore contre son cœur.*

Que j'ai de plaisir à le revoir!... faut-il qu'après une aussi longue séparation, cette entrevue soit mêlée de souffrance et de crainte!.. mais est-il bien certain?... Etes-vous donc l'un et l'autre assez convaincus que mon père soit coupable....

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ, *tête nue et dans le plus grand égarement.*

DUPRÉ, *à Franval.*

Ah! monsieur!... ce que monsieur Darlemont vient de m'apprendre serait-il vrai!... Le jeune comte d'Harancour....

FRANVAL, *désignant de l'Epée.*

Vous voyez celui qui l'a sauvé.

DUPRÉ.

Dieux!... (*Il apperçoit Théodore qui l'examine*). Oui, c'est lui!... enfin je le revois!

THÉODORE.

(*Il s'élance vers Dupré et veut le presser dans ses bras*).

DUPRÉ, *reculant et évitant les caresses de Théodore.*

Il ne voit en moi que celui qui soigna son enfance.... Il ignore que je suis indigne de ses caresses...... et que j'ai moi-même contribué à sa perte.

ST.-ALME.

Vous, Dupré!

THÉODORE.

(*A plusieurs signes de de l'Epée, il suspend tout-à-coup ses caresses; reste immobile un instant et recule peu-à-peu, en fixant Dupré avec un sentiment de surprise et de douleur*).

DUPRÉ.

Mais il faut qu'il connaisse tous mes remords.... Il faut qu'il me permette de mourir à ses pieds.

(*Il tombe aux pieds de Théodore*).

FRANVAL, *le relevant.*

Remettez-vous; et achevez de nous instruire....

ST.-ALME.

Ce fut lui qui seul accompagna mon père, lorsqu'il conduisit le jeune comte à Paris.

FRANVAL, *à Dupré.*

Il y a huit ans, à-peu-près?

DUPRÉ.

Oui, monsieur.

ST.-ALME.

Eh bien?

DUPRÉ.

Le soir même de notre arrivée, monsieur Darlemont me donna l'ordre de me procurer les habits de quelque mendiant, et d'en revêtir le petit Jules....

DE L'ÉPÉE.

Justement, ce fut sous ces lambeaux qu'il me fut présenté.

DUPRÉ.

Dès qu'il fut ainsi déguisé, son oncle le fit monter avec lui dans une voiture de place, et ils disparurent... Quelques heures après monsieur Darlemont rentra seul : je lui en témoignai ma surprise, je le pressai de questions; il me confia qu'il venait enfin d'exécuter un projet qu'il méditait depuis long-tems et qu'il avait perdu le jeune comte au milieu de Paris.

ST.-ALME, *suffoqué et d'un ton délirant.*

Quoi! mon père lui-même!.... Il aurait eu la barbarie!...

DUPRÉ.

Pour s'assurer les biens du jeune d'Harancour, il fallait que M. Darlemont pût annoncer sa mort et la prouver en justice. Deux témoins lui étaient nécessaires : le premier fut l'hôte qui nous logeait à Paris, et qu'il séduisit à force d'argent.

ST.-ALME, *mettant la main sur la bouche de Dupré.*

Malheureux!... (*changeant de ton*) achevez...

FRANVAL.

Et le second témoin?

DUPRÉ.

Ce fut moi (1)... Conduit dans un temple où tout avait été préparé.... j'y signai l'acte mortuaire de Jules d'Harancour; et peu de jours après nous partîmes pour Toulouse, où à l'appui de cet acte, monument de la plus atroce perfidie...

ST.-ALME, *du ton le plus déchirant.*

Arrêtez... il ne m'est donc plus possible d'en douter... Oh!

---

(1) De l'Epée explique à Théodore le faux qu'a commis Dupré, en traçant quelques lignes sur sa main gauche avec les doigts de la main droite; et penchant ensuite sa tête, les yeux fermés, sur sa main droite; ce qui exprime la mort. Théodore fixe alors Dupré avec indignation, et s'éloigne de lui.

qu'il est accablant le poids affreux du crime d'un père !... (*Il tombe dans un fauteuil, soutenu par Franval, et paraît dans l'abattement le plus douloureux*).

DUPRÉ.

Depuis ce jour fatal, je n'ai pu trouver un instant de repos. Le ciel est juste, il a conservé cette honorable victime, et je viens vous offrir de tout avouer en public, de me dénoncer au tribunal des lois : je connais la rigueur des peines qui m'y attendent; j'y suis tout résigné. Heureux, si en expiant le crime dont je fus le complice, je puis contribuer à réparer les maux qu'il a causés ?

ST.-ALME, *se levant avec force, comme frappé d'une idée.*

Oui, oui; il faut les réparer... Suis moi, malheureux vieillard. (*Il entraîne Dupré*).

DUPRÉ.

Disposez de moi, monsieur.

FRANVAL, *courant après St.-Alme, et le retenant.*

St.-Alme, où allez-vous ?

ST.-ALME.

Où le désespoir m'appelle.

DE L'ÉPÉE.

Songez que Théodore...

ST.-ALME.

Sa vue augmente mon supplice.

FRANVAL.

Que prétendez-vous faire ?

ST.-ALME.

Le venger, ou mourir.

DE L'ÉPÉE, *le retenant avec Franval.*

Votre raison s'égare.

ST.-ALME.

Laissez-moi.

FRANVAL.

Souffrez que votre ami...

ST.-ALME, *s'arrachant des bras de de l'Epée et de Franval, et s'élançant avec égarement sur le devant du Théâtre.*

O mon père!... mon père!... (*à Franval et à de l'Epée qui veulent toujours le retenir*) Laissez-moi... laissez-moi!.. (*Il sort avec précipitation et emmène Dupré*).

SCENE IV.

DE L'ÉPÉE, (*rassurant par quelques signes, Théodore inquiet et agité*), THÉODORE, FRANVAL, Mad. FRANVAL, CLÉMENCE, (*dans le plus grand abbattement, et toujours observée par de l'Epée*).

Mad. FRANVAL.

Enfin nous connaissons toute la trame ourdie par ce Darlemont!...

FRANVAL.

Profiter de l'infirmité d'un enfant sans défense et sans appui! violer à ce point les droits du sang et de la confiance!... Je l'avouerai, j'avais besoin du témoignage de ce vieillard, pour croire à tant de perfidie.

DE L'ÉPÉE.

Vous voyez que Théodore ne s'était point trompé.

Mde. FRANVAL.

Balancerez-vous encore, mon fils, à livrer ce coupable à la vengeance des lois?... Attendrez-vous qu'il use de son crédit et de son opulence, pour vous prévenir dans vos démarches?

DE L'ÉPÉE.

J'ajouterai à ces observations importantes que Théodore n'est pas le seul à qui je doive mes soins, que tous mes autres élèves

élèves que j'ai laissés à Paris, souffrent beaucoup de mon absence, et que je dois pour eux économiser mes instans.

FRANVAL.

Oui ... oui, je serais criminel si je tardais plus long-tems à remplir le devoir que votre confiance m'impose. Signons donc cette plainte.

(*De l'Epée et Théodore signent l'écrit qui est sur le bureau*).

CLÉMENCE, *à part.*

Il n'est donc plus d'espoir !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE, MARIANNE.

Mde. FRANVAL.

Eh ! arrivez donc, Dominique, arrivez donc... Eh bien vous ne nous amenez personne ?

DOMINIQUE, *encore tout essoufflé.*

Ce n'est pas faute d'avoir couru .... d'avoir cherché partout... Nous avons été d'abord chez Pierre l'ancien palefrenier ... Il était sorti dès le matin avec sa femme.

MARIANNE.

De là, nous sommes allés chez la pauvre Maurice, la veuve du cocher...

DOMINIQUE.

En campagne pour toute la journée... Mais nous avons bien recommandé à plusieurs personnes qui demeurent auprès, de leur dire de se rendre ici dès qu'ils seraient de retour.

FRANVAL.

Vous avez eu grand soin de taire le motif...

DOMINIQUE.

Monsieur sait bien que lorsqu'on me confie un secret...

FRANVAL, *tenant la plainte d'une main, et prenant de l'autre son chapeau.*

Je ne fais aucun doute que cette plainte, par la nature des faits qu'elle contient, (*à de l'Epée*) et surtout revêtue d'un nom tel que le vôtre, n'excite tout le zèle des magistrats. Vous allez m'accompagner tous les deux... (*à madame Franval et à Clémence dont le trouble est au dernier degré*). Si St.-Alme revenait en notre absence... calmez-le, je vous en supplie... vous surtout, ma sœur... répétez-lui combien il m'en coûte... Mais un seul instant de retard pourrait nuire au jeune comte et donner à son oppresseur des armes redoutables... Marchons!

(*On entend du bruit dans la coulisse*).

CLÉMENCE.

J'entends quelqu'un, je crois.

DOMINIQUE, *regardant à la porte.*

C'est monsieur St.-Alme... Dans quel trouble, grand dieu, dans quelle agitation!...

SCENE VI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ST.-ALME, *sans chapeau, sans épée et dans le plus grand désordre.*

ST.-ALME, *entrant avec précipitation.*

Mon ami!... Mon ami!...

(*Il tombe suffoqué dans les bras de Franval qui le dépose sur un fauteuil; Théodore vole à son secours et témoigne le plus vif intérêt: tous les autres l'entourent*).

FRANVAL.

St.-Alme, revenez à vous!

ST.-ALME, *fixant ceux qui l'entourent.*

Mon père !... (*Il veut continuer, l'émotion qu'il ressent lui coupe la voix*).

FRANVAL.

Expliquez-vous.

ST.-ALME.

Mon père...

DE L'ÉPÉE.

Achevez.

ST.-ALME, *d'une voix entrecoupée et avec une force graduée.*

Déchiré par le récit de ce vieux domestique, (*il se lève*) j'ai couru.... j'ai forcé la porte du cabinet où mon père s'était enfermé.... Dupré qui m'avait suivi... lui a dit qu'il vous avait tout révélé.... et qu'il était résolu d'aller le dénoncer avec lui.... « Vous m'avez fait participer à votre crime, a-t-il ajouté, « je vous ferai partager mon supplice !.... Frappé de la menace de ce vieillard, mon père a frémi; j'ai saisi cet instant.. et mettant sur ma poitrine la pointe de mon épée, j'ai dit à mon tour : « Je vais être par vous déshonoré; » jeune encore, j'aurais trop long-tems à souffrir... J'expire » donc à vos yeux,..si à l'instant même, à l'instant... vous ne » signez la reconnaissance de Jules d'Harancour.... » Ce cri du désespoir, l'idée d'une tache ineffaçable, et surtout la certitude de ma mort, ont enfin produit l'effet que j'attendais... La nature a triomphé.... mon père s'est ému.... et d'une main tremblante.... il a tracé cet écrit que je vous apporte.... (*Il remet à Franval un écrit qu'il tire de son sein.*) le voilà ! le voilà !

FRANVAL, *il lit.*

« Je reconnais Jules d'Harancour dans l'élève de M. l'abbé » de l'Epée, connu sous le nom de Théodore, et je suis prêt » à lui restituer tous ses droits... »

DARLEMONT.

DE L'ÉPÉE, *se découvrant.*

Dieu puissant ! graces immortelles te soient rendues !

(Il prend l'écrit des mains de Franval et le remet à Théodore.)

FRANVAL, *à St.-Alme.*

De quel poids, mon ami, vous venez de soulager mon cœur !

(Il déchire l'accusation qu'il tient encore à la main.)

THÉODORE.

(Dès qu'il a lu l'écrit, il se jette aux pieds de de l'Epée, et les baise ; se relève ivre de joie, va sauter au col de Franval; s'avance ensuite au devant de St.-Alme, le fixe, s'arrête tout-à-coup comme frappé d'une idée, et s'élance au bureau où il trace quelques lignes au bas de l'écrit de Darlemont.)

FRANVAL.

Que fait-il?... et quel est son dessein?

DE L'ÉPÉE.

Je l'ignore.

ST.-ALME.

Il parait singulièrement ému.

CLÉMENCE.

On dirait que des larmes s'échappent de ses yeux.

THÉODORE.

(Il revient auprès de St.-Alme, lui prend une main qu'il pose sur son cœur, et lui donne de l'autre à lire l'écrit qu'il vient de faire).

ST.-ALME, *lit avec la plus vive émotion.*

« Je ne puis être heureux aux dépens de mon premier ami...
» Je lui donne la moitié des biens qui me sont rendus . . .
» Il ne peut me refuser ; nous fûmes accoutumés dès l'enfance à tout partager en frères ; nos cœurs en se rejoignant, doivent reprendre leurs habitudes »... Dieux !... (*Il presse Théodore dans ses bras et leurs caresses se confondent*).

DE L'ÉPÉE, *serrant Théodore contre son sein, avec la plus vive émotion.*

Ce trait seul m'a payé de tout ce que j'ai fait pour lui.

MARIANNE.

Il sera bienfaisant comme l'était son père. (*à de l'Epée*). Monsieur, puis-je espérer qu'il me sera permis de terminer mes jours auprès de mon jeune maître?

DE L'ÉPÉE.

Oui, bonne femme, vous et tous les anciens domestiques de l'hôtel, que vous pourrez découvrir.

FRANVAL.

Mais c'est à condition, Marianne, que vous garderez, ainsi que nous tous, un silence éternel sur la cause des malheurs du jeune comte.

ST.-ALME.

Que ne puis-je effacer un pareil souvenir!... Et comment pourrai-je jamais en adoucir l'amertume?

DE L'ÉPÉE, *fixant Clémence avec un sourire de bonté.*

Si mademoiselle vous y aidait... en s'associant à votre sort?...

FRANVAL, *à de l'Epée.*

On voit bien que rien ne peut échapper à votre pénétration.

Mad. FRANVAL.

Mais songez donc qu'un pareil mariage...

DE L'ÉPÉE.

Comblera les vœux d'un couple qui s'aime, et au bonheur duquel je desire contribuer.

Mad. FRANVAL.

Il faut que ce soit vous, monsieur, pour me déterminer... mais comment se défendre de concourir à vos bienfaits.

THÉODORE.

D'après un geste de de l'Epée (1), *il unit St.-Alme et Clémence, et presse sur son cœur leurs mains entrelacées).*

---

(1) Exprimer l'union en pressant deux fois les mains l'une dans l'autre et désignant le doigt où l'on met l'anneau nuptial.

DOMINIQUE, *désignant Théodore.*

Aimable jeune homme!... s'il intéresse ainsi, sans parler; que serait-ce donc si l'on pouvait l'entendre!

CLÉMENCE.

Moment délicieux que j'étais loin d'espérer?

ST.-ALME.

On peut sentir... mais non pas exprimer mon bonheur....

FRANVAL.

Celui que j'éprouve ne peut se mesurer qu'à mon admiration... (*à de l'Epée.*) Homme bienfaisant, que vous devez être glorieux de votre élève!.. Comparez ce qu'il est en ce moment, avec ce qu'il était quand il vous fut présenté, et jouissez de votre ouvrage.

DE L'ÉPÉE, *fixant Théodore et ceux qui forment groupe autour de lui.*

Enfin, le voilà rétabli dans ses foyers!... Le voilà décoré du nom sacré de ses pères et déjà entouré des heureux qu'il a faits! O providence!.... Il ne me reste plus rien à desirer au monde; et quand je quitterai cette dépouille mortelle, je pourrai me dire: « Dormons en paix, j'ai bien rempli ma » carrière! »

FIN.


WATRELOT-DELESPAUL
RUE NATIONALE N° 10.
FABRIQUE
DE
CHOCOLAT

